



National Library of Canada
Collections Development Branch

Canadian Theses on
Microfiche Service

Bibliothèque nationale du Canada
Direction du développement des collections

Service des thèses canadiennes
sur microfiche

NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us a poor photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30. Please read the authorization forms which accompany this thesis.

**THIS DISSERTATION
HAS BEEN MICROFILMED
EXACTLY AS RECEIVED**

AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de mauvaise qualité.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30. Veuillez prendre connaissance des formules d'autorisation qui accompagnent cette thèse.

**LA THÈSE A ÉTÉ
MICROFILMÉE TELLE QUE
NOUS L'AVONS REÇUE**

LA NOTION DU PARTI
CHEZ ANTONIO GRAMSCI

par Jocelyne Rivard

Thèse présentée à l'Ecole des Etudes Supérieures de
l'Université d'Ottawa en vue de l'obtention de la
Maîtrise ès Arts en Science Politique.

Ottawa, Canada, 1980

© J. Rivard, Ottawa, Canada, 1980

RECONNAISSANCE

Cette thèse a été préparée sous la direction du Dr. André Vachet, professeur titulaire des cours Introduction à la Pensée Politique et Sociale, Le Marxisme, Le Libéralisme, au Département de Science Politique de la Faculté des Sciences Sociales de l'Université d'Ottawa.

L'auteur remercie sincèrement le professeur Vachet pour ses encouragements et son intérêt soutenu.

CURRICULUM STUDIORUM

Jocelyne Rivard naquit à Grand-Mère au Québec, le 24 septembre 1952. Elle obtint son Baccalauréat ès Arts (concentration Psychologie) en 1975, et son Baccalauréat en Sciences Sociales (spécialisation Science Politique) de l'Université d'Ottawa en 1977.

TABLE DES MATIERES

Chapitres	pages
INTRODUCTION.	viii
I.- L'EXPERIENCE GRAMSCIENNE ET LA NOTION DU PARTI (1914-1926). .	1
Introduction	1
1 ^{ere} partie: La période 1914-1921 et le Parti socialiste	3
I. La situation sociale italienne selon Gramsci	4
1. La réalité économique et les classes sociales	4
2. Les partis politiques bourgeois et l'Etat italien	21
a) Définition du parti politique	21
b) L'Etat italien	23
II. L'organisation prolétarienne	37
1. Les syndicats	38
a) capitalistes	38
b) socialistes	41
2. Le système de démocratie ouvrière	45
1.a) les <u>comissioni interne</u> aux conseils d'usines	45
b) les autres catégories de travailleurs	46
2. les cercles et les comités de quartier	46
3. les commissariats urbains	47
4. le Parti socialiste et les Fédérations de métiers	48
3. Le Parti socialiste	50
a) définition	50
b) sa nécessité	55
c) son organisation	57
d) son rôle	66
e) ses objectifs immédiats	74
f) son objectif futur: le socialisme	81
g) la critique gramscienne du Parti socialiste italien	84
2 ^e partie: La période 1921-1926: Le Parti communiste	90
Introduction	90
1. La fondation du Parti communiste italien	93
2. L'unité idéologique du parti, son rôle, ses objectifs, sa tactique	100
3.a) Les rapports syndicats/parti communiste	107
b) Les rapports conseils d'usines/parti communiste	111
4. La conception du parti (1923-1926): les éléments nouveaux	115

TABLE DES MATIERES

v

Chapitres	pages
3 ^e partie: Analyse comparative des interprétations de la notion gramscienne du parti	127
Conclusion	141
II.- ASPECTS ESSENTIELS DE LA PHILOSOPHIE DE LA PRAXIS	
D'ANTONIO GRAMSCI.	146
Introduction	146
I. La philosophie de la praxis comme catégorie centrale	149
1. Caractérisation et origine de ce terme	149
2. Le "noeud central de la philosophie de la praxis"	152
a) La signification de l'unité de la théorie et de la praxis	154
b) L'"historicité de la philosophie"	158
c) Certaines conceptions de la dialectique	164
II. Le bloc historique	166
1. L'historicisme absolu et les catégories reliées: idéologie, sens commun, folklore, religion	166
2. La question centrale de l'homme et de sa nature et la formation de la conscience prolétarienne	187
III. Analyse comparative des interprétations des aspects essentiels de la philosophie de la praxis	194
Conclusion	212
III.- LE PARTI POLITIQUE (1926-1937).	215
Introduction	215
I. Le bloc historique	216
1.a) La société civile et la société politique	216
b) Les intellectuels (leur formation et leur fonction)	228
2. La conception du parti politique, définitions, fonction et place dans la société	234
II. Le parti communiste	246
1. Le Prince moderne, l'homme collectif	246
2. Sa structure et ses objectifs	255
3. Sa stratégie	264
III. Analyse comparative des interprétations de la notion gramscienne du parti (1926-1937)	269
Conclusion	291
RESUME ET CONCLUSIONS.	295
BIBLIOGRAPHIE.	308

TABLE DES MATIERES

vi

Appendices

pages

1. Du chapitre II: Sur la notion du reflet 319
2. Chronologie de Gramsci 333
3. Sommaire de La notion du parti chez Antonio Gramsci . . . 336

LISTE DES TABLEAUX

Tableaux	pages
I.- Tableau comparatif de l'Etat bourgeois) (selon Gramsci).....	27
II.- Tableau comparatif des syndicats capitalistes et des syndicats socialistes (selon Gramsci).....	42

INTRODUCTION

Le plus grand hommage que l'on peut rendre à Gramsci est de le présenter tel qu'il a été et non tel qu'on voudrait qu'il soit. Dans ce sens, nous reprenons le jugement gramscien évoqué à l'égard de la "personnalité historique" de Vincenzo Gioberti:

Etant donné l'époque, les conditions historiques et la personnalité de Gioberti, son activité philosophique ne pouvait être enfermée dans des schémas d'intellectuel professionnel: on ne pouvait séparer le philosophe et le penseur de l'homme politique et de parti¹.

De même pour Gramsci, on ne peut l'insérer dans un cadre d'"intellectualisme abstrait". Etant donné l'époque de la Première guerre mondiale et l'après-guerre chargée de potentiel révolutionnaire provoqué par des conditions objectives favorables à une

¹ Gramsci, A., Cahiers de prison, Cahiers 10, 11, 12 et 13, Paris, Editions Gallimard, 1978, p. 128. Vincenzo Gioberti (1801-1852) philosophe et homme politique italien, né à Turin. Il avait été l'un des chefs du Risorgimento. Gramsci rappelle ici l'oeuvre intitulée: Introduzione allo studio della Filosofia, Bruxelles, imprimerie de Meliè, Cans et Cie, 1844, 2^e éd., 4 vol. Ce jugement de Gramsci s'applique aussi à Marx: "Ce n'est pas seulement un penseur, mais un homme d'action"; de même à Lénine: "Ilitchi aurait ... fait avancer la philosophie ... dans la mesure où il a fait avancer la doctrine et la pratique politiques"; et à Machiavel: "... le style d'un homme d'action ..., d'un "manifeste" de parti ... et qu'il n'a pas seulement fait la théorie du réel" ainsi qu'à Croce: "Croce en tant qu'homme de parti." "Croce fut le théoricien, ... le chef du bureau central de propagande ... et le leader national des mouvements culturels..." Gramsci, A., Ecrits politiques I, 1914-1920, Paris, Editions Gallimard, 1974, p. 145 et Gramsci, A., Cahiers de prison, ibid., p. 55; p. 396; p. 150-151 respectivement.

transformation sociale radicale, la personnalité de Gramsci² ne coïncide pas avec l'intellectuel professionnel mais bien avec le "révolutionnaire professionnel" ou "l'intellectuel organique" (tel que défini par lui). L'unité du "philosophe" et du "penseur" avec "l'homme politique et de parti" le caractérise dans toute son oeuvre d'avant la prison et des Cahiers de prison. Cette unité correspond à celle de la théorie et de la pratique.

La théorie qu'il adopte, est la philosophie de la praxis et la praxis qu'il mène, est comme l'indique le terme, l'activité transformatrice de la réalité. Pourquoi, alors qu'il était "tendanciellement crocien" au début de son travail journalistique comme il l'écrira dans ses Lettres de prison, est-il devenu marxiste et léniniste plutôt que crocien? La réponse est toute indiquée dans son élaboration de la philosophie de la praxis qui, selon lui, unit "organiquement" l'histoire, la politique et l'économie. Plus précisément, le lien dialectique qui existe entre eux, se retrouve aussi à l'intérieur de chacun d'eux. En effet, l'unité organique, dans l'économie, "est la valeur" -- c'est-à-dire le rapport entre le travailleur et les forces industrielles³. Dans la philosophie, elle "est dans la praxis c'est-à-dire le rapport entre la volonté humaine

2 Pour connaître la vie de Gramsci, nous référons à l'excellent ouvrage de Fiori, Guiseppe, La vie de Antonio Gramsci, Paris, Le livre de poche, Collection Pluriel, 1977; 543 p.

3 Gramsci, Antonio, Gramsci dans le texte, Paris, Editions sociales, 1975, p. 270.

INTRODUCTION

(superstructure) et la structure économique"⁴. Dans la politique, elle "est dans le rapport entre l'Etat et la société civile c'est-à-dire l'intervention de l'Etat (volonté centralisée) pour éduquer l'éducateur, le milieu social en général"⁵. Le dépassement du rapport existant entre le travailleur et les forces industrielles réside dans la conception du producteur et non plus celle du salarié ou du citoyen. L'instrument qui réalise ce dépassement par l'union de l'économique et du politique, c'est le conseil d'usine. De nouveau, le lien se concrétise dans le conseil même et à l'extérieur, notamment avec le parti révolutionnaire.

Le parti, pour Gramsci, joue un rôle décisif au plan des organisations de masse et au plan hégémonique dans la lutte pour la direction culturelle et politique, d'où l'importance d'une conception du monde propre et autonome. Cette lutte hégémonique se livre au niveau de la société civile dans le but d'obtenir le consensus des masses qui permettra de reporter au niveau de la société politique, l'enjeu de l'actuel bloc historique. Cela conduit à la nécessité du parti et à la nécessité de la "guerre de position" comme nouvelle stratégie révolutionnaire c'est-à-dire du "front unique" comme tactique essentielle permettant l'alliance des ouvriers, des paysans et des intellectuels.

4 Idem, ibid., p. 270.

5 Idem, ibid., p. 270-271.

Ainsi, l'unité dans la philosophie qu'est la praxis correspond de fait à celle de l'infrastructure et de la superstructure que forme le bloc historique et où il s'agit de démontrer comment naît le mouvement historique à partir du premier élément, la structure. Et par conséquent, comment naissent les partis politiques et comment leur action qui se situe au niveau de la superstructure se répercute sur l'économie. En ce sens, le parti politique est en quelque sorte la courroie de transmission, la "force motrice" qui dirige la lutte de classes.

A cet égard, il s'agit, comme proposition de base de savoir si le parti peut être considéré comme le pivot de la pensée gramscienne ou s'il constitue un élément fondamental mais non pas central. Par exemple, pour Guiseppe Fiori⁶, le problème de fond est la "nouvelle conception prolétarienne" avec comme idée centrale, l'alliance de classes. Pour Luciano Gruppi⁷, c'est l'hégémonie tandis que pour J. Karebel⁸, c'est la révolution. La clef de l'œuvre pour Maria-Antonietta Macciocchi⁹, est l'hégémonie politique; le fil conducteur, la pratique politique de Gramsci et le fil rouge, la révolution.

6 Fiori, G., ibid., p. 434-437.

7 Gruppi, Luciano, "Le concept d'hégémonie chez Antonio Gramsci", Dialectiques spécial Antonio Gramsci, no 4-5, mars 1974: p. 44.

8 Karebel, J., "Revolutionary Contradictions - Gramsci, A. and Problem of Intellectuals", Politics and Society v. 6, n. 2, 1976: p. 129.

9 Macciocchi, Maria-Antonietta, Pour Gramsci, Paris, Ed. du Seuil, 1974, p. 8-13.

Jean-Marc Pirotte¹⁰ voit dans les intellectuels, le noyau de la pensée gramscienne alors que Hugues Portelli¹¹ le voit dans le bloc historique. Quant à Palmiro Togliatti,

Le problème du parti, le problème de la création d'une organisation révolutionnaire de la classe ouvrière, capable d'encadrer et de diriger la lutte de tout le prolétariat et des masses travailleuses pour leur émancipation, ce problème est au centre de toute l'activité, de toute la vie, de toute la pensée d'Antonio Gramsci¹².

Tous ces éléments sont présents dans la pensée gramscienne mais l'importance accordée à chacun par rapport à l'ensemble détermine une perspective d'étude spécifique. Il faut noter aussi que même s'il est possible et fructueux d'analyser la pensée gramscienne sous différents angles, il ne faut toutefois pas confondre les buts et les moyens, l'essentiel et le secondaire ou l'"organique" et le "conjoncturel" comme l'exprime Gramsci lui-même.

Nous nous proposons de montrer que c'est à partir de la problématique du parti, en tant qu'organisation de classe que se rejoignent les thèmes mentionnés par les critiques, en s'engrenant les uns dans les autres. Tout d'abord, pour Gramsci, le mot d'ordre du Manifeste du Parti communiste de Marx et Engels: "Prolétaires de tous les pays, unissez-vous" répond à la nécessité d'"organisation des

10 Pirotte, Jean-Marc, La pensée politique de Gramsci, Montréal, Parti Pris, 1970, p. 10-11.

11 Portelli, Hugues, Gramsci et le bloc historique, Paris, P.U.F., 1972, p. 8.

12 Togliatti, Palmiro, Sur Gramsci, Paris, Ed. sociales, 1977, p. 85.

prolétaires en une classe, et donc en un parti politique¹³. Cette nécessité¹⁴ provient de la lutte de classes où la bourgeoisie a créé ses propres organisations pour maintenir sa domination. Elle provient aussi du fait que l'organisation amène la conscience¹⁵ parce que l'"union" implique une "éducation et un contrôle réciproques"¹⁶.

Dans les Cahiers de prison, Gramsci insiste sur le fait que les intellectuels ne constituent pas un élément déterminant lorsqu'ils sont isolés. De la même façon, les organisations ne peuvent exister sans eux. Evidemment, ces dernières ne se limitent pas au parti mais il est fondamental dans la pensée gramscienne que les intellectuels oeuvrent en son sein pour réaliser l'unité de la théorie et de la pratique.

Puisque chaque parti élabore et véhicule une conception du monde, il est donc important que les intellectuels organiques développent en fonction des trois activités -- "philosophie, politique et économie"¹⁷ -- constitutives de cette conception, la philosophie de la praxis.

L'étude de cette philosophie doit permettre d'élever le niveau de culture des masses de sorte qu'une alliance de classes puisse

13 Marx, Engels, Le parti de classe, Paris, Maspero, 1973, tome I, p. 24.

14 Gramsci, A., Ecrits politiques I, ibid., 1974, p. 145.

15 Idem, ibid., p. 189.

16 Idem, ibid., p. 190.

17 Gramsci, A., Cahiers de prison 11, ibid., p. 288.

s'établir sur une même conception du monde vers les mêmes objectifs. Cette alliance est un "pré-requis"¹⁸ pour l'hégémonie du prolétariat dont la lutte pour son obtention se produit sur le terrain de la société civile. La lutte est menée entre autres par les partis politiques dont la stratégie prolétarienne doit consister à la "guerre de position". Celle-ci correspond à une voie révolutionnaire proposée, par Gramsci, pour l'Occident qui doit conduire à la création d'un nouveau "bloc historique".

Pour Gramsci, l'organisation qui dirige la lutte sur tous les fronts économique, politique et culturel, est le parti où les

... expressions de la volonté, de l'action et de l'initiative politique et intellectuelle... (sont) une expression organique des nécessités économiques, et même la seule expression efficiente de l'économie!¹⁹

Et le parti représente l'"expression" la plus consciente de la classe, il en est le "reflet", dira Gramsci.

Cependant, le reflet est-il toujours adéquat? Le parti révolutionnaire est-il vraiment un parti de masse ou est-il un parti de "volontaires" ou un parti formé de groupes qui se réclament des masses? Comment un parti devient-il de masse? Et être un tel parti, cela suffit-il pour le qualifier de révolutionnaire?

Notre propos sera de montrer que, pour Gramsci, le parti du prolétariat doit se baser sur les principes du marxisme et du

¹⁸ Great Soviet Encyclopedia, "Gramsci, Antonio", New York, MacMillan, Inc., 1975, v. 7: p. 335.

¹⁹ Gramsci, A., Cahiers de prison, 13, ibid., p. 388.

léninisme pour exercer une direction politique et culturelle juste. Nous tenterons de montrer aussi que la notion gramscienne du parti repose sur ces principes, avant la prison et en prison.

A cet égard, nous considérons que la pensée de Gramsci et tout particulièrement sa notion du parti s'inscrivent dans une continuité que l'on peut percevoir à travers diverses périodes correspondant à sa formation théorique et pratique. Leonetti²⁰, par exemple, distingue sept périodes allant de 1910 à 1937 où est indiquée, à travers elles, l'évolution de sa pensée. Très tôt, Gramsci se libère de l'influence idéaliste et adhère au marxisme et au léninisme. C'est ce que nous nous proposons aussi de démontrer car considérer la période 1914-1926 comme crocienne, salvéminienne, sorélienne, luxemburgiste ou hégéliano-marxiste change tout à fait les rapports que le parti entretient avec les masses à travers leurs organisations telles les syndicats ou les conseils d'usines (1919-1920).

20 Leonetti montre que la première période (1910-1913) comprend les premières lectures socialistes de Gramsci et l'adhésion au Parti socialiste italien en 1913. On peut trouver aussi dans G. Fiori, des indications intéressantes sur ces années à l'Université de Turin. La deuxième (1914-1918) comprend le travail journalistique dans l'Avanti! et Il Grido del Popolo. C'est le dépassement des influences idéalistes par la lecture de Marx et par la Révolution de 1917 qui lui fera connaître Lénine. La troisième (1919-1920) correspond à la période ordinoviste. La quatrième (1921-mai 1922) marque la fondation du Parti communiste italien, la direction de L'Ordine Nuovo, deuxième série, par Gramsci et c'est la prévision faite par ce dernier du fascisme. La cinquième (juin 1922-avril 1924), c'est le séjour à Moscou et à Vienne où débute la lutte pour la rénovation du parti. La sixième (mai 1924-novembre 1926) marque le retour en Italie comme député au Parlement et la préparation du parti à la clandestinité. Enfin, la septième période (novembre 1926-1937) comporte l'emprisonnement de Gramsci. S'y ajoutent les Cahiers et les Lettres de prison. Leonetti, Alfonso, Notes sur Gramsci, Paris, EDI, 1974, p. 69-75.

Comme Gramsci est un auteur dialectique, il convient d'employer une méthode appropriée qui sera la méthode génético-doxographique: approche particulière de la méthode historico-philosophique. Elle consiste en une combinaison de la méthode génétique: exposer le développement et l'évolution progressive de la pensée de l'auteur et, de la méthode doxographique: exposer la pensée par les textes mêmes de Gramsci. Pour cette étude, il faut nous référer à la situation historique dans laquelle vivait Gramsci, relever les antécédents, les influences, l'évolution interne et la terminologie. La compréhension de l'activité théorique et de l'activité pratique de Gramsci ne peut se réaliser qu'en tenant compte de la réalité (de l'époque concernée) et de la conscience qu'il en avait (problématique philosophique). Son développement ne peut être considéré qu'à travers l'évolution de sa situation objective dans la réalité nationale et internationale. Plus précisément, le rapport pratique - théorie - pratique nous semble tout indiqué pour l'étude de la notion gramscienne du parti.

Le premier chapitre correspond entièrement à la période d'avant la prison et les chapitres deux et trois traitent des Cahiers de prison et des Lettres de prison. La distinction que nous effectuons entre ces deux périodes, n'est pas "organique" mais "méthodologique". C'est-à-dire que les années 1914-1926 comprennent l'étroite liaison de l'activité pratique et de l'activité théorique de Gramsci. Tandis que les années de prison représentent essentiellement un développement théorique dont l'apport gramscien a pu servir de guide à une pratique ultérieure.

Le chapitre premier consistera donc, à partir de la société italienne telle que perçue par Gramsci, à montrer l'apport créateur de l'auteur à la conception marxiste et léniniste du parti. Nous ne pouvons nous contenter d'en affirmer le fondement. Nous allons exposer les composantes organisationnelles afin de mettre en évidence la nature du parti, selon Gramsci. Nous allons montrer que les thèmes abordés par l'auteur durant cette période et en particulier celui du parti, y sont déjà développés et qu'ils seront approfondis dans les Cahiers de prison.

Le chapitre deuxième sera concentré sur la philosophie de la praxis. Les écrits de la première période montrent la nécessité d'une "réforme intellectuelle et morale" comme condition de la révolution socialiste. Par conséquent, la problématique philosophique est essentielle au parti. L'acquisition d'une conscience conforme à la réalité, pour Gramsci, doit commencer par "l'étude du marxisme". Et puisque le parti communiste doit être un "intellectuel organique", la connaissance et la diffusion de la philosophie de la praxis doit conduire à un bloc social homogène. Il est donc important d'analyser ce que Gramsci entend par cette philosophie.

Le chapitre troisième montrera que la conception du monde élaborée par les intellectuels organiques de la classe ouvrière et paysanne cimente le bloc social et contribue à la cohésion de l'"homme-collectif" qu'est le parti. Le "Prince moderne" est l'"agent conscient" qui dirige la lutte pour l'hégémonie du prolétariat et l'instauration d'une société socialiste.

Notre objectif consiste alors à dégager de la pensée gramscienne, le contenu même du parti avant la prison et en prison et d'apporter des éclaircissements (que l'on retrouvera comme dernier point de chaque chapitre) sur les différentes interprétations relatives à la notion du parti et ce, à travers les textes mêmes de Gramsci.



CHAPITRE PREMIER

L'EXPERIENCE GRAMSCIENNE ET LA NOTION DU PARTI (1914-1926)

Introduction:

La conception gramscienne du parti a été étudiée surtout à partir des Cahiers de prison. Les critiques qui se sont penchés sur les écrits avant la prison, insistent soit sur une orientation anarcho-syndicaliste de Gramsci, soit sur une conception du parti qui se rapproche de celle de Rosa Luxemburg ou soit sur la perspective marxiste et léniniste. La plupart d'entre eux se contente de fournir quelques citations isolées de Gramsci pour soutenir leurs arguments. Nous nous proposons de démontrer le fondement marxiste et léniniste de la notion gramscienne du parti à l'aide d'une élaboration systématique de cette dernière.

Pour y arriver, nous présenterons, premièrement, la base socio-économique à partir de laquelle Gramsci analyse l'Etat italien, les partis politiques, les organisations prolétariennes dont le "système de démocratie ouvrière" avec à la tête le parti révolutionnaire. Deuxièmement, nous étudierons le Parti communiste italien tel que conçu par Gramsci en fonction des éléments nouveaux qu'il y a apportés.

Nous avons aussi l'intention d'élucider la confusion devenue courante qui s'est établie entre l'histoire du Parti socialiste italien et celle du Parti communiste italien avec la conception propre de Gramsci. Il faut distinguer entre ce que devait être le parti, donc sa

notion, et la vie théorique et pratique des partis auxquels il a adhéré. Sans cette distinction fondamentale, le parti est considéré négligeable. Nous nous proposons d'éclaircir cette position dont le fondement nous semble incorrect.

A cette fin, nous exposerons et commenterons la praxis de Gramsci, de son engagement au Parti socialiste italien en 1913 jusqu'à son arrestation en novembre 1926. Elle consiste essentiellement à un intense travail journalistique dans les éditions Avanti!, La Città futura, Il Grido del Popolo, L'Ordine Nuovo (trois séries), L'Unità qu'il a fondé et dans deux écrits importants, la Question méridionale et les Thèses de Lyon (en collaboration avec Togliatti). A cela s'ajoutent sa participation à la fondation du Parti communiste italien, ses séjours à Moscou et à Vienne et sa direction du parti et des députés communistes au Parlement.

Nous devons relever ici les influences que Gramsci a subies telles que Salvemini, Croce, De Sanctis, Einaudi, Serrati, Antonio Labriola, Bordiga, Marx, Engels, Lénine, Trotsky, Rosa Luxemburg, Sorel, De Leon, etc. que nous indiquerons lorsqu'il y a lieu de le faire.

C'est donc à partir des activités pratiques et théoriques de Gramsci que nous allons fonder notre présentation. Elle consistera à faire ressortir l'esprit créateur de l'auteur appliqué à sa notion du parti, notion vivante qui repose sur la situation réelle de l'Italie et sur les besoins et aspirations du prolétariat. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la place et le rôle des conseils d'usines que

les masses n'oublient pas, d'écrire Gramsci à Vienne. La notion du parti communiste, en tant qu'avant-garde de la classe ouvrière et paysanne, constitue un tout organique où le niveau de conscience est un élément essentiel. Ce sera en ce sens qu'il approfondira sa conception du parti comme organisateur et éducateur en puisant dans l'expérience du mouvement prolétarien national et international. Nous indiquerons, à cet égard, en guise de conclusion, les thèmes liés organiquement au parti qu'il développera dans ses Cahiers de prison.

1^{ère} partie: La période 1914-1921 et le
Parti socialiste

Dans cette première partie du chapitre I, nous présenterons la notion du parti telle que Gramsci l'a développée, en s'appuyant sur le contexte social italien et sur les événements mondiaux qui ont marqué cette période. Nous constaterons qu'il porta son attention principalement sur les organisations prolétariennes dont le Parti socialiste. En ce qui concerne ce dernier, les articles de Gramsci révèlent l'importance qu'il lui accorde en répondant aux problèmes concrets qu'il doit envisager.

Nous avons rassemblé les éléments relatifs au parti et les avons soumis à un ordre qui puisse englober l'évolution de sa pensée liée aux changements sociaux et à son activité pratique mais aussi du point de vue logique (selon le matérialisme dialectique et historique).

I. La situation sociale italienne selon Gramsci

1. La réalité économique et les classes sociales

L'Italie de 1914, de la période de la Première Guerre mondiale, offre une image plutôt déconcertante sur le plan économique par rapport au degré de développement atteint par certains pays d'Europe. Pour l'expliquer, nous devons tenir compte que le capitalisme ne se développe pas uniformément et que l'action des hommes plus précisément, la lutte des classes est le moteur de l'histoire. Ainsi, par rapport au niveau international, l'Italie est un pays arriéré économiquement, elle se trouve dans "l'enfance" du capitalisme. Par rapport au niveau national, le sud est le moins avancé, et n'a été qu'effleuré par le capitalisme.

La deuxième moitié du dix-neuvième siècle qui se caractérise par l'unification¹ de l'Italie et par la centralisation² des pouvoirs, ne réussit toutefois pas à concrétiser économiquement cette "unité". Le pays continuera à être divisé en deux parties bien distinctes l'une de l'autre.

La nouvelle Italie avait trouvé les deux tronçons de la péninsule, celui du sud et celui du nord, qui se réunissaient après plus de mille ans, dans des conditions absolument antithétiques³.

1 L'unification de l'Italie a été proclamée à Turin, le 17 mars 1861 et fut réalisée grâce à Giuseppe Mazzini et le comte Camillo Cavour (dans le Piémont) ainsi que par l'intervention militaire de Giuseppe Garibaldi (1860). En 1870, Rome en devient la capitale.

2 La centralisation des pouvoirs prit la forme d'une monarchie avec Victor-Emmanuel II comme roi, aussi le 17 mars 1861.

3 Gramsci, Antonio, Ecrits politiques I, ibid., p. 79.

Ces conditions opposées peuvent se résumer par le nord ouvrier et le sud paysan. Voici les principaux traits de chacune d'elles.

Le nord ouvrier

a) se caractérise par une bourgeoisie qui joue un rôle important, celui de la création d'une structure économique capitaliste. II s'agit d'une région industrialisée où l'implantation des industries s'effectue aux dépens du sud qui dirige le capital vers le nord, plus rentable⁴.

b) l'existence de richesses naturelles comme l'eau (pour la force hydro-électrique) attire les investissements dans le secteur industriel de cette région.

c) "... les communes⁵ avaient donné une impulsion particulière à l'histoire"⁶.

4 En 1861, 70% de la population active de l'Italie était concentrée dans l'agriculture. En 1870, des industries manufacturières (la soie, le coton et la laine) commencent à se développer. En 1878, on applique la politique du protectionnisme en faveur de l'industrie et, en 1887, ce protectionnisme est augmenté à l'égard de branches spécifiques (le fer et l'acier). Par conséquent, le capital du sud sera investi là où le gouvernement en favorise la rentabilité. Nous verrons à la note 8 de la p. 6 la raison pour laquelle le sud n'a pas pu profiter de cette politique de 1878 et de 1887.

5 "C'est ainsi que les habitants des villes, en Italie et en France, appelaient leur communauté urbaine, une fois achetés ou arrachés à leurs seigneurs féodaux leurs premiers droits à une administration autonome" (Note d'Engels pour l'édition Marx, K., Engels, F., Oeuvres choisies, "Manifeste du Parti communiste", Moscou, Editions du Progrès, 1970, tome I, p. 113.

6 Gramsci, A., op. cit., p. 79.

d) les événements mondiaux créent une économie de guerre qui profitera à l'industrialisation du nord.

Le sud paysan

a) se caractérise par la persistance de la domination d'institutions féodales. Le latifundium demeure; cependant, selon Gramsci, son morcellement par la présence étrangère (notamment les Américains) constitue "la plaie de l'économie italienne"⁷. L'agriculture reste primitive et le niveau industriel bas⁸.

b) le sud est une région sèche et pauvre en ressources naturelles ne facilitant pas la transformation du régime féodal en régime capitaliste.

c) le marché local est insuffisant⁹.

d) il n'y a pas de routes¹⁰.

La Première Guerre mondiale a-t-elle changé ce tableau? Qu'a-t-elle apporté à l'Italie? Quelles en furent les conséquences?

7 Idem, ibid., p. 80. De 1903 à 1914, quelques projets de réforme agraire ont été exécutés mais au nord (Emilia-Romagna).

8 En 1865, avec la politique du libre-échange, les industries du sud (de la laine surtout), peu nombreuses et faibles, se voient ruinées. Par la suite, avec le protectionnisme, l'industrialisation du sud ne sera pas favorisée, même pas celle de l'agriculture.

9 Cependant, de 1903 à 1914, grâce à une forte demande intérieure et extérieure, la production agricole augmenta beaucoup.

10 En 1865, par exemple, les contrats pour la construction de chemins de fer, au sud sont attribués à des compagnies par un gouvernement corrompu. Le problème du transport n'a pas été réglé.

Pendant la guerre¹¹, et pour les besoins de la guerre, l'Etat italien a intégré dans ses activités la réglementation de la production et de la distribution des biens matériels. Il s'est ainsi créé une espèce de trust de l'industrie et du commerce, une sorte de concentration des moyens de production et d'échange, et un nivellement dans les conditions d'exploitation des masses prolétariennes qui ont eu des effets révolutionnaires. Il n'est pas possible de comprendre le caractère essentiel de la période actuelle si l'on ne tient pas compte de ces phénomènes et des conséquences psychologiques qu'ils ont provoqué¹².

Que l'Etat italien intervienne¹³ dans la vie économique du pays n'est pas un fait nouveau au moment de la guerre. En effet, dès 1861 et surtout en 1878, avec l'abolition du libre-échange, le gouvernement introduit une série de mesures économiques afin d'améliorer la situation financière du pays. Ce qui distingue cette période, c'est la

11 En 1882, une Triple Alliance est conclue entre l'Italie, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Elle est renouvelée en 1887 puis en 1891-1892 pour 12 ans. Elle consistait à s'appuyer l'une l'autre en cas de déclaration de guerre par un autre pays ou, dans le cas du déclenchement de la guerre par l'un d'eux à un autre pays, les deux autres devaient rester neutres. De plus, dans l'éventualité de problèmes entre l'Autriche et les Balkans, les villes de Trente et de Trieste devaient revenir à l'Italie.

Le deux août 1914, le gouvernement italien déclare la neutralité du pays dans ce conflit. Cependant, les négociations avec l'Autriche pour l'intégration de Trente et de Trieste à l'Italie, n'étant pas satisfaisantes d'une part, et d'autre part, la lutte des classes et des factions de classes à l'intérieur de l'Etat aboutirent au Traité de Londres, le 26 avril 1915. Ce traité qui réunissait l'Italie et les Alliés à la déclaration de guerre à l'Autriche, était signé par le gouvernement de Salandra, le 24 mai 1915. Cela devait conduire, comme le soulignaient Lénine et Rosa Luxemburg, à un partage impérialiste du monde dont l'Italie voulait aussi prendre part.

12 Gramsci, A., op. cit., p. 259.

13 Dans Le Capital, Marx affirme que: "La bourgeoisie naissante ne saurait se passer de l'intervention constante de l'Etat..." Marx, K., Engels, F., op. cit., "Le Capital", ibid., tome 2, p. 126.

prise en charge de toute la vie économique par l'Etat¹⁴. D'une part, comme l'explique Gramsci, ce sont les nécessités de la guerre qui ont suscité l'Etat à agir ainsi et d'autre part, ce sont les nécessités du capitalisme même dont l'Italie en était, bien sûr, soumise à son développement à l'échelle mondiale. L'apparition du monopole entraînait avec lui, la fin de la libre concurrence. Ce passage a été facilité, en Italie, par l'Etat et par la guerre puisque "la guerre, c'est le maximum de concentration de l'activité économique entre les mains de quelques-uns (les dirigeants de l'Etat)..."¹⁵ Pourquoi? Aux besoins de la guerre devaient correspondre des industries de guerre qui exigeaient de lourds investissements malgré que le nord avait déjà posé les jalons pouvant permettre leur développement. La bourgeoisie échouait une fois de plus. Ce fut donc l'Etat qui s'est occupé de mettre en marche ce secteur, par les crédits de guerre. Mais cette dernière exige aussi une production agricole considérable pour nourrir les soldats et la population. Par conséquent, le sud paysan est resté pratiquement intact grâce à la protection par l'Etat de la grande propriété terrienne d'une part, en ne favorisant pas l'industrialisation de l'agriculture et en ne faisant aucune réforme agraire et d'autre part en préservant juridiquement les privilèges féodaux. C'est ainsi que l'Etat a créé la concentration des moyens de production et d'échange.

14 En 1874, par l'Acte du 20 avril, l'Etat favorisait la création d'un consortium des six principales banques privées. Le gouvernement de Crispi (1893-1896) mit en place la Banca d'Italia à la suite d'une crise économique et bancaire.

15 Gramsci, A., op. cit., p. 185.

Mais cela eut des conséquences néfastes. La division de l'Italie s'approfondit davantage.

Dans les pays où l'évolution capitaliste est encore arriérée, comme la Russie, l'Italie, la France et l'Espagne, il y a une séparation très nette entre villes et campagnes, entre ouvriers et paysans¹⁶.

Cette séparation ne favorisera pas le pays et encore moins le prolétariat. Pour Gramsci, la disparition de la liberté économique et politique -- "Au monopole économique correspond un monopole politique et militaire"¹⁷ -- a conduit à une période de chaos, à l'après-guerre, à un manque d'initiative (de la part de la bourgeoisie), à l'insuffisance de la production industrialisée des biens matériels et à un

militarisme improductif selon l'économie libérale, (qui) est devenu le plus puissant moyen pour accumuler et conserver le profit ...¹⁸

Cependant, en concentrant toute la vie de l'Italie entre ses mains, l'Etat établissait non seulement une dictature (économique et politique) mais il créait le désordre, aussi paradoxal que cela puisse paraître et ce, de la façon suivante:

... (par) la corruption, la tromperie, l'illusion démagogique, le chantage, la duperie parlementaire, l'ankylosé bureaucratique, (qui) sont restés les forces suprêmes qui dirigent l'activité économique nationale¹⁹.

¹⁶ Idem, ibid., p. 259.

¹⁷ Idem, ibid., p. 250.

¹⁸ Idem, ibid., p. 235.

¹⁹ Idem, ibid., p. 234.

En effet, selon Gramsci, l'Italie n'a pas connu d'expérience libérale, au contraire, presque uniquement des dictatures. Malgré que l'Etat italien ait établi un "trust de l'industrie et du commerce", il n'en demeure pas moins que ces derniers ont subi un ralentissement de leurs activités. Ainsi, l'Italie traversait une phase difficile, caractérisée par un taux de chômage très élevé, par la famine, par l'inflation, par l'analphabétisme répandu, etc.

... c'est le problème essentiel du monde d'après-guerre, c'est la question fondamentale d'une nouvelle assise juridique et économique de la société humaine qui recherche un nouvel équilibre pour la reprise de la production et des échanges non seulement des marchandises mais aussi des idées²⁰.

L'Italie d'après-guerre entrait dans une période de crise économique et politique profonde qui bouleversait et mobilisait toutes les classes dans la défense de leurs intérêts. Elle cherchait un équilibre. Le problème était de trouver la voie qui y conduirait car il fallait considérer les questions internes et internationales pour la résolution de la crise qui sévissait.

Les classes sociales

Nous présenterons principalement la définition des classes sociales de Gramsci ou les critères servant à les distinguer, les classes italiennes, ce qu'elles ont accompli et la mission qu'elles ont à accomplir.

20 Idem, ibid., p. 215.

La classe bourgeoise qui détient les moyens de production se connaît déjà nécessairement elle-même, elle a conscience, ne serait-ce que confusément et fragmentairement, de sa puissance et de sa mission²¹.

La notion de prolétariat est une entité commode, mais ce qui existe, dans la réalité, ce sont les prolétaires, en tant qu'individus...²²

Le troupeau acquiert conscience de soi, de la tâche qu'il lui faut, dans l'immédiat, accomplir afin de s'acquiescer en tant qu'autre classe; il acquiert conscience que les buts individuels qu'il poursuit resteront soumis au pur hasard, ne seront que de vains mots, ne seront qu'une velléité creuse et prétentieuse, tant qu'il n'aura pas en main les moyens de production...²³

De même que pour Marx et Engels²⁴, Gramsci considère que le fondement des classes est économique c'est-à-dire qu'elles surgissent

21 Idem, ibid., p. 147.

22 Idem, ibid., p. 160.

23 Idem, ibid., p. 147.

24 Cf. Marx, K., Engels, F., Op. cit., "Socialisme scientifique et socialisme utopique", ibid., tome 3, p. 154: "C'est donc la loi de la division du travail qui est à la base de la division en classes".

Cf. Marx, K., Le Capital, Paris, Ed. Sociales, 1976, tome 3, chap. LII: "Les classes", p. 796. Marx énumère les classes sociales de la classe capitaliste ainsi que "ce qui constitue une classe".

Cf. Marx, K., L'Idéologie allemande, Paris, Ed. Sociales, 1968, p. 80: "C'est là qu'apparut pour la première fois la division de la population en deux grandes classes, division qui repose directement sur la division du travail et les instruments de production".

Selon M.-A. Macciocchi, op. cit., p. 68: "Gramsci n'arrive à développer la véritable analyse de classe de la situation italienne qu'après la défaite que le fascisme va infliger au mouvement ouvrier, en 1926, dans la Question méridionale et les Thèses de Lyon". Au contraire, les articles du Il Grido del Popolo comme ceux des trois séries de l'Ordine Nuovo ainsi que l'expérience turinoise des conseils d'usines comme la fondation du Parti communiste italien, et la prévision scientifique du fascisme de Gramsci démontrent la profonde connaissance de Gramsci de la situation sociale italienne et sa juste analyse des classes sociales.

par la division du travail et sont en relation directe avec les moyens de production. Ces deux derniers éléments constituent les critères objectifs de distinction des classes sociales. Survient aussi le facteur subjectif, celui de la conscience de former une classe et de poursuivre des intérêts propres. Nous retrouvons, donc, en Italie, les classes suivantes: la bourgeoisie, le prolétariat (ouvrier et agricole) et les propriétaires fonciers. Voyons les traits particuliers de chacune d'elles.

La bourgeoisie:

La bourgeoisie italienne a manifesté, à la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, beaucoup de hardiesse. Sous l'impulsion de la libre concurrence, son initiative a été dirigée à la mise en place d'une structure capitaliste, dans le nord du pays. Une fois cette tâche accomplie, quoiqu'elle soit à poursuivre pour la rendre toujours plus moderne et plus efficace, la bourgeoisie a mené la lutte pour l'unification de l'Italie²⁵. Ayant réussi dans cette entreprise, elle se consolida grâce au gouvernement central et devint "audacieuse et sans scrupules"²⁶. Pourquoi "sans scrupules"? Parce que, "dans toutes ses activités, (elle) ne tend qu'à accumuler le profit"²⁷ et ce, aux

25 Ce mouvement qui visait l'unité italienne eut comme promoteurs deux membres de la classe bourgeoise. La conquête de l'unité débuta dans le Piémont, au nord de l'Italie.

26 Gramsci, A., op. cit., p. 161.

27 Idem, ibid., p. 275.

dépens du prolétariat, i.e. par son exploitation. "Sans scrupules" aussi parce qu'elle n'hésite pas à entraîner à la guerre, ce même prolétariat qui ira se battre pour défendre les intérêts de cette classe dominante. Selon Gramsci, de par le rôle historique qu'elle doit jouer, elle ne peut que conduire le prolétariat à la guerre (ou aux guerres selon les nécessités de l'impérialisme). Cependant,

Avec une bourgeoisie ainsi faite, essentiellement démagogue, superficiellement sceptique (c'est-à-dire intimement consciente de sa propre incapacité et de son impuissance)...²⁸

elle n'a pas su remplir la mission qui lui incombait. Nous avons vu que Gramsci considérait l'Italie de 1914 comme un "pays économiquement arriéré". C'est là que réside, pour lui, la preuve de la faillite de la bourgeoisie dans l'accomplissement de sa mission qui est de développer au maximum le potentiel industriel du pays. Et les visées impérialistes de la bourgeoisie qui l'ont entraîné à la guerre, n'ont pas été complètement satisfaites. L'obtention de territoires ou de villes ne suffit pas à redonner à cette classe, l'impulsion qui l'avait conduit à réaliser, au moins partiellement, sa tâche. Elle se trouvait dans une situation contradictoire et ne savait comment la dépasser. En effet,

La liberté économique interne affamerait le peuple italien; la liberté politique donnerait au peuple italien la possibilité de s'organiser largement, de s'armer, de se fortifier, et de renverser l'Etat. La classe bourgeoise est prise dans cet insoluble dilemme duquel elle ne parvient pas à sortir²⁹.

²⁸ *Idem, ibid.*, p. 195.

²⁹ *Idem, ibid.*, p. 251.

Bien entendu, la guerre ayant éliminé toute libre concurrence en faveur du monopole, il devenait impossible à l'Italie d'avoir recours à la "liberté économique". La bourgeoisie italienne se voyait prise dans l'engrenage du mode de production capitaliste au niveau international c'est-à-dire qu'elle devait faire face à la concurrence internationale³⁰. Cependant, la structure capitaliste arriérée du pays et la prise en charge par l'Etat³¹, pendant la guerre, de la vie économique l'ont conduit à ce dilemme et à cette inertie qui, par contre, provoquaient chez le prolétariat tout à fait le contraire, une mobilisation croissante de ses forces organisées.

30 Notons ici que le monopole fait disparaître la libre concurrence mais non la concurrence elle-même. "Dans la vie pratique, on trouve non seulement la concurrence, le monopole et leur antagonisme, mais aussi leur synthèse, qui n'est pas une formule mais un mouvement ... La synthèse est telle, que le monopole ne peut se maintenir qu'en passant continuellement par la lutte de la concurrence". Marx, Misère de la philosophie, Paris, Ed. Sociales, 1972, p. 158.

31 Ce passage de Gramsci affirmant la prise en charge de la vie économique par l'Etat et constituant un "trust de l'industrie et du commerce", Gramsci, A., op. cit., p. 259, rejoint l'analyse de Lénine, V.I., L'Etat et la révolution, Paris, Ed. Gonthier, 1973, p. 5: "La guerre impérialiste a considérablement accéléré et accentué le processus de transformation du capitalisme monopoliste en capitalisme monopoliste d'Etat". Gramsci ajoute: "La guerre a renversé la position stratégique de la lutte de classe. Les capitalistes ont perdu leur position de force, leur liberté est limitée, leur pouvoir est annihilé. La concentration capitaliste est arrivée au maximum de développement qu'elle puisse jamais atteindre, en réalisant le monopole mondial de la production et des échanges. La concentration correspondante des masses laborieuses a donné à la classe prolétarienne révolutionnaire une puissance inouïe". Idem, ibid., p. 257.

Le prolétariat:

Se référant à la situation particulière de l'Italie, Gramsci conçoit que la véritable unité italienne ne peut se réaliser que par une alliance des ouvriers et des paysans³², alliance fondée sur une organisation propre à eux ainsi que fondée sur une conscience claire de leur force et du but commun à atteindre.

Les organisations ouvrières se sont faites plus robustes, la conscience de classe a transformé le prolétariat. L'ouvrier n'est plus un simple grain de poussière dans le chaos de la société capitaliste; il est le guerrier qui défend une idée, ... bien discipliné ...³³

Selon Gramsci, le prolétariat industriel est plus préparé à accomplir sa mission car, dès le moment où la bourgeoisie est née, le prolétariat a surgi aussi comme force de travail et comme élément de dynamisme social. En effet, le prolétariat, de par sa "liberté" de vendre sa force de travail à l'un ou l'autre des bourgeois contribuait à aiguïser la concurrence entre eux. Ce qui amena, en plus des mesures

³² Nous retrouvons, chez Marx, la nécessité de cette alliance. "Ils (les paysans) trouvent, par conséquent, leur allié et leur guide naturel dans le prolétariat des villes, dont la tâche est le renversement de l'ordre bourgeois". Marx, K., Engels, F., Oeuvres choisies, "Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte", ibid., tome 1, p. 501.

L'influence de Lénine et de Gaetano Salvemini se font aussi sentir à cet égard. Selon Robert Paris (Gramsci, op. cit., p. 424 note 2 de la p. 140), parmi les "méridionalistes", Salvemini (1873-1957) dont la thèse était justement l'alliance du prolétariat industriel avec les paysans pauvres, aurait le plus influencé Gramsci. Cependant, celui-ci ne l'accepte pas intégralement et il le croit "victime de son messianisme culturel" (Idem, ibid., p. 180) parce qu'il ne tient compte de sa thèse que dans l'idéal et non dans les résultats politiques.

Pour Christine Buci-Glucksmann, Gramsci et l'Etat, Paris, Fayard, 1975, p. 185, l'article de Gramsci, "Paysans et Ouvriers", daté de 1919 "marque la rupture définitive avec l'influence de la pensée méridionaliste".

³³ Gramsci, A., op. cit., p. 86.

économiques et politiques, un développement plus ou moins rapide de la structure capitaliste (au nord du pays). Cependant, ajoute Gramsci, la "liberté" de l'ouvrier a fait volte-face. Le prolétariat industriel s'est vu dans l'obligation, non plus de forcer la classe devenue dominante à instaurer une société bourgeoise (ce qui allait détruire les vestiges du féodalisme), mais bien à lutter contre elle pour réclamer ses droits pour sa survie. Par conséquent, cette lutte a favorisé l'organisation de la classe ouvrière qui devint de plus en plus consciente de former une classe propre et opposée à la classe bourgeoise³⁴.

Toutefois, les paysans ne sont pas arrivés au même point. Le prolétariat agricole (ou rural, selon l'expression de Marx³⁵) et les paysans pauvres existent en tant que classe opposée à celle des propriétaires fonciers puisque l'essence du système féodal demeure dans le sud du pays. En effet, une partie des paysans a été convertie en prolétariat au moment où est née une bourgeoisie au sud qui a été freinée très tôt par la politique économique du gouvernement central. Encadré par des institutions féodales, le paysan présente donc les caractéristiques suivantes: il est

34 En 1861, 70% de la population active de l'Italie était concentrée dans l'agriculture. En 1865, Naples et Turin sont les centres industriels les plus importants et où sévit le paupérisme. Vers 1887, la classe ouvrière obtient le droit de grève. Entre 1896 et 1908, le nord compte 27% de la population totale et 58% du prolétariat industriel total (le reste se trouve au centre du pays).

35 Marx, K., Engels, F., op. cit., "La guerre civile en France", ibid., tome 2, p. 240.

... incapable de penser par lui-même en tant que membre d'une collectivité (collectivité qui serait pour lui ce qu'est la nation pour les propriétaires et la classe pour les prolétaires et incapable de mener une action systématique et continue pour essayer de changer les rapports économiques et politiques de la coexistence sociale³⁶.

Le paysan est individualiste, il est un "élément anarchique"³⁷, il ne se lie à aucune organisation et n'en constitue pas non plus, ne comprenant pas ce que cela signifie et implique. Il ne peut se plier à la discipline qu'exige l'organisation, il ne peut donc lutter de façon continue. Il n'a pas non plus l'idée de l'Etat moderne puisque ses conditions sociales sont essentiellement féodales.

Malgré cela, malgré son incapacité à lutter pour ses propres droits, le paysan ne refuse jamais de s'enrôler en cas de guerre car le sentiment patriotique qui l'anime, est lié directement à la terre, à la famille auxquelles il appartient. Bien que la guerre ait été un événement dévastateur, elle a favorisé une conscience de classe chez les paysans. En Russie, selon Gramsci, la guerre a rassemblé les ouvriers et les paysans qui ont vécu dans les mêmes conditions, avec la même discipline, la même participation aux Soviets; cette vie commune, cette lutte commune les a unis. En Italie, l'unité s'est réalisée mais elle ne pouvait conduire aux mêmes résultats qu'en Russie pour des raisons que nous élaborerons avec la tâche du parti socialiste. Cependant, l'unité a pu être constatée aux élections du 16 novembre 1919. Aussi,

36 Gramsci, A., op. cit., p. 260.

37 Idem, ibid., p. 260.

Aujourd'hui la classe nationale, c'est le prolétariat, c'est la multitude des ouvriers et des paysans, ce sont les travailleurs italiens ...³⁸

La bourgeoisie italienne n'ayant pas accompli entièrement sa mission et étant devenue un obstacle au développement de la société, il s'ensuit que la seule classe qui puisse transformer cette société, est le prolétariat.

C'est dans la classe internationale des ouvriers et des paysans que se trouve la renaissance jeunesse de la civilisation humaine³⁹.

Gramsci souligne ainsi l'importance de l'Internationale, l'organisation de la classe internationale du prolétariat et la nécessité pour la classe des ouvriers et des paysans de chaque pays à se joindre à elle.

Les propriétaires fonciers:

La politique de sauvegarde des institutions féodales accommodait autant les propriétaires fonciers que le gouvernement central. Néanmoins, cette classe éprouve une haine à l'égard de l'Etat italien qui la soumet à des impôts. Pour Gramsci, seule la révolution socialiste pourra éliminer les propriétaires fonciers.

La petite-bourgeoisie:

En ce qui concerne la petite-bourgeoisie, les semi-prolétaires et la couche sociale des intellectuels, Gramsci les considère comme

38 Idem, ibid., p. 275.

39 Idem, ibid., p. 223.

"imbus de carriérisme et de fonctionnarisme"⁴⁰. Ils sont remplis d'humanisme à l'égard de la guerre meurtrière mais ils ne réussissent pas à l'étendre à la condition misérable de la classe prolétarienne. Ils ne sont pas contre le socialisme mais, d'une part, sont empreints d'une opinion très négative des ouvriers (sans les connaître⁴¹) et d'autre part, ils sont les plus influencés par la campagne menée contre la révolution russe. Ils sont plutôt réformistes. Mais, ajoute Gramsci,

Le processus ultérieur de la révolution les jettera sans doute du côté des ouvriers et des paysans, car ils sont toujours du côté du plus fort⁴².

Il en est ainsi justement parce que les classes reposent sur la division du travail. Etant donné que l'Etat bourgeois les utilise pour assurer leur domination (soit pour véhiculer l'idéologie dominante, soit pour remplir certaines fonctions spécifiques, etc.), il leur procure, en échange, une situation sociale privilégiée par rapport à la

40 Idem, ibid., p. 292.

41 Selon Marx, "Le petit bourgeois, dans une société avancée et par nécessité de son état, se fait d'une part socialiste, de l'autre part économiste, c'est-à-dire il est ébloui de la magnificence de la haute bourgeoisie et sympathise aux douleurs du peuple. Il est en même temps bourgeois et peuple. Marx, K., Engels, F., op. cit., "Correspondance de Marx à Pavel Annenkov", ibid., tome 1, p. 548. Il semble ici que la petite-bourgeoisie italienne ne soit pas encore rendue à ce niveau.

42 Idem, ibid., p. 292. Nous retrouvons des passages de Marx dans lesquels leur position est aussi du côté du plus fort. "... les 'travailleurs intellectuels', qui les ont lâché, eux, les pauvres ouvriers ..." Marx, K., Engels, F., op. cit., "Correspondance de Marx à Engels (1856)", ibid., tome 1, p. 550.

classe prolétarienne. Du moment où ils se rendent compte que la force sur laquelle ils s'appuient, s'écroule irrémédiablement, ils se tournent désormais vers la nouvelle force sociale⁴³.

Ainsi puisque les classes s'insèrent dans une lutte nationale et internationale,

La fiction juridique du contrat statutaire de coexistence pacifique entre les classes et les couches en concurrence légale pour la conquête de l'Etat est irrémédiablement tombée⁴⁴.

Car la bourgeoisie italienne, par l'unification du pays et par la centralisation des pouvoirs, avait mystifié la classe prolétarienne en propageant l'idée de la possibilité, pour eux, de vivre bien et paisiblement si elle était au pouvoir ainsi que les propriétaires fonciers en protégeant leurs institutions féodales. Cependant, le développement du capitalisme, de par ses exigences, démasque la dictature de classe de l'Etat et rend ainsi désuète, la "fiction juridique de la coexistence pacifique entre les classes". La lutte devient ouverte.

43 Cependant, après la révolution russe, au moment de la réorganisation de l'éducation, le parti bolchévique dût faire face à une résistance des enseignants qui s'étaient joints aux forces contre-révolutionnaires. Grâce à la propagande du parti sur la nature et la signification de la révolution, sur le rôle des enseignants et sur l'amélioration de leur sort, ceux-ci s'engagèrent sur la voie tracée par Lénine. En un an et demi, le domaine de l'éducation remportât un succès (et surtout par rapport aux conditions arriérées de la Russie) qu'aucun pays n'osait contester. Nous voyons ainsi que les intellectuels et les petits-bourgeois, tôt ou tard, se dirigent vers le camp le plus fort.

44 Gramsci, A., *op. cit.*, p. 225. Déjà, en 1919, Gramsci entrevoyait le fascisme, sans toutefois le nommer.

C'est la raison pour laquelle, à l'échelle mondiale, l'Internationale doit aussi lutter contre

... l'exploitation de toutes les classes nationales bourgeoises et vise à les exproprier des moyens de production et d'échange ...⁴⁵

Par conséquent, la lutte de classes est "le plus grand facteur de l'histoire"⁴⁶ (ou moteur de l'histoire). Et comme, Marx le soulignait, la lutte de classes est une lutte politique, d'où l'importance des partis politiques.

2. Les partis politiques bourgeois et l'Etat italien

a) Définition du parti politique:

Un parti politique est tout d'abord une organisation de classes ou de fractions de classes qui exprime les intérêts économiques et politiques de ces dernières.⁴⁷

... nous n'appellerons parti ni l'un ni l'autre, car aucun des deux n'a de profil politique ni économique ...⁴⁸

⁴⁵ Idem, ibid., p. 239.

⁴⁶ Idem, ibid., p. 136.

⁴⁷ Engels note dans son Introduction à l'édition de 1895 de Les luttes de classes en France, de Marx que "... la méthode matérialiste ne devra ici que trop souvent se borner ... à montrer que les divers partis politiques sont l'expression politique plus ou moins adéquate de ces mêmes classes et fractions de classes". Marx, K., Engels, F., op. cit., "Les luttes de classes en France", ibid., tome 1, p. 195. La situation économique changeant constamment peut entraîner des erreurs mais cela ne doit pas empêcher "d'écrire l'histoire du présent". Idem, ibid., p. 195.

⁴⁸ Idem, ibid., p. 154.

Ce qui implique que, pour être un parti, il faut se baser sur la réalité sociale du pays pour formuler un programme susceptible de satisfaire les intérêts de la classe et d'imprimer à la vie nationale une direction précise. Aussi,

Les partis bourgeois, s'ils veulent accéder au gouvernement avec leur seule force intrinsèque, doivent évoluer, entrer en contact avec le pays, mettre fin à leurs dissensions mesquines, acquérir une physionomie politique et économique qui les caractérise⁴⁹.

Nous retrouvons ici les mêmes éléments ci-haut mentionnés, plus, celui de l'unité des membres. Pour obtenir cette unité, il faut nécessairement avoir une idée claire de ses propres intérêts et être capable de les traduire politiquement à travers le programme. Comme la classe bourgeoise n'a pas encore réussi, en Italie, à s'imposer comme force sociale organisée, il n'existe que deux forces: l'Etat et le parti socialiste italien.

Il n'existe pas de partis organisés, disciplinés, autour d'un programme vivant parce que répondant à des intérêts moraux et économiques largement répandus ...⁵⁰

Les bourgeois italiens sont divisés et isolés les uns des autres. Il n'y a aucune discipline les obligeant à suivre telle ou telle voie (ce qui n'est possible que par un programme établi par un parti organisé) et les journaux bourgeois ne sont pas plus soumis que les politiciens bourgeois à un contrôle; au contraire, les journaux, ajoute Gramsci, occupent la place des partis.

⁴⁹ Gramsci, A., Ecrits politiques I, 1921-1922, Paris, Gallimard, 1975, p. 157.

⁵⁰ Gramsci, A., Ecrits politiques I, 1914-1920, ibid., p. 196.

En résumé, pour être un parti politique, il faut se distinguer par son organisation hiérarchisée, par l'unité des membres, la discipline, un programme librement accepté, le contrôle des journaux et par une ligne directrice le caractérisant.

Tous ces éléments manquent aux bourgeois italiens, c'est la raison pour laquelle Gramsci affirme qu'il n'existe pas, à proprement parler (selon les critères de Gramsci) de partis politiques bourgeois en Italie. Nous verrons cette réalité confirmée dans l'étude de l'Etat italien.

b) L'Etat italien:

Nous allons, dans l'analyse de l'Etat italien, suivre brièvement la succession des gouvernements en commençant par ceux de Giolitti qui ne représente pas, selon Gramsci, le parti libéral bien qu'il en fasse partie. Cela s'explique par le fait que

Le grand Parti libéral, à force d'être grand et d'accueillir sous ses grandes ailes toutes les idées et toutes les tendances, a fini par n'avoir plus aucune idée et ne plus représenter aucune tendance. Quel programme économique et politique, cohérent, ayant un but précis, ont-ils développé en cinquante ans les successeurs de Cavour?⁵¹

Etant donné la naissance du capitalisme en Italie, Cavour, libéral, proposait le libre-échange; politique économique que rejetait le piémontais Giolitti. L'incapacité des bourgeoisies industrielle et agraire à défendre leurs intérêts dans un "programme économique et politique, cohérent, ayant un but précis" que le parti représentant

⁵¹ Idem, ibid., p. 85.

aurait à réaliser, à abouti, avec Giolitti au pouvoir, à former non pas un Etat de classe mais une

... dictature d'un homme qui était le représentant des intérêts politiques restreints de la région piémontaise et qui a imposé à l'Italie, pour maintenir son unité, un système de domination coloniale centralisée et despotique⁵².

Une dictature giolittienne fut possible, d'une part, par le protectionnisme appliqué aux régions industrielles du nord, ce qui empêchait la bourgeoisie agraire du sud de devenir une force menaçante et d'autre part, par la perte de terrain des conservateurs qui avaient été à la tête de gouvernements répressifs. Par conséquent, la réforme électorale de 1911, qui introduisait le suffrage universel (donc sous l'administration de Giolitti) a permis de balayer cette force politique. Ainsi, commençait le règne d'un homme et non celui de la lutte de partis, lutte de classes dans l'Etat, ce qui caractérise la démocratie bourgeoise. Cette période, dirigée par Giolitti, ne constitue nullement une phase démocratique parce qu'il ne représente pas la classe bourgeoise, soit dans son ensemble, soit une de ses fractions et parce qu'il n'existe pas de partis forts pour empêcher sa dictature. Puisque

L'Etat est l'organisation économico-politique de la classe bourgeoise⁵³.

Et que

52 Idem, ibid., p. 153.

53 Idem, ibid., p. 151.

Le gouvernement est le prix qui revient au parti, à la couche de la bourgeoisie qui se montre la plus forte ...⁵⁴

il devient possible à un homme seul de s'imposer si les fractions de la bourgeoisie, fractions fondées sur leurs intérêts économiques, ne réussissent pas à former une force politique menaçante. Malgré que les trois administrations giolittiennes ont pu être dictatoriales, il se préparait dans la société un renforcement de certaines forces politiques qui allait permettre sa fin. Celle-ci signifie que

L'Etat perd son armature féodale, despotique, militariste, et il s'organise en sorte que la dictature d'un chef de parti soit impossible ...⁵⁵

En effet, la lutte que se mènent des partis à force plus ou moins égale, empêche le parti au pouvoir d'agir arbitrairement étant donné qu'un autre parti politique peut le remplacer. Il est aussi important de noter que Gramsci met également l'accent sur les deux facettes de l'Etat bourgeois moderne, celle de l'Etat démocratique et celle de la dictature de la classe bourgeoise. En ce qui concerne le premier aspect, nous venons de voir que la dictature de Giolitti ne répondait pas aux besoins économiques de l'Italie, à son degré de développement. Gramsci va donc insister sur la nécessité de l'instauration de l'Etat moderne afin d'accroître au maximum les capacités économiques du pays. Pourquoi y tient-il tant? D'une part, à cause de la grande misère

⁵⁴ *Idem, ibid.*, p. 151. "Dans le Parlement, comme un 'organe de libre concurrence', l'hégémonie politique de la bourgeoisie se réalisait par le jeu des majorités, à travers la 'libre concurrence des partis'". Buci-Glucksmann, C., *op. cit.*, p. 171.

⁵⁵ Gramsci, A., *op. cit.*, p. 151.

dans laquelle vit la classe des ouvriers et des paysans et d'autre part, pour accélérer le processus de transformation radicale de la société pour le passage révolutionnaire vers la construction du socialisme. Cependant, Gramsci ne peut éviter de rappeler le deuxième aspect, le caractère dictatorial de l'Etat bourgeois masqué par la démocratie bourgeoise. Au mode de production capitaliste correspond l'Etat bourgeois comme instrument de la classe dominante pour assurer sa dictature⁵⁶ et dont la tactique consiste au "terrorisme et au crime politique"⁵⁷. Aussi, au mode de production socialiste correspond l'Etat ouvrier, la dictature du prolétariat, l'instrument de la classe des ouvriers et des paysans. La distinction entre les deux démocraties et les deux dictatures -- bourgeoises et prolétariennes -- est fondamentale chez Gramsci comme chez Lénine⁵⁸ d'ailleurs (Cf. Tableau I de la page 27). De la même façon, les différences entre l'aspect démocratique et l'aspect dictatorial de l'Etat bourgeois (présentées à la page 27 sous forme d'un tableau comparatif) sont très significatives. De ce tableau, ressortent les cinq éléments fondamentaux de chaque type d'Etat (esclavagiste, féodal et bourgeois) qu'Engels souligne dans l'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat⁵⁹. En ce qui concerne l'Etat bourgeois, l'Etat moderne,

⁵⁶ Idem, ibid., p. 237.

⁵⁷ Idem, ibid., p. 197.

⁵⁸ Cf. Lénine, v. I, op. cit.

⁵⁹ Marx, K., Engels, F., op. cit., "L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat", ibid., tome 3, p. 201.

TABLEAU I

Tableau comparatif de l'Etat bourgeois (selon Gramsci)⁶⁰

<u>Dictature de Giolitti</u> (p. 152-153)	<u>L'Etat moderne</u>
1)- la centralisation et la bureaucratie reposent sur le système despotique napoléonien. - elle représente la vieille bourgeoisie.	1)- naît avec les grands partis - surgit de la nécessité de la grande production. - la lutte de classes, l'alternance des partis le caractérise, par exemple, l'Angleterre où "le Parlement domine car il est l'unique pouvoir centralisé, en tant qu'il représente la loi unique, reconnue par la majorité, et qu'il est la garantie de la liberté et non un instrument de tyrannie" (p. 193).
2) la politique étrangère est archi-secrète.	2) Cf. no. 8.
3) le suffrage universel (réforme électorale de 1911).	3) le suffrage universel.
4) il n'y a pas de libre concurrence qui est le principe essentiel de la bourgeoisie dans un capitalisme naissant.	4) les programmes économiques et politiques dépendent des intérêts économiques et des objectifs de la classe ou fraction de classe au pouvoir.
5) l'armée de métier.	5) l'armée de métier.
6) la religion d'Etat. (Déjà Cavour prônait au début de l'unification italienne: "Une Eglise libre dans un Etat libre").	6) la séparation de l'Eglise et de l'Etat.
7) les écoles (peu nombreuses) n'accomplissent pas leur tâche d'éducateurs de la nation.	7) la mission pédagogique de l'Etat: où il faut, par exemple, "étudier la façon dont la loi est subie et comprise dans sa nécessité bourgeoise en tant que fonction souveraine de l'Etat au sein des classes agricoles ... et, la façon dont la loi est interprétée et appliquée par les fonctionnaires ..." (p. 167).

TABLEAU I

(suite)

Dictature de Giolitti
(p. 152-153)

- 8) empêche la participation du pays à la vie politique ainsi que le contrôle par l'opinion publique.
- 9) les impôts.
- 10) les dettes.
- 11) indifférenciation et interdépendance des pouvoirs.
- 12) la dictature d'un homme.

Conclusion:

"... les formes politiques ne sont que de simples superstructures arbitraires, inefficaces et stériles quant aux résultats" (p. 153).

L'Etat moderne

- 8) "la condition permanente de la vie politique d'un pays libéral est de discuter et de faire connaître" (p. 180).
- 9) les impôts.
- 10) les dettes.
- 11) "... l'Etat (est) diversement organisé selon les rapports de sujétion ou d'indépendance qui interviennent entre les pouvoirs responsables (souverain et gouvernement, parlement et magistrature)..." (p. 177).
- 12) la dictature de classe, un Etat de classe.

Conclusion:

L'Etat est "cette organisation suprême de toute la vie publique ..." (p. 176).

Gramsci montre comment et pourquoi il sert à la classe bourgeoise.

... à l'intérieur de l'Etat, la classe possédante se discipline et s'organise en une unité au-dessus des dissensions et des heurts de la concurrence, afin de maintenir intacte sa condition privilégiée jusque dans la phase suprême de la concurrence: la lutte de classe, pour le pouvoir, pour avoir le premier rôle dans la direction et la mise au pas de la société⁶¹.

Cette citation fournit l'essence de l'Etat moderne, cet "appareil autoritaire"⁶². Autorité qui se manifeste surtout quand la classe bourgeoise voit la montée d'une force opposée grandissante et prête à abolir sa raison d'être, la propriété privée. L'Etat existe donc pour garantir cette dernière et permettre à la classe possédante de transposer ses intérêts économiques en faits politiques, ce qui va lui conférer l'image d'être "au-dessus des dissensions et des heurts de la concurrence". C'est grâce à l'Etat que la bourgeoisie réalise son but principal qui est de perpétuer le régime capitaliste c'est-à-dire "de maintenir intacte sa condition privilégiée" par rapport à la classe prolétarienne, à la classe des travailleurs comme dit Gramsci. Pour atteindre ce but, il y a nécessité d'une discipline, d'une unité afin de diriger la société et de la soumettre à la ligne choisie. Ainsi, en Italie, l'absence des partis politiques bourgeois qui s'explique par leur incapacité à s'organiser, à s'unir, ... met à jour l'aspect dictatorial de l'Etat qui remplace ces partis et qui forme une des deux seules forces sociales organisées. Gramsci, prenant l'exemple de l'Angleterre avec

61 Gramsci, A., op. cit., p. 253-254.

62 Idem, ibid., p. 220.

ses partis et la lutte pour le pouvoir, s'aperçoit que la lutte de classe pour la conquête du pouvoir, en Italie, se fait entre la classe bourgeoise disséminée dans l'Etat et le parti socialiste italien. Il n'existe donc pas de lutte de plusieurs partis politiques, comme en Angleterre, s'appuyant sur leurs intérêts économiques qu'ils veulent réaliser par des mesures politiques. Même si Giolitti remplace la lutte entre les partis, il n'en demeure pas moins que le manque d'entente et d'unité de la classe bourgeoise se répercute dans l'Etat lui-même. En effet, étant donné que

Les constitutions politiques sont nécessairement dépendantes de la structure économique, des formes de production et d'échange⁶³.

ainsi que des "activités spirituelles et pratiques"⁶⁴, la bourgeoisie, divisée et dépendante de l'étranger, ne peut pas réussir à se promouvoir au niveau de l'Etat et à y inscrire une constitution libérale, celle qui, en fait, répondrait le mieux aux besoins du pays. Cela conduit à la démission de Giolitti en mars 1914. En ce qui concerne les gouvernements, durant la première guerre mondiale, voir la note 65 de la page 31. Et pour ce qui est de l'Etat d'après-guerre, voici ce qu'en dit Gramsci.

L'Etat italien est-il parlementaire, constitutionnel, absolu? ... A travers l'épreuve de la guerre, l'Etat italien a finalement révélé son essence profonde: c'est l'Etat

63 Gramsci, A., op. cit., p. 181.

64 Idem, ibid., p. 181.

de Polichinelle, c'est le domaine de l'arbitraire, du caprice, de l'irresponsabilité, du désordre immanent ... les autocrates se multiplient ...⁶⁵

Que se passe-t-il donc avec l'Etat italien de cette période? L'Etat semble être devenu une organisation désorganisée où la discipline, la légalité n'existent plus. Ce que nous y apercevons, ce sont des manifestations qui relèvent du bon vouloir de quelques bourgeois indépendants mais forts qui "tentent à déborder les pouvoirs légitimes"⁶⁶.

Chacun de ces "serviteurs" (autocrates les généraux, les délégués, les policiers) du pouvoir exécutif a transformé la sphère de son action en une satrapie qui échappe aux lois générales, en un Etat dans l'Etat où l'abus et le passe-droit ... qui emporte et dissout ... les rapports sociaux⁶⁷.

Bien que la conception gramscienne de l'Etat ne s'appuie pas sur un déterminisme économique, elle ne minimise pas l'importance de l'économie qu'elle considère comme la "quantité ... (qui) y devient qualité"⁶⁸.

⁶⁵ Idem, ibid., p. 218. Ce sera sous le gouvernement d'Antonio Salandra que se produiront la Semaine Rouge et la participation de l'Italie au Traité de Londres (le 26 avril 1915) et l'entrée en guerre (le 24 mai, déclaration de guerre à l'Autriche). Salandra démissionne en juin 1916 et est remplacé par Paolo Boselli qui déclare la guerre à l'Allemagne, le 28 août 1916. Toutefois, il respecte les libertés constitutionnelles. En novembre 1917, un nouveau gouvernement est formé avec Vittorio Emanuele Orlando. Le 19 juin 1919, il démissionne. Francesco Saverio Nitti prend le pouvoir. Malgré une législation un peu plus favorable, au plan social, il aura souvent recours à la police contre les manifestations. Les élections du 16 novembre 1919 donnent le pouvoir aux catholiques, le Parti populaire italien. Le Parti socialiste italien gagne 30% des votes soit 156 sièges à la Chambre. Nitti démissionne le 9 juin 1920. De nouveau, Giolitti prend le pouvoir.

⁶⁶ Idem, ibid., p. 223.

⁶⁷ Idem, ibid., p. 218.

⁶⁸ Idem, ibid., p. 182.

Et ce saut se réalise par l'action des hommes. En effet, d'un côté, se trouve la "nécessité particulière"⁶⁹, celle qui relève des conditions économiques, d'un "système de vie pratique"⁷⁰. De l'autre côté, se trouve la liberté, celle qui part de la nécessité et fait "éclater" tout schéma préétabli⁷¹. C'est en ce sens et non dans celui de la dialectique idéaliste que Gramsci affirme que

... l'action politique n'est pas directement déterminée par la structure économique, mais par l'interprétation que l'on donne de cette structure et des soi-disant lois qui en gouvernent le déroulement⁷².

Car quoique "l'individualisme économique du régime capitaliste détermine l'associationnisme politique"⁷³, l'action politique qui repose sur les nécessités économiques, s'établit en fonction d'intérêts propres de classes, "selon leurs visées d'hégémonie"⁷⁴, et en fonction d'une théorie. Cependant, cette théorie ne correspond pas toujours à la réalité économique. C'est pourquoi l'Etat, selon Gramsci, même s'il est déterminé par celle-ci, a une "autonomie relative". Les hommes qui transposent les objectifs économiques en faits politiques, ne considèrent pas seulement les buts proposés mais aussi un grand nombre de facteurs objectifs et subjectifs (telle la compréhension du système économique).

69 Idem, ibid., p. 184.

70 Idem, ibid., p. 184.

71 Idem, ibid., p. 187.

72 Idem, ibid., p. 183.

73 Idem, ibid., p. 190.

74 Idem, ibid., p. 84.

Aussi, lorsqu'il évoque les "soi-disant lois", il se réfère à la conception idéaliste qui les voit comme éternelles, fixes et immuables et non comme historiques⁷⁵. En fait, l'activité des hommes est déterminée par l'action des lois objectives du développement social dont les manifestations concrètes résultent non directement du contenu de ces lois que des conditions concrètes dans lesquelles elles se réalisent par l'activité des hommes qui font leur histoire c'est-à-dire que la nécessité historique s'accomplit sous la forme de l'activité des hommes. Les lois sont donc abstraites en tant que formulations faites par l'homme mais concrètes par leur contenu. C'est, d'ailleurs, ce que Gramsci effectue (non en tant que lois mais en tant qu'explications) dans son analyse de la réalité⁷⁶. C'est ce qu'il nous confirme dans la citation de l'associationnisme politique. Nous avons déjà élaboré cette question de la bourgeoisie italienne désunie aux deux plans, économique

75 Marx dira que les "catégories économiques ... (sont) des lois historiques, qui ne sont des lois que pour un certain développement historique, pour un développement déterminé des forces productives. Ainsi, ... les catégories politico-économiques ... (sont) des abstractions faites des relations sociales réelles, transitoires, historiques, ..." Marx, K., Engels, F., op. cit., "Correspondance de Marx à Pavel Annenkov", ibid., tome 1, p. 544. Aussi, cette action politique dont parle Gramsci, est faite par les représentants de la classe dominante qui est, dans les termes de Marx: "la personnification de catégories économiques, les supports d'intérêts et de rapports de classes déterminés". Marx, K., Engels, F., op. cit., "Préface à la première édition allemande du Premier Livre du Capital", ibid., tome 2, p. 90.

76 Gramsci affirme alors que "Des conditions objectives déterminées dans la production des biens matériels et dans la prise de conscience spirituelle des hommes, sont apparues et se sont développées". (Gramsci, A., op. cit., p. 255).

et politique et c'est sur cette base concrète qu'il va l'affirmer. Une bourgeoisie qui ne peut produire soit dans l'ensemble, soit par ses fractions, des organisations économiques fortes, ne peut en produire politiquement. En Italie, l'individualisme économique est très prononcé, ce qui a pour conséquence l'absence de partis politiques bourgeois en tant que force sociale organisée.

Ainsi, la puissance de la bourgeoisie, en Italie, est plutôt mitigée. Et son associationnisme politique démontre sa faiblesse grandissante car dans le manque d'opposition politique organisée,

... le travail continue dans les salons, dans les bureaux des banques ou des firmes industrielles, dans les sacristies ou dans les couloirs du Parlement⁷⁷.

Ce qui conduit au résultat suivant:

En devenant une zone d'influence, un monopole entre les mains d'étrangers, l'Etat national est mort⁷⁸.

Ce qui signifie que l'Etat italien dont la base économique est devenue dépendante du "capitalisme anglo-américain"⁷⁹, se caractérise par une classe bourgeoise historiquement morte, selon Gramsci, qui ne peut être qualifiée de nationale.

L'Etat parlementaire n'est plus capable de donner une forme concrète à la réalité objective de la vie économique et sociale de l'Italie.

Aujourd'hui, l'Etat central, le gouvernement de Rome, représente les dettes de guerre, il représente l'asservissement à la finance internationale, il représente un

77 Idem, ibid., p. 196.

78 Idem, ibid., p. 228.

79 Idem, ibid., p. 228.

passif de cent milliards. Le voici, l'acide qui ronge l'unité nationale et la cohésion de la classe bourgeoise!⁸⁰

Ce que souligne Gramsci, c'est le rôle qu'a joué l'Etat après la guerre. Nous avons fait remarquer dans la partie de la réalité économique que, pendant la guerre, l'Etat avait pris en charge la vie économique du pays. Ceci va se poursuivre. L'Etat sera le distributeur de la richesse allant à la classe bourgeoise; la bureaucratie augmentera ses effectifs ainsi que le militarisme qui continuera à être une source indispensable de profits. Par conséquent, Gramsci critique constamment la classe bourgeoise pour son inefficacité, pour n'avoir pas accompli sa mission historique: développer le capitalisme au plan économique et au plan politique. Toutefois il réaffirme que les formes concrètes de l'Etat et ses différentes possibilités d'action pour la direction de la société relevant de la base économique (l'élément déterminant), expriment, comme nous avons déjà souligné, son autonomie relative. Aussi,

... sous les coups de la concurrence impitoyable que se livrent deux partis également forts et qui redoutent réciproquement l'hégémonie de l'autre, l'Etat se décharge de son fardeau de fonctions encombrantes, l'administration se décentralise, la bureaucratie atténue sa tyrannie, les pouvoirs conquièrent leur indépendance⁸¹.

Remarquons ici l'influence d'Engels⁸² qui tient des propos semblables dans une lettre à Conrad Schmidt, en 1890. On y traite de l'action

⁸⁰ Idem, ibid., p. 374.

⁸¹ Idem, ibid., p. 151.

⁸² Marx, K., Engels, F., op. cit., "Correspondance d'Engels à Conrad Schmidt", ibid., tome 3, p. 523.

réci-proque de l'économique et du politique contribuant au développement de la société, le retardant ou en y exerçant une action presque nulle (ce qui ne peut durer longtemps en ce qui concerne cette dernière possibilité, tenant compte des événements nationaux et internationaux qui surviennent).

Ainsi, l'Etat fait partie de ces

... institutions qui incarnent l'histoire dans leur développement et dans leur activité (qui) sont nées et se maintiennent parce qu'elles ont un devoir et une mission à réaliser⁸³.

Cette présentation de la raison d'être de l'Etat, du rôle et de l'importance qui lui est accordée, conduit à la conclusion suivante: lorsque l'Etat bourgeois n'est plus qu'un obstacle au développement de la société, il devient nécessaire non pas de réformer l'Etat mais de le remplacer par

... des institutions d'un type nouveau, des institutions d'Etat, qui viendront précisément remplacer les institutions privées et publiques de l'Etat démocratique parlementaire⁸⁴.

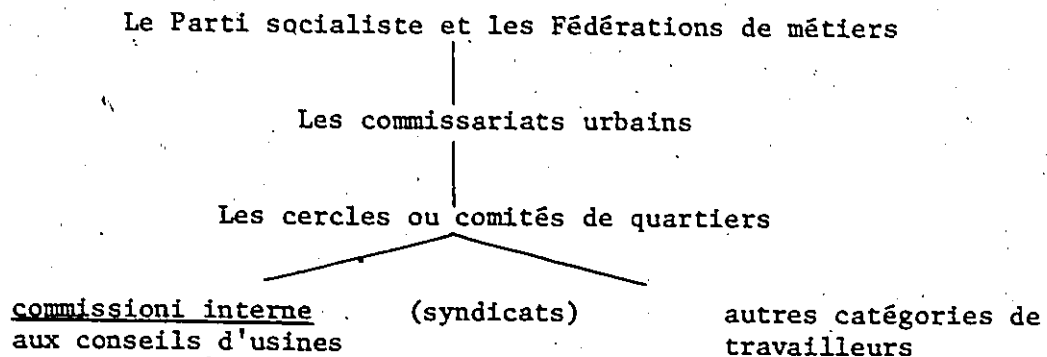
Comment cette transformation s'effectuera et que sera ce nouvel Etat socialiste? Etant donné que cette question constitue les objectifs du parti socialiste, nous allons donc l'étudier à la partie qui lui correspond.

⁸³ Gramsci, A., op. cit., p. 255.

⁸⁴ Idem, ibid., p. 257.

II. L'organisation prolétarienne

Puisque l'organisation capitaliste se caractérise par des institutions économiques, politiques et culturelles qui lui sont propres, Gramsci propose un système de démocratie ouvrière adaptée à la réalité italienne, non pas pour intégrer le prolétariat au capitalisme mais bien pour l'engager dans un processus révolutionnaire qui doit aboutir au renversement de la société actuelle. Ce système part des organisations prolétariennes déjà existantes et engendrées par le développement du capitalisme. Quelles sont ces organisations et comment doivent-elles s'articuler, d'après Gramsci?



Ce système est complété par des organisations équivalentes des paysans⁸⁵.

⁸⁵ Comme nous pouvons voir, Gramsci n'a pas négligé de proposer les formes concrètes d'organisation adaptées aux paysans. Avant 1919, Gramsci se posait le problème de l'alliance des ouvriers et des paysans en termes de "direction" du prolétariat (qui deviendra l'"hégémonie" dans les Cahiers de prison) et aussi en termes de la capacité des prolétaires agricoles à "se sentir solidaires du prolétariat urbain dans la perspective d'une refonte socialiste de la société ..." Idem, ibid., p. 165.

1. Les syndicats

a) Les syndicats capitalistes⁸⁶

En tant qu'organisations relevant du régime capitaliste, les syndicats professionnels et les syndicats d'industries sont l'expression des travailleurs comme salariés et non comme producteurs. Les syndicats s'insèrent dans la vie sociale pour défendre leurs membres considérés par le capital comme marchandise - travail. Ils existent pour régler la vente de la force de travail et ce, en faveur du prolétariat. Ils comportent, pourtant, un côté positif et un négatif. Le côté négatif peut être résumé par ceci:

Voici en quoi consiste l'erreur du syndicalisme: prendre pour un fait permanent, pour une forme invariable de l'associationnisme, le syndicat professionnel dans la forme et avec le rôle qu'il a actuellement, et qui ont été imposés et non choisis, et ne peuvent donc suivre une ligne de développement constante et prévisible. Le syndicalisme qui s'était présenté comme l'initiateur d'une tradition libérale "spontanéiste" n'a été en vérité qu'un des nombreux camouflages de l'esprit jacobin et abstrait⁸⁷.

Nous avons vu, dans la partie précédente, l'affirmation de Gramsci qui précisait que "L'individualisme économique du régime capitaliste détermine l'associationnisme politique". Ce qui implique que cet associationnisme prend des formes différentes selon l'évolution du

86 Il faut noter ici l'influence marquante de Marx sur Gramsci, dans un texte intitulé: "Sociétés ouvrières (Trade-Unions), leur passé, leur présent, leur avenir". Marx, K., Engels, F., op. cit., "Instruction sur diverses questions aux délégués du conseil central provisoire", ibid., tome 2, p. 83-84.

87 Gramsci, A., op. cit., p. 254.

capitalisme. Il en est de même pour le syndicalisme dont les formes s'ajustent au développement de ce dernier. Par conséquent, ce sont des formes transitoires accompagnées de tâches qui varient, selon la situation concrète.

Gramsci rappelle que la forme et le rôle actuels du syndicat ont été imposés. Comment? En se présentant "comme l'initiateur d'une tradition libérale", les dirigeants ont eux-mêmes organisé le syndicat, ont élaboré ses tâches sans toutefois qu'elles soient adaptées au contexte social, ce qui caractérise "leur esprit jacobin et abstrait". En effet, on prône une tradition libérale lorsqu'elle n'existait pas, en Italie, lorsqu'il n'y avait jamais eu d'expérience libérale. Ils étaient donc jacobins par leur désir de voir une Italie républicaine mais abstraits par l'absence de référence au concret. Deux conséquences principales découlent de "l'erreur du syndicalisme". La première touche directement l'organisation du syndicat. En y imposant une forme et un rôle, le syndicat qui devait être l'instrument des prolétaires, leur devient étranger, devient une machine qui les écrase. De plus, les dirigeants s'embourbent dans le bureaucratisme et "l'amateurisme" et augmentent ses effectifs, nous dit Gramsci, en regard des besoins de la propriété privée des moyens de production. Etant donné que l'appareil syndical s'intègre au régime capitaliste, sa nature est donc concurrentielle puisqu'il est composé de "marchandises-travail" plutôt que considérés comme producteurs, ce qui changerait son orientation.

La deuxième conséquence se déduit de la première. Il s'agit de l'échec du syndicat. Echec qui se situe à deux niveaux - celui de

l'intégration des masses dans ses organismes; - celui d'éduquer les masses en vue de prendre en main la transformation révolutionnaire de la société. Ce qui serait possible, comme nous venons d'indiquer, si les travailleurs étaient considérés comme producteurs; si le syndicat leur appartenait; s'ils le dirigeaient et s'il était lié au parti socialiste⁸⁸.

Ainsi, tel qu'ils existent, à ce moment-là, en Italie, le syndicat professionnel et le syndicat d'industrie ne peuvent pas jouer le rôle d'instrument servant à changer qualitativement la société; ni être la base du pouvoir prolétarien; ni proposer d'éventuels dirigeants de ce pouvoir; ni même susciter de mouvement vers le communisme. Au contraire, Gramsci note que l'élan révolutionnaire va en décroissant. La raison fondamentale de ce fait provient de la nature du syndicat. Puisque les prolétaires se voient obligés de vendre leur force de travail et de se soumettre aux exigences du capitalisme, ils sont non seulement esclaves du capital mais aussi assujettis à la concurrence. Par conséquent, si les dirigeants du syndicat n'accomplissent pas leurs tâches en fonction d'une orientation socialiste, leurs membres ne seront pas incités à s'engager sur la voie révolutionnaire.

Néanmoins, il existe un côté positif. Les syndicats ont malgré tout favorisé une prise de conscience chez les prolétaires. En effet,

⁸⁸ Dans Marx, K., Engels, F., *op. cit.*, "Critique du Programme de Gotha", *ibid.*, tome 3, p. 31, on y lit: "... il n'est même pas question de l'organisation de la classe ouvrière, en tant que classe, par le moyen des syndicats ... il serait, ..., absolument nécessaire de la prendre en considération dans le programme et de lui donner si possible une place dans l'organisation du Parti". On en donne aussi la définition.

ils ont compris qu'ils étaient des salariés et exploités par la classe bourgeoise. C'est un pas en avant bien accompli mais non suffisant parce qu'il perpétue la conception de "marchandises-travail" qui est juste dans un régime capitaliste mais qui doit être accompagnée de celle de producteurs. Il faut donc dépasser ce premier aspect qui caractérise le prolétariat. Il faut aussi dépasser

Les syndicats professionnels, les Bourses du travail, les Fédérations de l'industrie, la Confédération générale du travail, (qui) représentent le type d'organisation prolétarienne spécifique de la période de l'histoire dominée par le capital⁸⁹.

Par quoi faut-il les remplacer? Par des syndicats, instruments du prolétariat qui vont se lier au Parti socialiste ainsi que par les Conseils d'usine.

Il faut toutefois éviter de tomber dans le syndicalisme réformiste autant que dans le syndicalisme pseudo-révolutionnaire qui rejette la tâche fondamentale d'organisation des masses. Rassembler le prolétariat, l'organiser est essentiel, car, alors, il constitue "l'armée permanente de la révolution"⁹⁰ que le Parti va diriger.

b) Les syndicats socialistes

Les syndicats socialistes sont à l'opposé des syndicats capitalistes (Cf. Tableau II de la page 42).

⁸⁹ Gramsci, A., op. cit., p. 279. Lénine, V.I., La Maladie infantile du communisme (Le "gauchisme"), Pékin, Editions en langues étrangères, 1970, p. 36. "Dans son travail, le parti s'appuie directement sur les syndicats ...". Et "nous reconnaissons que la liaison avec les "masses" par les syndicats, est insuffisante". Idem, ibid., p. 37.

⁹⁰ Gramsci, A., op. cit., p. 308.

Tableau II

Tableau comparatif des syndicats capitalistes et des syndicats socialistes (selon Gramsci)⁹¹.

Les syndicats capitalistes1) Définition:

- Ce sont des syndicats professionnels ou syndicats d'industrie imposés.

2) Organisation:

- C'est une machine basée sur le bureaucratisme et l'"amateurisme", répondant aux besoins de la propriété privée et de l'entreprise individuelle.
- Ce qui les rend étranger aux masses (p. 278).

3) Nature:

- Sa nature est concurrentielle (p. 280).
- Sa raison d'être est dans le salaire c'est-à-dire qu'ils constituent une organisation de salariés (p. 280).

4) Tâche:

- Son devoir élémentaire est d'intégrer les masses dans ses cadres (p. 284).
- Ont failli à la tâche de relayer le Parti socialiste dans son travail d'éducation révolutionnaire (p. 254).

Les syndicats socialistes1) Définition:

- Ce sont des syndicats professionnels et des syndicats d'industrie librement choisis.

2) Organisation:

- Appareil qui offre une bureaucratie expérimentée et des techniciens experts en questions industrielles dont le nombre répond aux besoins industriels.
- Ce n'est pas la base du pouvoir prolétarien mais les "vertèbres" (p. 283).

3) Nature:

- Sa nature est communiste i.e. qu'il est un instrument de transformation radicale de la société.
- Sa raison d'être réside dans sa "nature d'instrument de propulsion du processus révolutionnaire" (p. 298). Repose sur les producteurs.

4) Tâche:

- Sa tâche fondamentale consiste:
- "élaborer la forme de vie économique et de technique professionnelle propre à la civilisation communiste".
- créer les conditions objectives pour la disparition des classes (p. 282).

Tableau II

(suite)

Les syndicats capitalistes

5) Syndicats et Parti socialiste:

- Ils sont indépendants du parti. Son développement conduit à la décadence de l'esprit révolutionnaire des masses (p. 284).

Conclusion:

"Le syndicalisme s'est révélé comme une simple forme de la société capitaliste et non comme un potentiel de la société capitaliste" (p. 284).

Les syndicats socialistes

5) Syndicats et Parti communiste:

- Ils sont liés au Conseils d'usines et au Parti communiste. Ce qui permet à celui-ci de remplir sa tâche.

Conclusion:

"L'existence d'une organisation qui encadre la classe laborieuse dans son homogénéité de classe productrice et rend possible une floraison libre et spontanée de hiérarchies et d'individualités dignes et capables, aura des échos, importants et déterminants dans la façon dont se constitueront les syndicats et dans l'esprit qui animera leur activité" (p. 281).

Ce tableau dégage leurs traits essentiels. Ils sont des organisations qui encadrent les prolétaires qui choisissent par voie d'élection, leurs dirigeants. Ces derniers se caractérisent par un degré de conscience élevé et des capacités administratives. Des spécialistes de la production industrielle en font aussi partie. La fonction essentielle du syndicat socialiste diffère de celle du syndicat capitaliste qui adapte le prolétaire au régime capitaliste en le rendant combatif dans les moments difficiles, dans les moments de misère, dans les nécessités de la lutte pour son intégrité physique et morale mais aussi opportunistes aux jours gras. Le syndicat socialiste repose sur des intérêts professionnels c'est-à-dire des intérêts à développer de nouvelles techniques, à améliorer l'organisation économique, à mettre en place la structure économique qui conduira au communisme. C'est la raison pour laquelle les membres sont avant tout des producteurs qui forment la base du syndicat socialiste. Cependant, cela n'implique pas qu'ils entrent en conflit avec la société ou qu'ils représentent l'individualisme. Au contraire, les intérêts professionnels des syndiqués rencontrent les mêmes objectifs que la société socialiste dont ils sont partie intégrante.

2. Le système de démocratie ouvrière⁹²

1.a) Les commissioni interne aux conseils d'usines

Pour Gramsci, ce qui ressemblait le plus, en Italie, aux Soviets, était les commissioni interne. Il proposa leur transformation en conseils d'usines, organisation différente des syndicats et dont les fonctions dépassent celles du trade-unionisme. Toutefois, ils exécutent une tâche des syndicats capitalistes: ils "limitent le pouvoir du capitaliste à l'intérieur de l'usine et remplissent des fonctions d'arbitrage et de discipline"⁹³ mais en plus de cela, ils doivent se préparer à jouer le rôle qui leur reviendra au lendemain de la révolution socialiste. Ce rôle consiste à diriger et à administrer l'usine. Qui accomplira cette tâche? "... les camarades les meilleurs et les plus conscients ..." ⁹⁴, choisis par voie électorale. Le mot d'ordre du comité est le suivant: "Tout le pouvoir dans l'usine au comité d'usine"⁹⁵. Ce qui revient à abolir la propriété privée des moyens de production et à prendre en main la production de l'usine par la direction directe des ouvriers. Et comment, dans un régime capitaliste, les comités d'entreprise réussiront-ils à se préparer à leur nouveau rôle? Ceci n'est possible, dira Gramsci, que par l'union des travailleurs, la solidarité,

92 Ce système que Gramsci propose, dans L'Ordine Nuovo, s'inspire directement de Lénine, de la révolution russe et des Soviets.

93 Idem, ibid., p. 246.

94 Idem, ibid., p. 246.

95 Idem, ibid., p. 246.

la discipline, la propagande communiste, le travail d'information (dans le domaine technique) et par l'établissement indispensable de liens avec les cercles de quartier.

b) Les autres catégories de travailleurs

Ces catégories sont les "... garçons de café, cochers, employés du tramway, cheminots, balayeurs, gens de maison, vendeurs, etc."⁹⁶. Ces travailleurs pourraient difficilement s'unir en syndicats selon leur métier. Ils sont, la plupart du temps, isolés les uns des autres par leur lieu de travail même et, soumis à des conditions de travail et de vie les plus diverses. Il n'est donc pas possible à l'intérieur de leur lieu de travail (sauf lorsqu'il s'agit d'une entreprise telle qu'un grand hôtel qui engage un grand nombre d'employés qui pourraient s'unir dans un conseil d'entreprise) de réaliser la même tâche que celle du conseil d'usine. Il est donc essentiel que ces catégories de travailleurs soient représentées aux cercles de quartiers par des délégués aussi élus lors des assemblées de délégués.

2. Les cercles et les comités de quartier

Le comité de quartier devrait être l'émanation de toute la classe laborieuse⁹⁷ habitant dans le quartier, une émanation légitime et influente, capable de faire respecter une discipline, investie d'un pouvoir spontanément délégué, et en mesure d'ordonner la cessation immédiate du travail dans l'ensemble du quartier⁹⁸.

96 Idem, ibid., p. 247.

97 Souligné par Gramsci.

98 Idem, ibid., p. 247.

Que signifie "l'émanation de toute la classe laborieuse" du quartier? Cela signifie tout simplement que le comité de quartier doit être composé des délégués élus des conseils d'usines et des autres catégories de travailleurs du quartier. Pour être "influente" et être "capable de faire respecter une discipline" donc d'exercer son pouvoir, les délégués élus doivent être choisis parmi les plus conscients, les plus préparés à accomplir cette tâche. Car celle-ci comporte une grande responsabilité, celle de diriger leurs camarades, d'une part, dans leur vie immédiate par la défense de leurs droits et d'autre part, vers la révolution, pour leur vie future, ce qui constitue leur tâche essentielle. En effet, dit Gramsci, c'est "Un vaste terrain de propagande révolutionnaire concrète ..." ⁹⁹ pour les cercles de quartiers et pour le parti. Pourquoi appelle-t-il cette propagande concrète? Parce qu'il s'agit d'un travail concret qui surgit de la nécessité de s'unir et de s'organiser pour s'opposer aux forces de la classe bourgeoise.

Les cercles sont donc "le siège du conseil de quartier des délégués d'usine" ¹⁰⁰ et les comités de quartier englobent les cercles et les délégués des autres catégories de travailleurs du quartier.

3. Les commissariats urbains

Ils sont le prolongement des comités de quartier et sont "soumis au contrôle et à la discipline du Parti socialiste et des

⁹⁹ Idem, ibid., p. 247.

¹⁰⁰ Idem, ibid., p. 247.

Fédérations de métiers"¹⁰¹. Ils servent d'intermédiaires entre les deux. Ils poursuivent aussi la tâche de propagande socialiste.

4. Le Parti socialiste et les Fédérations de métiers

Le rôle des Fédérations de métiers consiste à fixer les règles de travail c'est-à-dire à élaborer la législation du travail. Cependant, ceci n'est possible qu'en partant de l'usine puisque ce sont les ouvriers eux-mêmes par leur travail dans l'usine qui se rendront compte des

... modifications qu'il faudra peu à peu apporter aux règlements, modifications qui seront imposées, tant par le progrès technique, que par l'accroissement du degré de conscience et des capacités professionnelles des travailleurs eux-mêmes¹⁰².

Nous pouvons remarquer que la législation du travail est d'abord enracinée dans l'usine à travers la technique et à travers la conscience des travailleurs. Ces deux éléments inséparables sont ainsi à la source de la législation du travail et montrent que les Fédérations de métiers, quoiqu'au sommet parce qu'elles rassemblent les métiers et ne peuvent exister sans eux, ne peuvent, ni l'élaborer, ni imposer unilatéralement leurs décisions. Le mouvement ne peut partir que de la base au sommet et du sommet à la base. La raison réside dans l'organisation de base qui est usine par usine, donc contrôlée et dirigée par les ouvriers eux-mêmes et dans l'élection et la révocabilité des délégués à tous les niveaux. C'est aussi parce que les conseils d'usines sont "la force de

101 Idem, ibid., p. 247.

102 Idem, ibid., p. 271.

la grande armée prolétarienne"¹⁰³. Par conséquent, cette force s'étend jusqu'aux Fédérations de métiers à travers les délégués.

Le mot d'ordre qui s'applique à tous les niveaux de la hiérarchie de la démocratie ouvrière est: "Tout le pouvoir de l'Etat aux Conseils ouvriers et paysans"¹⁰⁴.

Puisqu'il s'agit de Conseils ouvriers et paysans, il faut donc aussi préparer les paysans à assumer leur nouveau rôle. Ils devront pour cela s'organiser de manière semblable à celle des ouvriers et des autres travailleurs. Gramsci explique que la guerre a permis d'unir les ouvriers et les paysans sur les champs de bataille. Il faut alors profiter de cet avantage pour les insérer chacun dans leurs organisations respectives unies par et dans le Parti socialiste. Les paysans ont besoin tout comme les ouvriers d'"organismes de vie collective de type nouveau"¹⁰⁵. Pour atteindre ce but, la ville et la campagne ne doivent plus être séparées. Ce qui permettra de les "souder", ce sont "les masses rurales (qui) ont pénétré dans l'usine urbaine"¹⁰⁶ et qui serviront de "ciment" parce qu'elles ont été ébranlées par la propagande communiste et qu'elles peuvent ainsi communiquer plus facilement

103 Idem, ibid., p. 271.

104 Idem, ibid., p. 246.

105 Idem, ibid., p. 263.

106 Idem, ibid., p. 264.

avec les paysans restés en campagne qu'elles connaissent bien¹⁰⁷.

Ce n'est que par le travail incessant de tous les niveaux qu'on arrivera à changer la psychologie des ouvriers et des paysans, qu'on arrivera le plus possible au même degré de conscience du but et des moyens.

3. Le Parti socialiste

a) Définition

Il faut que le parti ne cesse pas d'être l'organe de l'éducation communiste, le foyer de la foi, le dépositaire de la doctrine, le pouvoir suprême qui harmonise et conduit au but les forces organisées et disciplinées de la classe ouvrière et paysanne¹⁰⁸.

Le Parti socialiste est un parti de classe, celle des ouvriers et des paysans pauvres. En tant que leur organisation, il doit poursuivre des objectifs conformes à cette classe en établissant un programme adéquat qui repose sur la doctrine marxiste, affirme Gramsci. Pour cela, il lui faut des principes fondamentaux d'organisation et doit être capable de réaliser les tâches immédiates et futures, dans le cadre des forces prolétariennes organisées et soumises à la discipline du

¹⁰⁷ Ceci rejoint Marx qui affirmait qu'il fallait "d'abord discuter sur les moyens de faire fusionner les travailleurs des villes avec ceux des campagnes, et ensuite discuter de la propagande immédiate et du moyen de fonder des sections agricoles". Marx, K., Engels, F., Le parti de classe, ibid., tome III, p. 30.

¹⁰⁸ Gramsci, A., op. cit., p. 246. Lénine, V.I., op. cit., p. 40. "... la forme suprême de l'union de classe des prolétaires, (c'est) le parti révolutionnaire du prolétariat (qui ne méritera pas ce nom aussi longtemps qu'il ne saura pas lier les chefs, la classe et les masses en un tout homogène, indissoluble)..."

Parti. Il est le "pouvoir suprême" parce qu'il "incarne la conscience critique et agissante de cette classe"¹⁰⁹. Qu'est-ce qui lui permet d'être la "conscience critique..." et où prend-il le droit d'être le "pouvoir suprême"? La même réponse doit être donnée à ces deux questions. Nous avons vu le système de démocratie ouvrière proposé par Gramsci. Nous avons expliqué que la base -- les conseils d'usines et ceux des autres catégories de travailleurs -- constitue le fondement de cette démocratie et que pour y atteindre le sommet, les délégués doivent être élus à l'Assemblée de tous les délégués de la classe laborieuse (donc, à partir des conseils mêmes). Par conséquent, le "pouvoir suprême" est une délégation, une émanation, selon Gramsci, de la classe des ouvriers et des paysans. Nous avons fait remarquer aussi que les dirigeants, à tous les niveaux de la hiérarchie, étaient choisis parmi "les meilleurs et les plus conscients". Comment les reconnaître? Par leurs activités concrètes, les ouvriers et les paysans savent reconnaître celui qui est capable de diriger. Ceux qu'ils choisissent, ont déjà fait leurs preuves que ce soit au plan de l'analyse d'une situation, (de son degré de conscience) ou au plan de sa participation à la lutte, ou les deux, ou encore par d'autres manifestations qui relèvent d'une situation concrète¹¹⁰.

109 Gramsci, A., op. cit., p. 244.

110 "... la masse laborieuse sait très bien distinguer les communistes honnêtes et désintéressés de ceux qui dégoûtent l'homme simple qui gagne son pain à la sueur de son front, qui n'a pas de prérogatives et ne connaît pas le chemin des "autorités". Lénine et l'Organisation, Paris, Editions du Centenaire, 1972, p. 171. Cette question sera aussi traitée au chapitre II avec la formation de la conscience.

Au plan national, le Parti socialiste est le parti de la classe prolétarienne qui lutte pour la transformation radicale de la société et, au plan international,

... c'est cette section de l'Internationale socialiste qui s'est donné pour tâche de gagner à l'Internationale la nation italienne¹¹¹.

Notons que Gramsci met beaucoup d'importance sur l'Internationale¹¹² et sur le lien qui rattache cette dernière au Parti.

Nous allons aborder la question du Parti socialiste italien (PSI) qui a contribué à la formation et à l'approfondissement de la notion gramscienne du parti et plus précisément du parti révolutionnaire. Nous allons introduire le Parti socialiste italien en tenant compte de son origine et du contexte social.

Le Parti socialiste italien, est né, à l'origine, de la convergence chaotique d'individus venus des horizons sociaux les plus divers; il a tardé à devenir l'interprète de la volonté de classe du prolétariat¹¹³.

Pourquoi?

Cette incapacité du parti à fonctionner selon l'esprit de classe était liée au bas niveau social de la

¹¹¹ Gramsci, A., op. cit., p. 63.

¹¹² L'Internationale, en Italie, fut proclamée à la Conférence de Rimini, le 4 août 1872. Elle constitua jusqu'en 1881 environ, la force sociale organisée des travailleurs: "La Fédération italienne de l'Association internationale des travailleurs". Elle était dominée par des idées anti-autoritaires, anarchistes que professait Bakounine dont l'influence en Italie (par exemple, Naples, Sicile et l'Italie centrale) était remarquable. En 1877, plusieurs de ses dirigeants renoncèrent aux positions de l'Internationale qui entrera en crise grave. De toute évidence, Gramsci se réfère ici à la III^e Internationale communiste.

¹¹³ Idem, ibid., p. 203.

nation italienne. La production était encore dans l'enfance, les échanges étaient faibles, le régime était, comme il l'est encore, non pas parlementaire, mais despotique, c'est-à-dire petit-bourgeois plutôt que lié au capitalisme. Le socialisme italien lui aussi était petit-bourgeois, besogneux, opportuniste, et il servait d'intermédiaire pour procurer des privilèges gouvernementaux à quelques rares catégories de prolétaires¹¹⁴.

L'analyse de l'origine du Parti¹¹⁵, de Gramsci, se fonde sur le matérialisme dialectique et historique. Il tient compte de l'économie italienne comme l'élément qui favorise la constitution des classes sociales en partis politiques. Cependant, puisqu'il ne s'agit pas d'un déterminisme économique, Gramsci prend en considération les fractions de classes, leurs rapports de force, leur degré de conscience. Les facteurs objectifs et subjectifs y sont donc inséparables pour la compréhension de l'origine et de l'évolution du Parti. En effet, si nous examinons son origine, le Parti socialiste se composait de progressistes, bien entendu, par rapport aux partis, conservateur et libéral, qui,

114 Idem, ibid., p. 203-204.

115 Dans les mêmes années que l'Internationale, naissent d'autres forces sociales organisées dont deux principales: celle des socialistes et celle des catholiques. En 1875, naissance du parti des "intransigeants", parti des catholiques: Opera dei congressi. Il représentait les zones rurales du nord. En 1881, Andrea Costa fonde le Parti révolutionnaire socialiste de Romagna. En 1884, il fonde le Parti révolutionnaire socialiste italien. Entre-temps, en 1882, à Milan, était créé le Parti travailleur italien (Partito Operaio Italiano) dont les travailleurs de la Lombardie s'unissaient autour d'un programme du travail fondé sur le trade-unionisme. Certains intellectuels de la Lombardie, Turati et Bissolati dépassent le trade-unionisme et disent défendre le marxisme. Puis Antonio Labriola critique les intellectuels de la Lombardie qu'il croit, empreints de positivisme et prône le marxisme comme essentiel à l'Italie. Gramsci s'intéressera beaucoup à Labriola.

somme toute, s'accommodaient bien de la monarchie constitutionnelle. Ces progressistes pouvaient être des républicains (des jacobins), des réformistes, des syndicalistes ou même des socialistes. Les membres du Parti se composaient d'ouvriers, d'intellectuels et de petits-bourgeois. Quoique leur objectif principal était l'instauration d'une république, pour certains d'entre eux, il s'agissait d'une république bourgeoise et pour les autres, socialiste. Par conséquent, les tâches immédiates ainsi que les moyens à employer n'étaient pas les mêmes pour tous. Ce qui ne pouvait favoriser ni l'unité, ni la discipline; au contraire, dit Gramsci, cela a contribué à l'opportunisme. De plus, l'orientation fondamentale qui dominait, n'était pas celle des socialistes mais bien celle des petits-bourgeois. Ce ne sera qu'à travers une longue lutte des éléments socialistes que la classe ouvrière réussira à évincer les petits-bourgeois afin que le Parti socialiste soit son porte-parole; "l'outil principal de la révolution prolétarienne italienne"¹¹⁶.

Nous devons mettre en évidence le fait que le facteur subjectif dans cette lutte a tenu une place très importante. Malgré un "bas niveau social", une production dans l'enfance, un régime despotique, etc. -- réalité qui n'a pas évolué beaucoup jusqu'à la guerre et que Gramsci qualifie comme étant "arriérée économiquement" -- le parti socialiste qui a subi une épuration, a su devenir une des deux seules forces organisées du pays (avec l'Etat). Cette prodigieuse évolution s'est produite grâce à des éléments fondamentaux qui caractérisent un parti dont

116 Gramsci, A., op. cit., p. 307.

l'élaboration d'un programme propre à la classe, l'établissement de principes organisationnels solides, la poursuite d'objectifs concrets, réalisables, conformes aux intérêts de la classe. Un parti ainsi constitué doit permettre aux masses prolétariennes de se fondre en lui.

Pour Gramsci, il est nécessaire que le Parti soit non seulement l'avant-garde de la classe ouvrière et paysanne et par cela, son guide mais aussi qu'il soit partie intégrante et non extérieure à elle comme le concevait, par exemple, Amadéo Bordiga.

b) Sa nécessité

A la suite de Marx, Engels et de Lénine, Gramsci réaffirme la nécessité d'organisation¹¹⁷ de la classe ouvrière accompagnée de la nécessité d'autonomie par rapport aux autres classes de la société. En effet, dans l'article écrit dans Il Grido del Popolo, en 1918, intitulé "Notre Marx", Gramsci fait ressortir cette nécessité chez ce dernier par le mot d'ordre du Manifeste du Parti communiste: "Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!" Ce sera d'ailleurs un des critères qu'il adoptera pour reconnaître un marxiste¹¹⁸.

117 Déjà, Flora Tristan qu'Engels défend contre Bauer prônait cette nécessité d'organiser la classe ouvrière. Autant dans son livre: "L'Union ouvrière" que dans celui: "Le Tour de France", elle insiste sur ce point. Ce qui est intéressant, c'est qu'elle envisageait d'intégrer les organisations de métiers à une organisation de la classe ouvrière entière en laquelle elle voyait aussi le moyen de faire prendre conscience aux ouvriers de leurs droits fondamentaux.

118 Rappelons que, pour Lénine, le critère principal était, plus précisément, "la reconnaissance de la lutte des classes jusqu'à la reconnaissance de la dictature du prolétariat". Lénine, V.I., L'Etat et la révolution, ibid., p. 40.

La nécessité de s'organiser, l'action militante en faveur de cette organisation, et de cette nécessaire association, devraient donc permettre de distinguer marxistes et non-marxistes¹¹⁹.

Gramsci associe marxisme, organisation et conscience sociale d'une part, parce qu'il voit, en Marx, "l'avènement de la conscience"¹²⁰ par la possibilité de réalisation d'une étude objective de la réalité grâce au matérialisme dialectique et historique et d'autre part, par le lien entre l'organisation et la conscience dont

... l'organisation, ... (est le) phénomène social à travers lequel le socialisme se réalise. Et il (Leonetti) oublie que l'organisation est d'ores et déjà une façon d'être qui détermine une forme de conscience ...¹²¹

Il ajoute pertinemment que l'individu n'est pas réduit au néant par l'union. Bien au contraire,

Pour tout ce qui touche au développement de l'individualité, ... c'est surtout un problème social et en ce sens, il ne peut être résolu qu'à travers l'organisation¹²².

L'action réciproque qui se produit entre l'individu et l'organisation, élève le niveau de conscience qui favorise une adéquation des formes organisationnelles au degré de développement de la société ainsi que favorise la réalisation des objectifs. Puisque, comme l'affirme Marx, l'être social détermine la conscience sociale, la conformité de

¹¹⁹ Gramsci, A., op. cit., p. 145.

¹²⁰ Idem, ibid., p. 145.

¹²¹ Idem, ibid., p. 189.

¹²² Idem, ibid., p. 190.

celle-ci à la réalité peut s'obtenir à travers l'organisation. Et

... par une succession aussi dense d'actions militantes, les consciences se sont raffermies, le sentiment de solidarité est devenu très vif et très pointilleux¹²³.

Car, ajoute Gramsci, des individus réunis qui partagent les mêmes conditions de vie, les mêmes espoirs, constituent plus qu'un agrégat de personnes. "La collaboration de la pensée"¹²⁴ caractérise leur organisation et leur lutte.

c) Son organisation

La société pourrait se décomposer, toute production de richesse utile pourrait cesser, et les hommes pourraient tomber au fond d'un sombre abîme de misère, de barbarie et de mort, sans provoquer la moindre réaction de la conscience historique des masses populaires, qui acquièrent de nouveaux cadres, qui réalisent un ordre nouveau dans le processus de production et de distribution de la richesse. Les organismes de lutte du prolétariat sont les "agents" de ce colossal mouvement de masse; le Parti socialiste est indubitablement le principal "agent" de ce processus de désagrégation et de restructuration, mais il n'est pas, et il est inconcevable qu'il puisse l'être, la forme même de ce processus; cette forme qui doit être ductile et malléable selon le bon plaisir des dirigeants¹²⁵.

Gramsci affirme dans ce passage la nécessité d'organisations ouvrières et surtout celle du Parti socialiste dans la prise de conscience sociale par le prolétariat. Les ouvriers et les paysans qui s'unissent dans la lutte, dépassent le niveau des intérêts individuels même lorsqu'ils en sont encore au trade-unionisme. Car ce dernier,

123 Idem, ibid., p. 89.

124 Idem, ibid., p. 190.

125 Idem, ibid., p. 294-295.

quoiqu'il se limite à des revendications économiques (hausses de salaire, meilleures conditions de travail, etc.) c'est-à-dire non prolongées jusqu'au politique, ne peut réussir à obtenir ses demandes que par l'union et la solidarité des travailleurs. Ce qui suscite une réflexion de la situation concrète et par conséquent, une prise de conscience dont le degré s'élèvera selon la participation aux organismes de lutte et surtout au Parti socialiste dont la tâche est fondamentale dans le processus révolutionnaire. Gramsci prend l'exemple des ouvriers du textile qui ont arraché un à un, leurs droits. Au début de la lutte, pour le prolétariat, le problème le plus difficile à résoudre, a été de faire reconnaître par l'entreprise, leurs propres organisations. Lorsqu'ils ont réussi à franchir les premières étapes de l'établissement et de la reconnaissance de leurs organismes, le prolétariat, à travers cette bataille dans l'union de leurs forces, a acquis une conscience plus grande. Au fur et à mesure de l'évolution du capitalisme et du besoin de lutter, les organisations prolétariennes se sont adaptées non pas mécaniquement mais par les efforts des membres les plus conscients. De cette façon, il est possible de reconnaître trois points de repère dans l'analyse d'un mouvement que Gramsci énumère comme suit:

- 1) ... c'est l'orientation, la tendance générale qui se révèle dans un mouvement;
- 2) ... c'est le travail, ce sont les efforts qui sont accomplis pour instaurer le règne de la sagesse, de la raison, le sens vigilant de la réalité;
- 3) ... c'est de noter si les hommes qui dirigent le mouvement d'ensemble sont des fous et des utopistes, ou si, au contraire, ces qualificatifs leur sont étrangers, s'ils pensent d'une manière juste et si, cette justesse de pensée, ils s'efforcent de la diffuser dans la masse qui les suit, les soutient, qui

a confiance en eux dans la mesure où ils sont l'organe d'exécution d'une volonté diffuse et consciente¹²⁶.

Appliquant ces points de repère au prolétariat anglais, il montre que la fusion, aux élections, des Trade-Unions (l'économique) et des différents partis de gauche au Labour Party (le politique) exprime la "volonté diffuse et consciente" du prolétariat à suivre leurs dirigeants dans une orientation commune soit socialiste. La tactique de ce mouvement -- le front commun réalisé autour du Labour Party -- a provoqué le démembrement du Parti libéral et un échange de politiciens de ce parti au Parti conservateur et vice versa. Le Parti travailleur a joué un rôle important à travers les journaux socialistes qui "créent le courant de l'opinion publique, qui dirigent la pensée, qui forment l'éducation politique"¹²⁷. Gramsci note de plus, dans le mouvement, "une armée très nombreuse, forte et disciplinée, mais aussi un état-major parfaitement préparé"¹²⁸ où la possibilité de discuter librement et de voter en connaissance de cause aiguïssent le "sens vigilant de la réalité".

Ce qui ressort de tout cela, ce sont les principes organisationnels fondamentaux: le centralisme démocratique, la discipline, la tolérance-intransigeance auxquels s'ajoutent l'auto-critique et, l'orientation donnée par le programme et véhiculée par les journaux du parti. Il est toutefois important de distinguer entre le Parti qui

126 Idem, ibid., p. 170..

127 Idem, ibid., p. 193.

128 Idem, ibid., p. 194.

constitue l'organisation des ouvriers et des paysans et qui se façonne à travers la lutte politique et, la "forme du processus dans lequel est engagé le Parti. C'est-à-dire qu'il ne faut pas confondre les formes organisationnelles aux formes du processus révolutionnaire car si le Parti est l'"agent de ce processus",

Cette activité, implicite dans l'organisation économique et politique, tend à devenir elle-même spécifique, à assumer une forme qui lui est propre¹²⁹.

Cette activité comporte le rôle du Parti que les membres élaborent et exécutent, à tous les niveaux. Le Parti, en tant qu'organisation de la classe laborieuse donne une forme à cette activité, propre à cette classe mais il n'est pas la forme lui-même, comme soulignait Gramsci¹³⁰. Et cette forme du processus révolutionnaire surgit grâce à la spécificité des principes organisationnels que lui assure la classe prolétarienne et non "selon le bon plaisir des dirigeants". Le centralisme démocratique se définit comme

... un système d'organisation qui synthétise la forme de vie économique prolétarienne organisée au sein de l'usine autour des comités d'entreprise, et sa forme de vie politique; organisée dans les cercles de quartier, dans les sections urbaines et rurales, dans les fédérations provinciales et régionales qui sont les articulations du Parti socialiste¹³¹.

Ces "articulations du Parti socialiste" forment l'essence de l'Etat des Conseils et expriment le centralisme démocratique. C'est

129 Idem, ibid., p. 190.

130 Idem, ibid., p. 295.

131 Idem, ibid., p. 226.

de la révolution russe que Gramsci tirait le système de démocratie ouvrière qu'il proposait pour accélérer le processus révolutionnaire. Ainsi, ce principe d'organisation représente une hiérarchie librement constituée et solidement implantée parce qu'elle a surgi spontanément pour répondre aux besoins concrets et pour réaliser les objectifs. Néanmoins, que la hiérarchie démocratique soit ferme, ne signifie pas qu'elle soit rigide et despotique d'un niveau à l'autre ainsi que sur l'ensemble de la classe prolétarienne. Parce qu'elle est démocratique, par l'élection et la révocabilité de ses dirigeants, la base (les conseils d'usines et ceux des autres catégories de travailleurs) garde un contrôle sur l'organisation et empêche une déviation quelconque. Le centralisme démocratique assure aussi l'autonomie et l'indépendance des membres¹³²; ce qui ne veut pas dire l'indiscipline ou l'arbitraire mais plutôt une liberté contrôlée c'est-à-dire une liberté mise au service de la société et par conséquent, de l'individu lui-même. Gramsci va alors définir le Parti comme

... un appareil de démocratie prolétarienne qui peut facilement apparaître à l'imagination politique, comme "exemplaire".

Le Parti socialiste est un modèle de société "libertaire", disciplinée volontairement, par un acte explicite de conscience ...¹³³

¹³² Les garanties que le centralisme peut fournir contre "des pratiques et situations néfastes" pour le prolétariat résident dans le centralisme démocratique ou "organique" et dans la conscience de classe. Elles ne peuvent surgir de "l'abandon de principes justes, que l'on troquerait contre des principes ayant déjà fait la preuve de leur fausseté". Leonetti, A., Notes sur Gramsci, Paris, EDI, 1974, 158 p.

¹³³ Gramsci, A., op. cit., p. 293-294.

Gramsci n'entend pas ici le mot "libertaire" dans le sens anarchiste mais bien dans le sens marxiste qui pose la liberté comme la connaissance de la nécessité. En effet, connaître les lois du développement de la société et agir en fonction d'elles, est non seulement un "acte explicite de conscience" mais un acte libre parce que reconnue nécessaire. C'est la raison aussi pour laquelle le Parti socialiste ne peut accueillir dans ses rangs, tous ceux qui veulent y adhérer. En ce sens, ne sont pas libres de l'intégrer tous ceux qui le veulent. Il s'agit d'une liberté contrôlée qui se justifie, de toute évidence, pour Gramsci par le fait que tous les éventuels membres n'ont pas nécessairement le sens de la responsabilité et de la discipline. Lorsqu'un membre faillit à sa tâche par irresponsabilité ou indiscipline, tous les autres sont affectés et mis en danger immédiat ou futur, physique ou moral (ou les deux).

Ce qui rejoint le principe suivant: la discipline qui est essentiel à l'organisation dont nous venons d'en mentionner une des raisons. En se référant, de nouveau, au mouvement ~~socialiste anglais~~ où il existe une discipline ferme et suivie, Gramsci critique les Congrès du Parti socialiste italien dans lesquels on ne respecte pas l'horaire, ni les orateurs en les interrompant sans cesse, où "... le congrès se termine dans le chaos, le vote se déroule dans le tumulte ..." ¹³⁴ et sans avoir même terminé la discussion. Par l'expérience du parti socialiste italien, Gramsci reconnaît la nécessité de la discipline qui

134 Idem, ibid., p. 194.

permet le bon fonctionnement du Parti et exprime par le fait même, la responsabilité des membres.

Il en est de même avec la tolérance-intransigeance. Les congrès du Parti socialiste italien ont montré l'intolérance de certains membres à l'égard, par exemple, des orateurs. Puisque le centralisme démocratique prône la libre discussion avant une prise de décision qui doit être acceptée et exécutée (c'est ce que la discipline exige), il est inconcevable que la tolérance ne soit pas respectée. Chacun a le droit, la liberté, d'exposer son point de vue étant donné qu'il s'agit de délégués de toute la classe prolétarienne. Par conséquent, la tolérance est nécessaire parce que les degrés de conscience sont divers. Par contre, l'intransigeance est de mise face à l'adversaire.

L'intransigeance est la seule façon d'être de la lutte de classe. Elle est la seule garantie que l'histoire suit son cours et crée des valeurs solides, substantielles...135

Pourquoi? Parce que l'intransigeance oblige à l'action. Elle est donc une politique du prolétariat conscient, politique révolutionnaire qui contraint aussi la classe bourgeoise à agir. Cependant, dans le Parti socialiste italien, tous n'y adhéraient pas et un affrontement se produisit entre les intransigeants et les relativistes. Ces derniers s'orientaient vers la collaboration de classe contre quoi se sont soulevés les intransigeants dont Gramsci. Au 15^e Congrès du Parti socialiste italien, la fraction intransigente gagne par une majorité écrasante et condamne la politique réformiste des parlementaires socialistes ainsi

que leur indiscipline. A quoi s'attribue la déviation de ces derniers? Elle s'attribue principalement à l'abandon de la vision socialiste, ainsi qu'à celui du programme du Parti socialiste italien.

Le programme:

Sans les deux éléments que nous venons de mentionner -- la vision et le programme socialistes -- il ne peut pas y avoir de mouvement révolutionnaire. La vision socialiste permet l'élaboration d'un programme conforme à la réalité du pays et permet, par conséquent, l'établissement d'une direction apte à conduire à des objectifs réalisables. C'est ainsi qu'en février 1917, Gramsci affirme:

Et en effet, le programme intégral du libéralisme est devenu le programme minimum du Parti socialiste. Autrement dit, le programme qui nous sert à vivre au jour le jour, en attendant qu'on estime venu le moment favorable¹³⁶.

Analysant concrètement la situation économique et politique de l'Italie, Gramsci dénonçait le pays comme étant "arriéré économiquement" et, les bourgeois d'avoir failli à leur tâche, celle de développer le capitalisme en Italie. Il voit ainsi le libéralisme comme l'étape nécessaire à franchir mais ne devant servir que de programme minimum tandis qu'à l'opposé, les bourgeois italiens le conçoivent comme des "idées limites". L'accomplissement de ce programme permet l'accélération du processus révolutionnaire en implantant les conditions objectives à son dépassement. Quand sera le moment favorable à celui-ci et comment le savoir? Lorsque les conditions objectives et les

136 Idem, ibid. p. 97.

conditions subjectives seront réalisées, alors le renversement du régime pourra avoir lieu. Pour y parvenir, le programme socialiste est indispensable parce qu'il est concret et parce qu'il incite à l'action. Les journaux socialistes servent à véhiculer le programme ainsi que les idées discutées par la classe ouvrière et paysanne. Ce qui favorise aussi l'auto-critique, principe essentiel du Parti socialiste.

Comme nous pouvons constater, tous les principes forment un tout où

L'intransigeance consiste à ne pas permettre que l'on adopte, pour atteindre une fin, des moyens inadaptés à cette fin et de nature différente de cette fin.

L'intransigeance est l'attribut nécessaire du caractère. C'est la seule preuve qu'une collectivité déterminée existe en tant qu'organisme social vivant, c'est-à-dire possède un objectif, une volonté unique, une maturité de pensée. Parce que l'intransigeance exige que la moindre des composantes soit cohérente avec le tout, que chaque moment de la vie sociale soit harmoniquement pré-établi, que tout ait été pensé, elle exige que l'on ait des principes généraux clairs et nets, et que tout ce qu'on entreprend dépende nécessairement d'eux¹³⁷.

Soulignons tout d'abord le caractère dialectique matérialiste (pratique - théorie-pratique) et non idéaliste de ce passage. En effet, Gramsci montre que le point de départ de la pensée est le concret, qu'il faut se baser sur la réalité pour déterminer les moyens, les objectifs c'est-à-dire les organisations adéquates et les instruments qui servent à la réalisation des objectifs. Le "tout pensé" doit servir de guide à la pratique qui, de nouveau, fonde la théorie dans son adaptation aux changements. Dans ce processus, l'intransigeance, dit

137. Idem, ibid., p. 132-133.

Gramsci, consiste en un principe fondamental qui permet de conduire la classe ouvrière et paysanne vers le socialisme, qui permet que le "guide pour l'action" soit non seulement adéquat mais fidèle à la "vision socialiste". L'étude du rôle du Parti sera faite dans cette perspective.

d) Son rôle

Le rôle primordial du Parti socialiste, rôle qui s'inscrit dans la lutte des classes, se concentre principalement dans la direction de la classe ouvrière et paysanne en tant que son avant-garde. Diriger veut dire quoi? Les principes organisationnels en fournissent la signification. La direction ne s'arrête pas à la prise de décision mais se situe à tous les niveaux. En se référant au centralisme démocratique, les conseils d'usines prennent toute leur importance pour faire connaître les conditions de l'usine et les besoins des ouvriers aux échelons supérieurs du Parti afin que les délégués au Congrès puissent, par cette information, du plan local au plan national, discuter et décider, orienter et diriger. Par conséquent, à ce rôle fondamental se rattachent des tâches spécifiques et essentielles.

Du besoin du principe de tolérance entre les membres du Parti à cause des niveaux de conscience différents, découle la première tâche, la nécessité d'une conscience claire vers laquelle convergent les autres tâches, soit le travail d'organisation, d'éducation et de propagande de classe en vue de promouvoir le mouvement socialiste. Ce travail concourt à la formation de la conscience, c'est pourquoi Gramsci

associe la conscience à la connaissance de la réalité objective, comme nous avons déjà mentionné, où le marxisme -- "l'avènement de la conscience"¹³⁸ -- représente un nouveau courant dans l'histoire, celui qui n'envisage plus l'homme comme conscience pure ou comme esprit. Puisque l'homme est désormais étudié dans ses rapports sociaux (en ce qui concerne le marxisme) la conscience doit l'être aussi. En effet,

L'homme acquiert la conscience de la réalité objective, il devient maître du secret qui fait jouer la succession réelle des événements; l'homme se connaît lui-même, il sait ce que peut valoir sa volonté individuelle, et comment elle peut être rendue puissante dans la mesure où, en obéissant à la nécessité, en s'y soumettant, elle finit par dominer cette nécessité même, en l'identifiant avec le but qu'elle poursuit. Qui donc se connaît soi-même? non point l'homme en général, mais celui qui subit le joug de la nécessité. Rechercher l'essence de l'histoire, la déterminer dans le système et dans les rapports de production et d'échange, permet de découvrir comment la société des hommes est séedée en 2 classes¹³⁹.

Ce qui ressort clairement, c'est le besoin de connaître la société dans laquelle on vit afin d'agir sur elle par la poursuite de buts concrets et réalisables. La connaître ainsi que découvrir l'essence de l'histoire constituent une affirmation de la conscience. Pour y arriver, Gramsci mentionne "l'école de la vie" mais surtout l'organisation de classe. Il mentionne la "conscience des droits et des devoirs ... née spontanément de l'expérience vivante et historique"¹⁴⁰. La spontanéité introduite par "l'école de la vie" constitue le premier

138 Idem, ibid., p. 145.

139 Idem, ibid., p. 147.

140 Idem, ibid., p. 248.

niveau de la conscience¹⁴¹. Il rejette en aucune façon la spontanéité mais voit la nécessité de la dépasser. C'est ici qu'entre en jeu l'organisation, instrument essentiel pour acquérir une conscience sociale claire, d'où "la fonction historique de l'organisation et de la lutte de classe"¹⁴². Et le Parti indique un degré supérieur de conscience s'il constitue une organisation étendue à l'échelle nationale. Ce n'est qu'à travers les luttes, les "actions militantes" qu'il sera possible d'y parvenir. Mais cela ne suffit toutefois pas. L'éducation et la propagande socialistes doivent se joindre aux efforts.

Une des premières tâches de l'éducation socialiste est d'élever le niveau de culture des prolétaires car celle-ci incite à la participation politique, à la responsabilité sociale. Il s'agit, ici, de culture dans le sens concret et non dans un sens abstrait; il s'agit de la "diffusion systématique du savoir et de l'expérience"¹⁴³ basée sur la "philosophie historiciste" c'est-à-dire le matérialisme dialectique et historique. La culture n'est donc pas "un savoir encyclopédique", au contraire,

Elle est organisation, discipline du véritable moi intérieur; elle est prise de possession de sa propre personnalité, elle est conquête d'une conscience supérieure grâce à laquelle chacun réussit à comprendre sa propre valeur historique, sa propre fonction dans la vie, ses propres droits

141 "Ceci nous montre que l'"élément spontané" n'est au fond que la forme embryonnaire du conscient". Lénine, V.I., Que faire? Paris, Editions sociales, 1971, p. 46.

142 Gramsci, A., op. cit., p. 202.

143 Idem, ibid., p. 190.

et ses propres devoirs ... Mais tout ce qui ne peut advenir par évolutions spontanées, par actions et réactions indépendantes de notre volonté ...¹⁴⁴

Pourquoi cette tâche est-elle si importante, pour Gramsci?

Il (le travail d'intensification de la culture, d'approfondissement de la conscience) est lui-même liberté, il est lui-même stimulant à l'action et condition de l'action. Et il ne peut en être autrement; le socialisme c'est l'organisation politique et économique, mais même et surtout l'organisation du savoir et de la volonté, obtenue à travers l'activité de la culture¹⁴⁵.

Ce travail est liberté parce qu'il développe la conscience qui est la connaissance, le savoir acquis par l'expérience mais aussi par l'éducation. Par conséquent, le socialisme est "l'organisation du savoir et de la volonté" en tant qu'il implique un niveau de conscience et en tant que la volonté, pour Gramsci, signifie la "conscience du but"¹⁴⁶. Nous pouvons voir que la culture et la conscience sont inséparables et c'est la raison pour laquelle l'éducation est essentielle, elle est même un devoir. Elle est un devoir parce que cela permet aux prolétaires d'agir mais surtout d'agir conformément aux conditions objectives et subjectives. Ce qui les rend libres sur deux plans: - celui de la nécessité en la dominant par la connaissance de la réalité objective et, - à l'égard du "despotisme des intellectuels de profession"¹⁴⁷.

144. Idem, ibid., p. 75-76.

145. Idem, ibid., p. 191.

146. Idem, ibid., p. 147. De plus, pour Gramsci, "... the will is not some kind of mystical spiritual principle; it is the striving towards the transformation of existing state of the world which becomes manifest in the practical-political activity itself". En ce sens, il n'est pas volontariste. Vajda, M., "Antonio Gramsci, Prison Notebooks", Telos, no 15, Spring 1973: p. 154.

147. Gramsci, A., op. cit., p. 190.

Ils peuvent être indépendants d'eux, compter sur leurs propres forces et peuvent ainsi contrôler leurs organisations.

L'usine contribue à former les consciences par l'éducation réciproque des ouvriers. Ce travail d'éducation se poursuit par le Parti afin de favoriser une conscience révolutionnaire.

Alors l'ouvrier est vraiment un producteur, parce qu'il a pris conscience de sa fonction dans le processus productif, à tous ses degrés, depuis l'usine jusqu'à la nation, puis au monde; alors il sent ce qu'est la classe, et il devient communiste, parce que, pour lui, la propriété privée n'est pas une fonction de la productivité; et il devient révolutionnaire parce qu'il conçoit le capitaliste, le propriétaire privé, comme un poids mort, comme un obstacle, qu'il faut éliminer¹⁴⁸.

Ce sont l'usine et les conseils d'usines qui font prendre conscience à l'ouvrier d'être un producteur¹⁴⁹ mais c'est le Parti, par son travail d'éducation et de propagande qui développe cette conscience en la guidant sur la voie révolutionnaire. La conscience communiste s'acquiert donc par ce travail du Parti mais aussi par la lutte de classe c'est-à-dire les actions militantes au sein de cette organisation; la pratique et la théorie étant liées et agissant l'une sur l'autre. C'est ainsi que l'éducation se réalise au niveau pratique par les réunions, les discussions, les activités militantes, etc. et, au niveau théorique, par les livres, les brochures, les journaux, etc. Selon

148. Idem, ibid., p. 285-286.

149 "C'est d'ailleurs dans cette opposition entre le producteur et le salarié que réside le noyau du marxisme de Gramsci". Badaloni, N., "Gramsci et le problème de la révolution", Dialectiques spécial Antonio Gramsci, no 4-5, mars 1974: p. 110-111.

Gramsci, en Italie, le premier niveau a été le plus fructueux et c'est la raison aussi pour laquelle il prônait le "travail d'intensification de la culture ...".

Ainsi, l'éducation socialiste s'insère dans les organisations de la classe ouvrière et paysanne en tant que rôle fondamental pour acquérir la conscience de classe et la conscience des buts et des moyens. Gramsci fait remarquer qu'"Avoir conscience de sa force et de ne pas en abuser, c'est déjà une manifestation remarquable d'éducation politique"¹⁵⁰ parce que d'une part, "avoir conscience de sa force" implique un niveau de conscience qui a dépassé le spontanéisme et qui reconnaît sa force dans ses organisations et dans son avant-garde, le Parti et, d'autre part, "ne pas en abuser" démontre la discipline ainsi que le niveau de responsabilité sociale en ne provoquant pas d'éventuels échecs dus aux conditions objectives ou subjectives non atteintes.

Pour empêcher toute indiscipline ou tout abus, il faut joindre à l'éducation, la propagande.

La propagande socialiste, moyen d'action de la classe ouvrière et paysanne, montre leur existence réelle en dévoilant leurs conditions de travail et de vie au plan national et dans les autres pays et suscite un intérêt à connaître, à échanger des idées, à partager, à s'organiser, à lutter, etc. Elle éveille des consciences et en transforme d'autres. Pour que les consciences atteignent un degré supérieur, la propagande ne peut pas toujours rester élémentaire, quoique ce niveau

¹⁵⁰ Gramsci, A., op. cit., p. 172.

soit important et indispensable; elle doit exister selon les niveaux de conscience afin que les plus avancés puissent continuer à évoluer.

La propagande socialiste doit se baser sur la réalité concrète, c'est là qu'elle puise son énergie et qu'elle peut la transmettre. Prenant l'exemple du Labour Party, Gramsci constate qu'une grande partie de sa force, provient de sa propagande. Il en sera de même, ajoutera-t-il, pour le Parti bolchévique au moment de la Révolution et dans la construction du socialisme. La propagande véhiculée surtout par les journaux "nourris et répandus" et les brochures, constitue, en grande partie, le travail des ouvriers eux-mêmes. Notons que Gramsci, en accordant cette importance aux journaux, rejoint le Que faire? de Lénine¹⁵¹ où il est mentionné que le journal est un instrument essentiel de la classe prolétarienne. Dans le même sens, Gramsci affirme que les journaux socialistes "créent le courant de d'opinion publique, ... dirigent la pensée, ... forment l'éducation politique"¹⁵².

La propagande socialiste italienne doit se nourrir de sa réalité. C'est pourquoi, après la 1^{ère} guerre mondiale,

La propagande du Parti socialiste insiste aujourd'hui sur ces thèses irréfutables: Les rapports traditionnels d'appropriation capitaliste du produit du travail humain ont changé radicalement.

Dans cette conjoncture des rapports capitalistes, la lutte de classe ne saurait avoir d'autre but que la prise

151 "Le journal n'est pas seulement un propagandiste collectif et un agitateur collectif, il est aussi un organisateur collectif". Lénine, V. I., op. cit., p. 239-240.

152 Gramsci, A., op. cit., p. 193.

du pouvoir de l'Etat par la classe ouvrière ... Il faut, pour atteindre ce but, que toute la masse laborieuse coopère, que toute la masse laborieuse s'organise et se dote d'une forme consciente, conforme à la place qu'elle occupe dans le processus de production et d'échange; ainsi chaque ouvrier, chaque paysan est appelé à collaborer au sein du Conseil à l'effort de régénération, il est appelé à constituer l'appareil du gouvernement industriel et de la dictature; c'est ainsi que s'incarne dans le Conseil la forme actuelle de la lutte de classe qui tend au pouvoir. Et c'est ainsi que se dessine le réseau d'institutions à travers lesquelles s'accomplit le processus révolutionnaire: le Conseil, le syndicat, le Parti socialiste¹⁵³.

D'après Gramsci, les changements survenus dans les rapports capitalistes qui rendent ce "processus révolutionnaire" essentiel sont: le renforcement de l'exploitation des travailleurs par l'Etat qui les rend "esclaves de la ploutocratie internationale" et qui s'approprie pour lui-même une partie des richesses nationales. En plus du cadre traditionnel de l'Etat italien, la guerre a créé "une caste militarobureaucratique de la petite-bourgeoisie" parasitaire mais extorquant elle aussi une grande part de la richesse du pays. Il ne faut pas oublier non plus l'augmentation des dettes qui rend la situation de l'Etat bourgeois italien plutôt précaire.

Par l'analyse de cette situation concrète, la propagande socialiste doit s'orienter vers l'organisation des forces prolétariennes dans le but de transformer radicalement la société, par la prise du pouvoir afin d'instaurer le socialisme. Elle indique de plus les organisations de classe qui doivent permettre d'intégrer la masse laborieuse et la diriger vers ce but. Ainsi, la propagande socialiste ne

153 Idem, ibid., p. 297-298.

peut pas être indépendante ni du Parti, ni de son rôle, ni de ses buts, au contraire, elle doit servir à la libération de la classe ouvrière et paysanne.

e) Prendre conscience de quoi? - ses objectifs immédiats

Marxistement parlant, volonté signifie conscience du but, ce qui signifie, à son tour, notion exacte de ses propres possibilités et des moyens dont on dispose pour les exprimer dans l'action. C'est pourquoi cela signifie en premier lieu que l'on détermine, que l'on identifie bien quelle est la classe à laquelle on appartient, et que la vie politique de ladite classe soit indépendante de celle de l'autre classe, qu'il y ait une organisation homogène et disciplinée, tendue vers ses propres objectifs spécifiques, sans déviations ni hésitations. Cela signifie qu'on aille en droite ligne vers l'objectif final, sans s'égarer ...¹⁵⁴

A la conscience du but doit précéder la conscience de classe, plus précisément, elle en est une condition. En formant une classe¹⁵⁵ opposée à l'autre classe fondamentale de la société, les ouvriers et les paysans, à travers leur Parti, peuvent élaborer leurs buts immédiats et futurs en se basant sur une analyse scientifique de la réalité. C'est ainsi qu'à des organisations de la classe bourgeoise doivent correspondre des organisations de la classe prolétarienne de force égale. De plus, un autre élément est essentiel, c'est l'unité du Parti que nous avons déjà relevée auparavant. En effet, comme nous avons montré, le Parti est l'avant-garde de la classe ouvrière et paysanne,

¹⁵⁴ Idem, ibid., p. 147-148.

¹⁵⁵ En 1871, Marx et Engels affirment que "... la classe ouvrière peut agir en classe uniquement si elle se constitue en parti politique spécial, distinct et opposé à tous les partis formés par les classes possédantes". Marx, K., Engels, F., Lénine, V.I., Acerca del anarquismo y el anarcosindicalismo, Moscú, Ed. Progreso, 1974, p. 34.

ce qui implique qu'il organise cette classe en fonction des principes de la démocratie ouvrière et vise des buts spécifiques où est associée la volonté à la conscience du but, association indispensable pour l'action, soit la transformation du milieu vers la réalisation de "l'objectif humain supérieur"¹⁵⁶, le communisme. D'où,

... sa (au Parti socialiste) mission consiste à organiser les ouvriers et les paysans pauvres en classe dominante, à étudier et à promouvoir les conditions favorables à l'avènement d'une démocratie prolétarienne¹⁵⁷.

Cette démocratie prolétarienne ou socialisme constitue l'objectif futur du Parti auquel il se doit d'être rattachés les objectifs immédiats qui constituent la préparation aux "conditions favorables" à la révolution. Nous avons déjà vu, dans cette optique, le travail d'éducation et de propagande. A celui-ci s'ajoute le rôle fondamental que le Parti entend jouer dans la lutte pour le pouvoir, aux élections du 16 novembre 1919. Due à la voie pacifique que le Parti socialiste avait suivie jusqu'à ce moment, il devenait primordial de concentrer tous les efforts sur cette tâche immédiate dans laquelle réside le processus révolutionnaire. En cela, Gramsci est très clair; les élections doivent servir comme moyen révolutionnaire non pas à conquérir l'Etat bourgeois pour le réformer mais bien pour l'abolir et constituer l'Etat prolétarien. C'est pourquoi

Il ne s'agit pas de conquérir le Parlement comme forme stable du pouvoir social ... La lutte électorale est aujourd'hui l'étape la plus importante de la lutte de classe,

156 Gramsci, A., op. cit., p. 183.

157 Idem, ibid., p. 305-306.

de la lutte révolutionnaire, pour l'avènement du communisme. Les ouvriers et les paysans d'avant-garde doivent y entraîner la masse entière du prolétariat industriel et agricole¹⁵⁸.

La lutte électorale prend son importance dans le travail d'éducation politique qui force les individus à se prononcer même s'il existe un certain abstentionnisme. Cependant, le terrain est propice au processus révolutionnaire parce que ces élections marquent un changement vital: les partis ne sont plus seulement les partis traditionnels bourgeois, libéral et conservateur mais se joignent à eux, le Partito Popolare Italiano, catholique et le Parti socialiste. Ce changement se caractérise par le passage d'une lutte de partis bourgeois à une lutte de classes. C'est donc en cela que réside la raison pour laquelle Gramsci considère les élections comme fondamentales et le rôle du Parti essentiel pour mener à terme ses buts. Les résultats ont été fructueux pour le Parti socialiste en obtenant un bon nombre de sièges au Parlement. Alors commence un travail d'intransigeance à l'égard de la politique bourgeoise au sein du Parlement.

Le Parti socialiste, par son programme révolutionnaire, retire à l'appareil de l'Etat bourgeois sa base démocratique, faite du consensus des gouvernés¹⁵⁹.

Gramsci se réfère, ici, d'une part, aux sièges obtenus par le Parti socialiste italien mais aussi à sa position politique au Parlement en tant que représentant la classe ouvrière et paysanne qui n'a pas appuyé les partis bourgeois et, en mettant en évidence les intérêts

158 Idem, ibid., p. 290.

159 Idem, ibid., p. 295.

opposés à cette classe. L'action du Parti a eu aussi des répercussions dans les masses populaires en ce sens qu'il a contribué à leur participation politique, plus particulièrement, à les entraîner sur une voie autre que la voie traditionnelle. Ce qui est important de souligner aussi, c'est la réussite du Parti socialiste italien à allier les ouvriers et les paysans dont la manifestation a eu lieu aux élections. Car jusque là, le Parti socialiste italien n'avait été que le Parti des ouvriers industriels.

Une fois obtenu le résultat de paralyser le fonctionnement de la légalité dans le gouvernement des masses populaires, commence pour le parti la phase la plus difficile et la plus délicate de son activité: la phase d'activité positive¹⁶⁰.

Remarquons le processus tout à fait dialectique entrepris par le Parti et exprimé dans la pensée de Gramsci. Le Parti, en participant au Parlement à l'aide de son programme révolutionnaire, se pose comme négation de la politique bourgeoise véhiculée par leurs partis (l'affirmation) et tente de dépasser leur action présente pour l'instauration de l'Etat prolétarien (la synthèse), action qualifiée "positive" puisqu'il s'agit de créer ce nouvel Etat. Dans ce processus,

Le Parti reste la hiérarchie supérieure de cet irrésistible mouvement de masse. Le Parti exerce la plus efficace des dictatures, celle qui naît du prestige, celle qui est l'acceptation consciente et spontanée d'une autorité que l'on reconnaît comme étant indispensable à la bonne réussite de l'oeuvre entreprise¹⁶¹.

160 Idem, ibid., p. 295.

161 Idem, ibid., p. 296.

Lorsque Gramsci fait appel à "l'acceptation consciente et spontanée", il se réfère nécessairement à ce qu'il entend par conscience ainsi qu'à l'organisation de la classe ouvrière et paysanne. Car, pour lui, cela constitue un "tout organique". Par conséquent, s'exprime le mouvement de bas en haut et vice versa de la démocratie ouvrière. Ce passage indique, de plus, l'intention d'agir en révolutionnaire et non en réformiste.

Cette activité historique, faite d'oppositions, ne débouchera pas sur un Etat corporatiste comme celui dont rêvent les syndicalistes, ni sur Etat ayant monopolisé la production et la distribution, comme celui dont rêvent les réformistes ...162

Pour cela, il est nécessaire qu'un travail d'éducation politique se poursuive afin d'expliquer ce que signifie l'Etat; afin d'empêcher la formation d'une mentalité réformiste; afin de bien définir la position du Parti socialiste, surtout en ce qui concerne leur objectif suprême, l'Etat socialiste. Notons que ce travail avait déjà été proposé et commencé dès 1918. Notons aussi la perspicacité de Gramsci à l'égard du réformisme. Au moment où il écrivait cela, la seule force de l'opposition était le Parti socialiste italien. Face aux élections de novembre 1919, se crée le Partito Popolare Italiano, le 18 janvier 1919 qui recueillera un nombre important de sièges. Cette même lucidité est valable jusqu'à ce moment. Nous verrons aussi la déviation qui caractérisera les parlementaires socialistes et qui confirmera l'avertissement de Gramsci.

162 Idem, ibid., p. 144.

La révolution ainsi entreprise grâce aux élections, avait été longuement préparée par le Parti. En effet, au même moment où Gramsci prévoit la tendance réformiste, il conçoit comme tâche immédiate,

la décentralisation de l'Etat bourgeois, à l'amplification des autonomies locales et syndicales en dehors de la loi de réglementation¹⁶³.

En fait, il prône déjà les organismes de la démocratie ouvrière qui doivent travailler vers la révolution et servir de fondements au nouvel Etat. En ce sens, il est évident qu'il s'inspire directement de la Révolution de 1917 à laquelle il voue une profonde admiration mais en même temps, il puise dans la stratégie du Labour Party d'Angleterre, à l'égard des élections qu'il considère alors comme la voie italienne de la révolution. Néanmoins, il ne rejette pas la violence comme moyen de transformation radicale de la société mais il l'envisage comme dernier recours, en cas de nécessité objective. Un mois après les élections, il considère que le Parti socialiste a su reconnaître le niveau de conscience des masses populaires, ce qui pourrait lui permettre de les diriger jusqu'à l'action violente si elle était considérée indispensable. Il imagine

un appel à descendre dans la rue, le déploiement de forces militantes, prêtes à repousser de leurs corps un danger, prêtes à disperser la nuée de la violence réactionnaire¹⁶⁴.

Cependant, ni la voie électorale, ni la voie par la violence ont permis le changement révolutionnaire souhaité. Nous en verrons les raisons

¹⁶³ Idem, ibid., p. 205.

¹⁶⁴ Idem, ibid., p. 295.

avec la critique du Parti socialiste italien. Quoique Gramsci perçoive bien chaque moment de la lutte et en fasse la critique, il n'en demeure pas moins que ce n'est que plus tard, qu'une fois le Parti communiste fondé, qu'il entrevoit l'éventualité de l'échec du mouvement révolutionnaire et en explique les raisons.

A ce rôle du Parti socialiste au niveau national, se rattache celui qui découle de sa position de membre de l'Internationale communiste. En octobre 1914, Gramsci envisage le rapport du Parti socialiste et de l'Internationale comme une section de cette dernière, autonome par rapport à ses tâches immédiates qui relèvent du plan national ainsi qu'à ses organisations spécifiques mais "dépend d'elle par le but ultime et le caractère de classe de la lutte"¹⁶⁵. Il estime que le Parti doit être fidèle aux principes de l'Internationale. Il soutient cette position encore plus après l'échec de la II^e Internationale et lors de la fondation de la III^e, en 1919, à laquelle participe l'Italie. Les thèses de cette Internationale visent la conquête de l'Etat bourgeois pour instaurer la dictature du prolétariat. Tâche qui revient au Parti par l'organisation des masses et leur direction.

On prône la collaboration des Partis socialistes dans le but de soutenir le pays où la révolution de la classe prolétarienne s'est déjà produite. Pour cela,

La méthode principale de lutte est l'action des masses du prolétariat jusqu'au conflit ouvert contre les pouvoirs de l'Etat capitaliste¹⁶⁶.

165 Idem, ibid., p. 63.

166. Idem, ibid., p. 230.

En bref, le rôle du Parti socialiste suit son développement propre selon les conditions nationales et prépare la classe laborieuse à la révolution et à la dictature du prolétariat. Il est lié à l'Internationale par leur position commune et s'appuie mutuellement dans la poursuite de leurs objectifs.

f) Son objectif futur: le socialisme:

Le socialisme,

... c'est la société humaine qui se développe sous le contrôle du prolétariat.

Car le socialisme ne peut s'instaurer à date fixe, mais est un continuel devenir, un développement sans fin au sein d'un régime de liberté organisée et contrôlée par la majorité des citoyens ou par le prolétariat¹⁶⁷.

Le socialisme, est une société de travail dont les institutions fondamentales sont basées sur le "lieu de travail" et les "unités de production"¹⁶⁸ et contrôlées par les ouvriers et les paysans grâce à leur système de démocratie ouvrière. Notons toutefois que ce système a pris racine dans la société, dès avant la révolution. C'est la raison pour laquelle l'Etat socialiste est un Etat prolétarien, en continuel développement, et non un Etat bourgeois réformé.

Il faut préciser, et faire pénétrer dans la conscience des masses que l'Etat socialiste, c'est-à-dire l'organisation de la collectivité qui suit l'abolition de la propriété privée, ne continue pas l'Etat bourgeois, n'est pas une évolution de l'Etat capitaliste basé sur les trois pouvoirs: exécutif, parlementaire et judiciaire, mais qu'il prolonge et développe systématiquement les organisations professionnelles et les

¹⁶⁷ Idem, ibid., p. 189.

¹⁶⁸ Idem, ibid., p. 287.

organismes locaux que le prolétariat a déjà suscité spontanément sous le régime de l'individualisme¹⁶⁹.

Quels sont ces organismes prolétariens? Il s'agit des conseils, d'usines et des autres catégories de travailleurs et les conseils des paysans et les syndicats socialistes (que nous avons déjà expliqué) et le Parti communiste. Le rôle qui est attribué à chacun d'eux -- le Conseil doit "dominer l'appareil de production"¹⁷⁰; le Syndicat et le Parti doivent assurer la révolution en garantissant le développement économique et politique conformément au communisme -- attribue le caractère de classe à l'Etat socialiste qui dépend d'eux et par qui il est contrôlé. Ces institutions prolétariennes correspondent à l'évolution de leur conscience, à leur degré de responsabilité sociale, à leur niveau de culture. L'Etat socialiste a donc ici un rôle primordial à jouer au plan de l'éducation sociale en favorisant des organismes qui vont promouvoir la culture, l'engagement social mais aussi qui seront essentiels au développement de la personnalité. Car si "la maxime juridique" qui est la

possibilité de réalisation intégrale de sa propre personnalité humaine accordée à tous les citoyens¹⁷¹,

s'affirme concrètement, alors l'ordre socialiste est possible car

C'est de cette maxime que dépendent organiquement tous les autres principes du programme socialiste maximal¹⁷².

169 Idem, ibid., p. 205.

170 Idem, ibid., p. 298.

171 Idem, ibid., p. 101.

172 Idem, ibid., p. 101.

Le développement de la personnalité se réalise par l'union des travailleurs, par une nouvelle organisation basée sur les Conseils qui remplace, de par ce fait, la liberté individualiste par la liberté sociale. Par conséquent, la liberté sociale liée à la conscience collective entraîne des manifestations de solidarité dans tous les domaines de la vie. Cependant, ce résultat ne s'obtient pas immédiatement après la révolution. La construction du socialisme fait naître cette attitude à travers les organisations prolétariennes.

L'Etat socialiste n'est pas encore le communisme, c'est-à-dire l'instauration d'une pratique et d'une coutume économique basées sur la solidarité, mais c'est l'Etat de transition qui a la mission de supprimer la concurrence en abolissant la propriété privée, les classes, les économies nationales; cette mission ne saurait être accomplie par la démocratie parlementaire¹⁷³.

(c'est) ... l'Etat où qui ne travaille pas ne mange pas¹⁷⁴.

En abolissant la propriété privée des moyens de production, les travailleurs se libèrent de l'exploitation capitaliste, prennent en main les entreprises par les Conseils d'usines et les contrôlent par les Conseils de commissaires d'ateliers élus par les ouvriers. Les Conseils forment donc la "cellule de base" parce qu'ils unissent les ouvriers et les incitent à collaborer, à travailler à la réalisation des mêmes buts. Cet ordre qui provient de la base s'étend à toute la société par le réseau de leurs institutions qui sont les "articulations du Parti". Les principes organisationnels et le rôle du Parti socialiste se

¹⁷³ Idem, *ibid.*, p. 256-257.

¹⁷⁴ Idem, *ibid.*, p. 293.

retrouvent dans la société socialiste, dans l'Etat des conseils. Tout ce que nous avons expliqué du Parti socialiste vaut pour le socialisme. Cependant, il n'y a pas superposition de l'Etat des conseils et du Parti socialiste comme l'explique Gramsci.

La constitution de la République russe des Soviets se fonde sur des principes identiques à ceux sur lesquels se fonde le Parti socialiste; le gouvernement de la souveraineté populaire russe a des formes de fonctionnement qui offrent une ressemblance frappante avec les formes de gouvernement du Parti socialiste. Il n'est vraiment pas surprenant que de ces analogies et de cette communauté d'aspirations instinctives soit né le mythe révolutionnaire qui conçoit l'instauration du pouvoir prolétarien comme une dictature de l'appareil des sections du Parti socialiste¹⁷⁵.

Le Parti socialiste travaille pour la révolution et celle-ci, une fois accomplie -- une fois l'Etat bourgeois renversé -- le Parti ne devient pas l'Etat; son rôle continue à être le même mais les objectifs changent. Il s'agit désormais de construire une nouvelle société dans laquelle le Parti est un "agent" de la création de l'Etat prolétarien et non sa "forme". C'est donc ici que réside le lien qui les unit. Car le "modèle" de l'Etat socialiste, c'est le Conseil d'usine qui repose sur le travail. Par conséquent, l'Etat constitue le sommet de la démocratie ouvrière vers où convergent l'expérience et les besoins de la base. Le Parti doit continuer d'exercer son rôle dans le but de créer les conditions nécessaires à la réalisation du communisme.

g) La critique gramscienne du Parti socialiste italien

Nous allons retracer l'évolution de la critique de Gramsci du Parti socialiste italien et nous pourrions ainsi remarquer qu'il se réfère

175 Idem, ibid., p. 294.

constamment aux problèmes concrets du Parti, soit internes, soit par rapport à ses tâches face aux événements nationaux et internationaux.

La première critique qu'il formule, concerne les tendances des membres du parti, les uns glissant vers le réformisme, les autres vers le "formalisme doctrinaire" ou comme Mussolini, directeur de l'Avanti! se caractérisant par un "concrétisme réaliste"¹⁷⁶. D'où surgissent ces orientations? Elles proviennent de la prise de position face à la guerre c'est-à-dire l'Italie doit-elle participer à la guerre ou non? En fait, toutes ces tendances oublient la lutte de classes et la position antagonique du prolétariat; ce qui les amène à supporter par une pseudo-neutralité, l'attitude de la bourgeoisie face à la guerre. La fraction intransigeante, révolutionnaire du Parti, au nom de la "neutralité active et agissante" qui signifiait la lutte contre la bourgeoisie, refusait la participation italienne à la guerre.

La deuxième critique, de mai 1918, relève de la question relative à la tactique au Parlement et à la discipline du Parti. Les députés socialistes élus, prônent la collaboration de classe et exigent du Parti, un privilège temporaire, celui de ne pas être contraints à observer la discipline du Parti. A ces derniers, s'opposent les intransigeants qui conçoivent l'action parlementaire comme antithétique à l'action bourgeoise, rejettent toute collaboration de classe et voient la nécessité de l'intransigeance. Au Congrès de Rome, en septembre 1918, les parlementaires socialistes subissent un échec retentissant. Ce qui

176 Idem, ibid., p. 65.

amène une rénovation du Parti qui s'exprime comme suit:

... il (le Parti socialiste italien) a établi une discipline d'action inflexible parce qu'il a tenu à donner à l'action un caractère constant et clairement marqué. Il ne veut plus de politique personnelle, mais il veut une organisation de l'activité politique, il ne veut plus de liberté d'initiative, mais il veut un contrôle de la liberté¹⁷⁷.

Cela signifie, en fait, que les députés socialistes sont soumis à la ligne du Parti, à sa discipline et qu'ils ne peuvent pas agir selon leurs propres intérêts ou selon ce qu'ils jugent être dans les intérêts de la classe ouvrière et paysanne. En cela, leur liberté est contrôlée parce que la majorité du Parti a conscience de sa nécessité.

Comment expliquer cette situation? La guerre, comme nous avons déjà mentionné, a favorisé la formation d'une "caste militaro-bureaucratique de la petite-bourgeoisie" qui influença beaucoup le groupe parlementaire. De plus, étant donné que la bourgeoisie italienne ne réussissait pas à former des partis politiques forts, il y eut des membres du Parti socialiste qui l'ont quitté pour rejoindre les forces bourgeoises.

Ainsi, au XIII^e et au XIV^e Congrès du Parti socialiste italien, dans lesquels Mussolini joue un rôle important, on se concentre sur l'épuration du Parti en expulsant les réformistes de droite, les franc-maçons et les opportunistes. Au XV^e Congrès, c'est le tour du groupe parlementaire, les collaborateurs de classe. On rejette le réformisme parce que c'est un "luxé des temps d'abondance"¹⁷⁸. En juillet 1917,

177 Idem, ibid., p. 203.

178 Idem, ibid., p. 224.

Gramsci disait que les révolutions courent un même danger, celui de croire que l'on peut s'arrêter et admirer son succès. C'est un peu l'attitude des députés socialistes qui prétendent être rendus assez loin, maintenant qu'ils sont au Parlement. Ils mettent de côté l'objectif final, ils arrêtent la marche de la révolution.

Gare, si, par une conception sectaire du rôle du Parti dans la révolution, on prétend matérialiser cette hiérarchie, si l'on prétend fixer dans les formes mécaniques du pouvoir immédiat l'appareil de gouvernement des masses en mouvement, si l'on prétend plier le processus révolutionnaire aux formes du Parti! Car on réussira alors à entraîner une partie des hommes; on réussira à "dominer" l'histoire, mais le réel processus révolutionnaire échappera au contrôle et à l'influence du Parti, devenu à son insu un organisme conservateur¹⁷⁹.

Cette conception caractérise bien le groupe parlementaire car, en n'exécutant pas les décisions du Parti et en figeant le mouvement révolutionnaire, il fait preuve d'"infantilisme politique" qui s'exprime par la "nullité, opportuniste et réformiste" ainsi que par une "phraséologie pseudo-révolutionnaire anarchiste (qui sont les deux aspects de la tendance petite-bourgeoise)"¹⁸⁰.

La critique la plus fondamentale, ce qui ne signifie pas que les autres critiques soient secondaires, consiste en ce que

Le Parti socialiste n'a pas réussi dans la partie essentielle de sa mission historique: il n'a pas réussi à donner une forme permanente et solide à l'appareil qu'il était parvenu à susciter par l'agitation de masse. Il n'a pas réussi à progresser, ...¹⁸¹

179 Idem, ibid., p. 296.

180 Idem, ibid., p. 306.

181 Idem, ibid., p. 306.

En quoi cela consiste-t-il "la partie essentielle de sa mission historique"? La réponse nous est fournie par les conséquences de cet échec. On assiste au démembrement du Parti socialiste qui, par conséquent, ne peut pas réussir à entraîner les masses vers la révolution dont le moment est alors favorable, selon Gramsci car les conditions nationales et internationales sont données. Nous pouvons alors souligner les éléments nécessaires à la révolution: les conditions objectives mais aussi les conditions subjectives qui impliquent le besoin d'un Parti fort pour organiser les masses et les entraîner dans le mouvement.

La tâche immédiate du Parti est, de nouveau, sa rénovation. En quel sens? Implanter dans ses rangs, une discipline pratique et théorique ferme; se donner une forme cohérente et unie et, empêcher que tout groupe, quelle que soit sa tendance, ne forme "un parti dans le parti".

Les masses organisées doivent se rendre maîtresses de leurs propres organismes de lutte, elles doivent, pour commencer, "s'organiser en classe dirigeante", au sein de leurs propres institutions, elles doivent se fondre avec le Parti socialiste¹⁸².

Ce passage est intimement lié à la conception du Parti socialiste à laquelle Gramsci reste fidèle mais aussi à laquelle il introduit des emphases ou des modifications selon l'expérience concrète du Parti, en l'enrichissant grâce au principe de l'auto-critique, qui permet d'éclairer la situation et de maintenir ou de faire progresser le mouvement révolutionnaire où le rôle essentiel du Parti est de diriger et de prévoir.

Nous avons présente, dans cette première partie, la base socio-économique sur laquelle s'édifie la notion gramscienne du parti ainsi

182 Idem, ibid., p. 309.

que son fondement théorique, le marxisme et le léninisme. Gramsci délimite et caractérise très tôt les classes sociales en fonction des critères relatifs au socialisme scientifique. Son analyse de l'Etat met en évidence la nature des partis politiques. La "libre concurrence" de ces derniers dans le Parlement exprime la lutte pour l'"hégémonie" et détermine le caractère de la démocratie bourgeoise notamment par l'obtention du consensus des masses. Cependant, en l'absence de partis politiques forts (par exemple, les partis bourgeois italiens), l'Etat découvre le deuxième aspect de son essence, l'autorité ou la dictature.

Le Parti socialiste doit s'adapter à l'une ou l'autre situation. Jusqu'à présent, nous avons vu la participation du Parti socialiste italien à la lutte hégémonique. De cette participation, Gramsci montre la nécessité du parti et la nécessité de principes organisationnels adéquats. A cet effet, le centralisme démocratique est un principe vital pour assurer le lien entre la base et les dirigeants du parti mais aussi entre celui-ci et les masses. Cette question, Gramsci la développe davantage dans sa proposition concernant l'instauration d'une démocratie ouvrière conçue comme "base de l'organisation du parti"¹⁸³. L'échec des conseils d'usines turinois n'a pas contredit la nécessité d'un tel système qui demeure un pilier de la notion gramscienne du parti. Mais il a provoqué la création de nouvelles formes d'organisation adaptées aux changements sociaux. Il a suscité une prise de conscience, chez Gramsci, relative au besoin d'appliquer sa conception du

¹⁸³ Lénine et l'Organisation, Paris, Editions du Centenaire, 1972, p. 84.

parti. Toutefois, la fondation du Parti communiste italien (1921) et la formation du nouveau groupe dirigeant (1923-1926) seront caractérisées par la lutte entre des fractions et par la lutte de Gramsci pour maintenir l'unité et pour concrétiser les principes fondamentaux du parti de la classe ouvrière et paysanne. La deuxième partie de ce chapitre concernera donc le Parti communiste tel que conçu par Gramsci et ce, dans le cadre de la montée du fascisme en tant que deuxième aspect de l'Etat, la dictature.

2^e partie: La période 1921-1926:
Le Parti communiste

Introduction

Les années 1914-1926 présentent du point de vue économique et politique un enchevêtrement de situations opposées dont les rapports de forces se mesurent à chaque moment. L'ampleur que prend, en Italie, la crise économique à l'après-guerre entraîne la création de nouvelles organisations (coopératives, ...) et de nouveaux partis politiques dont le Parti communiste. Parallèlement, à la formation des groupements fascistes pour la défense de la grande propriété terrienne, le prolétariat connaît un essor par l'augmentation du nombre des syndicats, par l'expérience turinoise des conseils d'usines précédée par le mouvement paysan ainsi que par l'obtention de la direction des villes par les socialistes. La complexité du mouvement économique se reproduit dans le mouvement politique où la mobilisation de toutes les classes sociales dans la lutte entre elles explique la création des partis politiques qui, selon Gramsci,

en sont le "reflet"¹⁸⁴. En effet, le lien entre l'économique et le politique, plus particulièrement, en ce qui concerne les partis, peut être exprimé comme suit:

(les réalités économiques) constituent, du moins dans le monde moderne, une puissance historique décisive, puisqu'elles représentent le fondement sur lequel s'élèvent les actuels antagonismes de classe qui, dans les pays où la grande industrie en a suscité le plein épanouissement, ..., représentent à leur tour la base de formation des partis politiques, des luttes de parti et, en conséquence, de toute la vie politique¹⁸⁵.

C'est sur cette base scientifique que Gramsci fait l'analyse de la naissance et du déclin des partis politiques. Cependant, malgré que le marxisme et le léninisme fondent la notion gramscienne du parti -- on remarque que, de 1914 à 1921, tout en se penchant sur l'élaboration de l'organisation du parti notamment dans Il Grido del Popolo puis dans la première série de L'Ordine Nuovo (1919-1920) où il dirigeait non seulement le journal des conseils d'usine mais selon les ouvriers turinois¹⁸⁶, il était le véritable "chef" de ce mouvement -- Gramsci montre un intérêt prédominant pour la question de l'organisation. Le lien entre la formation du parti et la clarification idéologique, entre les formes organisationnelles de la classe prolétarienne et la propagation de l'idéologie communiste a été en quelque sorte négligé par Gramsci et évité par le Parti socialiste italien. Ce qui n'implique toutefois pas que l'expérience

184 Gramsci, A., Ecrits politiques II, ibid., p. 394.

185 Marx, K., Engels, F., Le parti de classe, "Contribution à l'histoire de la Ligue des communistes", ibid., tome 2, p. 25.

186 Cf. Leonetti, A., op. cit., p. 24-45 et, Togliatti, P., op. cit., p. 101.

des conseils d'usines ait été une expérience "spontanéiste" (dans le sens donné par Rosa Luxemburg), non plus "sorélienne" et non plus "anarchiste". Ce qui distingue justement les articles de Il Grido del Popolo de ceux de L'Ordine Nuovo sur la notion du parti est l'importance théorique accordée à l'organisation d'une part et, l'unité de la pratique (les formes organisationnelles) et de la théorie (l'idéologie communiste), de l'économie (les conseils d'usines comme base de la production et de l'"Etat des conseils" ou l'Etat socialiste) et de la politique (le parti), d'autre part. Le mouvement des conseils préparé par le journal, L'Ordine Nuovo qui proposait la transformation des commissioni interne en conseils d'usines, représente dans un certain sens, une ligne de démarcation dans la conception du parti qui se trouvera enrichie des profondes réflexions de Gramsci sur les rapports conseils d'usines/parti et conseils/syndicats/parti ainsi que sur la nécessaire combinaison de l'organisation et de la diffusion idéologique, combinaison qui doit suivre l'évolution de la lutte des classes. Toutefois, seule l'expérience turinoise quoique fondamentale pour le groupe de L'Ordine Nuovo n'a pas contribué à préciser la notion gramscienne du parti. La montée du fascisme a d'abord forcé Gramsci à dépasser les limites "territoriales" (de Turin) en ce qui concerne la nécessité de reconnaître en elles, une des causes de l'échec du mouvement des conseils.

Le groupe n'a pas cherché, par peur d'être accusé de "carriérisme"¹⁸⁷ à étendre son influence à l'échelle nationale et à lutter à

¹⁸⁷ Gramsci explique donc en ce sens que "De peur d'être traités d'arrivistes et de carriéristes nous n'avons pas constitué une fraction, et cherché à l'organiser dans toute l'Italie". Gramsci, A., op. cit., p. 256.

l'intérieur du Parti socialiste italien pour sa reconnaissance et obtenir son appui. Ainsi, l'isolement du groupe a favorisé les "forces de l'ordre" dans sa mise en échec et, la division de la gauche a, elle, favorisé l'organisation du fascisme. Puis, il y eut, la participation de Gramsci au Congrès de Livourne (janvier 1921) qui marqua la scission de la fraction communiste du Parti socialiste italien et la fondation du Parti communiste italien. S'y ajoutèrent son séjour à Moscou, comme délégué du Parti à l'Internationale puis sa nomination comme membre du Comité exécutif de la III^e Internationale. C'est à partir de ce moment que la lutte pour la direction du parti commença pour Gramsci. Elle s'accompagne d'un travail intense de clarification sur la conception du parti, dans sa correspondance de Vienne (1923-1924), dans la Question méridionale (1926) et les Thèses de Lyon (1926) écrites avec Togliatti.

C'est en tenant compte de ces moments que nous allons tenter de dégager les éléments nouveaux de la conception gramscienne du parti jusqu'à son arrestation.

1. La fondation du Parti communiste italien

Le Parti communiste italien naîtra de la scission de la fraction communiste dirigée par Bordiga et à laquelle Gramsci se ralliait, d'avec le Parti socialiste italien. La rupture de la fraction intransigeante eut lieu au Congrès de Livourne (du 15 au 21 janvier 1921). Cet événement significatif du point de vue organisationnel -- par l'adoption et le respect des principes fondamentaux -- et du point de vue idéologique -- par le degré de conscience plus élevé -- exprime pour Gramsci, la volonté de la classe ouvrière de rompre avec les tendances diverses du

Parti socialiste italien. C'est en ce sens qu'il dit que.

... la classe ouvrière se détache de ces courants dégénérés du socialisme qui ont pourri dans le parasitisme d'Etat, elle se détache de ces tendances qui cherchaient à exploiter la supériorité du Nord sur le Midi pour créer des aristocraties prolétariennes, qui avaient complété par un protectionnisme coopératif le protectionnisme douanier bourgeois (...) et qui croyaient pouvoir émanciper la classe ouvrière aux dépens de la majorité du peuple laborieux¹⁸⁸.

Pour parvenir à unifier réellement la classe ouvrière et paysanne, la lutte contre les fractions du Parti socialiste italien qui renforçaient la bourgeoisie d'une part, et semaient la confusion parmi les travailleurs tout en maintenant leur influence d'autre part, avait démontré qu'il n'était plus possible de "rénover" le Parti socialiste italien et que l'unique solution résidait dans la rupture en faveur de la création d'un nouveau parti qui, grâce à une conscience claire et à une action commune, devait conduire le prolétariat à la révolution. La lutte contre ces tendances signifiait la condamnation de la fraction parlementaire caractérisée par ses intérêts petits-bourgeois, réformistes et opportunistes. C'est-à-dire que

Les réformistes fondent la "ligne de leur action politique" sur les assertions officielles des autorités établies, sur les apparences extérieures et superficielles des institutions traditionnelles, sur la volonté des "dirigeants" bourgeois ou syndicaux¹⁸⁹.

Cette "action politique" s'appelait tout simplement la collaboration de classe. L'appui apporté par les députés socialistes au système coopératif et aux syndicats soutenus par Giolitti, appui manifestant

188 Gramsci, A., op. cit., p. 72.

189 Gramsci, A., Ecrits politiques I, ibid., p. 322.

leur indiscipline dans le Parti socialiste italien et leur foi dans "la volonté des "dirigeants" bourgeois (le Parlement) ou syndicaux" (en acceptant la bureaucratie syndicale "étrangère" et coupée des travailleurs) démontre, selon Gramsci que

.... (le Parti socialiste italien) a été tout simplement un parti parlementaire qui pouvait se proposer d'"améliorer" ou de saboter l'Etat bourgeois, mais qui ne pouvait se proposer de fonder un nouvel Etat¹⁹⁰.

En effet, le Parti socialiste italien se trouvait paralysé dans son action de "fonder un nouvel Etat" par la fraction parlementaire et par la fraction "communiste unitaire" de Serrati qui se caractérisait par son centrisme et son semi-réformisme. Serrati s'était opposé, au II^e Congrès de la III^e Internationale, en 1920, à l'expulsion des réformistes. Pour Gramsci, cette attitude n'était inspirée que par le désir de retenir le prolétariat dans le parti et de sauvegarder, tout du moins en apparence, l'unité interne. De plus, la défense d'une unité formelle démasquait l'opposition dissimulée de Serrati à se soumettre à l'Internationale qui représente pour Gramsci l'avant-garde du prolétariat du monde. La position gramscienne face à celle-ci et face à ses opposants est claire:

... ceux qui luttent ouvertement ou en sous main contre l'Internationale communiste luttent en fait contre la Russie des Soviets. Ce sont ses ennemis et ce sont des ennemis d'autant plus dangereux qu'ils militent dans les rangs mêmes de la classe ouvrière¹⁹¹.

Ainsi, pour Gramsci, il ne suffit pas de lutter ouvertement pour être déclaré ennemi de l'Internationale mais aussi "en sous main" dont l'une

190 Gramsci, A., Ecrits politiques II, ibid., p. 56.

191 Idem, ibid., p. 70.

des manières de faire est de ne pas se soumettre aux décisions. De la même façon que la fraction parlementaire refuse la discipline du parti, la fraction "communiste unitaire" refuse celle de l'Internationale. Si la première entraîne déviations, confusion et division, il en est de même pour la deuxième malgré son nom d'"unitaire". Le reproche que Gramsci leur adresse consiste donc à ne pas viser le renversement de l'Etat bourgeois dont le Parlement est un moyen de dévoiler qu'il est un instrument de la classe dominante et par là, servant ses propres intérêts et, un moyen contribuant à l'élévation du niveau de conscience de la classe ouvrière et paysanne. Rejeter cet objectif pour le remplacer par une action réformiste implique soutenir et même compléter la politique bourgeoise et travailler, en ce qui concerne ces fractions, à la formation d'une aristocratie ouvrière, "à coups de compromis parlementaires et de chantage ministériel"¹⁹², au détriment de "la majorité du peuple laborieux". Par conséquent, la désagrégation du Parti socialiste italien ne pouvait que se produire puisque "le programme disparaissait au contact de la pratique"¹⁹³. C'est pourquoi la section turinoise du Parti socialiste, section intransigeante et considérée comme la partie la plus consciente du prolétariat italien, favorisait l'épuration du parti et sa "rénovation". L'article, approuvé par Lénine, intitulé "Pour la rénovation du Parti socialiste" et écrit par Gramsci, présageait la scission de la fraction communiste qui voyait l'incapacité du parti à diriger la classe ouvrière et paysanne dans sa mission historique

192 Idem, ibid., p. 72.

193 Idem, ibid., p. 76.

qu'il désorganisait et épuisait. Le Parti socialiste italien était donc voué à "devenir un parti de petits-bourgeois, de fonctionnaires attachés à leur charge..."¹⁹⁴. En réalité, le Parti socialiste italien restait fidèle à ses origines petites-bourgeoises et en cela résidait la nécessité de fonder un parti révolutionnaire.

Favorisant une conception véritablement unitaire du parti par le lien organique entre l'organisation et l'idéologie, Gramsci se rangea du côté de Bordiga et participa à la création du Parti communiste italien. Le nouveau parti devait comporter une ligne politique indépendante reposant sur les besoins et les intérêts du prolétariat. Il devait réaffirmer le centralisme démocratique et lutter contre le bureaucratisme du parti et contre les décisions prises d'en haut. En ce sens, il devait éduquer le prolétariat et saper la confiance aveugle qu'il avait dans ses dirigeants et qui l'empêchait de le critiquer et de le corriger. Il devait rassembler sous sa bannière les ouvriers les plus conscients qui avaient déserté le Parti socialiste italien. Il devait accomplir la tâche que la bourgeoisie n'avait pas complété -- soit le dépassement de l'unification territoriale -- par l'alliance de la classe ouvrière et des paysans, du Nord et du Sud et qui constitue d'ailleurs, la base de la Question méridionale écrite, par Gramsci, en 1926. Il devait aussi, en tant que section de l'Internationale communiste, accepter et exécuter ses décisions. Gramsci continuera à concevoir le parti de la classe prolétarienne de la même façon qu'avant la naissance du Parti communiste italien. Le parti se dotera alors d'un organe propre, L'Ordine Nuovo,

194 Idem, ibid., p. 174.

deuxième série, quotidien sous la direction de Gramsci. L'Ordine Nuovo mettra de l'avant la nécessité d'une conception du monde propre car la force d'un parti dépend de son unité qui se réalise autour de son idéologie inscrite dans son programme et dans ses organisations de classe. Puisque le parti n'est ni un "club de discussion"¹⁹⁵ (ce qui ne signifie pas l'interdiction de la discussion, au contraire, celle-ci est essentielle au bon fonctionnement du parti) ni un "club d'amis"¹⁹⁶, il est essentiel de maintenir une pensée et une action communes parce que les moindres hésitations à l'intérieur du parti sont capables de tout gâter, de faire échouer la révolution¹⁹⁷.

En Italie, où, selon Gramsci,

la situation générale a mûri jusqu'à atteindre la phase où le dilemme "dictature ouvrière ou dictature réactionnaire"¹⁹⁸ ... est en train ... de devenir historiquement agissant ...¹⁹⁹

le rôle du parti devient primordial. Le Parti communiste italien devait éviter de commettre les erreurs du Parti socialiste italien dont celle fondamentale que Gramsci soulève:

... (le Parti socialiste italien) n'entre en action et ne prend position que lorsque les masses sont déjà entrées en action et ont déjà pris position.

Voilà ce qui explique le paradoxe historique qui veut qu'en Italie, ce sont les masses qui poussent et "éduquent" le Parti de la classe ouvrière et non le Parti qui guide et éduque les masses¹⁹⁹.

195 Lénine et l'Organisation, ibid., p. 28.

196 Gramsci, A., op. cit., p. 301.

✓ 197 Lénine et l'Organisation, ibid., p. 20.

198 Gramsci, A., Ecrits politiques I, ibid., p. 407.

199 Idem, ibid., p. 398.

Le degré de conscience atteint par les masses dans leur lutte contre la classe bourgeoise et contre les propriétaires fonciers dépassait celui du Parti socialiste italien essentiellement petit-bourgeois et en cela, les masses éduquaient le Parti. Néanmoins, l'offensive fasciste a mis en évidence que

... l'unique principe d'ordre se trouve dans la classe ouvrière, dans la volonté prolétarienne d'inscrire concrètement et activement l'Italie dans le processus historique mondial: ce principe d'ordre ne peut s'exprimer politiquement que dans un Parti communiste rigide^{ment} organisé et qui se propose un objectif clair et net²⁰⁰.

L'échec du Parti socialiste italien, celui des conseils d'usines, etc., confirment la nécessité d'une avant-garde révolutionnaire qui saura canaliser les énergies prolétariennes.

La fondation du Parti communiste italien ne survient donc pas spontanément, elle est le résultat de la maturation des conditions objectives et l'aboutissement de la lutte interne du Parti socialiste italien. La fraction communiste de ce dernier se séparait après avoir épuisé les possibilités de rénovation du parti, de faire renoncer les autres fractions à leur politique réformiste et de conquérir la direction. Mais aussi après avoir appris de la lutte que menaient les masses, donc éduqué par elles, même si la fraction prenait tardivement conscience de son devoir, de sa tâche immédiate d'empêcher la "dictature réactionnaire". Ainsi né du processus dialectique, le Parti communiste italien allait lui aussi contenir des dissensions et des tendances opposées. La conception gramscienne du parti ne sera toutefois pas prédominante à ses débuts.

200 Idem, ibid., p. 405.

2. L'unité idéologique du parti, son rôle, ses objectifs, sa tactique

Comme nous venons de mentionner, l'absence d'une homogénéité idéologique au sein du Parti communiste italien allait favoriser une lutte entre ses fractions. Parmi celles-ci, se trouvent celle de Bordiga, celle de Gramsci (et du groupe de L'Ordine Nuovo) et celle de Tasca. La direction de Bordiga à laquelle Gramsci s'est ralliée "pour une raison contingente d'organisation du Parti"²⁰¹, écrira-t-il en 1924, manifesta très tôt son ultra-gauchisme et son sectarisme sur la question de la participation des communistes au Parlement et sur celle de la nouvelle tactique de la III^e Internationale. Alors que Bordiga est en faveur de l'absentionnisme aux élections, Gramsci défend la position marxiste et léniniste qui doit utiliser le Parlement pour vaincre les illusions constitutionnelles. Face à la montée du fascisme, Bordiga refuse la tactique du front uni qui consiste à lutter en commun avec les autres partis populaires, avec les organisations même réformistes des travailleurs pour s'en tenir strictement au groupe ouvrier le plus conscient. L'Internationale condamne son sectarisme ainsi que Gramsci qui s'en sépare idéologiquement, de façon définitive.

L'aile droite de Tasca est imprégnée d'opportunisme et entraîne une confusion chez les travailleurs, notamment chez ceux qui ont quitté le Parti socialiste italien pour joindre les rangs du Parti communiste italien et qui ne sont pas complètement débarrassés d'idées erronées. Pour Gramsci, l'opportunisme de gauche qui envisage leur expulsion, ne tient pas compte du rôle éducateur du parti.

²⁰¹ Gramsci, A., Ecrits politiques II, ibid., p. 263.

La position centriste de Gramsci propose de lancer, pour contrer ces tendances, le

seul mot d'ordre: organisation, effort maximal d'organisation, rapidité maximale pour mettre en place et organiser le nouveau parti dans son ensemble²⁰².

Ce mot d'ordre correspond à la situation politique italienne dont la nature n'est pas, comme le croient l'aile droite et l'aile gauche du parti, "réactionnaire" (signifiant "concentration du pouvoir", militarisation des organismes étatiques, etc.) mais, au contraire, est la "décomposition du régime bourgeois"²⁰³ parce que.

La crise générale que traverse l'Italie est une crise des classes moyennes, c'est une crise du principe d'autorité qui frappe le commandement dans les couches sociales subalternes, lequel constitue précisément l'essentiel de la structure bourgeoise de l'Etat²⁰⁴.

Comme le souligne Gramsci, l'analyse de l'Etat détermine l'orientation, la tactique, l'organisation du parti. C'est pourquoi l'accent est d'abord mis sur l'organisation afin d'enraciner le parti dans les masses et résister aux attaques fascistes. Sa préoccupation ne consiste pas à appliquer la "théorie de l'offensive" qui prône la tactique du combat armé quelles que soient les conditions mais bien de suivre l'orientation marxiste et léniniste qui engage à analyser ces conditions et à agir

202. Idem, ibid., p. 77.

203. Idem, ibid., p. 108.

204. Idem, ibid., p. 109. Il est important de noter que l'analyse gramscienne de l'Etat dans les périodes de crises, montre, en 1921, une crise du principe d'autorité et dans les Cahiers de prison, elle est exprimée dans des termes semblables soit une crise d'autorité ou une crise d'hégémonie (Cf. chapitre 3).

conformément. Pour Gramsci, la tâche de ce moment correspond à l'édification du parti. En même temps, doivent être considérées les élections de 1921 et doit être expliquée aux masses, la nouvelle tactique. A cette tentative d'"affirmation de la bourgeoisie"²⁰⁵, Gramsci propose la tactique suivante:

Ce qu'il faut, c'est que toute autre lutte soit subordonnée à la lutte pour la conquête du pouvoir, pour la création du nouvel Etat, de l'Etat des ouvriers et des paysans²⁰⁶.

Cette tactique qui est celle des travailleurs russes, affirme Gramsci, est aussi celle de l'Internationale où la primauté n'est plus accordée à la poursuite directe du but ultime, la révolution et la dictature du prolétariat mais à une série de luttes partielles accompagnées d'un travail idéologique du parti pour convaincre les masses de la nécessité de ce but²⁰⁷. Ces luttes partielles doivent s'inscrire, pour l'Internationale, dans le cadre du front unique. Cependant, Gramsci, au lendemain des élections de 1921, voit dans la victoire du Parti socialiste italien une éventuelle collaboration avec les fascistes -- ce qui fut confirmé par un traité de paix entre les socialistes et les fascistes -- qui doit nécessairement aboutir à une répression renforcée des communistes. L'analyse de l'Etat lui montre que

Le coup d'Etat des fascistes, c'est-à-dire celui de l'état-major, des latifondistes et des banquiers, est le spectre menaçant qui plane depuis le début sur cette législation²⁰⁸.

²⁰⁵ Idem, *ibid.*, p. 119.

²⁰⁶ Idem, *ibid.*, p. 119.

²⁰⁷ Ce changement de tactique correspond au passage de la guerre de mouvement à la guerre de position (Cf. chapitre 3).

²⁰⁸ Idem, *ibid.*, p. 123.

Le traité de paix ne devait servir, selon Gramsci, qu'à permettre aux fascistes d'organiser ses forces en vue d'un "coup d'Etat". C'est pourquoi malgré l'apparence d'un arrangement pacifique par la voie parlementaire, se préparaient des changements fondamentaux visant la "dictature réactionnaire". Face à cela, contrairement au Parti socialiste italien,

Le Parti communiste a sa ligne de conduite: lancer le mot d'ordre de l'insurrection, et conduire le peuple en armes jusqu'à la liberté, dont l'Etat ouvrier sera le garant²⁰⁹.

Cette tactique dont parle Gramsci va à l'encontre de celle du III^e Congrès de l'Internationale, celle du front unique dont l'application en Italie pour le Parti communiste, selon Lénine, résidait dans l'union des diverses organisations ouvrières pour lutter contre le fascisme. Cette union devait montrer au prolétariat la nécessité de l'unité de la classe ouvrière qui reconnaîtrait dans la lutte, la tactique correcte du Parti communiste italien et le suivrait sur la voie révolutionnaire. Pour expliquer sa position, Gramsci se réfère au II^e Congrès de l'Internationale et affirme qu'

En fait, les thèses de l'Internationale prévoient aussi bien l'action immédiate que la possibilité d'une pause; comment s'expliqueraient les thèses sur le parlementarisme révolutionnaire et sur l'action tenace et patiente que les communistes doivent mener dans le domaine syndical et coopératif, si ce n'est pas la sagesse prolétarienne des communistes qui veulent être en mesure de dominer toute la situation dans sa complexité, avec ses imprévus, et ses phases obscures et chaotiques²¹⁰.

209 Idem, ibid., p. 123.

210 Idem, ibid., p. 134.

Néanmoins, la tentative, de Gramsci, de justifier une position contraire à celle de l'Internationale en s'appuyant sur la possibilité d'un coup d'Etat fasciste et sur les thèses du II^e Congrès n'est pas convaincante. Premièrement, Gramsci enfreint la règle de soumission à l'Internationale qu'il a toujours prônée. Deuxièmement, il est juste que l'Internationale, à ses II^e et III^e Congrès, prévoyait "l'action immédiate". Cependant, elle précisait qu'une solide préparation des masses était essentielle pour une insurrection armée. Pour cela, le III^e Congrès voyait dans le front unique le moyen qui préparerait les masses idéologiquement et les organiserait sous la bannière du Parti communiste. Par conséquent, le travail dont parle Gramsci "dans le domaine syndical et coopératif" continuait à être à l'ordre du jour. Evidemment, en ce qui concerne le "parlementarisme révolutionnaire", le coup d'Etat fasciste, en Italie, en a éliminé la possibilité. Troisièmement, cette position du Parti communiste italien en tant que "sagesse prolétarienne des communistes qui veulent ... dominer toute la situation ...", n'était en réalité que l'ultra-gauchisme de Bordiga qui s'était manifesté par son sectarisme à l'égard des Arditi del popolo qui rassemblaient les forces démocratiques armées contre les bandes fascistes. En effet, le Parti communiste italien s'était isolé²¹¹ des Arditi del popolo et avait créé ses propres groupes de combat. Quoique ces derniers luttassent, si l'on peut dire, à la même hauteur que les forces démocratiques, ils demeuraient

211 Le "critère principal" dans l'élaboration d'une stratégie et d'une tactique politiques selon les "principes du marxisme et du léninisme" est de "ne jamais isoler le parti". Togliatti, P., Le parti communiste italien, Paris, Maspero, 1961, p. 69.

toutefois minoritaires. Réduire le Parti communiste à un groupe même le plus conscient ne pouvait garantir la victoire, au contraire. Pour Gramsci, quoiqu'il envisageait la situation nationale comme la répétition de la Révolution de 1917 -- "Le phénomène se reproduit aujourd'hui en Italie"²¹² -- son analyse ne s'avérait pas exacte. Le Parti bolchévique comme le Parti communiste italien sont minoritaires même dans les organisations ouvrières. Le Parti bolchévique a été victorieux parce qu'il partageait avec les masses un but commun devenu le mot d'ordre de "rébellion populaire", selon Gramsci. Transposant cette situation à l'Italie, il s'opposait à ce que le Parti se joigne aux Arditi del popolo comme l'exigeait la tactique de l'Internationale afin de contrôler et diriger une ligne d'action capable de poursuivre l'objectif central, la révolution. Il s'opposait à ce mouvement mal défini, sans buts précis qui combattait la violence fasciste par la violence de gauche arbitraire. En même temps, il demandait que le Parti socialiste italien ne fixe pas de limites à leur expansion (des masses) s'il ne veut porter la responsabilité d'avoir procuré au peuple italien une nouvelle défaite et un nouveau fascisme, multiplié par toutes les vengeances que la réaction exerce ... une fois qu'elle a massacré les avant-gardes d'assaut²¹³.

et demandait au mouvement des Arditi del popolo d'avoir des "objectifs politiques (qui) soient au moins clairs et concrets"²¹⁴. La position contradictoire de Gramsci affirme d'une part, la nécessité d'une théorie révolutionnaire pour guider le mouvement révolutionnaire comme l'exprimait

212 Gramsci, A., op. cit., p. 147.

213 Idem, ibid., p. 138.

214 Idem, ibid., p. 138.

d'ailleurs Lénine²¹⁵ et d'autre part, prône une tactique qui isole le Parti communiste italien des masses, favorise l'adversaire, le fascisme, par la désunion de la gauche et justifie ainsi le sectarisme de Bordiga sans toutefois n'avoir jamais adhéré à une telle thèse. Sans renier le rôle fondamental du parti communiste, en tant qu'avant-garde de la classe ouvrière et paysanne, à conduire cette dernière à la révolution²¹⁶ et à la construction du socialisme en luttant obligatoirement avec elle, Gramsci a tombé dans une erreur tactique où la lutte se faisait parallèlement à celle du prolétariat et amenait l'échec des Arditi del popolo et celui du Parti communiste italien. Cette erreur, Gramsci la reconnaîtra très tôt et montrera que c'est dans la pratique que les masses reconnaissent la justesse théorique du parti et le suivent consciemment. De plus,

Politiquement, les grandes masses n'existent que si elles sont encadrées par les partis politiques: les changements d'opinion qui se produisent dans les masses sous la poussée

215 Lénine, V. I., Que faire?, ibid., p. 37.

216 Selon Buci-Glucksmann, Gramsci n'aurait pas su distinguer entre les masses et le parti en ce qui concerne les protagonistes de la révolution. Mais pour Macciocchi et Portelli, Gramsci aurait attiré l'attention sur cette distinction en précisant que ce ne sont pas les syndicats ni les sections du parti qui font la révolution mais les masses. Cette position est centrée sur la période 1914-1921. Toutefois, ces auteurs qui, à juste titre, mettent en évidence le rôle décisif des masses, négligent, eux-mêmes et non Gramsci, l'importance du parti en tant qu'avant-garde qui dirige les masses vers la révolution et participe avec elles à cet événement. Salvadori indique en ce sens que la révolution socialiste nécessite un "parti révolutionnaire conséquent" et "la capacité de ce parti à "révolutionner" les masses ...". Salvadori, M., "Actualité de Gramsci", Dialectiques spécial Antonio Gramsci, no 4-5, mars 1974: p. 140. Cf. Buci-Glucksmann, C., op. cit., p. 196; Macciocchi, M.-A., op. cit., p. 60-61 et Portelli, H., "Jacobinisme et antijacobinisme de Gramsci", Dialectiques spécial A. Gramsci, no 4-5, mars 1974: p. 41.

des forces économiques déterminantes sont interprétées par les partis, qui se scindent d'abord en tendances, pour se scinder ensuite en une multiplicité de nouveaux partis organisés ...²¹⁷

Par conséquent, pour que l'interprétation du parti soit juste, il est nécessaire que le lien entre les masses et le Parti soit un lien étroit²¹⁸ pour l'élévation du niveau de conscience qui les amènera dans ses rangs dans le but de réaliser des objectifs communs. Lorsque Gramsci se sépare idéologiquement de Bordiga et commence sa critique mais sans aller jusqu'à la lutte pour la direction, il se penche, à la suite de la tactique de l'Internationale et de ses critiques formulées à l'égard de Bordiga, sur les organisations prolétariennes qui doivent capter l'attention des communistes, qu'elles relèvent du parti ou non. Dans la deuxième série de L'Ordine Nuovo, Gramsci revient sur la problématique des syndicats et des conseils d'usines et de leurs rapports avec le parti communiste.

3.a) Les rapports syndicats/parti communiste

L'apolitisme²¹⁹ déclaré des dirigeants syndicaux italiens, avant la montée du fascisme, constitue une "politique" inacceptable, pour Gramsci. Tout d'abord, pour comprendre cet apolitisme officiel, il faut se référer

²¹⁷ Gramsci, A., op. cit., p. 169.

²¹⁸ Dans les Cahiers de prison (cf. chapitre 3), Gramsci va développer la problématique du lien masses/intellectuels/Parti dans la "dialectique masses-intellectuels".

²¹⁹ "En réalité, cette "neutralité" et cette "indépendance" ne sont pas autre chose que la dépendance la plus honteuse à l'égard de la bourgeoisie et de ses agents". Lénine et l'organisation, ibid., p. 22.

aux lieux d'implantation du syndicalisme. Les syndicats rassemblaient principalement les travailleurs des régions rurales tandis que le prolétariat des villes se concentrait majoritairement dans le Parti socialiste. En ce sens, la classe ouvrière qui avait dépassé le stade trade-unioniste et s'était engagée dans la lutte politique à travers le parti, formait l'avant-garde de la classe paysanne²²⁰.

Ce type de syndicalisme conduisit, d'une part, à la collaboration de classe, au réformisme et d'autre part, à la formation d'une bureaucratie syndicale "étrangère" à ses membres par la distance créée entre eux favorisant une "confiance aveugle" en l'autorité supérieure et sapant de la sorte les bases d'une initiative critique²²¹. C'est pourquoi le syndicalisme italien a pu mettre le prolétariat en mouvement mais dans les limites de la satisfaction des revendications économiques. Ainsi,

On lança des grèves, des coopératives ouvrières, des associations de production, en oubliant qu'il s'agissait avant tout de conquérir d'abord, par des victoires politiques, un terrain sur lequel seulement tout cela pouvait être réalisé à long terme²²².

Toutefois, Giolitti réussit à faire abandonner l'apolitisme syndical par l'intermédiaire d'un appui étatique aux coopératives ouvrières. La perte de leur autonomie face à la bourgeoisie et aux propriétaires fonciers

220 Dans la Question méridionale (1926) et dans les Cahiers de prison, Gramsci développe le thème de l'alliance de la classe ouvrière et paysanne à travers l'hégémonie (la direction) des ouvriers sur les paysans.

221 Marx donne le même sens à la bureaucratie syndicale. Cf. Marx, K., Engels, F., Le syndicalisme, Paris, Maspero, 1972, tome 1.

222 Marx, K., Engels, F., op. cit., p. 85.

faisant place à une dépendance économique aboutit inévitablement au réformisme. Pour Gramsci, il est important que les syndicats souscrivent à une politique de classe mais à la classe qu'ils doivent défendre et non l'inverse. Ce qui n'implique pas que les syndicats soient l'organisation prolétarienne qui conduira à la révolution. Ils sont, dans la conception marxiste et léniniste, un moyen d'unifier le prolétariat, de le discipliner et de le préparer au renversement du régime capitaliste. Pour cela, une relation étroite doit exister entre eux et le parti qui doit lui-même agir en fonction de son orientation de classe puisque les armes du prolétariat se résument à son droit d'organisation et son droit de vote. Et ces armes deviennent offensives du moment qu'elles sont une force, par conséquent, "la bourgeoisie est contrainte à répudier ce qu'elle-même a créé"²²³. Le fascisme se charge de détruire la force prolétarienne économiquement (par la dépendance à l'égard de l'Etat des organisations ouvrières et par l'apolitisme syndical jusqu'à son réformisme), politiquement (par l'opportunisme et le réformisme du Parti socialiste) et militairement (d'abord par les bandes fascistes puis par l'envoi de troupes, comme ce fut le cas contre les conseils d'usines turinois, pour liquider le mouvement). Autant les syndicats que le Parti socialiste italien ont trompé les masses car

Les masses ouvrières qui conçoivent de façon concrète et positive la fonction du parti politique; les masses ouvrières, qui, même après le Congrès de Livourne, continuèrent à avoir confiance dans le Parti socialiste, étaient persuadées que les sermons sur la non-résistance au mal n'étaient qu'un camouflage tactique qui devait servir à la

223 Gramsci, A., op. cit., p. 155.

préparation minutieuse et parfaite d'une grande offensive stratégique contre le fascisme²²⁴.

La tactique du front unique de l'Internationale prenait tout son sens devant une telle situation. Le Parti communiste italien devait alors conquérir les syndicats, les coopératives, la masse du Parti socialiste italien afin que le front organisé puisse au moins sauver les libertés démocratiques minimales. Une fois préparé, le prolétariat devait être conduit à "l'insurrection armée" si cela était nécessaire. La conquête des syndicats ne signifie pas une imposition extérieure des dirigeants. C'est de l'intérieur, par le travail d'éducation des communistes que les membres se détacheront de leurs chefs ou exigeront leur contrôle par un parti. Selon Gramsci,

Les masses comprennent instinctivement qu'elles sont impuissantes à contrôler les chefs, à imposer aux chefs qu'elles respectent les décisions des assemblées et des congrès: c'est pourquoi les masses veulent le contrôle d'un parti sur le mouvement syndical, elles veulent que les chefs syndicaux appartiennent à un parti bien organisé, qui ait une orientation précise, qui soit en mesure de faire respecter sa discipline, qui maintienne les engagements librement contractés²²⁵.

Autant les syndicats que les partis sont dans la conception gramscienne des organisations "volontaires" ou "librement contractés". Cependant, que les chefs syndicaux appartiennent à un parti n'implique pas que les syndicats disparaissent dans le parti. Il ne s'agit pas de les fondre dans le parti mais de les y soumettre afin que les efforts ne soient pas dispersés mais conjugués par une direction unique dont l'orientation doit servir les intérêts de la classe. Cette direction repose sur l'organisation

224 Idem, ibid., p. 150.

225 Idem, ibid., p. 182.

solide et sur l'unité idéologique du parti. Malgré l'échec des conseils d'usines, ils demeurent un des piliers du parti, pour Gramsci.

b) Les rapports conseils d'usines/parti communiste

Gramsci se rallie directement à l'expérience russe des Soviets, à Lénine et aux thèses du II^e Congrès de la III^e Internationale sur la question des conseils d'usines conçus comme base de la démocratie ouvrière. Le conseil d'usine et son "organisation centralisée" à l'échelle nationale -- soit le "Conseil national" -- marquent le début

de la lutte pour le contrôle - lutte qui ne se déroule pas au Parlement mais une lutte révolutionnaire de masse qui implique une activité de propagande et d'organisation du parti historique de la classe ouvrière, le Parti communiste - ...226

Le conseil d'usine a pour fonction de lutter pour le contrôle de la production à l'usine et le contrôle des chefs syndicaux, voire même du parti (si on se réfère aux ouvriers turinois qui ont démontré leur capacité d'administration, d'autogestion des usines et qui ont acquis une capacité critique à l'égard de leurs chefs syndicaux et des dirigeants du Parti socialiste italien, on peut affirmer que le contrôle se réalise à tous les niveaux et que, dans la praxis, s'acquiert une conscience plus adéquate de la réalité). Le rôle du parti communiste consiste donc à créer et à développer les conseils d'usines et par la propagande qui doit se faire directement dans la Confédération générale du travail, passer de minorité communiste à une majorité qui parviendrait à obtenir la responsabilité de la direction. Pour Gramsci, le système des conseils d'usines

est indispensable pour éliminer la bureaucratie syndicale et le réformisme existant et éviter qu'ils se reproduisent, d'une part. Et éliminer la prétention du syndicat à contrôler la production parce qu'il en est "organiquement incapable"²²⁷ et éviter que les masses soient à nouveau trompées, d'autre part. En cela, le système des conseils d'usines contrôle et protège l'autonomie des organisations du prolétariat et a pour tâches essentielles en plus du

contrôle de la production, l'armement et la préparation militaire des masses, leur préparation politique et technique²²⁸.

C'est en tant que cellule de base du parti et du futur Etat ouvrier et paysan que le conseil d'usine doit préparer les masses pour la révolution et pour la construction du socialisme. Il doit servir de "modèle de la société communiste" où

tous les rapports sociaux seront réglés selon les exigences techniques de la production et de l'organisation correspondante²²⁹

puisque le travail qu'accomplit le conseil dans l'usine s'élabore en fonction des critères de la production, de même sous la dictature du prolétariat jusqu'à la phase supérieure du communisme. Le conseil d'usine est conçu aussi, par conséquent, comme un moyen garantissant la disparition des classes sociales parce qu'il est lui-même autogestion ou "auto-gouvernement de la classe ouvrière" dans l'usine et de la classe paysanne dans la campagne.

227 Idem, ibid., p. 102.

228 Gramsci, A., Ecrits politiques I, ibid., p. 360-361.

229 Idem, ibid., p. 361.

L'expérience turinoise a montré que les conseils d'usines ont besoin d'un appui du parti non pas extérieur mais bien en tant que partie intégrante de sorte que lorsque le conseil est menacé, le Parti doit le défendre pour ne pas que l'édifice s'écroule. Les rapports conseils d'usines/parti ainsi conçus par Gramsci, n'étaient acceptés ni par le Parti socialiste italien, ni par la fraction communiste de Bordiga. Par conséquent, l'échec des conseils d'usines turinois s'explique de la façon suivante: le Parti socialiste italien et la Confédération générale du travail, en prenant position contre les conseils, se renforçaient mutuellement dans le maintien des dirigeants réformistes déjà en place. Pour cela, ils interdirent aux travailleurs de faire la grève en faveur des conseils (ce qui ne réussit toutefois pas partout) et de reproduire l'expérience turinoise, ce qui signifiait le refus catégorique d'une autogestion ouvrière dans l'usine et de l'assurer par la socialisation des moyens de production et d'échange donc par la conquête du pouvoir. Le Parti socialiste italien et la Confédération générale du travail ont provoqué l'isolement des ouvriers turinois tout comme pour le mouvement des paysans d'occupation et de partage des terres des grands propriétaires fonciers qui avait précédé et que les bandes fascistes se sont chargées de briser. Ainsi, la tâche de la classe dominante de freiner "l'élan révolutionnaire des masses", tant au niveau du sabotage de la production et de l'échange qu'à celui de l'envoi des forces armées à Turin, lui était grandement facilitée par la passivité du Parti socialiste italien et de la Confédération générale du travail qui ont, en réalité, livré le prolétariat et les paysans aux mains de la réaction.

L'opposition du Parti socialiste italien et de la Confédération générale du travail sur l'extension des conseils à l'échelle nationale, a empêché qu'une défense (nationale), contre les obstacles mis par la bourgeoisie, soit articulée. Malgré cela, l'alliance des ouvriers et des paysans s'est partiellement réalisée grâce à des grèves localisées qui avaient pour but de paralyser l'armée hors de Turin.

Le mouvement des conseils d'usines et leur échec eurent une grande "valeur éducative" pour le prolétariat parce que la pratique révolutionnaire élève le niveau de conscience et permet de lutter pour des objectifs précis. C'est ainsi que

L'activité des Conseils et des comités d'entreprises donna sa mesure pendant les grèves; ces grèves perdirent leur caractère impulsif, fortuit, et devinrent l'expression de l'activité consciente des masses révolutionnaires²³⁰.

De même l'échec des conseils a montré les véritables buts du Parti socialiste italien qui étaient d'étouffer la révolution car

bien qu'elle n'ait pas l'expérience ni la "maturité" politique et technique de la classe dominante, la classe ouvrière réussit cependant mieux que la classe bourgeoise à gérer la production. Capitalisme signifie aujourd'hui désorganisation, ruine, désordres en permanence²³¹.

En d'autres mots, les formes de production ouvrières avaient remplacé celles de la bourgeoisie et comme la révolution, pour Marx et Engels,

n'est possible qu'aux périodes de conflit entre ces deux facteurs: les forces productives modernes et les formes de production bourgeoises²³²,

²³⁰ Idem, ibid., p. 362.

²³¹ Gramsci, A., Ecrits politiques II, ibid., p. 166.

²³² Marx, K., Engels, F., Le parti de classe, ibid., tome 2, p. 40.

la période pouvait être interprétée comme révolutionnaire. Seulement, "il faut un parti communiste fort et organisé"²³³, il faut des "révolutionnaires professionnels"²³⁴. Ainsi, les conseils d'usines sont importants dans le processus révolutionnaire parce qu'ils forment la cellule de base du parti et sont "des points d'appui pour l'agitation, la propagande et l'organisation parmi les masses"²³⁵.

Gramsci, prenant position contre les anarchistes²³⁶ qui n'ont rien fait durant cette période, affirme aussi "qu'on ne peut arriver qu'à une seule conclusion: la nécessité d'un parti politique, fortement organisé et centralisé"²³⁷.

4. La conception du parti (1923-1926): les éléments nouveaux

En 1920, Gramsci considérait le parti de la même façon, soit "fort et organisé" avec une discipline "militaire" non pas mécanique mais volontaire parce que nécessaire. Le parti devait être constitué d'une hiérarchie "militaire" dont l'état-major devait comprendre la partie la plus consciente. Cette hiérarchie se distingue nettement de celle de l'armée

233 Idem, ibid., tome 1, p. 100.

234 Lénine, L'Etat et la révolution, ibid., p. 31.

235 Lénine et l'organisation, ibid., p. 145.

236 "After defending the workers' State, Gramsci directly attacks anarchism": "Such notions ("freedom" and "truth") have caused the anarchists to neglect the discipline proper to political problems in relation to a fundamental political doctrine" (Gramsci). Cammett, J.M., Antonio Gramsci and the Origins of Italian Communism, Stanford, Stanford University Press, 1967, p. 126.

237 Gramsci, A., op. cit., p. 168.

bourgeoise qui repose sur les classes sociales. En effet,

L'Etat bourgeois construit son armée à partir de trois couches sociales: la bourgeoisie, la petite bourgeoisie, le peuple laborieux. Le peuple fournit la masse militaire, la grande bourgeoisie possédante et l'aristocratie fournissent le corps des officiers supérieurs, la petite bourgeoisie fournit les officiers subalternes²³⁸.

Contrairement à l'armée bourgeoise, l'armée prolétarienne se compose d'une seule classe où "la conception de la hiérarchie perd toute virulence dans de telles formations"²³⁹ et dont la constitution doit partir des conseils d'usines qui sont chargés de la "préparation militaire". Par conséquent, la hiérarchie dans le parti perd aussi "toute virulence" parce qu'elle se base sur les principes de la démocratie ouvrière.

En 1921, Gramsci affirmait que le Parti communiste italien en devenant la cible principale du fascisme, montrait qu'il était devenu une force et le parti des "grandes masses". En réalité, la situation se présentait plutôt comme une "polarisation dialectique"²⁴⁰ où le Parti communiste italien se composait avant tout du prolétariat industriel dont l'ex-section turinoise du Parti socialiste italien; le PPI (Parti populaire italien) des paysans; le PNF (Parti national fasciste) de la petite bourgeoisie (et soutenu par la bourgeoisie et les propriétaires fonciers) et le Parti socialiste italien d'un amalgame des trois précédents. La lutte entre ces partis était une lutte pour l'hégémonie qui nécessitait une organisation solide et une unité idéologique. L'édification

238 Gramsci, A., Ecrits politiques I, ibid., p. 384.

239 Idem, ibid., p. 385.

240 Gramsci, A., Ecrits politiques II, ibid., p. 172.

du Parti communiste italien, pour Gramsci, correspondait au besoin vital de rassembler le prolétariat autour de lui. Ce que le parti ne réussit pas d'une part, à cause du sectarisme de Bordiga et d'autre part, par le manque d'homogénéité idéologique au sein du parti. En 1923, Gramsci ajoutera dans sa critique sur la scission de la fraction communiste du Parti socialiste italien,

Nous avons commis des erreurs formelles, grossières, qui nous ont nui énormément et nous ont fait passer pour infantiles, superficiels, fauteurs de désorganisation²⁴¹.

Marx et Engels ont montré que lorsqu'il se produit une scission dans un mouvement ou un parti ouvrier, le prolétariat en attribue la faute à celui qui se sépare même s'il devait le faire. Lénine a exprimé le même point de vue dans la lutte entre les bolcheviks et les mencheviks où les premiers ont attendu le moment opportun pour l'expulsion de ces derniers dont la position devenue évidente pour les ouvriers permettait la scission sans que le parti bolchevik perde le prolétariat. En ce qui concerne le Parti communiste italien, ce fut différent parce que Bordiga ne chercha pas à attirer les masses au parti qui ne devait comprendre que les plus conscients et parce que le groupe de L'Ordine Nuovo isolé à Turin n'avait pas d'influence nationale. Quant aux masses elles-mêmes, il faut distinguer, selon Gramsci, entre le prolétariat industriel, tout particulièrement celui de Turin qu'il considère l'avant-garde de la classe ouvrière et paysanne italienne et les paysans qui ne sont "qu'occasionnellement révolutionnaires" c'est-à-dire que les conditions économiques d'après-guerre les avaient conduits plutôt à la révolte qu'à une action consciente visant

²⁴¹ Idem, ibid., p. 224.

le renversement du régime. C'est ainsi que les masses ont continué pendant longtemps à suivre le Parti socialiste italien de qui elles attendaient une préparation militaire contre le fascisme, déguisée, pour elles, par le pacte de pacification.

Dans le "Que Faire?" de 1923, Gramsci retrace l'erreur commise concernant l'accent mis sur l'organisation au détriment de la clarification idéologique grâce à une discussion ouverte dans le journal de la jeunesse communiste italienne sur les causes de l'échec de la "gauche" du Parti socialiste italien face au fascisme. A cet égard, il affirme que cette négligence s'est accompagnée d'une méconnaissance de l'Italie, d'un manque d'instruments (relevant de la méthodologie marxiste et léniniste) pour la connaître et par conséquent, d'une incapacité d'expliquer et de prévoir les événements (précisons toutefois que Gramsci avait déjà fait preuve d'une grande capacité de prévision historique, notamment sur la montée du fascisme). Ceci a conduit, selon lui, à la désagrégation du Parti socialiste italien et au passage d'ouvriers, de paysans et d'intellectuels au Parti national fasciste.

Après avoir été délégué du Parti communiste italien à Moscou, en 1922 et d'avoir été nommé membre du Comité exécutif de la III^e Internationale, Gramsci, dans sa correspondance de Vienne, de 1923-1924, entreprend la lutte pour rénover le parti dont la direction sectaire de Bordiga en éloigne les masses. Gramsci voit la nécessité que le groupe de L'Ordine Nuovo en prenne la direction.

J'estime qu'il faut que ce soit notre groupe, que ce soit nous, qui restions à la tête du Parti, parce que nous sommes réellement dans la ligne du développement historique ...²⁴²

La lutte pour la "formation du groupe dirigeant" ne suffit pas. La lutte doit s'étendre à la survie même du parti. Pour cela, Gramsci indique que le développement organisationnel du parti doit aller de pair avec une polémique idéologique accompagnée d'une dénonciation des "contradictions entre les dirigeants et les masses"²⁴³, une clarification de la situation politique ainsi qu'une formulation de propositions concrètes sur les actions à entreprendre. Tout cela devrait permettre aux masses de saisir les différences entre les partis existant et entre les fractions du Parti communiste italien afin de gagner la majorité de la classe ouvrière et paysanne. Si le groupe, jusque là, avait pris des positions "formalistes", selon Gramsci, il était maintenant opportun de les dépasser en allant aux masses. Cependant, l'illégalité du Parti communiste italien obligeait à repenser le parti en fonction de sa clandestinité. Il fallait ainsi prendre en considération tout ce qui peut nuire à la survie et au développement du parti et à élaborer un programme et une tactique en conséquence parce que

... nous nous trouvons à un grand tournant historique du mouvement communiste italien. C'est donc le moment où il

²⁴² Idem, ibid., p. 225.

²⁴³ Idem, ibid., p. 226. Aussi, dans une lettre à Leonetti en 1924, Gramsci souligne cette question du rapport dirigeants/dirigés à résoudre. Lié à ce problème, "demeure la tâche essentielle d'approfondir l'éducation politique et révolutionnaire des masses". Leonetti, A., op. cit., p. 93. Cette tâche est déjà soulevée dans le "Que faire?" de Gramsci comme nous avons montré.

est nécessaire de poser les nouvelles bases de développement du Parti, avec une grande détermination et beaucoup de précision²⁴⁴.

A cet égard, est créé un journal qui, en apparence, n'est aucunement lié au Parti communiste italien mais est, en réalité, son organe. Gramsci, envisageant le besoin primordial de l'unité du parti et de la classe ouvrière et paysanne propose le nom de L'Unità. Aussi, le mot d'ordre de l'Internationale devient celui du journal: "La République fédérale des ouvriers et des paysans" où se pose concrètement la question méridionale qui signifie l'alliance des ouvriers du Nord aux paysans du Sud. Jusque là, Gramsci s'était penché sur cette alliance dans le nord mais avait délaissé dans la pratique, en tant que préoccupation immédiate, le sud du pays quoiqu'il ait souvent signalé l'unification territoriale réalisée par la bourgeoisie en montrant la tâche du prolétariat d'unifier économiquement et politiquement l'Italie. Et cette tâche peut être accomplie par

le régime des Soviets, avec sa centralisation politique, due au Parti communiste, sa décentralisation administrative et sa promotion des forces populaires locales (qui) trouve une excellente préparation idéologique dans (ce) mot d'ordre ...²⁴⁵

qui couvre les besoins et les buts visés

... parmi les éléments de gauche des populaires et des démocrates, qui représentent les tendances réelles de la classe paysanne et ont toujours eu dans leur programme le mot d'ordre d'autonomie locale et de décentralisation²⁴⁶.

244 Gramsci, A., op. cit., p. 246.

245 Idem, ibid., p. 230.

246 Idem, ibid., p. 230.

Gramsci ne se limite plus à démontrer la nécessité d'éducation politique pour rallier les ouvriers et les paysans déjà organisés dans des partis et les sans-parti dans la lutte contre le fascisme et pour la révolution ayant pour guide, le Parti communiste italien. Il propose à cet effet, la création de journaux, de revues, de brochures, de livres; une "campagne idéologique" contre le fascisme et l'envoi d'étudiants à l'école internationale de Petrograd, ouverte en 1923, etc. La direction du Parti communiste italien pose les bases du dépassement du sectarisme pour aller vers les masses, susciter des discussions et de nouvelles

formations (qui) aient une organicité et qu'elles puissent se développer et devenir le Parti tout entier²⁴⁷.

Cependant, la "vie intérieure d'un parti communiste", malgré les discussions, ne ressemble en rien à la vie parlementaire et encore moins, à celle d'un parti clandestin. Toute l'activité de Gramsci s'orientera vers la conception du parti où les formes de l'organisation, en raison de la clandestinité, dépendent de l'Exécutif national et de l'Exécutif international. Le centralisme démocratique est réaffirmé, dans la dialectique masses/dirigeants où le parti est considéré

comme étant la résultante d'un processus dialectique qui est le point de convergence du mouvement spontané des masses révolutionnaires et de la volonté organisatrice et directrice du centre ...²⁴⁸

Gramsci revient sur la nécessité du parti pour l'orientation politique des masses et pour leur encadrement dans des organisations de

²⁴⁷ Idem, ibid., p. 242.

²⁴⁸ Idem, ibid., p. 266.

classe. En ce qui concerne le premier point, en 1924, il prend position contre une politique de compromis avec Bordiga. Il ne veut plus attendre que les contradictions s'exacerbent au sein du parti pour se séparer. Il provoque, dès lors, la scission avec lui pour empêcher des conséquences désastreuses pour le parti où Gramsci et la "majorité nationale" sont favorables à l'Internationale tandis que Bordiga se déclare contre elle dans son manifeste. Faut-il appuyer la doctrine que Bordiga veut imposer au parti? Faut-il rester à la tête d'une minorité et se ranger contre la majorité? Pour Gramsci, il est organiquement possible de résoudre le problème. Il faut se ranger du côté de la "majorité nationale" et tenter de continuer à travailler avec Bordiga dans le parti mais sans qu'il ait un poste à la direction. A cet égard, il rappelle le centralisme démocratique où il faut tenir compte que certains membres du parti sont reconnus par les masses comme étant conscients et capables de diriger (tels Gennari et Marabini) et étant une "autorité" sur elles en raison de leur passé et de leur expérience.

Gramsci met beaucoup d'importance sur l'opinion des masses, leurs besoins, etc. C'est ainsi, dit-il, que L'Ordine Nuovo a été une réussite parce qu'il correspondait à un besoin précis, celui des Conseils d'usines, et non, à l'application d'un schéma intellectuel. Il considère que ce système des Conseils d'usines pourrait inspirer un mouvement semblable dont le parti en serait l'organisateur sans toutefois le faire paraître. "C'est de cette façon qu'on revivifiera l'action de nos groupes

de Parti"²⁴⁹. C'est aussi une façon de conquérir la majorité, objectif devenu central. Pour cela, il est aussi nécessaire que le parti élabore un programme précis, une tactique adaptée aux conditions du pays, il faut entreprendre une analyse politique qui permettrait de rejoindre les intellectuels qui "deviennent nécessairement les interprètes" des "grandes masses" à qui on indiquerait une "orientation précise"²⁵⁰. Par exemple, sur la question du Midi, l'analyse politique est fondamentale pour le succès du parti et la fin du fascisme. Comment? Pour lui,

le Midi deviendrait le tombeau du fascisme mais ... il risque aussi d'être le plus grand réservoir et la place d'armes d'élection de la réaction nationale et internationale ...²⁵¹

Par ce raisonnement dialectique, Gramsci montre que le fascisme a surgi dans le milieu rural en tant que "garde blanche" de l'aristocratie foncière et s'est étendu dans les villes (rejoignant la petite-bourgeoisie surtout) avec Mussolini à la tête. Le fascisme fera naître son contraire par la classe paysanne révolutionnaire qui le liquidera et fera du Midi son "tombeau". Pour cela, le travail du Parti, dans le Midi, est fondamental. S'il ne réussit pas, alors le fascisme y instaurera la "réaction nationale et internationale".

Puisque la classe dominante n'est pas seulement nationale mais aussi internationale, il faut donc que le parti communiste s'unisse dans

²⁴⁹ Idem, ibid., p. 283, C'est à travers L'Ordine Nuovo, troisième série (1^{er} mars 1924 - 1^{er} avril 1925) que s'élabore cette question. "Le problème spécifique de la revue devrait être, à mon avis, l'usine et l'organisation de l'usine" (Gramsci). Leonetti, A., op. cit., p. 99.

²⁵⁰ Gramsci, A., op. cit., p. 284.

²⁵¹ Idem, ibid., p. 271.

l'Internationale qui est, pour Gramsci, "le Parti mondial"²⁵². Mais elle n'est pas un organisme qui dicte la politique spécifique de chaque parti communiste, au contraire, celle-ci doit être "autonome, créatrice, et automatiquement centralisée, tout en étant conforme aux plans généraux d'action ébauchés dans les congrès"²⁵³.

Il est toutefois intéressant de noter ce qui semble être, à première vue, une contradiction sur ce point. Avant la fondation du Parti communiste italien, Gramsci concevait l'Internationale comme l'"Etat mondial", conception rejetée par Marx et Engels. Il souligne pourtant que la dictature du prolétariat ou l'Etat ouvrier russe n'est pas la dictature du Parti communiste. Le même raisonnement devrait donc s'appliquer pour l'Internationale définie, par Engels, comme un "parti pour l'action"²⁵⁴. En réalité, cette évolution correspond d'une part, à l'approfondissement de la notion du parti où s'est produit le lien "organique" entre l'organisation et l'unité idéologique. D'autre part, l'analyse gramscienne de l'Etat précise l'importance et la place du parti politique dans la société, dans le cadre de la lutte hégémonique jusqu'à la conquête du pouvoir. Par conséquent, si le Parti communiste est essentiel, pour la classe ouvrière et paysanne nationale, pour l'organiser, l'unir et la diriger, il en est de même pour l'Internationale qui se doit d'unir politiquement tous les partis communistes, avant-garde de cette classe. Et, c'est à travers la cellule de base du parti, le conseil d'usine et sa

252 Idem, ibid., p. 266.

253 Idem, ibid., p. 294.

254 Marx, K., Engels, F., Le parti de classe, ibid., tome 4, p. 34.

forme correspondante dans les campagnes, devenue celle de l'Etat ouvrier et paysan que doit s'assurer le dépérissement de l'Etat²⁵⁵ qui caractérise la phase supérieure du communisme. Gramsci ne pouvait plus concevoir l'Internationale comme un Etat mondial mais bien comme un parti où la base même dans la dialectique masses/dirigeants doit garantir le processus vers l'objectif final.

Le V^e Congrès de l'Internationale communiste, en 1924, soumet la directive de "bolchévisation" des partis communistes. Gramsci, dans sa lutte pour la formation du nouveau groupe dirigeant réussit cette tâche en évinçant la fraction bordiguiste et en incorporant les terzinternazionalisti (de Serrati). Gramsci, à la tête du groupe communiste de députés au Parlement, combattra le fascisme et participera à l'Aventin où il proposa de créer avec les forces démocratiques un nouveau Parlement. La proposition étant refusée, Gramsci poursuivra ses dénonciations sur la violence fasciste au Parlement. En même temps, se préparaient des "révolutionnaires professionnels" qui devaient assurer le travail organisationnel et éducationnel du parti une fois clandestin. Ce travail constituait le programme immédiat du Parti communiste italien. En fonction de celui-ci, la Question méridionale²⁵⁶ écrite en 1926, prend racine

255 Guiducci, Roberto, Révolution/classe/parti, "Gramsci et l'Ordine Nuovo", Paris, Arguments/4, Coll. 1018, 1978, p. 118-119, conduit son analyse dans le même sens, soit la "nécessité de construire par avance les organismes qui garantiront le futur fonctionnement social ..."

256 Pour M.-A. Macciocchi, le "thème central" de la Question méridionale, ce sont les intellectuels comme "élément charnière entre l'infrastructure et la superstructure". Macciocchi, M.-A., op. cit., p. 141.

en 1923 comme stratégie du parti. Gramsci reprend les thèses de L'Ordine Nuovo (première série) où était "imposée" par les conditions réelles et non proposée, dira-t-il, l'alliance des ouvriers et des paysans, du Nord et du Sud de l'Italie. Cette alliance devait se concrétiser à travers les conseils d'usines et les conseils de paysans nécessaire à l'hégémonie du prolétariat. Cela rejoignait la tactique du "front unique" où les conseils permettaient d'aller aux masses et de les unir en partant de la base même. Il fallait préparer les masses pour une insurrection armée. Toutefois, Gramsci entrevoyait la nécessité, pour l'"Europe centrale et occidentale", du passage de la guerre de mouvement à la guerre de position. Les superstructures de ces pays plus complexes que celles de la Russie entraînaient une certaine résistance populaire à la révolution de sorte que la tactique et la stratégie devaient refléter cette complexité. Gramsci mettait en évidence le besoin d'une unité idéologique au sein du parti afin de conquérir et de diriger les masses. Sans cette homogénéité idéologique, l'organisation du parti et sa stratégie ne pouvaient atteindre les objectifs. Les Thèses de Lyon (1926) couronneront, selon Leonetti, les efforts d'unité²⁵⁷.

Pour Gramsci, quoique le parti ne soit pas la seule forme d'organisation prolétarienne, il constitue la forme politique majeure dont le rôle spécifique est de guider la classe ouvrière et paysanne vers la révolution et pour la construction du socialisme.

257 Leonetti, A., op. cit., p. 144.

3^e partie: Analyse comparative des interprétations
de la notion gramscienne du parti

Avant la prison, la notion gramscienne du parti, constitue un ensemble organique dont la pratique politique guidée par le marxisme et le léninisme constitue le fondement. Le parti est, dès le début, conçu comme l'avant-garde de la classe ouvrière et paysanne. Il est l'avant-garde en tant que reflet de cette classe et en tant que son expression la plus consciente qui élabore l'orientation idéologique et la stratégie devant conduire à la réalisation des objectifs. Ce chapitre a ainsi porté sur l'exposition et l'analyse des éléments qui composent la conception gramscienne du parti, éléments qui sont essentiellement les mêmes que ceux de la théorie marxiste et léniniste du parti.

Cependant, tous les critiques de Gramsci ne s'accordent pas sur ce point. Tout d'abord, en ce qui concerne la nature "militaire" du parti, elle ne peut être qu'une métaphore pour Jacques Texier²⁵⁸ et J. Karebel²⁵⁹ qui soulignent le caractère dialectique du parti. Par contre, délaissant ce caractère, Jean-Marc Piôtte²⁶⁰ présente les militants de base comme les soldats et les dirigeants, les capitaines. Hugues Portelli²⁶¹ partage aussi cette conception qui rejoint plutôt celle de Bordiga que celle de Gramsci où la relation dirigés/dirigeants n'est pas

258 Texier, Jacques, "Notes sur Gramsci", Centre d'Etudes et de Recherches marxistes, no 117, 1974: 27-28.

259 Karebel, J., op. cit., p. 141.

260 Piôtte, Jean-Marc, op. cit., p. 98-99.

261 Portelli, Hugues, Gramsci et le bloc historique, ibid., p. 118 note 1.

unilatérale mais dialectique de sorte que les dirigés doivent aussi être dirigeants. Dans les Cahiers de prison, Gramsci en fera la démonstration. Certes, nous avons montré que le parti était comparé à une armée mais, en précisant la distinction entre l'armée bourgeoise et l'armée prolétarienne. Si l'on ne tient pas compte de cet aspect, la nature "militaire" du parti devient inacceptable parce que n'est pas considérée la base de l'organisation, soit les classes sociales de sorte qu'il semble que le parti révolutionnaire perpétue ces classes alors qu'il n'en représente qu'une. La hiérarchie qui ne repose plus sur ces critères de classes, reflète les divers niveaux de conscience. Si l'on ne tient pas compte non plus du principe fondamental du centralisme démocratique, la comparaison s'accorde avec l'armée bourgeoise mais non avec l'armée prolétarienne. Elle s'accorde aussi avec la conception de Bordiga où la direction autoritaire va de haut en bas sans que le mouvement soit aussi inverse.

Selon certains auteurs tels Bates²⁶², Joll²⁶³, Piccone²⁶⁴, Portelli²⁶⁵, entre autres, la notion gramscienne du parti n'est aucunement léniniste. Pour Bates²⁶⁶, Gramsci conçoit le parti bolchévique comme une

262 Bates, T.R., "Gramsci and Soviet Experiment in Italy", Societas, v. 4, no 1, 1974: 39-54.

263 Joll, James, Gramsci, Glasgow, Fontana/Collins, 1977, p. 17-54.

264 Piccone, Paul, "Au-delà de Lénine et de Togliatti le marxisme de Gramsci", l'Homme et la Société, no 39-40, janvier-juin 1976: 167-189.

265 Portelli, Hugues, "Jacobinisme et anti-jacobinisme de Gramsci", ibid.

266 Bates, T.R., op. cit., p. 49.

élite caractérisée par sa responsabilité, sa discipline et sa conscience de classe. Toutefois, la tentative de Gramsci d'établir un lien entre une élite et la démocratie aboutit à une "formule dualiste". Pour Joll, quoique Gramsci ait misé sur la "participation des masses aux décisions politiques du Parti"²⁶⁷ et quoiqu'il ait inséré cette participation dans un processus dialectique entre dirigeants/dirigés, il n'a pas réussi à résoudre les "problèmes théoriques et pratiques". C'est-à-dire qu'il y avait contradiction entre la nécessité d'une direction et d'une discipline avec la participation des masses. Malgré leurs affirmations, Gramsci ne conclut pas sur cette question avec une "formule dualiste". Pour eux, ces deux notions, l'élite et la démocratie, ne peuvent coexister car l'élite représente la partie la plus avancée idéologiquement et surtout la partie privilégiée, d'où l'incompatibilité des deux termes. Si, pour Gramsci, l'élite est aussi la partie la plus consciente, ses privilèges se distinguent de ceux envisagés par ces auteurs. En effet, l'élite est l'avant-garde qui s'engage à donner son temps pour la révolution, à prendre plus de responsabilités, ce qui serait alors l'équivalent non de privilèges mais de "sacrifices", selon Gramsci. Par conséquent, cette conception dialectique et non dualiste intègre les deux termes grâce au centralisme démocratique. Contrairement à Karebel²⁶⁸, la solution ne réside pas dans "la liquidation du parti" qu'il attribue sans fondement d'ailleurs à Gramsci mais bien dans la nécessité d'un parti fondé sur les principes marxistes-léninistes.

267 Joll, James, op. cit., p. 9.

268 Karebel, J., op. cit., p. 146.

Pour Piccone²⁶⁹, il n'y aurait aucun rapport entre Lénine et Gramsci. Pour Portelli²⁷⁰, à cette époque, Gramsci est essentiellement anti-jacobin comme l'est la Révolution de 1917. Par conséquent, Gramsci rejetterait la théorie léniniste du parti et souscrirait à la thèse sorélienne. Il faut préciser toutefois que Portelli tente d'opposer le sens donné au jacobinisme par Lénine et par Gramsci, dans des citations où le premier parle de la classe prolétarienne comme classe révolutionnaire luttant pour le socialisme alors que le deuxième parle de Fanny Kaplan, "fille spirituelle du jacobinisme français". Partant de cette distinction inadéquate, Portelli s'efforce de montrer l'anti-jacobinisme de Gramsci mais ne tient absolument pas compte qu'il s'agit ici du jacobinisme français qui représente donc la révolution bourgeoise et en opposition, pour Gramsci, à la révolution russe, révolution socialiste. En ce sens, celui-ci rejoint Lénine par la composition de classes de la révolution et par l'objectif, le socialisme. Quant au sorélisme de Gramsci, il ne serait valable que si Gramsci rejetait non seulement la théorie léniniste du parti mais toute nécessité du parti. Ce que Gramsci ne fait pas et Portelli en convient en comparant la conception gramscienne du parti à celle de Rosa Luxemburg dans le but de mettre en évidence l'opposition de la première au parti bolchévique. Selon Portelli, autant Rosa Luxemburg que Gramsci auraient montré que la dictature de l'Etat russe coïncide avec la dictature du parti. Gramsci ne partage pas cette opinion et attire l'attention sur le fait que l'organisation

269 Piccone, Paul, op. cit., p. 184.

270 Portelli, Hugues, op. cit., p. 31-32 et p. 34.

du parti étant semblable à celle de l'Etat ouvrier et paysan, il ne faut pas confondre l'un avec l'autre (cf. p. 83-84 de ce chapitre). Pour- suivant son analyse, Portelli affirme que de 1922 à 1926, Gramsci

reconnaît à présent la nécessité de "chefs", d'une direc- tion centralisée, d'un parti discipliné qui exercent la dictature de la classe²⁷¹.

Portelli présente une superposition de deux dictatures -- celle de la classe et celle du parti -- alors que Gramsci voit dans le parti, l'avant- garde de la classe qui conduit à la conquête de l'Etat et à l'instaura- tion du socialisme mais sans devenir lui-même l'Etat. Portelli reconnaît, toutefois, le léninisme de Gramsci à partir de 1922 sur la "direction centralisée" et la discipline.

Face à ces analyses, s'opposent celles de Christine Buci- Glucksmann²⁷², John M. Cammett²⁷³, Alfonso Leonetti²⁷⁴, Massimo Salvadori²⁷⁵, Palmiro Togliatti²⁷⁶ et Luciano Gruppi²⁷⁷ (qui voit la for- mulation léniniste vers 1923 et voit en Gramsci, "le continuateur de la pensée léniniste"²⁷⁸). Pour Buci-Glucksmann²⁷⁹, le léninisme de Gramsci

271 Idem, ibid., p. 34.

272 Buci-Glucksmann, Christine, op. cit.

273 Cammett, John M., op. cit.

274 Leonetti, Alfonso, op. cit.

275 Salvadori, Massimo, op. cit.

276 Togliatti, Palmiro, Le parti communiste italien, Paris, Maspero, 1961.

277 Gruppi, Luciano, op. cit.

278 Idem, ibid., p. 45.

279 Buci-Glucksmann, C., op. cit., p. 147.

prend racine dans la "théorie de la révolution", la "théorie de l'impérialisme" et la "théorie du parti d'avant-garde". Pour Cammett, ce qui distingue Lénine et Gramsci, c'est l'accent mis par ce dernier sur le "volontarisme dans son analyse du parti politique"²⁸⁰. Ce volontarisme attribué à Gramsci par plusieurs auteurs ne tient pas si l'on se réfère à la définition même que Gramsci donne à la volonté (cf. p. 69 de ce chapitre) et si l'on se réfère à la définition de Marx du volontarisme:

A la place de la conception critique, la minorité met une conception dogmatique, et à la place de la conception matérialiste, une conception idéaliste. Au lieu des conditions réelles, c'est la simple volonté qui devient la force motrice de la révolution²⁸¹.

Nous croyons que la conception gramscienne du parti était bien fondée sur les conditions réelles de l'Italie et sur la théorie marxiste-léniniste. La volonté est concrète pour Gramsci et se forme dans la lutte par les organisations de classe dont le parti. C'est en ce sens que porte l'analyse de Leonetti²⁸² qui montre l'importance accordée par Gramsci à l'éducation communiste par le parti de sorte que par elle seule la volonté ne peut ni suffire, ni être la "force motrice de la révolution".

Pour Togliatti et Salvadori,

dans son action, le parti doit refléter la signification historique générale du marxisme et le fait qu'il est la philosophie révolutionnaire des masses²⁸³.

280 Cammett, J.M., op. cit., p. 196.

281 Marx, K., Engels, F., Le parti de classe, ibid., tome 2, p. 88.

282 Leonetti, A., op. cit., p. 93.

283 Salvadori, M., op. cit., p. 140.

Ce qui indique la nécessité du parti et la nécessité de se baser sur le marxisme et sur l'analyse objective de la situation pour être reconnu par les masses comme parti et comme guide. A cette nécessité se joint celle d'une préparation idéologique et militaire. Les conseils d'usines sont parmi les instruments qui doivent réaliser cette tâche à la base, pour Gramsci.

La question du rôle et de l'importance des conseils d'usines par rapport au parti débattue encore aujourd'hui, suit essentiellement deux voies -- la première considère que les conseils primaient sur le parti et qu'avec leur échec, Gramsci a compris le besoin d'un parti fortement discipliné qui dirigerait les activités révolutionnaires, et la deuxième voit la primauté accordée au parti. Dans la première ligne, il faut distinguer entre a) ceux (J. Cammett, M.A. Macciocchi, Mihaly Vajda²⁸⁴, etc.) qui croient que le conseil était, pour Gramsci, un concept "libertaire" b) de ceux (cf. p. 135) qui s'opposent à cela mais voient l'emphasis mise sur les conseils au détriment du parti. a) En effet, pour Cammett, l'approche volontariste de Gramsci défend l'autonomie des conseils par rapport au parti qui devient nécessaire dans cette conception qu'après leur échec. Pour Macciocchi et pour Vajda²⁸⁵, c'est l'approche luxemburgiste de Gramsci qui caractérise sa conception du rapport conseils/parti. A la spontanéité du mouvement se sont liés les "fondements de tous les principes de l'auto-gouvernement"²⁸⁶ et le parti ne devient

284 Vajda, Mihaly, op. cit.

285 Idem, ibid., p. 155.

286 Macciocchi, M.-A., op. cit., p. 161.

primordial qu'après l'échec. Alors que le consensus des masses s'obtient à travers les conseils, le parti, une fois "prioritaire" est réduit à un "centre unificateur".

Pour nous, Gramsci n'identifie pas le mouvement turinois à la conception luxemburgiste. La spontanéité, chez Gramsci, représente un niveau de conscience primaire qui doit être éduquée et qui l'a été dans ce mouvement grâce à L'Ordine Nuovo, au journal et au groupe. Selon Macchiocchi, la spontanéité, pour Gramsci, est le "moyen de passer par-dessus les appareils bureaucratiques et hiérarchiques du syndicat et du parti"²⁸⁷. Cependant, cette approche confond la critique gramscienne du bureaucratisme avec les moyens à suivre pour le dépasser et l'éviter ultérieurement. Un des moyens fondamentaux est l'éducation communiste pour élever le niveau de conscience afin que la base puisse contrôler les dirigeants. Et dans le parti, le centralisme démocratique par opposition au centralisme bureaucratique assure la "correction des masses et des chefs". Quant à la hiérarchie, Gramsci se réfère à une hiérarchie de classe et ne les rejette pas toutes mais celles qui engendrent la bureaucratie et conduisent à la séparation des masses et des dirigeants. Par conséquent, pour lui, le problème ne peut se réduire à la spontanéité mais plutôt à une question d'organisation dont les formes (celles des conseils et du parti), associées à des principes fondamentaux et à une idéologie propre, montrent le dépassement de ce niveau pour une action consciente permettant le contrôle de l'application des principes et des décisions. Malgré l'isolement du mouvement turinois du Parti socialiste

287 Idem, ibid., p. 62.

italien sauf pour la section locale de Turin, c'est comme membre du parti que le groupe de L'Ordine Nuovo luttait en sa faveur. Gramsci écrivait alors aux ouvriers de lire le journal, de le considérer et "d'en tirer le meilleur parti". Ce qui signifiait qu'à partir de leur expérience, étudier les conseils d'usines proposés par L'Ordine Nuovo et de les mettre en pratique de façon créative. Et c'est justement cette façon créative qui constitue, pour Gramsci, "l'émanation spontanée de la masse qui se gouverne elle-même"²⁸⁸ où la spontanéité n'est pas celle de Rosa Luxemburg, laissée à l'arbitraire/mais celle guidée par la théorie pour créer dans la pratique un mouvement conforme aux aspirations et intérêts de la classe prolétarienne.

b) Quant à la primauté accordée au parti, après l'échec des conseils d'usines, en plus des auteurs ci-haut mentionnés, partagent cette opinion, Joseph Femia²⁸⁹, L. Gruppi²⁹⁰, J. Joll²⁹¹, J. Karebel²⁹², J.-M. Piotte²⁹³, H. Portelli²⁹⁴, Predrag Vranicki²⁹⁵, etc. Femia souligne que

²⁸⁸ Idem, ibid., p. 62.

²⁸⁹ Femia, Joseph, "Hegemony and consciousness in the Thought of Antonio Gramsci", Political Studies, Vol. XXIII, no 1, March 75: 29-48:

²⁹⁰ Gruppi, L., op. cit.

²⁹¹ Joll, J., op. cit.

²⁹² Karebel, J., op. cit.

²⁹³ Piotte, J.-M., op. cit.

²⁹⁴ Portelli, H., "Gramsci et les élections", Les Temps Modernes, no 343, février 1975: 999-1018.

²⁹⁵ Vranicki, Predrag, "Antonio Gramsci et le sens du socialisme", Praxis, 3, no 3 (1967): 323-327.

dans les années 1950, eurent lieu de nombreuses discussions sur l'importance et la place des conseils et du parti selon Gramsci. Il ajoute,

this politically inspired debate had an element of futility, for it is undeniable that Gramsci accentuated the councils in his L'Ordine Nuovo period, and the Party thereafter²⁹⁶.

Il semble que la seule affirmation de Femia suffise à fonder la véracité de son interprétation et à rendre futile toute discussion. Pour Gruppi, les conseils devaient servir à rénover le Parti socialiste tout en gardant leur autonomie. Pour Joll, les conseils sont une "école révolutionnaire" et un moyen "d'action révolutionnaire". Cependant, l'unité de la théorie et de la pratique est difficile, pour lui, à concevoir et ces deux définitions demeurent, pour Joll, contradictoires. Pour Karebel, seuls les conseils peuvent conduire à la révolution et la nature du parti est secondaire. Piotte considère avant tout que l'accent a été mis sur les conseils. Portelli voit dans le conseil "l'organe central" et affirme que Gramsci s'isolait de ceux qui croyaient que le parti était "l'instrument primordial de la lutte politique"²⁹⁷. Vranicki s'appuyant sur le fait que le conseil est "la première cellule" de l'Etat socialiste, croit aussi que la primauté est accordée au conseil.

Vranicki semble confondre la "première" cellule avec le sommet alors que Gramsci parle toujours de cellule de base de la démocratie ouvrière dont la hiérarchie supérieure est constituée par le parti. Tous partagent le point de vue selon lequel la problématique du parti devient centrale après l'échec des conseils d'usines où Gramsci opte en faveur

296 Femia, J., op. cit., p. 40.

297 Portelli, H., op. cit., p. 1005.

de la bolchévisation du parti, en 1924, suivant ainsi l'Internationale. Il faut préciser que ces auteurs ne tiennent pas compte de l'adhésion de Gramsci au Parti socialiste italien dès 1913, donc bien avant la formation des conseils et que sa critique à l'endroit du parti montre son intérêt profond pour lui. L'article de Gramsci, "Pour une rénovation du Parti socialiste" (L'Ordine Nuovo, 8 mai 1920), approuvé par Lénine, indique que les conseils ne sont pas des organisations isolées du parti, qu'ils devaient servir à rénover le Parti socialiste italien et à servir de base au parti pour la transformation radicale de la société et de base à l'Etat ouvrier. Depuis le début de ses écrits, Gramsci avait montré la nécessité d'un parti révolutionnaire comme avant-garde de la classe. Il expliquera dans une lettre en 1924 les raisons objectives et subjectives qui ont empêché la scission de la fraction communiste du Parti socialiste italien dès la période ordinoviste. Cette scission, Gramsci considérait qu'elle aurait permis la réorientation politique des masses en obtenant leur appui par le mouvement des conseils d'usines. Il ne faut pas confondre, à notre avis, l'intérêt immédiat de Gramsci de traduire les soviets en Italie pour répondre aux besoins concrets des ouvriers avec la primauté qui leur serait accordée du point de vue organisationnel. Il ne faut pas confondre, ni mêler non plus la critique du Parti socialiste italien avec la relation conseils/parti. De plus, Gramsci qui possédait une connaissance profonde de l'histoire et une grande capacité de prévision historique, était convaincu de la nécessité d'un parti révolutionnaire et l'avait démontré avant la période ordinoviste.

La deuxième interprétation est représentée par C. Buci-Glucksmann²⁹⁸, Nicola Badaloni²⁹⁹, R. Guiducci³⁰⁰, A. Leonetti³⁰¹, R. Rossanda³⁰², M. Salvadori³⁰³, P. Togliatti³⁰⁴, Jean-Marie Vincent³⁰⁵, Stephen White³⁰⁶, etc. Buci-Glucksmann s'oppose tout d'abord à Robert Paris qui situe les conseils "aux antipodes du léninisme" et à ceux qui les opposent aux syndicats et au parti³⁰⁷. Mais, pour elle, Gramsci demeure prisonnier d'une conception pédagogique³⁰⁸ du parti qui implique confondre le parti comme guide des masses avec les masses elles-mêmes qui font la révolution (sur ce point, voir notre analyse p. 87-88). Pour Badaloni, la problématique gramscienne des conseils comprend une influence sorélienne et une influence bolchévique. Le rapport conseils/parti est déterminé par le "problème du pouvoir" c'est-à-dire "organiser

298 Buci-Glucksmann, C., op. cit., p. 187.

299 Badaloni, Nicola, op. cit.

300 Guiducci, R., op. cit.

301 Leonetti, A., op. cit.

302 Rossanda, R., "De Marx à Marx", Les Temps Modernes, 25 (282), janvier 70: 1025-1042.

303 Salvadori, M., op. cit.

304 Togliatti, P., op. cit.

305 Vincent, Jean-Marie, Fétichisme et société, Paris, Editions Anthropos, 1973, p. 281-298.

306 White, Stephen, "Gramsci and the Italian Communist Party", Government and Opposition, 7(2), Spring 72: 186-205.

307 Buci-Glucksmann, C., op. cit., p. 187.

308 Idem, ibid., p. 202.

toute la masse des travailleurs italiens en une hiérarchie qui culmine dans le Parti" (Gramsci)³⁰⁹. Selon Guiducci, la nécessité du parti s'explique par le fait que les conseils ne sont pas le "produit d'une évolution linéaire des formes organisatives de la classe ouvrière"³¹⁰ mais sont des "instruments organiques"³¹¹. Selon Leonetti qui était l'un des membres du groupe ordinoviste, les conseils avaient pour "moteur" L'Ordine Nuovo. Le parti gardait la même importance qu'avant le mouvement pour Gramsci et pour le groupe. En cela, il s'oppose catégoriquement à toute accusation d'anarcho-syndicalisme. Pour Rossanda, les conseils étaient des instruments devant faire croître le parti qui demeurait prioritaire. Suivant Salvadori, les conseils sont une structure de masse qui nécessitent le parti pour sortir victorieux mais en autant que ce dernier saisisse les "raisons historiques" du mouvement des masses et s'en porte responsable en l'éduquant et le guidant. Ainsi, selon lui,

toute l'analyse que Gramsci conduit dans les années 1919-1920 sur la fonction du parti s'appuie sur la thèse: sans une direction révolutionnaire juste et sans la direction d'un parti révolutionnaire cohérent le mouvement de lutte des masses ne peut atteindre la victoire, même dans des conditions objectivement favorables³¹².

Togliatti laisse entendre dans le même sens que Gramsci et le groupe n'ont pas négligé le parti par rapport aux conseils mais n'ont pas pu prendre la direction du Parti socialiste italien et celle des syndicats, ce qui

309 Badaloni, N., op. cit., p. 111.

310 Guiducci, R., op. cit., p. 118.

311 Idem, ibid., p. 116.

312 Salvadori, M., op. cit., p. 139.

aurait permis de coordonner l'action révolutionnaire et "dominer la vie politique nationale"³¹³. Pour Vincent, Gramsci ne partageait pas les thèses anarcho-syndicalistes. Il prônait la "nécessité d'une action consciente" qui pouvait être atteinte par les conseils comme organisations préparant idéologiquement et liés au parti qui "était le canal obligatoire des batailles politiques majeures ..."³¹⁴. Selon White, (the party) represented a specialized educative function, a self-conscious part of the broader workers' movement, to which it remained organically linked ...³¹⁵

Ce qui ressort de ces analyses, c'est l'opposition entre une conception "libertaire" du mouvement des conseils d'usines et une conception centrée sur la direction consciente d'une initiative ouvrière dont la spontanéité fut éduquée par L'Ordine Nuovo. Le parti, pour Gramsci, doit être l'avant-garde de tout mouvement des masses, ce que le Parti socialiste italien n'a pas su être, non plus le Parti communiste italien sous la direction sectaire de Bordiga lors du mouvement anti-fasciste des Arditi del popolo (1921). Par conséquent, la tâche de bolchévisation des partis communistes confiée par l'Internationale en 1924 n'ajoutait pas d'éléments théoriques nouveaux à la conception gramscienne du parti. Ce que Gramsci reconnaissait dans cette tâche c'est l'urgence de mettre fin à la contradiction existant entre la pratique du parti (d'abord socialiste, puis communiste) et la théorie, entre cette pratique et ce qu'il croyait

313 Togliatti, P., op. cit., p. 48.

314 Vincent, J.-M., op. cit., p. 293.

315 White, Stephen, op. cit., p. 193.

qu'un parti devait être. En ce sens, sa notion du parti ne différait (et n'avait différé) nullement du parti marxiste-léniniste. La tâche immédiate consistait donc à concrétiser la bolchévisation du parti, à mettre en pratique sa propre conception. La lutte pour la formation du nouveau groupe dirigeant qui avait commencé à Vienne, de l'intérieur du parti et non imposée par l'Internationale, comportait déjà cette nécessité de bolchévisation du parti. La nature du parti, dans la conception gramscienne, n'avait donc guère changé. La différence fondamentale qui surgit dans les années 1923-1926, est la stratégie du parti en fonction de la problématique de l'hégémonie du prolétariat.

La stratégie consistait désormais à la "guerre de position" où le terrain de la lutte idéologique était à conquérir, en se basant sur la lutte économique-politique dans les conseils d'usines alliés aux conseils de paysans. La lutte hégémonique devait permettre de s'allier les intellectuels traditionnels de sorte que l'Etat perde le consensus des masses qui, guidées par le parti communiste, pourraient briser le bloc historique existant par le "renversement de la praxis".

La lutte pour l'hégémonie exige une conception du monde qui corresponde à la réalité et qui réponde aux aspirations de la classe ouvrière et paysanne. Pour Gramsci, le pré-requis de la lutte consiste à apprendre le marxisme ou la philosophie de la praxis.

Conclusion

Nous avons montré dans ce chapitre que, pour Gramsci, le parti politique n'est pas une entité métaphysique mais bien une organisation

concrète reflétant les intérêts de classe par son orientation idéologique inscrite dans un programme "vivant", "clair et précis". La tactique et la stratégie s'élaborent en fonction de ce programme qui repose sur la situation réelle.

Les tâches du parti révolutionnaire consistaient, pour Gramsci jusqu'au mouvement turinois des conseils d'usines, surtout à organiser, à susciter de nouvelles formes organisationnelles. L'échec des conseils d'usines mettait, sans aucun doute, en cause la direction du Parti socialiste italien mais il mettait en évidence le besoin d'éduquer "communistement" les masses lié à celui de l'organisation nationale. La période de L'Ordine Nuovo (1919-1920) contient les principaux thèmes développés ultérieurement dans les Cahiers de prison. Parmi eux, il faut signaler a) celui de la méthodologie marxiste-léniniste pour une analyse des conditions objectives et comme fondement de la prévision historique; b) celui de l'analyse de l'Etat où les indications sur les deux niveaux étatiques -- la société politique et la société civile (où se fait la lutte entre les partis politiques) -- sont fournies; c) celui des moyens organisationnels nécessaires pour réaliser les objectifs. Le parti est l'"agent conscient" du processus révolutionnaire qui doit conquérir la direction des syndicats à l'aide de la préparation idéologique qui s'accomplit dans les conseils d'usines et les conseils de paysans. En posant les conseils à la base de l'Etat socialiste, Gramsci formule une voie vers le dépérissement de l'Etat et affirme le lien dialectique entre l'économique et le politique; d) le thème de l'alliance des ouvriers et des paysans, du Nord et du Sud de l'Italie qui devient en 1923, la stratégie du parti que Gramsci expose dans la Question méridionale en 1926 et

qu'il reprend en prison.

Le parti est l'organisation principale qui doit diriger en fonction des besoins des masses et en fonction de leur élévation du niveau de conscience. La direction s'inscrit dans un rapport dialectique entre les dirigeants et les dirigés ou dans la "dialectique masses/intellectuels". Pour Gramsci, le parti doit unir les masses et coordonner les activités révolutionnaires. Il n'est pas extérieur aux masses; il en est une partie intégrante. Tous ces éléments, des principes fondamentaux à la conception du monde unique du prolétariat, la philosophie de la praxis jusqu'à la stratégie, la "guerre de position", en font un tout "organique" répondant aux véritables intérêts et besoins de la classe ouvrière et paysanne.

Dans les autres écrits de 1921 à 1926, à partir de la fondation du Parti communiste italien, Gramsci met l'accent sur le besoin d'organiser et celui d'éduquer. Dans les Cahiers de prison, il affirmera qu'une organisation n'existe pas sans les intellectuels et que les intellectuels sans organisation ne peuvent influencer de façon décisive sur les masses. Marx écrivait à ce propos que

la philosophie trouve dans le prolétariat ses armes matérielles comme le prolétariat trouve dans la philosophie ses armes intellectuelles³¹⁶.

C'est pourquoi il est essentiel que le prolétariat ait ses propres intellectuels ou "intellectuels organiques" et qu'il réussisse, grâce au parti, à attirer dans ses rangs les intellectuels afin de "briser le

316 Marx, K., Critique du droit politique hégélien, Paris, Editions sociales, 1975, p. 222.

bloc agraire" (du sud de l'Italie) et créer un nouveau bloc historique. Pour cela, il faut une "réforme intellectuelle et morale" qui doit passer par la philosophie de la praxis. La formation de la conscience se réalise dans la praxis mais aussi dans "l'étude du marxisme", affirme l'auteur. C'est pourquoi nous centrerons, au deuxième chapitre, l'attention sur la philosophie de la praxis, selon Gramsci.

CHAPITRE II

ASPECTS ESSENTIELS DE LA PHILOSOPHIE DE LA PRAXIS D'ANTONIO GRAMSCI

Introduction

Nous allons présenter un aperçu des aspects essentiels de la philosophie de Gramsci à travers les catégories suivantes v.g. : la philosophie de la praxis, l'idéologie, la religion, le sens commun et le folklore. Ces concepts généraux nous permettront de saisir la totalité de la pensée gramscienne sans toutefois alourdir le texte de considérations trop éloignées à la notion du parti. C'est en ce sens que leur analyse sera faite afin d'éclaircir suffisamment les fondements théoriques de cette conception. Leur signification nous conduira vers la notion d'intellectuels, porteurs et théoriciens d'une conception du monde propre à chaque classe sociale et véhiculée entre autres par les partis politiques. C'est pourquoi

il faut mettre en relief l'importance et la signification que revêtent dans le monde moderne les partis politiques quant à l'élaboration et la diffusion des conceptions du monde, dans la mesure où ils élaborent pour l'essentiel l'éthique et la politique qui sont conformes à celles-ci c'est-à-dire où ils fonctionnent pour ainsi dire comme des "expérimentateurs" historiques de ces conceptions¹.

Si les conceptions du monde servent à comprendre l'"éthique et la politique" des partis politiques parce qu'elles sont le guide, l'appui théorique, de même les partis en fonctionnant "comme "expérimentateurs" historiques de ces conceptions", servent à montrer l'adéquation de ces dernières à la réalité sociale. Les partis ne peuvent exister sans conception du monde puisque leur formation naît du mouvement historique. Par

1 Gramsci, A., Cahiers de prison, ibid., p. 186.

conséquent, il est essentiel de connaître dans la notion du parti, la conception du monde qui la sous-tend.

Ce deuxième chapitre se propose ainsi de montrer que l'approche gramscienne réside dans la nécessité pour le parti communiste de posséder une pensée propre, indépendante de la classe sociale dominante, épurée de toutes "scories" idéalistes et basée sur les besoins réels des masses.

C'est-à-dire que

la conception dualiste de l'"objectivité du monde extérieur" que les religions et les philosophies traditionnelles devenues "sens commun" ont inculqué au peuple ne peut être extirpée et remplacée que par une nouvelle conception qui apparaisse intimement liée à un programme politique et à une conception de l'histoire que le peuple puisse reconnaître comme l'expression de ses nécessités vitales².

Le programme politique est directement établi en fonction des objectifs mais il doit être lié à la conception du monde qui contribue à la formation de la conscience des masses parce qu'elle reflète le réel et exprime leurs aspirations et leurs besoins. C'est donc cette conception que nous allons étudier d'après les textes mêmes de Gramsci.

Les écrits de la période 1926-1937 constituent une oeuvre immense par sa diversité, sa complexité et sa profondeur. Pertinente et précise, la pensée philosophique de Gramsci demeure fragmentaire. Par conséquent, ne prenant pas la forme d'un traité systématique, il s'agit de dégager les catégories fondamentales et de les exposer le plus rigoureusement possible. En ce sens, nous allons considérer les trois centres principaux

2 Idem, ibid., p. 97. Marx affirme en ce sens que "Les révolutions ont en effet besoin d'un élément passif, d'une base matérielle. La théorie ne se réalise jamais dans un peuple que dans la mesure où elle est la réalisation de ses besoins". Marx, K., Critique du Droit politique hégélien, Paris, Editions sociales, 1975, p. 206.

qui forment l'essentiel de la pensée de Gramsci, soit a) la problématique de la philosophie de la praxis; b) celle des intellectuels et, c) celle de la révolution qui marque l'importance accordée par Gramsci aux objectifs du parti communiste, plus précisément à leurs conditions et à leurs moyens de réalisation. Les deux premières réflexions bien qu'actualisées par les événements, découlent en grande partie, de l'attitude critique gramscienne envers les écrits de Benedetto Croce (1866-1952) ainsi qu'envers ceux de Giovanni Gentile (1875-1944).

Gramsci relève, dans ses "points de repère pour un essai sur Benedetto Croce", l'étude critique des différents thèmes abordés par ce dernier tels la philosophie, l'histoire, la religion, la culture, la liberté, l'hégémonie, l'Etat, les intellectuels, le parti, etc. Toutefois, cette étude est entreprise sous l'angle de la "dialectique spéculative", selon Gramsci puisque Croce rejette le marxisme, quoique forcé par son opposition à la "philosophie de l'acte pur" de Gentile à devenir plus réaliste. A cet égard, soulignons l'intérêt gramscien porté particulièrement à Croce plutôt qu'à Gentile. L'influence mondiale de Croce et son révisionnisme incitent Gramsci à le contester dans les Cahiers de prison à partir du matériel même du philosophe idéaliste italien et en s'appuyant sur le matérialisme dialectique et historique pour le dépasser. Ceci se fera d'autre part, par la mise en évidence, par Gramsci, des traits communs existant entre a) Croce et Proudhon: l'auteur considère Croce le "vivant" de Proudhon et souligne qu'ils partagent la "dialectique spéculative". Nous allons indiquer, cependant, les distinctions que Gramsci relève à cet égard; b) entre Sorel et Croce: puisque Sorel se disait disciple de Proudhon et qu'il l'est devenu de Croce, Gramsci va

s'y opposer sans équivoque et, c) entre Croce et Bernstein: celui-ci avait écrit à Sorel qu'il avait été inspiré par Croce de façon déterminante. La réfutation du "système philosophique" crocien se réalisera aussi à travers ces penseurs.

La position théorique de Croce et sa position pratique -- en tant qu'"homme de parti" -- vont contribuer au développement de la pensée gramscienne. Et cela, en fonction d'un but spécifique et primordial de l'auteur qui se propose de faire une critique de l'idéalisme philosophique italien sous forme d'un "Anti-Croce" et d'un "Anti-Gentile" tout comme l'"Anti-Dühring" d'Engels³. Les fondations d'un tel projet ont été émises bien que la construction systématique n'ait pas été complétée. Cependant, les écrits de prison fournissent tous les éléments essentiels à sa compréhension. De même certains articles d'avant la prison dont un en particulier daté de 1918 et intitulé: "Révolution contre le Capital", annonçaient la critique gramscienne fondamentale contre les interprétations positivistes, dogmatiques, révisionnistes du matérialisme dialectique et historique⁴. Ainsi, l'intention de Gramsci (de 1926 à 1937) est de dépasser ces conceptions par la philosophie de la praxis et de rétablir le fondement réel de la vérité⁵ qui est contenue non dans le "savoir

³ "... un Anti-Croce ..., pourrait avoir la même signification et la même importance que l'Anti-Dühring ...". Gramsci, A., op. cit., p. 40.

⁴ Contrairement, par exemple, à Robert Paris qui qualifie cet article d'idéaliste, dans l'"Introduction" de Gramsci, A., Ecrits politiques I, ibid., p. 28, Christine Buci-Glucksmann, op. cit., p. 149, conclut dans le même sens que nous.

⁵ La vérité surgit de la praxis, pour Gramsci et non comme l'affirme Macciocchi, du "débat". Macciocchi, M.-A., op. cit., p. 191.

livresque", selon l'auteur, mais bien dans la "pratique révolutionnaire".

I. La philosophie de la praxis comme catégorie centrale

1. Caractérisation et origine de ce terme

La philosophie de la praxis (du mot grec praktikos: actif) désigne l'unité dialectique et non l'identité de la théorie et de la pratique, l'unité "organique" (Gramsci) de l'historique et du philosophique et de ces derniers à la politique. La primauté de ce processus est accordée à la praxis dont la signification gnoseologique exprime l'adoption de la position matérialiste unie à la dialectique et envisagée historiquement, ce qui lui confère son caractère scientifique. Elle montre ainsi l'unité du matérialisme dialectique et du matérialisme historique en ce sens que la philosophie de la praxis considère la dialectique partie intégrante du monde objectif et de la connaissance humaine et qu'elle emploie la logique dialectique pour étudier le développement de la réalité.

Le choix du terme "philosophie de la praxis" trouve toute sa signification dans la "XI^e thèse sur Feuerbach" de Marx à laquelle Gramsci se réfère et qui affirme le dépassement de la contemplation théorique et de l'"interprétation" du monde par la praxis c'est-à-dire par les aspects de l'activité humaine caractérisés par la modification et la transformation de la nature et de la société. La praxis embrasse en plus de la production matérielle, la connaissance, la pensée et les visions du monde. Si l'activité pratique constitue le mode d'être de toute société, l'activité théorique constitue le mode de fonctionnement de la conscience sociale. L'activité théorique qui est le processus cognitif de la réalité,

est indissolublement reliée à la praxis puisque la vérité des connaissances se confirme ou se rejette à travers la transformation pratique du monde. Toutefois, il ne faut pas confondre la praxis ou activité pratique avec le pragmatisme (du mot grec pragma, tos: action) qui est le courant philosophique anglo-saxon, dérivé du positivisme et qui considère "l'utilité pratique" comme le seul critère de vérité. Malgré la ressemblance externe et superficielle entre les deux termes, il y a une opposition radicale et profonde entre le pragmatisme et le matérialisme dialectique et historique ou la philosophie de la praxis⁶.

Ce choix n'est donc pas arbitraire, ni aléatoire, ni strictement dû aux conditions de la prison, notamment la censure. Il implique fondamentalement l'orientation philosophique, idéologique et politique de

6 "Le réel (pour le pragmatisme) est quelque chose de plastique et informe, sans structure fixe et sans lois objectives propres ... Le pragmatisme, donc, entend la pratique de façon tout à fait subjective, c'est-à-dire, non pas comme une transformation des choses orientée vers un but sur la base de leurs propres lois et propriétés, mais comme une construction volontaire, voire arbitraire, de la réalité et de la vérité.

Dans son approche gnoséologique, le pragmatisme nie la possibilité d'une connaissance objectivement vraie et catalogue toute théorie, tout système de conception du monde, comme des constructions subjectives, considérées comme vraies seulement par son degré d'utilité (utilitarisme pragmatique). Le vrai est donc identifié au pratique-utile (useful).

De cette façon, le pragmatisme admet une pluralité de vérités et arrive à un pluralisme global (gnoséologique, éthique et social) qui lui permet, en dernière instance de fonder théoriquement l'arbitraire sans limites. En partant de ces principes il est donc possible de justifier n'importe quel type de politique selon son degré de "succès" ("machia-vélisme pragmatiste"). Unie à la notion de pluralisme global, le pragmatisme exalte l'individualisme sans bornes". Ruda, O.J., Lexique philosophique-scientifique, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1977, p. 124-125.

Gramsci qui puise cette expression chez le grand philosophe marxiste italien Antonio Labriola⁷.

Cette "philosophie concrète et historique"⁸ démontre l'"historicité" de la philosophie, sa "praticité" car l'histoire de la philosophie "en tant qu'histoire du processus intellectuel n'est en fait que le reflet de l'histoire de la lutte des classes et de l'histoire de la culture. Par conséquent, il est indubitable que la philosophie de la praxis doit représenter la conception du monde liée à la politique qui exprime les intérêts du prolétariat.

7. Antonio Labriola (1843-1904). "L'importance de Labriola comme interprète du matérialisme historique a été fondamentale dans la culture italienne et aussi dans l'histoire du marxisme européen. Ceci fut reconnu implicitement même par Engels avec qui il correspondait dans les années 90. La polémique que Labriola a dirigée, a été contre la confusion entre le matérialisme historique et le matérialisme métaphysique et contre sa réduction à une "philosophie de l'histoire", aussi contre les interprétations déterministes, mécanicistes et économistes et, contre le révisionnisme de Sorel pour restaurer une image correcte de la pensée de Marx et faciliter le nouveau cours théorique, politique du socialisme scientifique (Lénine, Gramsci). Pour Labriola, le marxisme est essentiellement une connaissance critique de la réalité et ceci parce qu'il est "l'entière et définitive négation de toute idéologie", c'est-à-dire "du pré-concept que les choses dans leur existence et explication répondent à une norme, à un idéal, à une manière, à un but". Pour Labriola donc, le socialisme est une aspiration pratique qui trouve dans le matérialisme historique sa propre vérité. Le matérialisme historique n'élimine pas la racine volontariste de la praxis et exclut que la classe révolutionnaire puisse exister comme une pure entité sociologique, indépendante du degré de prise de conscience des individus qui compose les groupes humains conscients et organisés. Ce sens de la "philosophie de la praxis" sera repris par Gramsci". (Voir A. Labriola, *Opere complete*, a cura di L. Dal Pane, 3 vol., Milan, 1959, 1962 (avec une importante introduction de E. Garin: "La concezione materialistica della storia", Bari, 1965; et aussi A. Labriola, *Scritti filosofici e politici*, a cura di F. Sbarberi, 2 vol. Turin, 1973). *Dizionario di Filosofia*, "Gli autori le correnti i concetti le opere", Milano, Rizzoli Editore, 1976, p. 244-245.

8 Gramsci, A., *Cahiers de prison*, *ibid.*, p. 75.

2. Le "noeud central de la philosophie de la praxis"

La défense et la revalorisation du marxisme, à la suite de la "crise" de ce dernier, entreprise par Gramsci, s'inscrit en tant que critique, dans le cadre de la tentative de Croce directement influencé par Antonio Labriola, à détruire et à dépasser cette conception unitaire du monde. Cette tentative, malgré l'affirmation crocienne d'y être parvenu, surgit surtout contre une certaine interprétation du marxisme qui le réduisait à un économisme ou selon les termes d'Engels, à un "matérialisme économique". Ce qui implique un mouvement non pas multilatéral et contradictoire mais bien unilatéral du développement de la société ainsi que le rejet de l'action de la superstructure politique et idéologique sur la structure⁹. D'où la futilité des partis politiques qui n'exercent plus aucune influence décisive dans la détermination du procès historique. Gramsci ainsi que Croce, l'un matérialiste l'autre idéaliste mais tous deux dialecticiens, s'opposent énergiquement à cette vulgaire théorie de l'évolution qui nie la dialectique elle-même¹⁰.

9 La définition gramscienne de la structure se trouve à la page 168-9 et celle de la superstructure à la page 170 de ce chapitre.

10 Cependant, que Croce refuse cette conception ne signifie pas qu'il accepte le matérialisme historique tel qu'élaboré par Marx et Engels. "Il faut se souvenir qu'au cours des dernières années du XIX^e siècle les écrits de Croce sur la théorie de l'histoire ont fourni des armes intellectuelles aux deux plus importants mouvements de "révisionnisme" de l'époque, celui d'Edouard Bernstein en Allemagne et celui de Sorel en France. Bernstein lui-même a écrit qu'il a été amené à réélaborer toute sa pensée philosophique et historique après avoir lu les essais de Croce" (p. 417). Aussi, "comme révisionniste, il a contribué à susciter le courant de l'histoire économique-juridique (...); aujourd'hui il a donné une forme littéraire à cette histoire qu'il appelle éthico-politique..." (p. 421). "En vérité, on ne voit pas pourquoi Croce croit que sa conception de la théorie de l'histoire est capable de liquider définitivement toute philosophie de la praxis. - Il est arrivé précisément qu'au moment même où Croce mettait au point cette prétendue massue, la philosophie de la praxis était, chez

Pour Gramsci, la crise du marxisme est "l'expression de la vie même qui procède par négations de négations"¹¹ car l'évolution organique de la nature, de la société et de la connaissance est dialectique¹². Par conséquent, les constructions mentales crociennes ne peuvent prétendre à la destruction du marxisme sauf du point de vue idéaliste qui voit s'effectuer les changements sociaux par les idées et non par la lutte des classes¹³.

(suite) les plus grands théoriciens modernes, élaborée dans le même sens, et que le moment de l'"hégémonie" ou de la direction culturelle était justement systématiquement revalorisé par opposition aux conceptions mécanistes et fatalistes de l'économisme. Mieux encore: on a pu affirmer que le trait essentiel de la philosophie de la praxis la plus récente tient précisément au concept historico-politique d'"hégémonie"; Gramsci, A. Lettres de prison, Paris, Gallimard, 1971, p. 422.

Remarquons toutefois une distinction fondamentale entre Croce et le marxisme et que Gramsci soulève par l'emploi et l'explication de termes différents c'est-à-dire le concept marxiste "historico-politique". "L'activité historico-politique" englobe non seulement "ce qu'en politique on appelle le moment de l'"hégémonie", du consensus, de la direction culturelle" (moment éthico-politique de Croce) mais aussi le "moment de la force, de la contrainte, de l'intervention législative et étatique ou policière". Idem, ibid., p. 422.

¹¹ Gramsci, A., op. cit., p. 94.

¹² A ce sujet, Engels affirme: "C'est donc de l'histoire de la nature et de celle de la société humaine que sont abstraites les lois de la dialectique. Elles ne sont précisément rien d'autre que les lois les plus générales de ces deux phases du développement historique ainsi que de la pensée elle-même. Elles se réduisent pour l'essentiel aux trois lois suivantes: la loi du passage de la quantité à la qualité et inversement; la loi de l'interpénétration des contraires; la loi de la négation de la négation". (Engels, F., Dialectique de la nature, Paris, Ed. sociales, 1975, p. 69).

¹³ "La véritable solution pratique de cette phraséologie, l'élimination de ces représentations dans la conscience des hommes, ne sera réalisée, répétons-le, que par une transformation des circonstances et non par des déductions théoriques". (Marx-Engels, Oeuvres choisies, "Feuerbach. L'opposition de la conception matérialiste et idéaliste", ibid., tome 1, p. 41.

Il convient donc de préciser a) la signification de l'unité de la théorie et de la praxis; b) de démontrer l'"historicité de la philosophie"; c) de distinguer brièvement certaines conceptions de la dialectique telles qu'envisagées par Gramsci et ainsi, démontrer le "noeud central de la philosophie de la praxis".

a) La signification de l'unité de la théorie et de la praxis

La philosophie de la praxis, comme "pensée de la réalité historique"¹⁴, centre son attention sur la praxis en tant que base de la théorie et en tant que critère de vérité. Dans la Dialectique de la nature, Engels montre que

c'est précisément la transformation de la nature par l'homme, et non la nature seule en tant que telle, qui est le fondement le plus essentiel et le plus direct de la pensée humaine et (que) l'intelligence de l'homme a grandi dans la mesure où il apprit à transformer la nature¹⁵.

Ce passage d'Engels est fondamental pour comprendre ce que Gramsci entend par "praxis" et par "philosophie de la praxis". En effet, un premier élément de définition de la praxis réside dans l'activité productive, soit de la modification de la nature par le travail.

L'humanité qui se reflète dans chaque individualité se compose de divers éléments: 1) l'individu; 2) les autres hommes; 3) la nature ... L'individu n'entre pas en rapport avec les autres hommes par simple juxtaposition, mais de manière organique dans la mesure où il fait partie d'organismes qui vont des plus simples aux plus complexes. De même l'homme n'entre pas en rapport avec la nature de manière simple, du fait que lui-même est nature, mais de manière active, au moyen du travail et de la technique¹⁶. Bien plus:

14 Gramsci, A., Cahiers de la prison, ibid., p. 24.

15 Engels, F., Dialectique de la nature, ibid., p. 233.

16 Qu'est-ce que la technique, pour Gramsci? C'est "l'ensemble des notions scientifiques appliquées de manière industrielle, mais aussi les instruments "mentaux", la connaissance philosophique". Gramsci, A., op. cit., p. 144.

ces rapports ne sont pas mécaniques. Ils sont actifs et conscients, c'est-à-dire qu'ils correspondent au degré plus ou moins grand d'intelligence qu'en a l'individu¹⁷.

Contrairement à l'idéalisme qui confine l'être humain à sa seule individualité en tant qu'esprit, conscience ou subjectivité et considère la matière, la nature et la société comme secondaires et dérivées, la conception gramscienne pose la matérialité de l'homme, organisme le plus complexe de la nature et le seul pensant et pose celle du reflet. "L'humanité se reflète", dit-il, "dans chaque individualité" c'est-à-dire que la réalité extérieure se reflète dans le cerveau des hommes. Cependant, le reflet n'est pas passif mais actif et ce, grâce "au travail et à la technique". Ainsi, Gramsci ne tombe pas dans le matérialisme vulgaire et linéaire, au contraire, il réaffirme la thèse d'Engels sur le rôle du travail dans l'acquisition de la conscience chez l'homme et il appuie, par conséquent, l'élaboration de Lénine de la dialectique matérialiste et plus particulièrement ici, le reflet comme un "rapport actif et conscient"¹⁸. Ceci est extrêmement important non seulement dans la formation de la personnalité mais aussi dans celle de la société. Cela permet de comprendre le deuxième élément de la définition de la praxis, formulé par Marx et Engels et repris par Gramsci, soit le "renversement de la praxis"¹⁹.

17 Idem, ibid., p. 143.

18 Etant donné l'importance fondamentale de la théorie dialectico-matérialiste du reflet et son adoption par Gramsci, nous référons le lecteur à l'Appendice I, p. 319-332.

19 Marx et Engels utilisent plus précisément l'affirmation suivante: "le renversement de la pratique des rapports sociaux concrets" qui est l'équivalent du "renversement de la praxis". Marx, K., Engels, F., Oeuvres choisies, "Feuerbach. L'opposition de la conception matérialiste et idéaliste", ibid., tome 1, p. 39.

En ce sens, le vrai philosophe est et ne peut être que le politique, c'est-à-dire l'homme actif qui modifie le milieu, en entendant par milieu l'ensemble des rapports dont fait partie chaque individu. Si l'individualité propre est l'ensemble de ces rapports, se faire une personnalité signifie prendre conscience de ces rapports, modifier sa personnalité signifie modifier l'ensemble de ces rapports²⁰.

"L'homme actif qui modifie le milieu", "le politique" qui travaille au "renversement de la praxis" s'occupe, en fait, d'une activité socio-révolutionnaire qui constitue, d'ailleurs, pour Gramsci, le "noeud central de la philosophie de la praxis". A cet égard, deux remarques peuvent être soulevées. 1) Tout d'abord, le "noeud central ..." subit un déplacement d'emphase d'Engels à Gramsci. Engels, insistant sur le développement en spirale, affirme que l'histoire de la nature et l'histoire des hommes procèdent par "bonds", par "sauts" et que c'est justement dans le passage du quantitatif au qualitatif et inversement que réside le "point nodal" de la dialectique. Par contre, due à l'évolution des sciences naturelles d'une part, et aux différentes conceptions de la dialectique qui se formaient (à partir de la dialectique hégélienne) et plus précisément, en ce qui concerne les contraires, d'autre part, Lénine établit comme "noeud" de la dialectique, l'unité des contraires. Le déplacement n'est donc pas fortuit. Il est fondé sur la nécessité d'approfondir la conception marxiste du monde en même temps que de contrer les orientations opposées qui répondaient à leur tour à une exigence pratique, celle d'éviter le "renversement de la praxis". L'unité et la lutte des contraires qui conduit au passage de la quantité à la qualité et inversement forment, en réalité, le "renversement de la praxis" en tant que la lutte des classes

20 Gramsci, A., op. cit., p. 143.

constitue la force motrice de l'histoire et comme telle mène à la transformation du monde²¹.

Cependant, "toute praxis est activité, mais toute activité n'est pas praxis"²². Dans les Thèses sur Feuerbach et tout particulièrement, à la première, Marx indique que la différence fondamentale entre le "matérialisme passé -- y compris celui de Feuerbach" et l'idéalisme consiste en ce que le premier ignore "l'activité concrète humaine, en tant que pratique"²³ et que le deuxième, quoiqu'introduisant le "côté actif", il la considère abstraitement. Par conséquent, le marxisme établit une différence de degrés entre le mouvement de la matière inorganique et organique et l'activité concrète de l'être humain qui, non seulement transforme le monde, mais développe par le reflet actif, le niveau de la conscience. C'est pourquoi toutes les activités ne sont pas praxis bien que toute praxis soit activité. Précisons ce que Marx entend par praxis.

Feuerbach veut des objets concrets, réellement distincts des objets de la pensée, mais il ne considère pas l'activité humaine elle-même en tant qu'activité objective. C'est pourquoi, dans L'Essence du christianisme, il ne considère comme vraiment humaine que l'activité théorique, tandis que la pratique n'est considérée et fixée par lui que dans sa manifestation juive sordide. C'est pourquoi il ne comprend pas

21 L'intérêt désormais suscité pour la transformation du monde amène Gramsci à élaborer des voies de la révolution prolétarienne, spécifiques aux conditions de l'Italie et des pays de l'Europe occidentale ayant des conditions semblables à celle de l'Italie et ayant donc atteint un niveau de développement supérieur à celui de la Russie de 1917. Il s'agit d'une contribution très importante au marxisme. Cf. chapitre III.

22 Sánchez Vázquez, Adolfo, op. cit., p. 153. Signalons son excellente étude de la notion de praxis.

23 Marx, K., Engels, F., op. cit., "Thèses sur Feuerbach", ibid., tome 1, p. 7.

l'importance de l'activité "révolutionnaire", de l'activité pratique critique²⁴.

Ceci rejoint la conception gramscienne de l'homme où celui-ci n'est pas considéré abstraitement mais comme un être concret dont l'activité réelle est objective. Voilà une caractéristique indispensable et qui signifie tout simplement le rejet de toute conception subjectiviste.

La formulation d'Engels, selon laquelle l'"unité du monde consiste dans sa matérialité démontrée par le long et laborieux développement de la philosophie et des sciences de la nature" contient précisément le germe de la conception juste, parce que l'on a recours à l'histoire et à l'homme pour démontrer la réalité objective.

Et

Objectif signifie toujours "humainement objectif", ce qui peut correspondre exactement à "historiquement subjectif", c'est-à-dire qu'objectif signifierait "universellement subjectif"²⁵.

Pourquoi "historiquement" et "universellement subjectif"? Pour Gramsci, il ne s'agit absolument pas d'une conception inter-subjectiviste de la réalité. Au contraire, prévoyant objections et accusations d'idéalisme, il précise:

Le concept que le matérialisme métaphysique a de l'"objectif" semble vouloir signifier une objectivité qui existe même en dehors de l'homme...²⁶

b) L'"historicité de la philosophie"

Par conséquent, la pratique devient le critère ultime de vérité dans la philosophie de la praxis puisque l'activité humaine est objective

²⁴ Idem, ibid., p. 7.

²⁵ Gramsci, A., op. cit., p. 213.

²⁶ Idem, ibid., p. 214.

et en développement historique. Et elle est objective parce que la réalité existe indépendamment de la conscience humaine qui la reflète et, parce que la vie sociale y est vue, contrairement à l'idéalisme, dans sa concrétude c'est-à-dire comme l'interrelation dynamique de l'essence et des phénomènes²⁷. L'histoire des hommes s'explique par la praxis pour Gramsci qui participe aux discussions de son époque et contribue de ce fait à l'approfondissement de la connaissance. En effet, en dégagant "la signification théorique" de la controverse entre "histoire et anti-histoire", il fait ressortir de la XI^e Thèse sur Feuerbach qui contient le sens de la praxis, la définition même de l'histoire, son développement et ses liens avec la pensée.

... elle (la signification "théorique") me paraît indiquer le point de passage "logique" de toute conception du monde à la morale qui lui est conforme, de toute contemplation à "l'action", de toute philosophie à l'action politique qui en dépend. Elle est donc le point où la conception du monde, la contemplation, la philosophie deviennent "réelles" parce qu'elles tendent à modifier le monde, à renverser la praxis. On peut donc dire que cela constitue le noeud central de la philosophie de la praxis, le point où elle s'actualise, vit historiquement, socialement et non plus seulement dans des cerveaux individuels; elle cesse d'être "arbitraire" et devient nécessaire - rationnelle - réelle²⁸.

Le passage de la contemplation à "l'action" dont l'action politique signifie que l'activité humaine poursuit des buts, qu'elle s'établit en

27 La tâche de la science consiste précisément à capter l'essence à travers ses manifestations externes et à découvrir la totalité des lois à travers les phénomènes objectifs. Cf. l'étude approfondie des catégories de la connaissance à la lumière du matérialisme dialectique du professeur B. Kedrov, Dialectique, logique, gnoséologie: leur unité, Moscou, Editions du Progrès, 1970, 402 p. (en particulier le chapitre IV).

28 Gramsci, A., op. cit., p. 71.

fonction de ces finalités et qu'elle ne peut en être conçue séparément. Ce qui implique que la réalisation de ces objectifs prend ainsi différentes formes selon divers degrés qui correspondent à l'approfondissement de la connaissance en accord avec le niveau de pénétration dans la conscience humaine. C'est pourquoi le renversement de la praxis ne peut être "arbitraire" puisque la nécessité objective d'une transformation doit coïncider avec la conscience adéquate de ce besoin. Celui-ci s'exprime par les moyens adaptés à ce but se concrétisant dans la forme appropriée. Gramsci met en relief dans l'actualisation de la philosophie de la praxis deux points importants: a) il souligne le rôle essentiel des masses populaires dans l'histoire au cours de la transformation radicale d'une société à une autre. Ceci ne peut se produire par les "cerveaux individuels" mais bien par les organisations de classe dont les partis politiques; b) il réaffirme l'unité de la théorie et de la pratique.

La XI^e thèse ..., ne peut être interprétée comme un mouvement de répudiation de tout type de philosophie mais seulement d'agacement pour les philosophes et leur psittacisme et comme une affirmation énergique de l'unité entre la théorie et la pratique²⁹.

Ainsi,

ne doit-on pas conclure que l'"historicité" de la philosophie ne signifie rien d'autre que sa "praticité"?³⁰

Car une répudiation de toute philosophie, ajoute-t-il, ne peut se faire qu'en philosophant. Marx ne visait donc que la fin de la philosophie idéaliste non par des "déductions théoriques" car cela demeure de la spéculation mais bien par l'unité de la théorie et de la pratique. Marx

29 Idem, ibid., p. 74.

30 Idem, ibid., p. 74.

et Engels ont dépassé l'idéalisme par l'élaboration du socialisme scientifique et par leur pratique révolutionnaire tout comme Lénine qui a su aussi la réaliser concrètement par le renversement de la praxis.

Il s'ensuit que le principe théorico-pratique de l'hégémonie a lui aussi une portée gnoséologique et que c'est donc dans ce domaine qu'il faut chercher le principal apport théorique d'Ilitchi à la philosophie de la praxis. Ilitchi aurait (effectivement) fait avancer la philosophie (...) dans la mesure où il a fait avancer la doctrine et la pratique politiques. La réalisation d'un appareil hégémonique, dans la mesure où il crée un nouveau terrain idéologique, détermine une réforme de consciences et des méthodes de connaissance, et constitue un fait de connaissance, un événement philosophique³¹.

Cela revient à affirmer qu'à une structure déterminée correspond, au niveau idéologique, une prise de conscience des problèmes qu'elle soulève. C'est la raison pour laquelle le renversement de la praxis en Russie et l'établissement d'un "appareil hégémonique" va nécessairement entraîner un "nouveau terrain idéologique" puisque la nouvelle structure implique des problèmes spécifiques dépendant des conditions récemment apparues. C'est donc, par la pratique, que la conscience sociale se forme mais c'est par l'unité de la théorie et de la pratique, par la philosophie de la praxis qu'elle devient juste, adéquate, conforme à la réalité conduisant à un niveau supérieur de la praxis et de la théorie.

Comment "la réalisation d'un appareil hégémonique" peut-il constituer un événement philosophique? Tout simplement, en ce que la pratique fournit à la philosophie, les questions à résoudre. C'est ce qui explique que l'"historicité de la philosophie" signifie sa "praticité".

³¹ Idem, ibid., p. 55.

Si la philosophie est l'histoire de la philosophie, si la philosophie est "histoire", si la philosophie se développe parce que l'histoire générale du monde se développe (les rapports sociaux dans lesquels les hommes vivent) et non parce que à un grand philosophe succède un philosophe encore plus grand et ainsi de suite, alors il devient clair qu'en travaillant pratiquement à faire de l'histoire on fait aussi de la philosophie "implicite" -- elle deviendra "explicite" dans la mesure où des philosophes l'élaboreront de manière cohérente -- on suscite des problèmes de connaissance³².

Sur l'"historicité de la philosophie", Gramsci et Croce se mettent d'accord sur un point précis: son origine. La pensée philosophique ne prend pas sa source abstraitement et exclusivement d'une philosophie antérieure; elle est selon Gramsci, la "pensée de la réalité historique"³³. Tous deux affirment ainsi l'histoire comme point de départ de la philosophie. Cependant, cette assertion contient la divergence fondamentale entre les deux grandes conceptions du monde -- l'idéalisme et le matérialisme. Pour Croce, par exemple, l'histoire est une histoire culturelle, une histoire de concepts, etc. Et la philosophie est une conception du monde qui fait surgir la connaissance humaine de l'identité du reflet de la réalité c'est-à-dire de la raison avec la réalité objective elle-même, ce qui se reflète. La dialectique idéaliste qui est une forme d'idéalisme objectif considère l'identité de l'être et de la pensée, du monde subjectif et du monde objectif ainsi que leur différence. Toutefois la différence ne s'effectue que dans l'intériorité de la personne, elle est idéelle. Cet idéalisme aboutit à l'affirmation de l'identité de la philosophie et de l'histoire. C'est la raison pour laquelle Hegel déclarait l'"historicité de la philosophie" en tant que la philosophie est l'histoire

32 Idem, ibid., p. 77.

33 Idem, ibid., p. 24.

de la philosophie. Il faut néanmoins préciser que, pour Hegel et pour Croce, l'histoire demeure un concept abstrait et spéculatif. Et puisque Croce et Gentile sont "les prolongements de la philosophie classique allemande"³⁴, en Italie, la même critique que Marx et Engels lui ont faite à leur époque, peut leur être adressée, soit qu'elle "descend du ciel sur la terre" alors que "c'est de la terre au ciel que l'on monte ici"³⁵. La philosophie de la praxis ne rejette pas la thèse de l'"historicité de la philosophie"; elle l'envisage sous un angle réaliste, concret.

Ce n'est pas avec des principes vagues, mais au contraire, par l'histoire concrète, que la philosophie de la praxis prétend justifier l'historicité des philosophies, par l'historicité qui est dialectique car elle est l'occasion de luttes de systèmes, de luttes entre des manières de voir la réalité ...³⁶

C'est donc ici que réside la différence fondamentale entre les deux orientations: pour l'idéalisme, l'identité de l'histoire et de la philosophie résulte d'un processus abstrait alors que pour la philosophie de la praxis, il ne s'agit pas d'identité mais d'unité qui relève du processus réel de développement des hommes. En effet,

s'il est nécessaire, dans le flux continu des événements, de déterminer des concepts sans lesquels on ne pourrait pas comprendre la réalité, il faut aussi, et c'est même obligatoire, poser et rappeler que si l'on peut distinguer logiquement réalité en mouvement et conception de la réalité, on doit les concevoir historiquement comme une unité inséparable³⁷.

34. Idem, ibid., p. 54.

35. Marx, K., Engels, F., op. cit., "Feuerbach. L'opposition de la conception matérialiste et idéaliste", ibid., tome 1, p. 20.

36. Gramsci, A., op. cit., p. 100.

37. Idem, ibid., p. 47.

Gramsci explique ici plusieurs points importants. Tout d'abord, les concepts ne sont pas la réalité elle-même mais des instruments nous servant à la comprendre et à la refléter et comme tels ils sont des "produits de la conscience". Deuxièmement, il ne faut pas confondre la réalité, qui est en mouvement, avec les représentations que les hommes s'en font et que l'on doit donc considérer ces dernières à partir du processus réel, historique. Ce n'est que de ce point de vue que leur unité se réalise et peut être entendue.

c) Certaines conceptions de la dialectique

L'historicisme gramscien ne se sépare pas de la dialectique matérialiste, le processus réel étant dialectique. Gramsci ne se contente pas de cette seule affirmation. Il s'élève contre les divers courants de la dialectique. Il refuse l'exposition proudhonnienne ainsi que celle des néo-guelfes modérés italiens qu'il qualifie de "déformations arbitraires et irrationnelles" parce qu'il s'agit, en fait, d'une "forme de rationalisme anti-historiciste", ce qui signifie "habiller le monde sur mesure"³⁸. En effet, cette conception envisage la conservation de la thèse par l'antithèse de telle sorte qu'elle doive empêcher la cessation du processus dialectique au profit de sa "répétition à l'infini, mécanique, fixée à l'avance arbitrairement"³⁹.

La position gramscienne sur la dialectique se distingue et s'oppose nettement à cette dernière.

38 Idem, ibid., p. 28.

39 Idem, ibid., p. 28.

Dans l'histoire réelle, l'antithèse tend à détruire la thèse, la synthèse sera un dépassement, mais sans que l'on puisse établir a priori ce qui, de la thèse, sera "conservé" dans la synthèse, ...⁴⁰

Par conséquent, l'histoire n'étant pas déterminée à l'avance, elle ne peut s'expliquer que par l'activité humaine s'insérant dans une lutte de classes, lutte des ~~con~~aires dont le dénouement se produira selon des conditions spécifiques objectives et subjectives du moment et non "établis a priori".

De la même façon, Gramsci se range du côté adverse de la "dialectique des distincts" de Croce, marquée par l'influence proudhonnienne bien que Croce maintienne la dialectique des contraires telle qu'élaborée classiquement par Hegel, sans toutefois, contrairement à Proudhon, effectuer de mutilation à la pensée hégélienne. Nous ne pouvons pas entrer dans l'analyse de la "dialectique des distincts" qui déborderait les limites de ce chapitre mais nous nous pencherons sur certains aspects de la philosophie de Croce confrontée et dépassée par la critique de Gramsci.

Puisque les questions philosophiques s'élaborent à partir de la pratique c'est-à-dire de l'histoire réelle, il faut étudier

chez les philosophes, ce qui n'est pas philosophique c'est-à-dire les tendances pratiques, et les positions sociales et de classe, que ceux-ci représentent⁴¹.

Gramsci indique ainsi l'historicité de la philosophie, l'unité de la théorie et de la pratique par la dialectique matérialiste. C'est de cette façon que peut se réaliser le "renversement de la praxis". Celui-ci ne

⁴⁰ Idem, ibid., p. 28.

⁴¹ Idem, ibid., p. 76.

se fait pas selon la conception idéaliste de l'histoire où cette dernière serait "un jeu sportif avec un arbitre et des règles préétablies"⁴². Elle ne se fait pas non plus d'après un "anti-historicisme méthodique" qui n'est en réalité que "métaphysique"⁴³ et positiviste. Il se réalise par le développement historique réel et à travers une conception historiciste et humaniste⁴⁴ de la société. C'est pourquoi la tâche du Parti comme organisateur, éducateur et dirigeant est fondamentale.

II. Le bloc historique

1. L'historicisme absolu et les catégories reliées: idéologie, sens commun, folklore, religion.

L'unité de la philosophie et de la politique se concrétise dans le bloc historique⁴⁵ par l'interrelation de la structure et de la superstructure. Les "éléments d'histoire éthico-politique" de Croce, compris dans la philosophie de la praxis, tels

42 Idem, ibid., p. 127.

43 Idem, ibid., p. 215.

44 Dans un article daté du 25 mai 1919 et paru dans l'Avanti! de Turin, Gramsci explique ce qu'il entend par humanisme et plus précisément ici, comme synonyme de communisme. "Le communisme est un humanisme intégral: il étudie dans l'histoire tant les forces économiques que les forces spirituelles, il les étudie dans leurs interactions réciproques, dans la dialectique qui se dégage des heurts inévitables entre la classe capitaliste, économique, par essence, et la classe prolétarienne, spirituelle, par essence, entre le conservatisme et la révolution". Gramsci, A., Ecrits politiques I, ibid., p. 235.

45 Gramsci attribue à G. Sorel le terme de bloc historique. Selon R. Paris (Gramsci, A., op. cit., p. 479, note 2 de la page 102), ce concept n'apparaît pas chez Sorel, il aurait été déduit, d'après la suggestion de V. Gerratana, par Gramsci, de ses lectures de Sorel.

(le) concept d'hégémonie, (la) réévaluation du front philosophique, (l') étude systématique de la fonction des intellectuels dans la vie étatique et historique, (la) doctrine du parti politique en tant qu'avant-garde de tout mouvement historique-progressiste⁴⁶

en constituent les formes. Comme nous avons déjà mentionné, les "éléments d'histoire éthico-politique" de Croce forment une analyse partielle de l'histoire réelle. Seule la philosophie de la praxis, en tant qu'"historicisme absolu", arrive à intégrer les deux moments -- soit économique et éthico-politique. L'historicisme absolu n'est pas seulement la "traduction de l'hégélianisme en langage historiciste"⁴⁷ réaliste par opposition à l'historicisme idéaliste de Croce⁴⁸. Il doit constituer, et cela fait partie des

tâches les plus complexes que propose l'évolution actuelle de la lutte: la création d'une nouvelle culture intégrale ..., une culture qui, ..., synthétise Maximilien Robespierre et Emmanuel Kant, la politique et la philosophie dans une unité dialectique intrinsèque et liée non seulement à un groupe social français ou allemand, mais européen et mondial⁴⁹.

Le matérialisme historique qui consiste à connaître les lois fondamentales du développement de la société, ne peut y parvenir qu'en utilisant la logique de la dialectique objective et matérialiste. Concrètement, leur unité peut s'exprimer de la façon suivante:

46 Gramsci, A., op. cit., p. 41.

47 Idem, ibid., p. 39.

48 "... les théories du matérialisme historique, sous la forme qu'elles ont revêtue en Italie après la révision de Benedetto Croce", se caractérisent, selon Gramsci, comme méthode pratique de recherche historique, et non comme conception totalitaire du monde". Gramsci, A., Lettres de prison, ibid., p. 228.

49 Gramsci, A., Cahiers de prison, ibid., p. 39-40.

On peut employer le terme de "catharsis" pour désigner le passage du moment purement économique (...) au moment éthico-politique: l'élaboration supérieure de la structure en super-structure dans la conscience des hommes⁵⁰.

Notons la primauté accordée à l'économie sans toutefois tomber dans un déterminisme économique, et l'affirmation implicite du reflet actif de la réalité (naturelle et sociale) qui implique la participation et la réalisation humaine de l'histoire. D'où,

la détermination du moment "cathartique" devient ainsi, ... le point de départ de toute la philosophie de la praxis; le processus cathartique coïncide avec la chaîne des synthèses qui sont le résultat du développement dialectique⁵¹.

L'unité du matérialisme dialectique et du matérialisme historique réside justement en ce que les principes essentiels du premier sont étendus au deuxième.

La conception crocienne du matérialisme historique diffère de celle de Gramsci en ce que Croce croit s'être débarrassé de toute spéculation et de toute théologie quand, en fait, son interprétation du matérialisme historique démontre qu'il en est resté à ce niveau. En effet, comme le souligne Gramsci, voir le concept du "dieu caché" dans celui de la structure ne peut relever que de la pure spéculation; il faut, au contraire le considérer

historiquement, comme l'ensemble des rapports soc. dans les-
quels les hommes réels vivent et agissent, comme un ensemble
de conditions objectives qui peuvent et qui doivent être

⁵⁰ Idem, ibid., p. 50.

⁵¹ Idem, ibid., p. 50.

étudiées avec les méthodes de la "philologie"⁵² et non de la "spéculation"⁵³.

Lorsque les méthodes de la spéculation sont employées, on aboutit à une théorie des superstructures⁵⁴, non pas en termes d'"historicisme réaliste" mais bien en termes de conception subjective de la réalité qui signifie, en outre, accorder aux motifs idéologiques, la force motrice de l'histoire. Il en est ainsi, pour Croce, qui, en plus, de: a) diviser le réel en noumène - la structure et en phénomène - la superstructure en y posant le "dieu caché" à la base; b) de présenter l'histoire comme une histoire culturelle, une "histoire des concepts, des intellectuels, forme de sociologisme "idéaliste" ..."⁵⁵; c) de réduire le matérialisme historique à "un "canon empirique" de recherche historique"⁵⁶, il fait volatiliser, sous sa plume, les superstructures en les déclarant "apparences" et "illusions"⁵⁷. Mais que sont les superstructures pour la philosophie de la praxis?

52 "Le langage est aussi vieux que ma conscience, -- le langage est la conscience réelle, pratique, ..., tout comme la conscience, le langage n'apparaît qu'avec le besoin, la nécessité du commerce avec d'autres hommes". "La conscience est donc d'emblée un produit social ..." D'où "la réalité immédiate de la pensée est le langage". Marx, K., L'Idéologie allemande, ibid., p. 59 et p. 489 respectivement.

53 Gramsci, A., op. cit., p. 32.

54 Gramsci ajoute que la "théorie des superstructures n'est que la solution philosophique et historique de l'idéalisme subjectif". Idem, ibid., p. 101.

55 Idem, ibid., p. 47.

56 Idem, ibid., p. 41.

57 Idem, ibid., p. 119.

... les superstructures sont une réalité (...) objective et agissante; elle affirme explicitement que les hommes prennent conscience de leur position sociale et donc de leurs tâches dans le domaine des idéologies, ...⁵⁸

Ce qui conduit à affirmer l'unité de la base et de la superstructure ainsi que leurs interrelations notamment, d'une part, par le fait que la structure doit être "considérée ... comme la réalité elle-même en mouvement ..." ⁵⁹ et d'autre part,

l'affirmation des thèses sur Feuerbach sur l'"éducateur qui doit être éduqué" ne suppose-t-elle pas un rapport nécessaire de réaction active de l'homme sur la structure, en affirmant l'unité du processus du réel? C'est précisément cette unité soutenue par la philosophie de la praxis que saisissait pleinement le concept de "bloc historique" construit par Sorel⁶⁰.

Plus précisément, ce rapport actif de l'homme sur la structure apparaît dans l'unité indissoluble de la forme et du contenu. Dans cette interrelation, le contenu joue un rôle déterminant puisque c'est à partir de celui-ci que commence le développement de tout objet⁶¹. La définition gramscienne du "bloc historique" exprime ce lien indissoluble

58 Idem, ibid., p. 119.

59 Idem, ibid., p. 102.

60 Idem, ibid., p. 102.

61 "Le contenu conditionne le changement des formes, ses rythmes et son orientation. La forme ne suit pas passivement le contenu mais dispose d'une indépendance relative et influence les contenus. Elle peut aider au développement de l'objet comme elle peut l'arrêter. L'interrelation contenu-forme passe par une série d'étapes: au début du développement d'un objet, forme et contenu se correspondent réciproquement; mais étant donné que le contenu se caractérise par sa grande mobilité, et la forme par sa tendance à la stabilité, elle prend du retard par rapport au contenu et peut même faire obstacle aux développements ultérieurs du contenu. Ceci peut aiguillonner des crises et finalement aboutir à une rupture de la vieille forme et à sa substitution par une nouvelle forme. L'interrelation dialectique contradictoire entre le contenu et la forme est une des sources internes du développement des objets, des phénomènes et de leur transformation en différents objets". Ruda, O.J., op. cit., p. 27.

par lequel

le contenu économique-social et la forme éthico-politique s'identifient concrètement dans la reconstitution des différentes périodes historiques...⁶²

et ainsi, l'histoire ne peut être réduite à une histoire éthico-politique, telle que Croce la présente sauf en délaissant le contenu, soit la structure pour tomber dans l'idéalisme⁶³. La philosophie de la praxis ne nie pas l'importance du moment éthico-politique, ni l'isole du moment économique-social, elle les envisage comme un ensemble dont les éléments sont en interrelation. Il est intéressant de noter la ressemblance entre le bloc historique tel que défini par Gramsci et le concept de formation économique-sociale de Lénine qui n'indique pas seulement la liaison historiquement déterminée entre les forces productives et les rapports de production mais aussi l'interaction entre la base et la superstructure. Et cette manière opposée (Croce-Gramsci) de considérer l'histoire reflète la lutte des classes dont la tendance idéaliste de Croce conduit au réformisme (et en cela, a renforcé le révisionnisme) et, la tendance matérialiste (dialectique et historique), à la révolution. Comment? Puisque nous ne pouvons juger une philosophie, comme le mentionnent Marx, Engels, Lénine et Gramsci, par elle-même mais au contraire, par ses actes, référons-nous, pour cela, aux conséquences de la position de Croce en Italie

62 Gramsci, A., op. cit. p. 43.

63 Gramsci précise que, dans son Histoire de l'Europe, Croce fait débiter cette histoire après la Révolution française (en 1815) tout comme dans son Histoire de l'Italie (soit en 1870). Ce qui signifie qu'il négligeait le moment de la lutte, le moment économique au profit d'une apologétique du moment éthico-politique pur comme si ce dernier était tombé du ciel". Gramsci, A., Lettres de prison, ibid., p. 424.

et à celle de Gramsci. La philosophie de la praxis englobe les mobiles idéologiques qui entraînent les changements sociaux, notamment les révolutions (telle la Révolution française de 1789, "à traiter de manière organique"⁶⁴) ainsi que les actions des masses populaires. Traiter organiquement signifie justement la nécessité de tenir compte de cet élément actif et décisif que sont les masses populaires. Nier leur rôle indispensable ou en faire abstraction, comme dans le cas de Croce, implique un renforcement du régime existant et pour ce qui est de l'Italie, "une justification intellectuelle"⁶⁵ du fascisme. Comment?

... la révolution passive résiderait en ce que, en vue d'accentuer l'élément "plan de production", l'intervention législative de l'Etat et l'organisation corporative introduiraient des modifications plus ou moins profondes dans la structure économique du pays. On accentuerait ainsi la socialisation et la coopération de la production sans toucher (ou en se limitant seulement à la régler et à la contrôler) à l'appropriation individuelle et de groupe du profit. Dans le cadre concret des rapports sociaux italiens c'est peut-être la seule solution pour développer les forces productives de l'industrie sous la direction des classes dirigeantes italiennes...⁶⁶

Il s'agit donc de transformations sociales réglées par le haut, justifiant ainsi la nécessité de la superstructure politique établie qui

64 Gramsci, A., Cahiers de prison, ibid., p. 33.

65 Idem, ibid., p. 35. Il faut toutefois préciser que Croce était anti-fasciste et a rédigé un Manifeste anti-fasciste auquel ont souscrit de nombreux intellectuels italiens. Néanmoins, comme le souligne pertinemment Gramsci, "l'activité de Croce a servi l'Etat italien, après la guerre, quand les raisons les plus profondes de l'histoire nationale ont conduit à la cessation de l'alliance militaire franco-italienne et à un changement de politique, dirigé contre la France, par suite du rapprochement avec l'Allemagne". Comment? "Pratiquement, la position de Croce a permis aux intellectuels italiens de renouer des rapports avec les intellectuels allemands ..." Gramsci, A., Lettres de prison, ibid., p. 416. Tout ceci préparait donc le terrain aux événements ultérieurs.

66 Gramsci, A., Cahiers de prison, ibid., p. 34-35.

permet de freiner le mouvement révolutionnaire au profit d'un réformisme servant les intérêts de la classe dominante et

ce qui est politiquement et idéologiquement important, c'est que ce schéma peut avoir et a effectivement la vertu de susciter une période d'attente et d'espoir, en particulier chez certains groupes sociaux italiens, la grande masse des petits bourgeois urbains et ruraux par exemple, et donc de maintenir le système d'hégémonie et les forces de coercition militaires et civiles à la disposition des classes dirigeantes traditionnelles⁶⁷.

Comment Gramsci explique, dans ce cas précis, l'unité de la structure et de la superstructure idéologique et politique avec le fait que Croce était malgré tout anti-fasciste? C'est-à-dire comment Croce peut justifier le fascisme intellectuellement sans y adhérer? La position idéaliste de Croce elle-même conduit à cette justification en ce sens qu'il attribue à l'Etat, "la force directrice de l'impulsion historique"⁶⁸ de telle sorte que les contradictions du système soient amoindries grâce à la "nouvelle légalité obtenue de manière "transformiste"⁶⁹". L'activité idéologique de Croce, justificatrice du fascisme même sans y adhérer, fait partie de la "guerre de position"⁷⁰. En ce sens que le fascisme, comme représentant de cette dernière, au plan politique en Italie et au plan idéologique en Europe, se trouve à englober la pensée crocienne dans son offensive contre le marxisme. C'est-à-dire que devant la mise en évidence grandissante de la contradiction fondamentale du capitalisme -- soit entre

67 Idem, ibid., p. 35.

68 Idem, ibid., p. 103.

69 Idem, ibid., p. 65-66.

70 Idem, ibid., p. 35. La "guerre de position" comme stratégie révolutionnaire est traitée au chapitre III de cette thèse.

la socialisation croissante des forces productives et la propriété privée des moyens de production - évidence non seulement théorique, appartenant au matérialisme historique, mais aussi pratique -- le fascisme devient la solution politique pour la sauvegarde des intérêts des classes dominantes. Ainsi, le concours idéologique de Croce, dans sa tentative de liquider le matérialisme historique, permet d'associer à ce but un "mouvement culturel européen"⁷¹ et de réfréner les forces révolutionnaires qui s'étaient déjà largement manifestées (voir, par exemple, les conseils d'usines de Turin) car

la contradiction économique devient politique et se résout politiquement dans un renversement de la praxis⁷².

C'est justement afin d'éviter cette transformation radicale de la société par la classe ouvrière et paysanne que les superstructures politiques et idéologiques se mettent en branle et débouchent sur la théorie des superstructures, solution de l'idéalisme, d'une part, et sur le fascisme, d'autre part, à cette période historique donnée. Une différence entre Croce et le fascisme et qui distingue l'historicisme gramscien réside en ce que

l'historicisme de Croce ne serait donc qu'une forme de modération politique, dont la seule méthode d'action politique est celle où le progrès, le procès historique, résulte de la dialectique de la conservation et de l'innovation. Dans le langage moderne cette conception s'appelle le réformisme⁷³.

71 Idem, ibid., p. 22.

72 Idem, ibid., p. 83. A ce sujet, Gramsci précise que la dialectique de Croce est un "processus d'évolution réformiste de "révolution-restauration" où ne prévaut que le deuxième terme" (p. 127). Ceci aura une portée significative au niveau de l'Etat.

73 Idem, ibid., p. 124.

C'est une conception qui ne peut prétendre être scientifique malgré qu'il y ait chez Croce, "une construction organique de la pensée"⁷⁴ dans laquelle sa doctrine de l'Etat, celle de la religion et celle de la fonction des intellectuels forment un tout systématique et rigoureux, et ce dans la poursuite du but obsessionnel de Croce, de liquider le matérialisme historique. En quoi cette pensée n'est pas scientifique et pourquoi, par contre, la philosophie de la praxis l'est assurément, d'après Gramsci.

Mais cet historicisme de modérés et de réformistes n'est absolument pas une théorie scientifique, le "véritable" historicisme, c'est seulement le reflet d'une tendance pratico-politique, une idéologie ds le sens péjoratif⁷⁵.

En fait,

il ne peut s'agir d'historicisme mais d'un acte de volonté arbitraire, de la manifestation d'une tendance pratico-politique, unilatérale, qui ne peut servir de base à une science, mais seulement à une idéologie politique immédiate⁷⁶.

C'est-à-dire que la manifestation crocienne expose a priori ce qui doit être conservé de la thèse de sorte que l'élément conservation prime sur l'élément innovation. Il s'agit plutôt d'un réformisme calculé dans lequel on demande "à des forces en compétition de "modérer" leur lutte dans certaines limites (les limites de la conservation de l'Etat libéral)"⁷⁷.

Contrairement aux tentatives de l'idéalisme d'"habiller le monde sur mesure", la philosophie de la praxis aborde les problèmes théoriques

74 Idem, ibid., p. 132.

75 Idem, ibid., p. 124.

76 Idem, ibid., p. 125.

77 Idem, ibid., p. 127.

et sociaux et tente de les résoudre historiquement. Comme nous avons déjà souligné, autant pour Croce que pour Gramsci, l'origine des "problèmes philosophiques" qui sont, en fait, historiques, remarque l'auteur est la même. Néanmoins, une distinction fondamentale est à souligner. D'une part, Croce, reprenant Hegel, va considérer comme objet de la philosophie, l'histoire contemporaine et plus particulièrement, ce qui concerne les problèmes sociaux se défilant dans l'actuel du philosophe. C'est-à-dire que pour Croce, ce qui compte surtout pour la philosophie, est de fournir une explication simultanément aux événements sociaux. Ce qui explique, d'ailleurs son engagement politique. D'autre part, pour Gramsci,

la priorité passe à la pratique, à l'histoire réelle des changements des rapports soc. (et donc, en dernière analyse, de l'économie) ...⁷⁸

Il suffit de mentionner l'interdépendance de la structure et de la superstructure, telle qu'envisagée par Gramsci versus Croce faisant abstraction de la structure. L'unité de la science et de l'idéologie dans la philosophie de la praxis prend tout son sens dans l'unité de la base et de la superstructure dans la mesure où il est question d'idéologie du prolétariat et par conséquent, visant non plus la "contemplation" ou l'"interprétation du monde" mais le "renversement de la praxis".

C'est là où cesse la spéculation; c'est dans la vie réelle que commence donc la science réelle, positive, l'exposé de l'activité pratique, du processus de développement pratique des hommes⁷⁹.

⁷⁸ Idem, ibid., p. 76.

⁷⁹ Marx, K., Engels, F., Oeuvres choisies, "Feuerbach. L'opposition de la conception matérialiste et dialectique", ibid., tome 1, p. 21.

C'est là aussi qu'est "l'histoire réelle, effective"⁸⁰ englobant non seulement l'ensemble des conditions matérielles mais aussi l'idéologie correspondante c'est-à-dire "l'ensemble des superstructures"⁸¹.

C'est en cela, que

la philosophie de la praxis affirme l'historicité et la caducité de toutes les idéologies, étant donné que les idéologies sont des expressions de la structure et se modifient avec les modifications de celles-ci...⁸²

Les idéologies sont donc des "instruments d'action pratique"⁸³ qui correspondent à une situation économique donnée. La philosophie, la religion, etc. sont des idéologies et comme telles, elles sont historiquement déterminées. Pour l'idéalisme crocien, par exemple, l'idéologie et la philosophie forment une catégorie historique où il n'apparaît qu'une "différence de degrés". Gramsci s'oppose à leur identité car ce serait là "confondre une idéologie politique avec une conception du monde"⁸⁴; il définit ainsi la philosophie comme une

conception du monde qui représente la vie intellectuelle et morale (catharsis d'une vie pratique donnée) de tout un groupe social conçu en mouvement et donc vu, non seulement dans ses intérêts actuels et immédiats, mais aussi dans ses intérêts futurs et médiats...⁸⁵

et l'idéologie comme une

80 Gramsci, A., op. cit., p. 151.

81 Idem, ibid., p. 101.

82 Idem, ibid., p. 211.

83 Idem, ibid., p. 277.

84 Idem, ibid., p. 37.

85 Idem, ibid., p. 37.

conception particulière des groupes internes de la classe qui se proposent d'aider à la résolution de problèmes immédiats et circonscrits⁸⁶.

Cette distinction de Gramsci est très significative en ce qui concerne la philosophie de la praxis. D'une part, il conçoit celle-ci comme le dépassement des philosophies idéaliste et matérialiste vulgaire et aussi de l'idéologie et s'oppose à elle. La philosophie de la praxis est autonome scientifiquement, dira-t-il. D'autre part, cette conception exprime "l'unité de la science et de l'idéologie". Pourquoi? Parce que la science elle-même est "une catégorie historique, elle est un mouvement en développement continu"⁸⁷ c'est-à-dire qu'elle est une "superstructure, une idéologie" et

ne se présente jamais comme une notion objective nue: elle apparaît toujours revêtue d'une idéologie, et concrètement ce qui est science c'est l'union du fait objectif avec une hypothèse, ou un système d'hypothèses qui dépassent le pur fait objectif⁸⁸.

Comment la philosophie de la praxis peut-elle être en même temps le dépassement et le contraire de l'idéologie, l'unité de la science et de l'idéologie ainsi qu'être autonome scientifiquement? Premièrement, elle répond à la définition gramscienne de la philosophie plutôt qu'à celle de l'idéologie (définitions ci-haut citées) car elle implique une théorie des contradictions de la société et de l'histoire et comme telle, elle est organique. Deuxièmement, qu'elle soit superstructure n'exclut pas la possibilité de se définir comme science. En réalité, son "sens véritable

86 Idem, ibid., p. 37.

87 Idem, ibid., p. 253.

88 Idem, ibid., p. 254-255.

et propre" doit être cherché entre autres dans le champ de la science de la dialectique ou gnoséologie, dans laquelle les concepts généraux d'histoire, de politique, d'économie se nouent en une unité organique...⁸⁹

Ce qui revient à dire que la philosophie de la praxis comme théorie scientifique de l'histoire, démontre une fois de plus l'unité du matérialisme dialectique et du matérialisme historique, l'unité de la théorie et de la pratique. Troisièmement,

Poser la science à la base de la vie, faire de la science la conception du monde par excellence, celle qui dessille les yeux et supprime toute illusion idéologique, celle qui pose l'homme en face de la réalité telle qu'elle est, signifie retomber dans la conception selon laquelle la philosophie de la praxis a besoin de soutiens philosophiques à l'extérieur d'elle-même⁹⁰.

Puisque la science ne constitue pas une "notion objective nue", elle ne peut pas être séparée de l'idéologie et former une conception du monde pure, ce qui serait tomber dans l'idéalisme car elle serait considérée comme une catégorie abstraite et non une catégorie historique. Par conséquent, la philosophie de la praxis représente synthétiquement

- 1) une réforme et un développement de l'hégélianisme⁹¹, elle est
- 2) une philosophie libérée (...) de tout élément idéologique unilatéral et fanatique, elle est
- 3) la pleine conscience des contradictions dans laquelle le philosophe lui-même, entendu individuellement ou comme l'ensemble d'un groupe social, non seulement comprend les con-

⁸⁹ Idem, ibid., p. 245.

⁹⁰ Idem, ibid., p. 254.

⁹¹ Rappelons que Gramsci la définit plus précisément comme la "traduction de l'hégélianisme en langage historiciste" (réaliste).

traditions, mais se pose soi-même comme élément de la contradiction, élève cet élément au rang d'un principe de connaissance et par conséquent, d'action⁹².

Grâce à la philosophie de la praxis où l'"élément de la contradiction" est élevé au "rang d'un principe de connaissance et par conséquent, d'action", la classe prolétarienne avec le parti communiste comme avant-garde peuvent exécuter, par la révolution socialiste aux voies aussi nombreuses que les situations sociales elles-mêmes, "le passage du règne de la nécessité au règne de la liberté"⁹³ parce qu'elle (la philosophie de la praxis)

est l'expression (des contradictions historiques) la plus achevée parce que consciente, cela signifie qu'elle aussi est liée à la "nécessité" et non à la "liberté", qui n'existe pas et ne peut encore exister historiquement⁹⁴.

Ce qui conduit Gramsci à poser la caducité et l'historicité de la philosophie de la praxis aussi c'est-à-dire qu'il entrevoit sa fin comme superstructure du moment où les contradictions sociales disparaîtront. La philosophie de la praxis n'aura plus de raison d'être et le règne de la liberté s'établira car, à ce niveau,

la pensée, les idées ne pourront plus naître sur le terrain des contradictions et de la nécessité de la lutte⁹⁵.

92 Idem, ibid., p. 283.

93. Idem, ibid., p. 282.

94 Idem, ibid., p. 283. C'est dans le même sens que Marx affirmait que "... tant que le prolétariat a encore besoin de l'Etat, ce n'est point pour la liberté, mais pour réprimer ses adversaires. Et le jour où il devient possible de parler de liberté, l'Etat cesse d'exister comme tel". Marx, K., Engels, F., op. cit., "Critique du Programme de Gotha", ibid., tome 3, p. 32.

95 Gramsci, A., op. cit., p. 283.

Toutefois, Gramsci ne décrit pas la future société communiste, ce qui relève de l'utopie, pour la simple raison que sa pensée naît "sur le terrain des contradictions et de la nécessité de la lutte".

Le fait de reconnaître l'historicité de la philosophie de la praxis engendre un risque important que les "polémistes à bon marché" usent à outrance d'ailleurs. En effet, Boukharine même tombe dans le piège en ne réussissant pas à dépasser le matérialisme métaphysique et en présentant la philosophie de la praxis comme un "système dogmatique de vérités absolues et éternelles"⁹⁶. Par conséquent, les opposants de la conception marxiste tentent de démontrer par là la dissociation de la théorie et de la pratique, du philosophe et de l'homme d'action. D'où le risque inévitable d'empêcher de réunir les "convictions" nécessaires qui conduisent à l'action parce que l'unité que le philosophe exprime de "l'histoire et de la nature" constitue une condition pour la formation de ces convictions populaires.

Gramsci accorde beaucoup d'importance aux croyances populaires, au "sens commun". Il convient donc de distinguer ce qu'il entend par le sens commun ou la philosophie du peuple, de l'homme de la rue, de la philosophie des intellectuels. Et ce que devrait être la nouvelle philosophie ou le nouveau sens commun devenu le bon sens c'est-à-dire la philosophie de la praxis qui lie le peuple et les intellectuels en dépassant le sens commun et les philosophies précédentes.

Selon Gramsci, tous les hommes sont philosophes. Cependant, il existe deux "moments" fondamentaux de la philosophie qui les distinguent

96 Idem, ibid., p. 284.

et les caractérisent. Le premier moment qui correspond à cette affirmation que tous les hommes sont philosophes, se nomme "philosophie spontanée" et est composée elle-même de trois niveaux: 1) le langage; 2) le sens commun et le bon sens et, 3) la religion populaire et le folklore c'est-à-dire "dans tout le système de croyances, de superstitions, d'opinions, de façons de voir et d'agir"⁹⁷. Le deuxième moment est celui de la critique et de la conscience. Quelle est ainsi la différence essentielle entre ces moments? D'une part, le sens commun est le "folklore de la philosophie" malgré qu'il ne soit justement pas un tout systématique mais un "ensemble désagrégé", une création historique donc en développement continu et permettant de la sorte l'existence de plusieurs sens communs. La religion est un élément du sens commun. Elle est plus précisément, dans le sens laïc,

une unité de foi entre une conception du monde et une norme de conduite qui lui soit conforme, mais pourquoi appeler cette unité de foi "religion" et ne pas l'appeler "idéologie", ou carrément "politique"?⁹⁸

D'autre part, la philosophie est

la critique et le dépassement de la religion et du sens commun, et en ce sens elle coïncide avec le "bon sens", qui forme opposition avec le sens commun⁹⁹.

97 Idem, ibid., p. 175.

98 Idem, ibid., p. 178. Sur la conception gramscienne de la religion, cf. Portelli, Hugues, Gramsci et la question religieuse, Paris, Editions Anthropos, 1974, 321 p. Portelli établit les liens entre la philosophie, le sens commun, la religion et le folklore. De même, l'article: Cirèse, Alberto, M., "Conceptions du monde, philosophie spontanée, folklore", Dialectiques spécial Antonio Gramsci, no 4-5, mars 1974: 83-100. Aussi, celui de: Nesti, Arnaldo, "Gramsci et la religion populaire", Social Compass (Revue internationale des études socio-religieuses) XXII/3-4, 1975: 343-354.

99 Gramsci, A., op. cit., p. 178.

La différence essentielle réside dans le fait que seule la philosophie atteint le niveau d'une conception du monde élaborée sous forme de système par les philosophes professionnels exigeant, "librement" de ces derniers, "unité et cohérence". Ce qui signifie, par conséquent, que le premier moment de la philosophie désigne une conception du monde faite d'une combinaison de sens commun, de religion, de folklore et de philosophies précédentes et dépourvue de critique, d'unité, de cohérence, en plus d'être imposée "autoritairement", "mécaniquement par le milieu extérieur"¹⁰⁰. Le bon sens ou "le noyau sain du sens commun" lie celui-ci à la philosophie parce qu'il contient

une signification très précise de surmontement des passions bestiales et élémentaires dans une conception de la nécessité qui donne à l'action propre une direction consciente¹⁰¹.

Cette conception de la nécessité ... est la "dialectique révolutionnaire" car penser dialectiquement, c'est penser historiquement, c'est rejoindre la huitième thèse sur Feuerbach de Marx qui indique que

la vie sociale est essentiellement pratique. Tous les mystères qui détournent la théorie vers le mysticisme trouvent leur solution rationnelle dans la pratique humaine et dans la compréhension de cette pratique¹⁰².

Pour cela, la troisième thèse est aussi essentielle pour la "compréhension de cette pratique" exprimée dans la philosophie de la praxis, il s'agit justement de la dialectique que Gramsci appelle révolutionnaire, celle montrant que "l'éducateur a besoin lui-même d'être éduqué"¹⁰³. Et pour

100 Idem, ibid., p. 175.

101 Idem, ibid., p. 180. .

102 Marx, K., Engels, F., op. cit., "Thèses sur Feuerbach", ibid., tome 1, p. 9.

103 Idem, ibid., p. 8.

Gramsci, deux voies sont possibles dans l'acceptation d'une conception du monde. La première consiste à demeurer au niveau du sens commun, à se laisser imposer par le milieu la conception déjà existante, conception qui peut entrer en contradiction avec la pratique. La deuxième voie consiste à dépasser cette contradiction en vue d'une conception intégrale du monde et le moyen pour y arriver est la dialectique car elle est la "doctrine de la connaissance et substantifique moelle de l'historiographie comme de la science politique"¹⁰⁴. De nouveau, un lien organique entre ces deux voies ressort clairement. A la première, il faut se poser la question du pourquoi il peut advenir (et il advient) une contradiction entre la pensée et l'action et comment la dépasser? La deuxième voie contient la réponse.

Ainsi donc la philosophie ne peut être détachée de la politique, et l'on peut même montrer que le choix et la critique d'une conception du monde sont des faits politiques eux aussi¹⁰⁵.

Ce qui signifie qu'un groupe social peut posséder une conception du monde en pensée, empruntée à un autre groupe social et ainsi être dominé intellectuellement par ce dernier. Cette "subordination" est le "ciment" du bloc social c'est-à-dire que les intellectuels, les philosophes de la classe dominante permettent la réalisation de l'unité morale et intellectuelle. Cependant, ils ne réussissent pas l'unité de la théorie et de la pratique, la contradiction antagonique entre les deux subsiste. Le groupe social dominé possède simultanément une autre conception du monde

¹⁰⁴ Gramsci, A., op. cit., p. 223.

¹⁰⁵ Idem, ibid., p. 179.

que l'on retrouve cette fois, dans son agir qui est toujours politique, selon Gramsci. Par conséquent, l'opposition de ces façons de voir et d'agir n'est pas une simple question de "mauvaise foi" lorsque

la contradiction se vérifie dans les manifestations de vie de larges masses: alors elle ne peut pas ne pas être l'expression de contradictions plus profondes, d'ordre historico-social¹⁰⁶.

Ce lien qui existe à l'intérieur même de la première voie dans le pourquoi et le comment dépasser et, la deuxième voie qui désigne le parcours vers un niveau supérieur de la connaissance, est la politique. Car,

la philosophie doit devenir politique pour se vérifier, pour continuer à être philosophie, que la "paisible théorie" doit être "passée dans les actes", doit se faire "réalité effective..."¹⁰⁷

Gramsci réaffirme ainsi la pensée matérialiste dialectique et historique-- pratique, théorie, pratique -- c'est-à-dire l'unité de la théorie et de la pratique, unité organique parce qu'inséparable de l'histoire et de la philosophie.

Que cette unité soit souhaitable et nécessaire, n'implique pas qu'il faille bannir le sens commun. Au contraire, prenant l'exemple de la culture française, Gramsci montre que son point de départ est le sens commun et que par là,

les intellectuels tendent ... à se rapprocher du peuple pour le guider idéologiquement et pour maintenir la liaison entre lui et le groupe dirigeant.
(cette attitude) peut même offrir un modèle de construction idéologique hégémonique¹⁰⁸.

106 Idem, ibid., p. 179.

107 Idem, ibid., p. 268.

108 Idem, ibid., p. 197.

En fait, il s'agit de rendre le sens commun homogène, le purifier de ses éléments contradictoires, étrangers. Et puisque toute philosophie tend à devenir sens commun (nous avons déjà mentionné que les philosophies antérieures, tout du moins certains de leurs éléments, font partie du sens commun), il est donc nécessaire de créer, comme l'affirme Gramsci puisant cette source chez Marx,

de nouvelles croyances populaires, i.e. d'un nouveau sens commun et par conséquent d'une nouvelle culture et d'une nouvelle philosophie qui enfoncent leurs racines dans la conscience populaire avec la même solidité et le même caractère impératif que les croyances traditionnelles¹⁰⁹.

L'exigence de parvenir à élever le niveau de conscience populaire explique la nécessité de la "réalisation collective d'un même "climat" culturel"¹¹⁰, condition de la révolution prolétarienne. Comment?

Pour échapper au solipsisme et en même temps aux conceptions mécanistes qui sont implicites dans la conception de la pensée comme activité réceptive et ordonnatrice, il faut poser la question de façon "historiciste" et en même temps poser à la base de la philosophie la "volonté" (en dernière analyse l'activité pratique ou la politique), mais une volonté rationnelle, non pas arbitraire, qui se réalise dans la mesure où elle correspond à des nécessités objectives historiques, c'est-à-dire dans la mesure où elle est l'histoire universelle même, ..., c'est-à-dire qu'elle devient une culture, un "bon sens", une conception du monde, avec une éthique conforme à sa structure¹¹¹.

Comment remplir cette condition de la révolution soit d'entreprendre la réforme morale et intellectuelle par la philosophie de la praxis afin de parvenir à l'unité socio-culturelle? Gramsci soutient qu'il faut considérer le problème de façon historiciste. Nous avons déjà expliqué

109 Idem, ibid., p. 199.

110 Idem, ibid., p. 130.

111 Idem, ibid., p. 268.

le sens gramscien de l'historicisme. Il faut aussi que la volonté réelle et non abstraite soit posée à la base de la philosophie. Qu'est-ce que Gramsci veut dire avec cela? Serait-ce du volontarisme¹¹²? Pour répondre à ces questions, il faut aborder la conception gramscienne de l'homme et la formation de la conscience par rapport à la liberté-nécessité.

2. La question centrale de l'homme et de sa nature
et la formation de la conscience prolétarienne

"L'homme, pour Gramsci, ne coïncide pas avec ce qu'on appelle l'homme en général, non plus avec la conception métaphysique qui prétend que les individus possèdent en naissant leur personnalité et qu'il suffit de laisser développer "spontanément" ce potentiel humain. L'homme, pour

112 "Le volontarisme comme doctrine philosophique est une variété de l'idéalisme, qui nie les lois de la nature et de la société et considère la volonté inconditionnée comme l'essence de la réalité et de toute activité. Le volontarisme oppose et subordonne la raison à la volonté "libre" et "autonome". Au Moyen-Age, on trouve des idées semblables chez Duns Scotus (1266-1308). Cependant, le volontarisme se développe comme théorie beaucoup plus tard, chez Schopenhauer et Nietzsche (XIX^e siècle). Nietzsche dira que "l'essence la plus profonde de l'être est la volonté de puissance" ... Les idées nietzschiennes seront la source entre autres du nazisme et du fascisme. Dans le domaine psychologique, le fondateur de la psychologie expérimentale, Wilhem Wundt (1832-1920) est aussi un volontariste puisqu'il considère la volonté comme la propriété psychique fondamentale de l'individu et réduit la pensée à un rôle secondaire. Les courants idéalistes où le volontarisme trouve son expression la plus pleine sont les formes de l'intuitivisme (Bergson, 1859-1941, et autres), le pragmatisme (William James, 1842-1910, etc.) et l'existentialisme contemporain, tant philosophique que psychologique. Un trait commun à toutes les formes du volontarisme est l'absolutisation et l'autosuffisance d'une des propriétés de la psyché humaine: la volonté. Par ailleurs, le volontarisme interprète de façon déformée la corrélation entre théorie et praxis chez l'individu. Il sépare la pratique de la connaissance, en la réduisant de fait à une manifestation de l'instinct, de l'irrationnel, de l'inconscient. Dans le domaine idéologico-politique, les adeptes du volontarisme ont, généralement, des préférences conservatrices". Ruda, O.J., op. cit., p. 169.

Gramsci, est une "formation historique" c'est-à-dire "l'ensemble des rapports sociaux".

Il faut concevoir l'homme comme un bloc historique d'éléments purement individuels et subjectifs, et d'éléments de masse et objectifs ou matériels, avec lesquels l'individu se trouve dans un rapport actif. Transformer le monde extérieur, les rapports généraux, signifie devenir plus fort, se développer¹¹³.

Il est intéressant et juste de comparer l'homme et la société à un bloc historique. Tout d'abord, notons que les rapports des hommes entre eux, est un rapport non seulement actif mais organique en ce sens que la société n'est pas un agrégat d'individus juxtaposés mais un ensemble organique d'êtres sociaux dont les caractéristiques individuelles ne peuvent se former en dehors de la pratique humaine c'est-à-dire en dehors de la transformation du monde extérieur -- de la nature et des autres hommes. Ces relations naissent dans le cadre de l'interaction de la structure et de la superstructure dans la société en concomitance avec la structure organique de l'homme c'est-à-dire sa base matérielle dont le cerveau est le siège de la pensée.

C'est pourquoi on peut dire que l'homme est essentiellement "politique" puisque l'activité pour transformer et pour diriger consciemment d'autres hommes, réalise son "humanité", sa "nature humaine"¹¹⁴.

Comment l'homme peut-il diriger consciemment les autres hommes? Comment se forme sa conscience?

Pour Gramsci, "la personnalité et la volonté sont des produits dialectiques"¹¹⁵. Autant l'un comme l'autre ne peuvent se réaliser sans

113 Idem, ibid., p. 136-137.

114 Idem, ibid., p. 137.

115 Gramsci, A., Lettres de prison, ibid., p. 369.

les "nécessités objectives historiques" mais il faut les connaître pour que la volonté soit rationnelle et non arbitraire.

L'homme, dans ce sens, est volonté concrète, c'est-à-dire application effective de la volonté abstraite, ou impulsion vitale, aux moyens concrets qui réalisent cette volonté.

De plus,

On crée sa propre personnalité: 1) en donnant une orientation déterminée et concrète ("rationnelle") à sa propre impulsion vitale ou à sa volonté; 2) en identifiant les moyens qui rendent cette volonté concrète, déterminée et non arbitraire; 3) en contribuant à modifier l'ensemble des conditions concrètes qui réalisent cette volonté dans la mesure des limites de sa puissance et dans la forme la plus fructueuse¹¹⁶.

Gramsci distingue la volonté abstraite ou impulsion vitale de la volonté concrète sans toutefois les séparer pratiquement. La volonté concrète ou l'"activité pratique ou politique" est celle qui transforme le monde parce qu'elle connaît les conditions objectives et agit en correspondance c'est-à-dire par la forme appropriée. Pour cela, la volonté abstraite doit s'identifier à la "conscience propre du réel" c'est-à-dire une auto-conscience, une auto-critique qui se réalise dans la lutte d'hégémonies politiques, qui se développe à travers elle. La conscience propre du réel doit conduire à la pleine auto-conscience où l'unité de la théorie et de la praxis marque le pas du philosophe à l'homme politique. La personnalité, avant d'atteindre ce sommet de la conscience où est exclue la contradiction théorie-pratique, passe par la première étape

116 Gramsci, A., Cahiers de prison, ibid., p. 136.

de la conscience qui est éthique car l'éthique marxiste¹¹⁷ considère la morale comme le reflet (actif) des rapports sociaux en développement donc l'expression des intérêts de classes. Ce niveau correspond au degré de conscience que les individus ont de leur appartenance de classe et par conséquent, du degré de coïncidence de leurs intérêts avec ceux de leur classe sociale. La deuxième étape est celle de la conscience politique c'est-à-dire "la conscience d'être un élément d'une force hégémonique déterminée"¹¹⁸. La troisième étape est celle de la conscience propre du réel, une auto-conscience ou une auto-critique se réalisant dans la lutte d'hégémonies politiques qui se développe à travers elle. Et enfin, la pleine auto-conscience qui est l'aboutissement de ce processus dialectique. Gramsci explique ainsi que

l'unité de la théorie et de la pratique n'est par conséquent pas une donnée de fait mécanique, mais un devenir historique qui a sa phase élémentaire et primitive dans le sentiment de "différence", de "distance prise", d'indépendance, sentiment à peine instinctif, et qui progresse jusqu'à la possession réelle et complète d'une conception du monde cohérente et unitaire¹¹⁹.

117 "La religion, la famille, l'Etat, le droit, la morale, la science, l'art, etc., ne sont que des modes particuliers de la production et tombent sous sa loi générale". Et "la relation de l'économie à la morale, si par ailleurs elle n'est pas arbitraire, contingente, et par suite sans fondement et sans caractère scientifique, si on n'en fait pas état pour la frime, mais qu'on la considère comme essentielle, ne peut être que la relation des lois économiques à la morale ... D'ailleurs l'opposition entre l'économie et la morale n'est qu'une apparence...". Marx, K., Manuscrits de 1844, Paris, Editions sociales, 1969, p. 88 et p. 105 respectivement.

118 Gramsci, A., Gramsci dans le texte, *ibid.*, p. 147.

119 Gramsci, A., Cahiers de prison, *ibid.*, p. 185.

C'est pourquoi l'homme est le "processus de ses actes" car ses relations avec la nature et avec les autres hommes, son activité pratique permet de franchir les différents niveaux de la conscience humaine qui correspondent au passage d'une philosophie "spontanée", primitive à une philosophie intégrale, du sens commun, à la religion, à la philosophie. Et seule la philosophie de la praxis, pour Gramsci, permet l'unité organique de la pensée et de l'action.

Ce chemin est parcouru à travers le rapport liberté - nécessité. Pour que l'homme puisse être libre, il doit d'abord posséder la connaissance de la nécessité. Et l'homme devient libre dans la praxis c'est-à-dire dans son activité productivo-matérielle et dans son activité révolutionnaire par laquelle il transforme radicalement la société en vue de satisfaire ses objectifs immédiats et futurs.

Qu'est-ce que la nécessité pour Gramsci?

Il apparaît que le concept de "nécessité" historique est strictement connexe à celui de "régularité" et de "rationalité". La "nécessité" dans le sens "spéculatif abstrait" et dans le sens "historico-concret"¹²⁰.

Quand y-a-t-il nécessité?

... quand il y a une prémisse efficiente et active, dont la conscience chez les hommes est devenue active, posant des fins concrètes à la conscience collective et constituant un ensemble de convictions et de croyances puissamment agissantes, comme les "croyances populaires"¹²¹.

Qu'est-ce qui est nécessaire pour que la conscience collective devienne active?

¹²⁰ Idem, *ibid.*, p. 275.

¹²¹ Idem, *ibid.*, p. 275.

Dans la prémisses doivent être contenues, déjà développées ou en voie de développement, les conditions matérielles nécessaires et suffisantes pour la réalisation de l'élan de la volonté collective, ... (et) un certain niveau de culture ...¹²²

Il est important de soulever ici le rapprochement de Gramsci à un passage de Marx dans la Préface à la Contribution à la critique de l'économie politique auquel Gramsci se réfère à plusieurs reprises:

- 1) L'humanité ne se propose toujours que des tâches qu'elle peut résoudre; ... la tâche elle-même ne se présente que là où les conditions matérielles de sa résolution existent déjà ou sont au moins entrées dans le processus de leur devenir.
- 2) Une formation sociale ne disparaît jamais avant que n'aient été développées toutes les forces productives qu'elle est capable de contenir et que de nouveaux rapports de production supérieurs aient pris leur place; elle ne périclète jamais avant que les conditions matérielles d'existence de ces derniers n'aient été couvées dans le sein même de la vieille société ...¹²³

A un niveau de développement donné correspondent des tâches concrètes que les hommes élaborent en fonction de leurs buts et à partir des nécessités objectives relevant de ce niveau de développement. Les hommes prennent conscience de ces nécessités non sur le terrain même de la structure mais bien sur le terrain idéologique, au niveau donc des superstructures reflétant les contradictions sociales et donnant naissance, pour Gramsci, à la volonté de transformer le monde extérieur. C'est donc par la connaissance de la nécessité qu'on peut rejoindre la liberté parce qu'on agit non seulement "librement", par la volonté de changer les rapports existants mais aussi en connaissance de cause. C'est la raison pour

¹²² Idem, ibid., p. 275.

¹²³ Gramsci, A., Gramsci dans le texte, ibid., p. 320 et dans Marx, K., Contribution à la critique de l'économie politique, Paris, Editions sociales, 1977, p. 3.

laquelle Gramsci explique que les contradictions économiques deviennent politiques et que le renversement de la praxis y trouve leurs solutions au plan politique.

Les conditions matérielles et le niveau de culture doivent aller de pair pour qu'un renversement de la praxis puisse se produire. La philosophie doit cerner historiquement les problèmes qui naissent de la société afin que la pratique politique soit assurée d'un guide sûr et adéquat. D'où la nécessité, pour la classe prolétarienne, de posséder sa propre conception du monde et indépendante des autres.

Cependant, puisque la classe ouvrière et paysanne ne changent pas facilement de manière de penser et que, lorsqu'elle y parvient, c'est la plupart du temps à travers une combinaison étrange de sens commun y compris d'éléments de philosophies précédentes qui ont passé au sens commun, de conception mythologique du monde comme la religion ainsi que de la nouvelle philosophie -- soit la philosophie de la praxis -- comment cette classe réussira-t-elle à atteindre le niveau de culture indispensable au renversement de la praxis? Intervient donc ici une autre condition objective découlant du besoin d'organisation essentielle à la réalisation des buts, celle du parti politique et de ses intellectuels organiques. Cette nécessité a été défendue par le marxisme-léninisme et par Gramsci qui a, d'ailleurs, fondé le Parti communiste italien avec d'autres camarades qui avaient été comme lui, membres du Parti socialiste italien. Ainsi, lorsque Gramsci affirme que

~~séparée de la théorie de l'histoire et de la politique, la~~
philosophie ne peut être que métaphysique, alors que la grande
conquête que représente la philosophie de la praxis dans

l'histoire de la pensée moderne consiste justement dans l'historicisation concrète de la philosophie et dans son identification avec l'histoire¹²⁴,

il ne fait que confirmer l'assertion que la philosophie, la politique et l'économie sont les "éléments constitutifs nécessaires d'une même conception du monde ..." et que "l'un est implicite dans l'autre ..." ¹²⁵.

III. Analyse comparative des interprétations des aspects essentiels de la philosophie de la praxis

Le marxisme de Gramsci est synonyme de "philosophie de la praxis".

Il accorde une importance cruciale à l'unité dialectique de la théorie et de la pratique, à l'unité de la philosophie et de l'histoire, à celle de l'économie, de la politique et de la philosophie. La problématique de la philosophie gramscienne a suscité elle aussi diverses interprétations que l'on peut réduire à deux tendances principales. La première considère la pensée de Gramsci idéaliste tout du moins pour certains aspects, ou hégéliano-marxiste et la deuxième la considère marxiste.

¹²⁴ Gramsci, A., Cahiers de prison, ibid., p. 224. Engels explique à cet égard que "... la pensée théorique n'est une qualité innée que par l'aptitude qu'on y a. Cette aptitude doit être développée, cultivée, et pour cette culture, il n'y a jusqu'ici pas d'autre moyen que l'étude de la philosophie du passé. La pensée théorique de chaque époque, donc aussi celle de la nôtre, est un produit historique qui prend en des temps différents et, par là, un contenu très différent. La science de la pensée est donc, comme toute autre science, une science historique, la science du développement historique de la pensée humaine". Marx, K., Engels, F., Oeuvres choisies, "Ancienne préface à l'Anti-Dühring. Sur la dialectique", ibid., tome 3, p. 59.

¹²⁵ Gramsci, A., op. cit., p. 288.

Entre les représentants¹²⁶ de la première tendance, commençons par Louis Althusser. Celui-ci s'oppose à la thèse de Gramsci sur l'historicisme comme l'indique le titre de son chapitre: "Le marxisme n'est pas un historicisme" dans Lire le Capital. Selon lui, Gramsci aurait une "thèse empiriste-spéculative de tout historicisme"¹²⁷. Sa critique se fonde sur la coupure épistémologique qu'il a voulu établir dans les oeuvres de Marx. Premièrement, Althusser affirme que Gramsci confond le matérialisme historique qui est, dit-il, "uniquement la théorie scientifique de l'histoire"¹²⁸ et le matérialisme dialectique. Quant à nous, la confusion ne se trouve pas chez Gramsci mais chez Althusser même. Ce qui fait que le marxisme est scientifique, selon Gramsci, c'est l'unité

126 Althusser, Louis, Lire le Capital, "Le marxisme n'est pas un historicisme", Paris, Maspero, 1968, tome 1, p. 150-184; Althusser, Louis, Réponse à John Lewis, Paris, Maspero, 1973; Althusser, Louis, Pour Marx, "Marxisme et humanisme", chapitre VII, Paris, Maspero, 1968, p. 225-258; Althusser, Louis, "Idéologie et appareils idéologiques d'Etat", La Pensée, no 151, juin 1970: 3-38; Badaloni, Nicola, op. cit., p. 103-125; Badaloni, Nicola, "L'historicisme de Gramsci face au marxisme contemporain", Les Temps Modernes, no 343, février 1975: 1019-1047; Buci-Glucksmann, Christine, op. cit.; Cammett, John M., op. cit.; Grisoni, Dominique, Maggiori, Robert, "L'actualisation de l'utopie", Les Temps Modernes, no 343, février 1975: 879-928; Joll, James, op. cit., p. 76-87; Macciocchi, Maria-Antonietta, op. cit.; Piccone, Paul, op. cit.; Piotte, Jean-Marc, op. cit.; Vincent, Jean-Marie, op. cit.; Sánchez Vázquez, Adolfo, Filosofía de la praxis, México, Grijalbo, 1972; Tosel, André, "Le matérialisme dialectique dans le matérialisme historique. Gramsci et l'historicisme empirique de la philosophie de la praxis", Histoire de la philosophie. Du XIX^e siècle à nos jours, dans l'Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Editions Gallimard, 1974, tome 3, p. 942-970.

127 Althusser, Louis, Lire le Capital, ibid., p. 166.

128 Idem, ibid., p. 165.

du matérialisme dialectique et du matérialisme historique. En ce sens, la dialectique est partie intégrante de l'histoire parce qu'elle régit son mouvement et que la logique qui l'explique est la dialectique matérialiste. Par conséquent, ces deux "disciplines" sont organiquement liées. Deuxièmement, partant de cette distinction, Althusser accuse Gramsci de "réduire" le marxisme à une simple idéologie comme la religion¹²⁹. Précisons que, pour cet analyste, la philosophie marxiste est le matérialisme dialectique. L'opposition entre la science et l'idéologie présentée par Althusser ressort ainsi clairement. En ce qui concerne le marxisme considéré comme une religion, référons-nous à Gramsci lui-même qui explique que le

Prince (ou le parti) ... devient la base d'un laïcisme moderne et d'une laïcisation complète de toute la vie et de tous les rapports relatifs aux moeurs¹³⁰.

Puisque la philosophie de la praxis est la conception du monde élaborée et diffusée par le parti communiste, Gramsci ne peut pas la réduire à la religion qui se situe à un niveau inférieur de la philosophie parce que "mythologique". De plus, Althusser semble confondre la réduction qu'il effectue avec la métaphore gramscienne sur le marxisme qui doit devenir une "foi". Ceci signifie tout simplement que les nouvelles convictions font agir les masses puisque la philosophie de la praxis constitue "les armes intellectuelles" du prolétariat. Et ces armes sont scientifiques pour Gramsci. Althusser ne voit pas que pour l'auteur, la science n'est pas une "notion objective nue: mais revêtue d'une idéologie ..." ¹³¹ et que la

129 Idem, ibid., p. 166.

130 Gramsci, A., op. cit., p. 359.

131 Idem, ibid., p. 253.

philosophie de la praxis "représente nettement le dépassement de l'idéologie"¹³². La scientificité du marxisme repose donc, pour Gramsci, sur son autonomie.

En réalité, Labriola (Antonio), affirmant que la philosophie de la praxis est indépendante de tout autre courant philosophique, qu'elle est autosuffisante, est le seul qui ait cherché à construire scientifiquement la philosophie de la praxis¹³³.

A ce critère, s'ajoute le sens même que donne Gramsci à la philosophie de la praxis, qui est le même que celui de Lénine, soit celui de la "science de la dialectique ou gnoséologie"¹³⁴ où les concepts d'histoire, de politique et d'économie sont unis organiquement. Gramsci réaffirme donc l'unité du matérialisme dialectique et du matérialisme historique. Notons ici que l'auteur parle d'unité et non d'identité. A cet égard, Althusser interprète un passage de Gramsci -- où il est dit que la réalité en mouvement et le concept de réalité se caractérisent historiquement par leur unité et logiquement par leur différence -- comme une identité. Il s'agit là pour nous d'une erreur fondamentale puisque le concept n'est pas le réel mais le reflet de la réalité, son expression théorique plus ou moins adéquate.

Un autre argument pour lequel Althusser rejette l'historicisme gramscien réside dans le caractère non scientifique de l'"humanisme", selon lui. Le concept de "socialisme" est scientifique, contrairement à celui d'"humanisme" qui serait idéologique. Cette distinction découle de

132 Idem, ibid., p. 286.

133 Idem, ibid., p. 302.

134 Idem, ibid., p. 245.

la division althussérienne qui est ni marxiste ni léniniste entre la "théorie scientifique de l'histoire" (le matérialisme historique) et la philosophie marxiste (le matérialisme dialectique). D'où, pour Althusser, "dans la philosophie, l'homme est affirmé théoriquement; dans le prolétariat, il est nié pratiquement"¹³⁵. Pour détruire ce paradoxe subjectiviste, il suffit de rappeler que, pour Gramsci, il n'existe pas d'homme en général mais des hommes qui sont "l'ensemble des rapports sociaux". L'homme est un être social, concret et non théorique comme le voudrait Althusser.

Il faut aussi indiquer que le sens qu'Althusser donne à l'idéologie diffère de celui formulé par Gramsci. Pour Althusser, l'idéologie a une "existence idéelle" c'est-à-dire est la représentation non des rapports réels mais du "rapport imaginaire" de ces derniers. A ce platonisme inavoué, s'y ajoute une "existence matérielle" dans sa (ou ses) pratique (s) et dans un appareil¹³⁶. Ce qui fait que l'homme est "par nature un animal idéologique"¹³⁷. Pour ce qui est de la nature humaine, nous avons suffisamment indiqué ce qu'elle est pour Gramsci. Pour plus de précisions anthropologiques, nous référons directement à l'écrit d'Engels: "Le rôle du travail dans la transformation du singe en homme"¹³⁸, contenu dans sa Dialectique de la nature. Gramsci explique le concept d'idéologie comme

¹³⁵ Althusser, L., Pour Marx, ibid., p. 233.

¹³⁶ Althusser, L., "Idéologie et appareils idéologiques d'Etat", ibid., p. 26.

¹³⁷ Idem, ibid., p. 29.

¹³⁸ Marx, K., Engels, F., Oeuvres choisies, "Le rôle du travail dans la transformation du singe en homme", ibid., tome 3, p. 66-79.

ayant d'abord été la "science des idées", l'"analyse de l'origine des idées" puis un "système d'idées déterminé"¹³⁹. La philosophie de la praxis fournit le sens d'un "reflet d'une tendance practico-politique"¹⁴⁰. Il ne faut donc pas confondre avec le "rapport imaginaire" d'Althusser non plus avec les organismes de la société civile qui assurent l'hégémonie grâce à l'unité idéologique qui sert de "ciment" au bloc social.

Après avoir repoussé l'humanisme et l'historicisme gramscien, Althusser rejette le concept de "praxis". Ce rejet s'appuie sur le sens positiviste qu'Althusser y donne. Ce critique confond la "pratique expérimentale" et la praxis de la façon suivante. Gramsci aurait réduit

... les rapports de production, les rapports sociaux politiques et idéologiques à des "rapports humains" historicisés, c'est-à-dire à des rapports inter-humains, inter subjectifs¹⁴¹.

Ce qui complète la tentative althussérienne de montrer la "conception empiriste-idéaliste du monde"¹⁴² qu'il attribue à Gramsci. Althusser ne voit que du positivisme dans l'humanisme et l'historicisme de l'auteur étudié. Cette déformation relève d'une "lecture" inadéquate sur la signification de la praxis chez Gramsci.

Quant à N. Badaloni, l'historicisme gramscien comprend deux composantes essentielles: 1) "l'actualisation de l'utopie"¹⁴³ c'est-à-dire

139 Gramsci, A., op. cit., p. 286.

140 Gramsci, A., op. cit., p. 125.

141 Althusser, L., Lire le Capital, ibid., p. 179.

142 Idem, ibid., p. 234.

143 Badaloni, Nicola, "L'historicisme de Gramsci face au marxisme contemporain", ibid., p. 1021.

"retraduire la théorie marxiste en termes des idées -volonté"¹⁴⁴ et 2) le "réalisme critique" c'est-à-dire "donner un fondement réaliste à la volonté révolutionnaire"¹⁴⁵. Il s'agit pour lui, d'une pensée hégéliano-marxiste¹⁴⁶. L'historicisme marxiste qui est la "théorie d'une praxis révolutionnaire"¹⁴⁷ serait ainsi traduite en idées - volonté. Il semble que Badaloni réduise la pensée gramscienne à un volontarisme alors que pour l'auteur, la volonté est concrète parce qu'elle naît de la nécessité. De plus, l'historicisme gramscien ne considère pas les superstructures comme des "apparences". Badaloni identifie "apparence" et "historique". Pour Gramsci, cette théorie n'est pas "un acte philosophique" mais un "acte pratique de polémique politique"¹⁴⁸ à ne pas confondre avec un "principe gnoseologique".

Pour J. Cammett aussi, l'approche gramscienne est volontariste.

Entre la tendance à placer Gramsci

as "left-wing idealism", midway between Croce and Marx or between totalitarianism and historicism¹⁴⁹,

Cammett choisit un "historicisme extrême". Selon lui, Gramsci aurait accentué le facteur subjectif aux dépens de l'objectivité du réel. En fait, Gramsci ne doute pas de cette objectivité. Ce qu'il affirme, c'est la connaissance humaine du réel, donc la valorisation du subjectif et non sa primauté.

144 Idem, ibid., p. 1024.

145 Idem, ibid., p. 1024.

146 Badaloni, N., "Gramsci et le problème de la révolution", ibid., p. 109.

147 Badaloni, N., "L'historicisme de Gramsci face au marxisme contemporain", ibid., p. 1044.

148 Gramsci, A., op. cit., p. 271.

149 Cammett, John, op. cit., p. 191.

Grisoni et Maggiori partent du point de vue voulant que Gramsci ait identifié l'histoire et la philosophie. Selon eux, "l'idéologie est conçue comme actualisation/réalisation de la philosophie"¹⁵⁰ alors que, pour Gramsci, "la philosophie doit devenir politique pour se vérifier, pour continuer à être philosophie..."¹⁵¹. Ainsi, l'idéologie est comprise comme la "philosophie devenue pratique"¹⁵² ou philosophie de la praxis. Et la philosophie est entendue comme un "faisceau de possibles/projet" et l'histoire comme la "rationalisation ou irrationalisation de la philosophie"¹⁵³. Ce qui les conduit à réduire la prévision historique à un "mode d'identification" (sur ce point, nous référons au chapitre III, p. 264 et suivantes). Quant au passage de la nécessité à la liberté, il est présenté comme celui du "vouloir être au devoir être". Il s'agit sans aucun doute d'une interprétation idéaliste, voire volontariste. Pour Gramsci, le devoir être est la nécessité et la liberté qui est la connaissance de la nécessité, conduit à la volonté réelle d'agir conformément à elle. Cette transformation du monde est la praxis guidée par une conception du monde qui ne peut pas être réduite à un "faisceau de possibles/projet" car la philosophie de la praxis, pour Gramsci, est organique.

Pour James Joll, Gramsci "never entirely rejected the historicism of Croce"¹⁵⁴. De plus, sa dialectique serait hégélienne parce qu'il en

150 Grisoni, D., Maggiori, R., op. cit., p. 895.

151 Gramsci, A., op. cit., p. 268.

152 Grisoni, D., Maggiori, R., op. cit., p. 908.

153 Idem, ibid., p. 911.

154 Joll, James, op. cit., p. 76.

accepterait les lois. Par contre, sa philosophie politique relève du marxisme et du léninisme. Nous avons déjà expliqué l'historicisme gramscien qui est nullement crocien. En ce qui concerne la dialectique, Gramsci, tout comme Marx, Engels et Lénine en accepte aussi les lois mais à la différence de Hegel, elle est matérialiste.

Quant à M.-A. Macciocchi, elle rappelle d'abord que Christian Riechers a présenté la pensée gramscienne, en Allemagne, dans la perspective althussérienne. Elle ajoute avec raison qu'Althusser s'est directement inspiré de Gramsci dans son article: "Idéologie et appareils idéologiques d'Etat". En dépit de ce qui semble être une objection à cette approche, elle y souscrit. Pour elle, la primauté est accordée à la "subjectivité" parce qu'elle est reliée à l'"historicité". De plus, le "concept d'homme est vidé de son contenu humaniste (dans la période de jeunesse)"¹⁵⁵. Pour ces points, nous référons de nouveau à notre critique d'Althusser. Quant à la philosophie de la praxis, de conception du monde qu'elle est pour Gramsci, Macciocchi la réduit à une "théorie de l'organisation et de l'action politique"¹⁵⁶.

Paul Piccone affirme que "l'épistémologie de Gramsci reste hégélienne tout au long ..."¹⁵⁷. Aussi,

sa méthode marxienne se réduit à une activité politique socio-historiquement fondée, fidèle à une téléologie émancipatoire mais irréductible à des procédures fixées une fois pour toutes¹⁵⁸.

155 Macciocchi, M.-A., op. cit., p. 241.

156 Idem, ibid., p. 231.

157 Piccone, Paul, op. cit., p. 185.

158 Idem, ibid., p. 175.

Gramsci signalait qu'il ne faut pas confondre les principes méthodologiques avec les interprétations idéalistes de "cause historique". Les procédures sont fondées elles aussi sur une analyse socio-historique et par conséquent, elles ne peuvent être établies a priori et "fixées une fois pour toutes" mais, au contraire, s'adapter à ces conditions.

La conception du monde, selon J.-M. Piotte, est "l'expression d'une fonction qui s'incarne historiquement au sein d'une situation"¹⁵⁹. Si la situation change, la conception doit aussi se modifier. Cet interprète semble confondre une idéologie et une philosophie ainsi que le sens commun et le sentir qu'il appelle "bon sens". Celui-ci est le "noyau sain" du sens commun, pour Gramsci. Piotte ne voit pas la distinction fondamentale entre le sentir ou les sentiments et le sens commun ou la philosophie des masses. Non plus celle entre le sens commun et la philosophie de la praxis qui est le bon sens¹⁶⁰. Celui-ci une fois assimilé par les masses, deviendra un nouveau sens commun.

Selon J.-M. Vincent, Gramsci se caractériserait par son "quasi-idéalisme"¹⁶¹. La philosophie de la praxis s'identifierait au réel et à la transformation du réel. De plus, elle serait "opposée au matérialisme de filiation engelsienne"¹⁶². Tout d'abord, Vincent ne tient pas compte du point de départ de la philosophie de la praxis qui n'est pas l'idée. Puis, la conception du monde n'est pas considérée dans son unité

159. Piotte, Jean-Marc, op. cit., p. 24.

160 A ce sujet, cf. Gramsci, A., op. cit., p. 299-300.

161 Vincent, Jean-Marie, op. cit., p. 294.

162 Idem, ibid., p. 296.

organique avec l'économie et la politique et guidant la pratique mais elle est identifiée à cette pratique. La philosophie de la praxis n'est pas opposée au matérialisme d'Engels. Gramsci se réfère à plusieurs reprises à ce dernier en s'appuyant sur lui.

Pour A. Sánchez Vásquez, "Gramsci aurait réduit le marxisme à un pur historicisme ..." ¹⁶³, d'où la perte de son caractère scientifique au profit de l'idéologie. Le marxisme, ajoute ce critique, unit la science et l'idéologie du prolétariat. En réalité, Gramsci n'élimine pas le caractère scientifique mais la science est, selon lui, une catégorie historique.

Selon André Tosel, Gramsci aurait affirmé que "la philosophie est par elle-même réalité sociale de classe, (qu') elle est (une) politique" ¹⁶⁴. Comme nous avons souligné plus tôt, Gramsci n'identifie pas la philosophie et le réel. La philosophie est l'élaboration théorique systématique de la réalité. Pour Gramsci, seule la philosophie de la praxis correspond le plus adéquatement à la réalité sociale.

Partant de la distinction gramscienne des mouvements organiques ou permanents et des mouvements de conjoncture ou occasionnels ¹⁶⁵, cet analyste l'applique à la philosophie sans toutefois exprimer correctement la pensée de Gramsci. On présente la philosophie de conjoncture comme celle qui répond aux nécessités historiques en tentant de "réduire l'écart entre la conception du monde affirmée, pensée et ... (celle) vécue dans la

¹⁶³ Sánchez Vásquez, Adolfo, op. cit., p. 24.

¹⁶⁴ Tosel, André, op. cit., p. 951.

¹⁶⁵ Sur leur signification, voir le chapitre III, p. 264.

réalité politique"¹⁶⁶. La philosophie organique est "relativement permanente" et "réalise l'unité de la base et le haut, des simples et des intellectuels"¹⁶⁷. La philosophie de conjoncture est ainsi la traduction du mouvement occasionnel qui répond aux situations concrètes survenant au jour le jour. Cependant, présentée de cette façon, il ne s'agit plus de philosophie mais d'idéologie c'est-à-dire une

conception particulière des groupes internes de la classe qui se proposent d'aider à la résolution des problèmes immédiats et circonscrits¹⁶⁸.

En effet, l'erreur est la même que celle de Croce qui confond, affirme Gramsci, une conception du monde et une idéologie politique. Cette erreur conduit l'analyste à conclure que la philosophie du premier type n'est pas historique alors que la deuxième l'est. Ce qui lui permet de rejeter ce qu'il entend par l'historicisme gramscien. En fait, Gramsci, expliquant la nécessité de dépasser la vulgarisation faite à la philosophie de la praxis afin de répondre aux besoins immédiats de la "vie pratique", montre que la direction à suivre consiste à créer une "nouvelle culture intégrale" (où sont liées dialectiquement la philosophie et la politique).

Pour cet analyste, Gramsci effectue une "réduction pragmatiste des thèses de Lénine"¹⁶⁹ en ce sens que la philosophie de la praxis devient une "philosophie de parti" où celui-ci est considéré comme le re-

166. Tosel, André, op. cit., p. 952.

167. Idem, ibid., p. 952.

168. Gramsci, A., op. cit., p. 37.

169. Tosel, André, op. cit., p. 957.

présentant des intérêts de la majorité. Toutefois, que le parti soit la partie la plus avancée de la classe prolétarienne, ne signifie pas, pour Gramsci, qu'il soit au-dessus d'elle. Il faut prendre en considération la dialectique masses/intellectuels pour comprendre que le parti forme un tout organique unifié par une même conception du monde. Le parti a justement pour tâche d'élaborer à partir du "sentir" des masses et du "savoir" des intellectuels, la philosophie de la praxis et de la diffuser pour élever le niveau culturel des masses, pour forger l'homme nouveau. On assiste ainsi à un rejet de l'historicisme de Gramsci, pour les mêmes raisons qu'Althusser, et à une réduction de la pensée gramscienne à une pensée "opératoire" où la praxis est confondue à un "faire" figé et ahistorique. Nous référons donc ici à notre critique de l'interprétation althussérienne.

Les auteurs suivants¹⁷⁰ considèrent la pensée de Gramsci d'un point de vue différent.

170 Angelis, F. de, "Gramsci and Croce: the living, the dead, Marxism, and the dialectic", Revol. Wld 10, 1974: 43-55; Davidson, A.B., "Gramsci and reading Machiavelli", Science and Society 37 (1), Spring 73: 56-80; Gruppi, Luciano, op. cit., pp. 44-54; Guibal, F., "Antonio Gramsci. Une pensée située", Etudes (Paris) nov. 76: 459-485; Guibal, F., "Un historicisme conséquent", Etudes (Paris), déc. 1976: 617-639; Kosik, Karel, "Gramsci et la philosophie de la praxis", Praxis 3, 1967: 328-332; Marković, Mihailo, "Gramsci on the unity of Philosophy and Politics", Praxis 3, no 3, 1967: 333-339; Texier, Jacques, Gramsci, Paris, Seghers, 1966; Texier, Jacques, "Notes sur Gramsci", Centre d'Etudes et de Recherches marxistes, no 117, 1974: 37 p.; Texier, Jacques, "Gramsci: nécessité et créativité historique", La Nouvelle Critique, no 69, déc. 1973: 61-68; Vajda, Mihaly, "Antonio Gramsci, Prison Notebooks", Telos, no 15, Spring 1973: 148-156.

Le critique F. de Angelis aurait pu être placé avec le premier type d'analystes. Il considère que Gramsci se situe dans "the leftwing Marxists" parce qu'il aurait séparé Marx et Engels. Ce qui est non dialectique. Nous avons présenté dans ce chapitre, la pensée profondément dialectique de Gramsci qui n'a aucunement dissocié les deux fondateurs du socialisme scientifique. Toutefois, ce critique affirme que

Gramsci himself emphasizes the comprehensiveness of Marxism enabling it to become a total conception of the world in conjunction with a practical organization of society, i.e., the Communist Party¹⁷¹.

L'élaboration gramscienne du marxisme qui résulte dans sa philosophie de la praxis, réaffirme son unité organique avec l'économie et la politique.

Et l'unité de la philosophie et de l'histoire en fait une conception intégrale du monde. Ce qui a permis à Gramsci d'y parvenir, c'est justement la "dialectique historique".

La position de A.B. Davidson s'oppose tout à fait à celle d'Althusser. Il montre que Gramsci pose l'unité et non l'identité de la philosophie et de l'histoire, "unity between reality, ideology and theory"¹⁷². Il s'agit plus précisément d'une unité dialectique.

Quant à Luciano Gruppi, il se contente, dans cet article, de soutenir le point de vue selon lequel "l'historicisme aujourd'hui peut porter à confusion"¹⁷³ et que Gramsci "ne rejette pas la catégorie

171. Angelis, F. de, op. cit., p. 45.

172 Davidson, A.B., op. cit., p. 62-63.

173 Gruppi, Luciano, op. cit., p. 52.

d'humanisme"¹⁷⁴. Puisque Gramsci associe l'historicisme et l'humanisme, la première catégorie ne devrait pas porter à confusion surtout si on se réfère à ce que l'auteur entend par philosophie de la praxis et par la "nature" humaine c'est-à-dire des "produits historiques".

L'article, "Antonio Gramsci. Une pensée située", de F. Guibal consiste en une synthèse de la pensée philosophique de Gramsci. "Ce qui est mis au centre de la réalité, c'est la praxis politique"¹⁷⁵ où doit être "déchiffrer" la philosophie. Ici, le critique se réfère au passage des Cahiers de prison où il est dit que le "vrai philosophe", c'est le "politique c'est-à-dire l'homme actif qui modifie le milieu ..."¹⁷⁶. Dans un autre article, "Antonio Gramsci. Un historicisme conséquent", Guibal présente le révisionnisme et l'orthodoxie qui réagissait contre ce dernier. Cependant, ce fut Antonio Labriola qui a su reconnaître la "vocation hégémonique" du marxisme, selon lui. Il faut préciser que, pour Gramsci, Labriola est celui qui a montré le caractère scientifique du marxisme. Et Guibal rappelle avec justesse un passage de Gramsci contre la séparation de la philosophie et de la praxis et celle du matérialisme dialectique et du matérialisme historique ou d'une "philosophie" et d'une "sociologie". Cette citation de l'auteur indique

qu'on ne comprend plus l'importance et la signification de la dialectique qui, de doctrine de la connaissance et substance médullaire de l'historiographie, est réduite à une

¹⁷⁴ Idem, ibid., p. 53.

¹⁷⁵ Guibal, F., "Antonio Gramsci. Une pensée située", ibid., p. 459.

¹⁷⁶ Gramsci, A., op. cit., p. 143.

sous-espèce de la logique formelle, à une scolastique élémentaire¹⁷⁷.

Ce qui signifie qu'il n'est pas possible de les dissocier parce que la dialectique les unit.

Karel Kosik se penchant sur la signification de la philosophie de la praxis explique qu'elle n'est ni "une philosophie pratique (à la différence d'une philosophie théorique)", ni "une philosophie de l'action pratique"¹⁷⁸. C'est-à-dire que la philosophie prend sa source dans la pratique qui est le critère de vérité. La philosophie de la praxis est celle qui réalise l'unité de l'homme et du monde, l'unité de la théorie et de la praxis. Ce point est d'ailleurs fondamental dans la pensée gramscienne.

Pour Mihailo Marković, Gramsci a su dépasser de façon créative les philosophes idéalistes qu'il a analysés et a réussi

to create a new theoretical synthesis embracing art, science, politics, economics, sociology, and all other forms of the superstructure¹⁷⁹.

En ce sens, Gramsci a accompli le but qu'il s'était proposé, soit de faire un "Anti-Croce" et un "Anti-Gentile" comme L'Anti-Dühring d'Engels.

Dans les "Notes sur Gramsci", J. Texier repasse les différentes interprétations qui ont été faites sur la problématique philosophique, les intellectuels et la conception du parti chez Gramsci. Dans son article, "Gramsci: nécessité et créativité historique", Texier explique

¹⁷⁷ Guibal, F., "Antonio Gramsci. Un historicisme conséquent", ibid., p. 619.

¹⁷⁸ Kosik, Karel, op. cit., p. 331.

¹⁷⁹ Marković, Mihailo, op. cit., p. 338.

que Gramsci "se fait le théoricien des superstructures et du mouvement historique concret"¹⁸⁰. D'une part, Gramsci a clarifié la notion d'idéologie en distinguant les "élucubrations individuelles et arbitraires" et les idéologies "organiques", celles qui "organisent les masses". Se référant à l'affirmation de Marx que les hommes prennent conscience au niveau idéologique et que Gramsci emploie dans les Cahiers, Jacques Texier n'interprète toutefois pas correctement ce que Gramsci en dit. Selon ce critique, l'auteur aurait affirmé que "c'est sur le terrain des idéologies que les hommes font leur histoire"¹⁸¹. Gramsci n'identifie pas l'histoire et l'idéologie. Il soutient, à la suite de Marx, que les "formes idéologiques" font prendre conscience du conflit et le "font mener jusqu'au bout". S'il est vrai, comme le souligne Texier, qu'il faut passer par les idéologies et les "initiatives politiques" des hommes pour agir concrètement, il ne faut pas alors confondre le niveau idéologique et la praxis. Cependant, dans son livre, Gramsci, Texier présente la philosophie de la praxis telle que conçue par Gramsci. Il met en évidence les liens qui existent entre l'économie, la politique et la philosophie et explique clairement ce qu'est l'historicisme gramscien versus l'historicisme crocien. "Le développement dialectique des contradictions entre l'homme et la matière"¹⁸², affirme Gramsci, constitue le "principe unificateur" des composantes du marxisme, selon l'analyste. Car le

¹⁸⁰ Texier, Jacques, "Gramsci: nécessité et créativité historique", ibid., p. 62.

¹⁸¹ Idem, ibid., p. 62.

¹⁸² Texier, Jacques, Gramsci, ibid., p. 47.

devenir qui est un processus dialectique, implique l'unité de la théorie et de la pratique.

Et Mihaly Vajda souligne que la conception de l'homme en général est le propre de l'historicisme bourgeois. Gramsci n'adhère pas à cette thèse. Pour l'auteur, les questions historiques inspirent les questions philosophiques. C'est pourquoi, l'"orthodoxie marxiste" de Gramsci réside d'une part, dans la conviction que "the philosophy of praxis is sufficient unto itself"¹⁸³ et d'autre part, "the Marxian world view cannot be 'superseded'"¹⁸⁴ tant que la "société politique" n'aura pas été remplacée par la "société réglée". En fait, Gramsci ne fait que confirmer l'historicité de la philosophie.

Le premier type d'interprétation de Gramsci présente la philosophie de la praxis en dehors de la dialectique. Alors qu'en tant que conception organique du monde, c'est la "dialectique historique" qui constitue le lien entre ses composantes. Aussi, la "coupure épistémologique" d'Althusser est tout à fait inadéquate pour l'étude de Gramsci. Il n'est pas possible de séparer l'historicisme, l'humanisme et la praxis. De même, on ne peut nier la praxis comme critère de vérité selon la pensée gramscienne, sous le prétexte qu'elle est une notion positiviste alors que Gramsci lui donne un sens marxiste. La théorie n'est pas séparée de la praxis non plus mais, affirme Marx,

¹⁸³ Vajda, Mihaly, op. cit., p. 148.

¹⁸⁴ Idem, ibid., p. 148.

La théorie ne se réalise jamais dans un peuple que dans la mesure où elle est la réalisation de ses besoins¹⁸⁵.

C'est pourquoi, selon Gramsci, la philosophie de la praxis est cette conception qui s'est réalisée dans la Révolution russe et dans le mouvement des conseils d'usines turinois. Par conséquent, le parti communiste doit élaborer cette philosophie grâce à la dialectique masses/intellectuels et la diffuser de sorte qu'elle se réalise pleinement dans la praxis.

Conclusion

La philosophie de la praxis, pour Gramsci, se définit comme immanence historiciste ou réaliste, immanence dépourvue de toute conception métaphysique parce qu'elle est

l'"historicisme" absolu, la mondanisation et la terrestreté absolue de la pensée, un humanisme absolu de l'histoire¹⁸⁶.

L'identification de l'histoire et de la politique (celle qui se réalise, précise Gramsci) s'unissant à la philosophie, favorise l'unité de la théorie et de la pratique, permet à la classe prolétarienne de transformer la réalité extérieure et dépasse ainsi l'interprétation du monde. Par conséquent, Gramsci justifie son affirmation selon laquelle la philosophie de la praxis est l'unique conception du monde qui puisse conduire au renversement de la praxis ainsi que sa définition de cette philosophie c'est-à-dire son historicité comme celle de toutes les philosophies

par l'histoire concrète, par l'historicité qui est dialectique car elle est l'occasion de luttes de systèmes, de

185 Marx, Karl, Critique du Droit politique hégélien, ibid., p. 222.

186 Gramsci, A., op. cit., p. 235.

luttres entre manières de voir la réalité ...¹⁸⁷

Gramsci se rallie à Lénine sur cette question qui implique que chaque thèse doit être examinée historiquement, dans sa relation avec une autre thèse et dans sa relation avec l'expérience concrète de l'histoire. Il soutient par le fait même l'unité organique du matérialisme dialectique et du matérialisme historique. Il réagit ainsi contre l'historicisme de Benedetto Croce qui représente pour lui un pas en arrière par rapport au marxisme c'est-à-dire que Croce a transposé en langage spéculatif le marxisme qui, lui-même, avait traduit en langage historiciste réaliste la pensée hégélienne. Il s'agit donc de dépasser l'idéalisme gentilien et le révisionnisme de Croce qui se prétend au-dessus de la lutte lorsqu'en réalité, son interprétation de l'histoire figure, pour Gramsci, comme une idéologie politique immédiate, le réformisme. La philosophie de la praxis doit arriver à une synthèse culturelle et philosophique marquant un degré supérieur de son exposition et dont "le développement organique ... doit devenir l'exposant hégémonique de la haute culture"¹⁸⁸. Car, pour Gramsci,

les constructions arbitraires passent ... mais les constructions qui correspondent aux exigences d'une période historique complexe et organique finissent toujours par s'imposer et par prévaloir même ... dans des combinaisons bizarres et hétéroclites en tant qu'intermédiaires¹⁸⁹.

Ce qui revient à réaffirmer l'historicité des philosophies et leur praticité dans la politique. Cela explique aussi que les vérités sont

¹⁸⁷ Idem, ibid., p. 100.

¹⁸⁸ Idem, ibid., p. 211.

¹⁸⁹ Idem, ibid., p. 192.

concrètes et non abstraites, sont transitoires et non éternelles et absolues. Pour que la philosophie de la praxis devienne l'exposant hégémonique de la haute culture, elle doit correspondre le plus adéquatement possible à la réalité pour que les masses y adhèrent parce qu'elles voient en elle la conception du monde qui synthétise ses besoins et ses intérêts. Le procès de diffusion de cette conception se fait entre autres par le parti politique comme nous avons déjà mentionné. Cet acte n'est pas, comme dit Gramsci, un fait mécanique mais un devenir historique.

CHAPITRE III

LE PARTI POLITIQUE (1926-1937)

Introduction

Les Cahiers de prison témoignent de l'importance que Gramsci accorde au parti politique dont la conception complète celle d'avant la prison dans laquelle il présente surtout le plan organisationnel en rapport avec les conditions objectives de la société et des différents événements locaux, nationaux et internationaux qui se sont produits. De plus, il participe au développement de la philosophie de la praxis dans tous ses aspects dont certains ont été présentés au chapitre II et certains autres le seront dans celui-ci.

Tout en rappelant la nécessité de l'organisation de la classe prolétarienne en parti politique propre, indépendant et en précisant ce qu'il doit être et comment il doit agir selon l'analyse des rapports de forces, il explique ce qu'il entend par société civile et société politique et le lien qui les unit et, va démontrer que la fonction des intellectuels est de cimenter la société en un bloc historique dans lequel la vie des partis politiques joue un rôle non négligeable. C'est ainsi qu'il ne s'arrête plus seulement à l'expérience concrète des différents partis italiens mais il tire à partir d'elle, les éléments nécessaires à une conception élargie du parti politique qu'il n'a cependant pas élaborée systématiquement mais dont les nombreuses références dans tous ses écrits de la prison permettent de constituer.

Nous allons présenter la notion générale du parti politique qui permet de trouver les traits communs à chacun des partis et nous nous

pencherons plus particulièrement sur la notion du parti communiste en ce qui concerne les caractéristiques nouvelles par rapport à celle d'avant la prison.

I. Le bloc historique

1.a) La société civile et la société politique

Pour la philosophie de la praxis, le bloc historique comprend l'infrastructure et la superstructure unies dialectiquement. Au niveau superstructurel, se trouve l'Etat qui contient la société politique et la société civile. Cette dernière et l'Etat ne sont pas envisagés comme deux activités indépendantes l'une de l'autre, ni comme deux moments successifs. La distinction n'est pas "organique" mais plutôt "méthodologique", affirme Gramsci parce que "dans la réalité effective, la société civile et l'Etat sont une seule et même chose ..."¹

Les formes de l'histoire éthico-politique (le moment de l'hégémonie, de la direction politique, le parti politique, etc.) marquent l'évolution du mode de production et jouent ainsi, pour l'auteur, le rôle de "catharsis". Pour comprendre le lien qui existe entre la structure et la superstructure, entre l'unité de la forme et du contenu dans le bloc historique, il est nécessaire de définir la société civile et la société politique (l'explication que nous tenterons de fournir, ne sera pas exhaustive. Nous traiterons ce sujet en fonction du parti politique conçu non pas différemment d'avant la prison mais plus profondément et plus adéquatement selon les changements nationaux et internationaux).

1 Idem, ibid., p. 387.

Qu'est-ce donc la société civile²? La définition qu'en donne Gramsci, prend sa source directe dans celle de Marx et Engels: Toutefois, elle sera adaptée au développement de la superstructure (en Europe). Pour ces derniers,

La société civile embrasse l'ensemble des rapports matériels des individus à l'intérieur d'un stade de développement déterminé des forces productives. Elle embrasse l'ensemble de la vie commerciale et industrielle d'une étape et déborde par là-même l'Etat et la nation, bien qu'elle doive, par ailleurs, s'affirmer à l'extérieur comme nationalité et s'organiser à l'intérieur comme Etat. Le terme de société civile apparut au 18^e siècle, dès que les rapports de propriété se furent dégagés de la communauté antique et médiévale. La société civile en tant que telle ne se développe qu'avec la bourgeoisie; toutefois, l'organisation sociale issue directement de la production et du commerce, et qui forme en tout temps la base de l'Etat et du reste de la superstructure idéaliste, a été constamment désignée sous le même nom³.

2 Selon J. Texier, "C'est l'ensemble des rapports sociaux pratiques et idéologiques (...), qui s'instaure et vit sur la base de rapports de production déterminés. Elle comprend aussi bien les comportements de l'homo oeconomicus que ceux de l'homo ethico-politicus". Texier, Jacques, "Gramsci, théoricien des superstructures", La Pensée, no 139, juin 1968: 58. Précisons que, pour Gramsci, "L'homo oeconomicus" est l'abstraction de l'activité économique d'une forme de société donnée, c'est-à-dire d'une structure économique donnée. Chaque forme sociale a son "homo oeconomicus", sa propre activité économique". Gramsci, A., op. cit., p. 58.

3 Marx, K., Engels, F., Oeuvres choisies, "L'Idéologie allemande", ibid., tome 1, p. 77. Dans cette même oeuvre, Marx et Engels affirment que "Cette conception (matérialiste) de l'histoire a donc pour base le développement du procès réel de la production, et cela en partant de la production matérielle de la vie immédiate; elle conçoit la forme des relations humaines liée à ce mode de production et engendrée par elle, je veux dire la société civile à ses différents stades, comme étant le fondement de toute l'histoire, ce qui consiste à la représenter dans son action en tant qu'Etat aussi bien qu'à expliquer par elle l'ensemble des diverses productions théoriques et des formes de la conscience, religion, philosophie, morale, etc., et à suivre sa genèse à partir de ces productions, ce qui permet alors naturellement de représenter la chose dans sa totalité (et d'examiner aussi l'action réciproque de ses différents aspects". Idem, ibid., tome 1, p. 38. Et plus précisément, "Par conséquent, l'Etat, de régime politique, constitue ici, tout au moins, l'élément secondaire, et

L'unité dialectique de la société civile et de l'Etat réside dans le fait que la première sert de base à l'Etat et que ce dernier "enserme, contrôle, réglemente, surveille et tient en tutelle la société civile"⁴ tout en occasionnant le besoin, pour sa survie, de permettre "à la société civile et à l'opinion publique de créer leurs propres organes, indépendants du pouvoir gouvernemental"⁵.

Ces "organes indépendants ..." constituent "l'étage de la "société civile", c'est-à-dire l'ensemble des organismes dit vulgairement "privés" ... ayant "la fonction d'"hégémonie" que le groupe dominant exerce sur toute la société"⁶. Pour Gramsci, la société civile se situe entre la structure économique et l'Etat et forme avec la société politique deux niveaux de la superstructure. Le contrôle, la réglementation, etc. que l'Etat exerce sur la société civile a pour but d'ajuster celle-ci à la structure économique. L'adaptation résulte de la "volonté" de l'Etat, plus précisément lorsque cette volonté est orientée par ceux qui opèrent les changements dans la structure économique. Rejoignant ainsi la lettre d'Engels à Conrad Schmidt concernant l'action étatique sur le développement économique ainsi qu'une lettre aussi d'Engels à B. Borgius où il est dit qu'il y a "action réciproque sur la base de la nécessité économique qui

(suite) la société civile, le domaine des relations économiques, l'élément décisif". Marx, K., Engels, F., op. cit., "Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande", ibid., tome 3, p. 391.

4 Marx, K., Engels, F., op. cit., "Le 18-Brumaire de Louis Bonaparte", ibid., tome 1, p. 450.

5 Idem, ibid., p. 450.

6 Gramsci, A., op. cit., p. 314.

l'emporte toujours en dernière instance"⁷, Gramsci indique, par conséquent, qu'à partir de la structure économique et fondée sur elle, la classe dominante (bourgeoise) exerce une hégémonie à travers la société civile adaptée à la nécessité économique et une "domination directe" ou de commandement qui s'exprime dans l'Etat et dans le gouvernement "juridique"⁸. C'est pourquoi une hégémonie économique fait naître une hégémonie politique.

Et celle-ci ne peut pas exister sans la présence concrète de l'hégémonie économique. L'Etat est ainsi conçu comme l'instrument de la classe dominante dans le but d'assurer son pouvoir économique et, comme l'organisme qui doit non seulement représenter mais parvenir à l'unité éthico-politique dans la société civile qui permet l'obtention du consensus nécessaire à la direction politique et morale, à la direction culturelle et à l'"autorité" de l'Etat. Il arrive, toutefois que l'Etat ne remplisse pas son rôle et que la société civile ou un parti politique le fasse à sa place. Ce qui montre que l'Etat n'est pas le moteur de l'histoire et qu'"il ne produit pas la situation économique mais qu'il est l'expression de la situation économique"⁹ parce que ses fonctions se résument à celles d'organisation et de connexion et témoignent de l'action réciproque de l'Etat et de la structure économique bien que cette action ait été longtemps voilée. En effet,

la réflexion n'est plus directe, mais indirecte, elle ne se présente plus comme une lutte de classes, mais comme une lutte

7 Marx, K., Engels, F., op. cit., "Engels à B. Borgius", ibid., tome 3, p. 535.

8 Gramsci, A., op. cit., p. 314.

9 Idem, ibid., p. 111.

pour des principes politiques et la réflexion est si bien renversée qu'il a fallu des milliers d'années pour que nous puissions la pénétrer¹⁰.

Si l'Etat ne produit pas l'activité économique quoiqu'il réagisse sur elle par le programme politique d'une fraction de la classe dominante organisée en parti politique et si l'Etat n'est pas une lutte pour des principes politiques mais bien une lutte de classes, comme le démontre le reflet adéquat de la réalité, il faut préciser que, dans l'Etat bourgeois, les partis qui représentent les fractions de la classe dirigeante veulent

modifier, non pas la structure de l'Etat, mais seulement l'orientation au gouvernement, qui veut réformer la législation commerciale et, de façon seulement indirecte, la législation industrielle (... le protectionnisme ... favorise ... la naissance des monopoles): il s'agit d'assurer la rotation des partis dirigeants au gouvernement, et non de fonder et d'organiser une nouvelle société politique et encore moins un nouveau type de société civile¹¹.

La rotation des partis politiques au gouvernement permet la satisfaction des intérêts des différentes fractions de la classe dominante mais cette rotation n'est pas arbitraire, elle répond aux exigences de la nécessité économique et n'empêche pas l'obtention du consensus si la fraction au pouvoir sait réaliser l'hégémonie sociale. Lorsque les partis politiques ne peuvent arriver à un accord dans le sens de l'unité éthico-politique correspondant aux besoins économiques, survient une crise étatique, une crise d'autorité, une crise hégémonique laissant le terrain favorable à l'instauration d'une dictature militaire qui va prendre en main le rôle de l'Etat. La distinction entre la dictature et l'hégémonie réside dans

¹⁰ Marx, K., Engels, F., op. cit., "Engels à Conrad Schmidt", ibid., tome 3, p. 523.

¹¹ Gramsci, A., op. cit., p. 387.

l'autorité et la direction. La lutte des classes change de formes car le contrôle particulier qu'exerce désormais l'Etat, à travers la dictature militaire, sur la société civile exige de ces organismes "privés" tels les syndicats, un caractère plus conforme à la nouvelle réalité politique. Il en sera de même pour les partis politiques dont l'existence même est mise en danger et voire, dans le cas d'un parti révolutionnaire, tout simplement exclue, ce qui entraîne, par conséquent, chez ce dernier un bouleversement considérable et nécessite une organisation spécifique aux conditions de la clandestinité. Et puisque la société civile ne peut plus être encadrée dans les seules limitations de l'activité économique, les syndicats (tout comme les partis) qui doivent constamment ajuster leur lutte (surtout sous la dictature militaire), débordent justement ces limitations en ne luttant plus "seulement pour les intérêts économiques, mais pour la défense et le développement de l'organisation elle-même ..." ¹² Du niveau économique, les syndicats passent au niveau politique, exprimant aussi l'interaction de la structure et de la superstructure. Ce qui ne veut pas dire que le syndicat devient l'équivalent du parti politique, comme le pense l'économisme qui nie la nécessité du parti et de l'action politiques. Le rapport entre les deux a déjà été formulé au premier chapitre.

Le prolétaire en tant que membre de la société civile parce que membre d'une classe sociale, fait partie des masses que domine l'Etat dont la direction morale et politique revient aux partis politiques soutenus, dans leurs fonctions, par la bureaucratie et assurés au gouvernement par le droit et par l'armée.

¹² Idem, ibid., p. 388.

La domination de l'Etat s'étend sur l'ensemble de la société dans laquelle les "groupes subalternes" subissent l'hégémonie culturelle de la classe dominante, moment indispensable pour que lui soit accordé le consentement d'une part et d'autre part, le monopole politique qui fonde l'hégémonie culturelle et qui est, lui-même, basé sur l'hégémonie économique. En réalité, comment se réalise l'hégémonie d'un Etat?

L'exercice "normal" de l'hégémonie sur le terrain devenu classique du régime parlementaire, est caractérisé par la combinaison de la force et du consentement qui s'équilibrent de façon variable, ... voire en cherchant à obtenir que la force apparaisse appuyée sur le consentement de la majorité ...¹³

Dans la constitution d'un nouvel Etat, le premier moment est celui de la force. C'est d'ailleurs ce que les écrits de Machiavel expriment en ce qui concerne l'Italie qu'il aurait voulu voir se constituer en tant que territoire unifié avec un Etat confié à un condottiere qui dirigerait les classes progressistes dans le but d'éliminer les entraves du féodalisme. Le second moment est celui du consentement; ce que représente Bodin en France où le premier moment avait déjà été instauré. Par conséquent, durant cette période, le secteur privé assume la responsabilité de l'obtention du consentement en permanence caractérisé par l'aspect moral qu'il revêt. Cependant, avec les changements dans la société c'est-à-dire par "l'activité de propagande et l'activité pratique (économique, politico-juridique), le développement industriel et commercial ..." ¹⁴, le consentement ne peut plus être laissé à la seule initiative privée. La force doit

¹³ Idem, ibid., p. 434.

¹⁴ Idem, ibid., p. 432.

être utilisée dans le cadre des mouvements d'opposition sous différents aspects -- de la violence physique (les répressions ...) à la violence politique et morale (sur les libertés, sur le suffrage universel, sur les élections, etc.). L'équilibre nécessaire entre les deux, pour l'hégémonie, varie selon le mouvement continu de la société. Lorsqu'il est plutôt précaire, s'ajoute entre la force et le consentement, la corruption personnelle des partis dirigeants. "L'effondrement de la fonction hégémonique" démasque la corruption de tout l'organisme politique. A tout ce processus de formation d'un Etat et par conséquent, de l'organisation et de la domination de la société civile, participent

les théoriciens-philosophes, les publicistes, les partis politiques, etc. ... quant à son aspect formel, et les mouvements ou les pressions de masse, quant à sa substance, avec des actions et des réactions réciproques ...¹⁵

Lors des crises organiques ou hégémoniques de l'Etat, plusieurs solutions se présentent selon le cas. Parmi ces solutions, la première place revient aux partis politiques qui se multiplient en reflétant les tendances concrètes de la société ou, s'unissent sous la même bannière, en un parti unique qui représente à ce moment l'ensemble des revendications et des intérêts immédiats. La forme juridico-constitutionnelle du régime parlementaire qui est l'élaboration supérieure de la formule de la révolution permanente et par là, la remplace, manifeste son caractère élastique dans ce processus qui conduit à l'impérialisme. C'est-à-dire qu'un Etat qui peut assurer sa fonction hégémonique sur la société peut aussi parvenir à imposer son hégémonie sur d'autres sociétés, plus précisément, en tant qu'impérialisme économique-financier. L'hégémonie culturelle au niveau mondial est une question

15 Idem, ibid., p. 433.

qui peut être répondue au niveau théorique, mais ce sera la praxis qui la résoudra, selon Gramsci. Comme nous avons déjà mentionné, si elle est possible, elle ne peut se faire que sur la base d'un monopole économique.

L'Etat, pour remplir ses fonctions, a besoin du droit ainsi que de la bureaucratie civile et militaire. Tout d'abord,

une conception du droit qui doit être essentiellement rénovatrice ... Si tout Etat tend à créer et à maintenir un certain type de civilisation et de citoyen (et donc un certain type de vie en commun et de rapports entre individus), s'il tend à faire disparaître certaines coutumes et certaines attitudes et à en répandre d'autres, alors le droit sera l'instrument approprié à cette fin (à côté de l'école et d'autres institutions et activités), et il doit être élaboré de façon à se trouver en conformité avec cette fin, de façon à être d'une efficacité maximum et productif d'un maximum de résultats positifs¹⁶.

Le droit est donc un instrument indispensable à l'Etat pour réaliser son hégémonie morale et politique dans la société civile et assurer l'hégémonie économique. Il s'agit d'un droit inégal reposant sur la division de la société en classes. "Le droit ne peut jamais être plus élevé que l'état économique de la société et que le degré de civilisation qui y correspond"¹⁷. C'est pourquoi

le droit est l'aspect répressif et négatif de toute l'activité civilisatrice positive déployée par l'Etat. On devrait également incorporer, dans la conception du droit, les activités visant à "récompenser" des individus, des groupes, etc... tout comme on punit ... en faisant intervenir, comme instance punitive, l'"opinion publique"¹⁸.

Cette conception du droit se libère de toute transcendance en ce sens que les tentatives précédentes de lier juridiquement la condition

¹⁶ *Idem*, *ibid.*, p. 367-368.

¹⁷ Marx, K., Engels, F., *op. cit.*, "Critique du programme de Gotha", *ibid.*, tome 3, p. 15.

¹⁸ Gramsci, A., *op. cit.*, p. 368.

humaine à "l'idéal de justice, de la justice éternelle" explique le véritable sens de la justice et du droit qui l'accompagne et ce, en se basant sur le développement de la société. En effet,

cette justice n'est toujours que l'expression sur le plan idéologique et métaphysique des conditions économiques existantes, tantôt selon leur aspect conservateur, tantôt selon leur aspect révolutionnaire¹⁹.

Puisque le droit est un instrument de l'Etat, son orientation idéologique se décide selon la fraction de la classe dominante qui est au pouvoir, fraction conservatrice, libérale ou autres variantes ou selon le parti révolutionnaire (au pouvoir). Le droit, dans la société socialiste conserve, comme l'indiquent Marx et Engels, certains aspects du droit bourgeois correspondant aux séquelles ou aux résidus de la société bourgeoise. Le droit fait donc partie intégrante de l'Etat pour servir la classe dominante dans la réalisation de sa fonction hégémonique sur toute la société. Tout comme pour le droit, la bureaucratie civile et militaire correspond à un type donné de société qui doit régler, lors de sa formation, le problème de la bureaucratie traditionnelle et celui de la création d'une bureaucratie conforme aux nouveaux besoins.

L'étude de la bureaucratie civile et militaire doit prendre en considération l'origine de classes, la fonction sociale dans des moments déterminés de la vie de la société, de l'Etat et des partis politiques. La bureaucratie ne constitue pas et ne doit pas constituer, surtout dans le cas de l'armée, une force neutre. Elle se compose la plupart du temps, de dire Gramsci, de la petite et moyenne bourgeoisie selon le développement

¹⁹ Marx, K., Engels, F., op. cit., "La question du logement", ibid., tome 2, p. 384.

industriel et la réforme agraire du pays. Elle joue un rôle politique et non économique quoiqu'elle trouve dans cette carrière, ses ressources économiques et politiques, satisfaisant ses intérêts de participation au pouvoir. Cependant, elle ne forme pas un "tout organique" parce qu'elle ne sait pas, selon Gramsci, régler les hommes et les "choses" même si son influence importante, voire parfois capitale, peut orienter l'ensemble de la société. En ce qui concerne l'armée, elle "devrait précisément défendre la constitution, c'est-à-dire la forme légale de l'Etat, ainsi que les institutions qui s'y rattachent ..."20 La bureaucratie civile et militaire a donc une fonction de défense de l'ordre existant et doit, par conséquent, pour se maintenir elle-même, empêcher les organisations de la classe ouvrière et paysanne de dépasser certaines limites au-delà desquelles elle se sent menacée. C'est pourquoi elle impose politiquement la culture de la classe dominante afin que l'hégémonie politique et culturelle et, à sa base, économique ne soit pas rompue. Toutefois, comme le souligne Gramsci, sa volonté a un objectif bien défini, mais elle est lente et elle a besoin, d'ordinaire, d'un long processus pour aboutir à une centralisation organisationnelle et politique21.

Elle y parvient d'autant plus vite que ses intérêts sont identiques à ceux de la classe dominante. C'est un point très important pour la vie de l'Etat et de la société mais aussi pour la vie des partis politiques qui peuvent perdre de leur importance dépendant du lien de la bureaucratie avec les masses; lien qui est préférable de garder étroit pour que la bureaucratie ne devienne une force conservatrice paralysant le parti et le menant

20 Gramsci, A., op. cit., p. 402.

21 Idem, ibid., p. 403.

ainsi à un déclin inévitable. C'est donc à travers cette classe que les partis politiques traditionnels et l'Etat établissent les relations entre les classes antagonistes, la bourgeoisie et le prolétariat, en permettant à la classe dominante d'exercer son hégémonie sur toute la société. Seules les conditions historiques peuvent expliquer la signification de la bureaucratie civile et militaire et peuvent fournir les solutions à ce problème. Elle véhicule une idéologie, agit conformément à elle et tente d'insérer l'ensemble de la société dans les cadres de cette idéologie. Par conséquent, elle se distingue suivant la situation particulière de chaque pays et accélère ou freine le mouvement politique selon le cas. Puisque

.... l'Etat est la forme concrète d'un monde productif et que les intellectuels sont l'élément social dont il tire le personnel gouvernemental ...²²

alors

chaque fois que les intellectuels dirigent la vie politique, à cette conception de l'Etat en soi (absolu), succède tout le cortège réactionnaire qui en est l'accompagnement de rigueur²³.

C'est donc à dire que le rôle des intellectuels comme bureaucratie n'est pas négligeable, non plus celui des intellectuels professionnels attachés aux diverses institutions de la société civile. Ils permettent d'exercer l'hégémonie éthico-politique, comme intermédiaires entre la société civile et la société politique. Ils expriment organiquement les nécessités économiques de la société capitaliste. C'est ainsi, par exemple, qu'au niveau international, leur fonction est de "médiatiser les extrêmes,

²² Idem, ibid., p. 158.

²³ Idem, ibid., p. 159.

"socialiser" les trouvailles techniques qui permettent le fonctionnement de toute activité de direction ..."²⁴ Mais la place qu'ils occupent dans la société comme "catégorie sociale" et non comme classe sociale ne leur confère toutefois pas un caractère absolu malgré qu'eux-mêmes s'accordent cet attribut tout autant qu'à l'Etat. Ceci s'explique par le fait qu'ils reflètent la pratique sociale mais spéculativement, abstraitement de telle sorte qu'ils s'isolent et se présentent indépendants des classes sociales existantes après avoir procédé de la même façon pour l'Etat en oubliant que celui-ci est l'organisme politique de la classe qui domine économiquement et qu'eux-mêmes sont les expressions politiques et culturelles de cette classe. C'est pourquoi Gramsci distingue les intellectuels traditionnels et les intellectuels organiques que nous allons maintenant présenter.

1.b) Les intellectuels

Lorsque Gramsci parle d'intellectuels traditionnels et d'intellectuels organiques, il les qualifie en tant que catégorie traditionnelle et catégorie organique. Il considère l'ensemble du groupe social et non chaque intellectuel individuellement. Pour les définir, il se base sur la classe sociale dominante et ses activités c'est-à-dire que "les premières cellules intellectuelles du nouveau type naissent en même temps que ses premières cellules économiques ..."²⁵ Au fur et à mesure que les modes de production se succèdent et que la classe dominante change en fonction

24 Idem, ibid., p. 383.

25 Idem, ibid., p. 320.

d'eux, la création et la formation d'intellectuels du "nouveau type" c'est-à-dire selon le nouveau régime économique et politique qui s'instaure, constitue une manifestation de la classe dominante économiquement et qui a besoin de ces "commis" pour diriger et organiser. Ces nouveaux intellectuels sont les intellectuels organiques de cette classe, "ceux qui sont issus d'un groupe social né et développé comme groupe économique ..."²⁶. Tandis que les intellectuels traditionnels sont nés sur le terrain de l'ancienne société et demeurent rattachés à la classe qui fut dominante. La catégorie traditionnelle est liée à l'aristocratie foncière et se compose des intellectuels organiques de cette dernière -- soit les ecclésiastiques -- et d'intellectuels créés par le développement de la société féodale. Les ecclésiastiques occupaient cette fonction - a) sur une base économique, par la propriété des terres - b) sur une base politique, par tous les privilèges qui s'y rattachaient, accordés par l'égalité juridique mais aussi - c) par le contrôle exclusif qu'ils détenaient au plan idéologique -- la religion était alors la "philosophie et la science" de ce temps -- et qui leur permettaient d'imposer une orientation politique et morale à l'ensemble de la société. De la même façon, les intellectuels organiques de la bourgeoisie exercent ce qui a été appelé à partir de la formation de cette société, l'hégémonie éthico-politique. Ce sont surtout des intellectuels de type urbain parce que liés à la production industrielle. Leur formation suit donc le cours de celle-ci même, si le rapport entre les deux n'est pas immédiat.

26 Idem, ibid., p. 318.

mais un rapport "médiatisé", à des degrés divers, par tout le tissu social, par l'ensemble des superstructures, dont les intellectuels sont précisément les "fonctionnaires". On pourrait mesurer le "caractère organique" des différentes couches intellectuelles, leur plus ou moins étroite connexion avec un groupe social fondamental, en établissant la série graduée de bas en haut des fonctions et des superstructures (de la base structurale au sommet)²⁷.

Le trait commun dégagé des intellectuels organiques de l'aristocratie foncière et ceux de la bourgeoisie réside dans le fait qu'ils permettent la réalisation de l'hégémonie sociale. Alors que les ecclésiastiques seuls formaient la catégorie organique d'une classe qui dominait une société qui n'avait pas encore atteint la complexité qui caractérise la société bourgeoise, le caractère organique a pu être attribué plus facilement à cette couche intellectuelle qui est rattachée économiquement et politiquement à la classe dominante. Le "système social démocratico-bureaucratique" montre une division du travail parallèle à la spécialisation et nécessitant plus d'intellectuels. Mais les fonctions que ces derniers exercent, ne sont plus, comme dans la société précédente, toutes en rapport avec l'organisation et la direction, elles s'établissent selon la conception et l'exécution, se comparant ainsi à l'organisation militaire (bourgeoise) dont les grades se distribuent aussi, entre autres, par rapport à la conception et à l'exécution. En plus de cette différence,

même d'un point de vue intrinsèque, on doit distinguer des degrés dans l'activité intellectuelle ... il faut mettre sur la plus haute marche les créateurs des différentes sciences, de la philosophie, de l'art, etc.; sur la plus basse, les plus humbles "administrateurs" et distributeurs de la richesse intellectuelle déjà existante, traditionnelle, accumulée²⁸.

27 Idem, ibid., p. 314.

28 Idem, ibid., p. 316.

Dans la société bourgeoise, le caractère organique est imputé aux intellectuels qui se sont issus jusqu'à la plus haute marche non seulement parce qu'ils sont les "créateurs des différentes sciences ..." tout comme l'étaient les ecclésiastiques, mais aussi parce que ces intellectuels urbains tendent à se confondre avec le véritable "état-major industriel" c'est-à-dire avec la classe dominante. A côté d'eux, se sont formés les intellectuels, aussi de type urbain, qui exercent une fonction d'intermédiaires entre la conception de la haute marche et l'exécution. Cette fonction se résume à celle "d'élaborer l'exécution immédiate". Ces intellectuels sont aussi qualifiés d'organiques.

Quoique le rôle des intellectuels organiques est primordial pour l'obtention et le maintien du consentement des masses, celui des intellectuels traditionnels, ceux de type rural, n'en est pas moins important mais à un autre niveau, celui de la plus basse marche, en assurant le lien entre l'administration de l'Etat, les masses paysannes et la petite bourgeoisie des villes. Il s'agit d'"une grande fonction politico-sociale, car la médiation professionnelle est difficilement séparable de la médiation politique"²⁹. Eux aussi, en fait, assurent le consentement parce qu'ils représentent pour les classes ci-haut mentionnées un "modèle social". Il faut mettre en relief ici deux points très importants. Premièrement, la classe ouvrière est subordonnée à la culture dominante, aux intellectuels organiques de la bourgeoisie et parfois, la subordination est combinée à la culture des intellectuels traditionnels. Puisque la classe ouvrière a une mission historique à accomplir comme la société bourgeoise a dû elle

29 Idem, ibid., p. 316.

aussi le faire, elle doit donc créer et former ses propres intellectuels organiques, rompre cette subordination à une culture qui n'est pas la sienne. Deuxièmement, elle doit s'allier à la classe paysanne qui ne peut pas élaborer ses propres intellectuels, selon Gramsci, mais qui peut réussir à dépasser ce stade de soumission intellectuelle et par conséquent, politique en s'organisant avec elle dans le parti communiste qui doit les diriger. L'attitude de celui-ci, au moment de la révolution prolétarienne, doit démontrer cette compréhension, étendue à la petite bourgeoisie des villes dont il ne faut pas s'en faire des ennemis, affirmait Lénine car leur position sociale les fera basculer du côté du vainqueur. La question des intellectuels organiques de la classe prolétarienne est étroitement liée au parti politique. En tant que son organisation supérieure, il représente l'aboutissement du développement du prolétariat dans sa constitution objective comme classe sociale et subjective, dans sa prise de conscience de former un groupe social opposé à la classe dominante et nécessitant un parti politique indépendant de cette dernière. Ils seront donc étudiés avec le parti communiste. Soulignons, cependant, que les intellectuels organiques -- de la classe bourgeoise et, de la classe prolétarienne -- exercent une fonction éducative, d'une part, dans l'Etat et d'autre part, dans le parti politique qui devra, par la suite (en ce qui concerne ceux du prolétariat) au moment de la construction de la société socialiste, assumer cette responsabilité dans le nouvel Etat.

Pour bien remplir toutes les tâches qui incombent à l'Etat bourgeois, les intellectuels organiques doivent satisfaire l'exigence qui s'est

formulée dans le développement de la production industrielle. Les dirigeants ne peuvent plus s'en tenir à une culture générale, ils doivent posséder des connaissances techniques qui leur permettent d'intervenir plus conformément aux besoins de la structure et de guider plus assurément, plus adéquatement la culture elle-même. Son rôle d'éducateur, que ce soit directement dans l'Etat ou dans ses institutions comme les écoles, doit s'ajuster et refléter les changements qui se produisent au niveau de la structure. L'interaction de la structure et de la superstructure telle qu'on la voit à travers la formation des intellectuels organiques montre leur unité comprise dans le "bloc historique".

D'ailleurs j'élargis beaucoup la notion d'intellectuel et je ne me limite pas à la notion courante qui ne s'applique qu'aux grands intellectuels. Cette étude amène aussi à préciser quelque peu le concept d'Etat par quoi on entend d'ordinaire la Société politique (ou dictature, ou appareil coercitif pour adapter les masses populaires au type de production et à l'économie d'une époque donnée) et non l'équilibre entre la Société politique et la Société civile (ou hégémonie qu'un groupe social exerce sur la société nationale dans son entier par le moyen d'organisations prétendument privées, comme l'église, les syndicats, les écoles, etc.); et c'est justement dans la société civile qu'opèrent, en particulier les intellectuels (Benedetto Croce ... est un instrument très efficace d'hégémonie ...)30.

Les intellectuels, selon Gramsci, propres à une classe sociale sont indispensables pour l'exercice de l'hégémonie sans laquelle la société politique ne peut durer. La dictature de classe soutenue par l'hégémonie et le consensus dans la société civile cimente l'unité du bloc social grâce aux intellectuels.

30 Gramsci, A., Lettres de prison, ibid., p. 333.

Par conséquent, si les intellectuels organiques de la bourgeoisie alliés aux intellectuels traditionnels réussissent à maintenir l'hégémonie dans la société civile, la classe subordonnée devra lancer l'offensive contre la direction culturelle existante. Elle y réussira d'autant plus qu'elle sera organisée dans un parti politique propre et indépendant avec ses intellectuels organiques.

2. La conception du parti politique

a) Les définitions du parti politique

Si les intellectuels, en tant que "commis du groupe dirigeant"³¹, sont une nécessité pour former l'homogénéité du bloc social par l'unité idéologique, et ce, au sein de la société civile, de même les partis politiques qui sont créés pour représenter les classes sociales et leurs fractions, agissent aussi à ce niveau. Ils constituent un élément du bloc historique au niveau des superstructures et de ce fait, font partie de l'histoire éthico-politique en tant que système hégémonique dans l'Etat comme l'est l'Etat lui-même dans la société. La notion gramscienne du parti politique correspond à sa conception du monde, tout comme pour Croce. En effet, selon le rôle qu'on accorde aux formes du bloc historique, selon le lien que l'on établit entre elles et selon le fondement idéaliste ou

31 Lénine souligne: "Car nos menchéviks, de même que tous les leaders opportunistes, social-chauvins et kautskistes des syndicats, ne sont pas autre chose que des "agents de la bourgeoisie au sein du mouvement ouvrier" (...) ou "les commis ouvriers de la classe capitaliste" (labour lieutenants of the capitalist class), selon la belle expression, profondément juste, des disciples américains de Daniel De Leon". Lénine, V. I., La Maladie infantile du communisme. (Le "gauchisme"), ibid., p. 43.

matérialiste sur lequel on fait reposer le bloc historique, le parti politique suit des inclinations propres à cette façon de voir³².

Au chapitre II, nous avons montré que Gramsci considérait B. Croce comme un philosophe idéaliste qui a transposé le matérialisme historique en langage spéculatif dans le but de liquider ce dernier. Néanmoins, Croce n'a pas éliminé cette conception du monde. Pour Gramsci, il a contribué, en tant qu'homme de parti, par son révisionnisme, par sa pensée organique, à maintenir la dictature, la société politique et en tant qu'intellectuel, plus précisément, dans son cas comme leader intellectuel, à exercer, dans la société civile, l'hégémonie sociale. Croce est donc un intellectuel organique dont la conception du parti politique découle directement de ce qu'il entend par l'histoire éthico-politique et de la séparation qu'il effectue entre celle-ci et la structure. Il définit les partis politiques comme suit:

... Les partis sont des moyens qui s'offrent aux diverses personnalités pour se forger des moyens d'action et s'affirmer elles-mêmes, et avec elles-mêmes leurs propres idéaux éthiques, et pour accomplir des efforts pour les suivre; d'où l'importance qu'ont dans les partis, les chefs et les dirigeants..."³³

32 Selon la conception dialectico-matérialiste, "... les faits économiques, auxquels les historiens n'ont, jusqu'à nos jours, attribué qu'un rôle secondaire, quand ils leur en attribuaient un, constituent, du moins dans le monde moderne, une force historique décisive; qu'ils forment le fondement sur lequel s'élèvent les actuels antagonismes de classe; que ces antagonismes de classe, dans les pays où la grande industrie en a favorisé le plein épanouissement, ..., constituent à leur tour la base de la formation des partis politiques, des luttes de parti, et par conséquent de toute l'histoire politique". Marx, K., Engels, F., *op. cit.*, "Histoire de la Ligue des communistes", *ibid.*, tome 3, p. 186-187.

33 Gramsci, A., *Cahiers de prison*, *ibid.*, p. 482 (p. 110, note 1 - B. Croce, *Elementi di politica* (1925), in *Etica e politica*, éd. cit., pp. 169-307; pour les partis politiques, Cf. pp. 189-195).

Croce refuse l'existence des partis comme organisations permanentes véhiculant une idéologie dans le but d'agir et ce, conformément à elle. Il propose plutôt des mouvements politiques sans programme non seulement organique, mais défini, concret pour faire place à la recherche de solutions concrètes aux problèmes politiques immédiats. Il semble, de plus, que les partis politiques ne servent qu'aux dirigeants, aux chefs dans l'affirmation de leur personnalité et la réalisation de leurs idéaux éthiques. La réduction des partis aux leaders entraîne toutefois plusieurs conséquences. Tout d'abord, Croce, malgré qu'il soit un grand intellectuel, tombe dans des préjugés -- l'un d'intellectuel, l'autre populaire.

C'est un préjugé d'intellectuel que de mesurer les mouvements historiques et politiques à l'aune de l'intellectualisme, de l'originalité, de la "génialité", c'est-à-dire de l'expression littéraire et des grandes personnalités brillantes, plutôt qu'à celle de la nécessité historique et de la science politique, de la capacité concrète et effective de conformer les moyens à la fin. C'est là aussi un préjugé populaire, à certains stades de l'organisation politique (stade des hommes charismatiques), et il se confond souvent avec le préjugé de "l'orateur": l'homme politique doit être un grand orateur ou un grand intellectuel, il doit avoir le "saint-chrême" du génie, etc.³⁴.

Les partis politiques doivent ainsi servir aux dirigeants à affirmer leur personnalité de telle sorte qu'ils soient grand orateur ou grand intellectuel. Les partis, pour Croce, ne sont pas une nécessité historique mais une nécessité individuelle (pour les chefs). Il ne faut pas oublier, comme le note Gramsci, que "dans l'histoire et dans la production de l'histoire, la représentation "individualisée" des Etats et des nations (et par

34 Idem, ibid., p. 103.

conséquent, des partis politiques) n'est qu'une simple métaphore"³⁵. Si Croce avait pris en considération l'histoire réelle, il n'en serait pas venu à nier les partis politiques tout en expliquant leur raison d'être et en affirmant leur nécessité d'exister.

Il faut critiquer ici la conception crocienne du moment politique en tant que moment de la "passion" (caractère inconcevable d'une "passion" permanente et systématique), sa négation des "partis politiques" (qui sont justement la manifestation concrète du caractère inconcevable de la permanence de la passion, la preuve de la contradiction interne du concept "politique-passion") et sa façon de laisser ainsi inexpliquées les armées permanentes et l'existence organisée de la bureaucratie civile et militaire ...³⁶

De manière abstraite, Croce affirme que la politique et la passion sont de même nature. Sous ce couvert, on y trouve la passion concrète de "lutte sociale" ou lutte de classes. En identifiant théoriquement, la politique et la passion, Croce masque la politique réelle, la passion réelle et leur lien véritable. Pour Gramsci, le concept "politique-passion" est un concept contradictoire où elles ne peuvent coexister de façon permanente comme le pense Croce. La passion exprime l'être social déterminé historiquement dont la conscience sociale se forme sur le terrain des idéologies et dont l'action doit déboucher sur la politique mais une action organisée dans les partis politiques pour la conquête de l'Etat (que ce soit pour un changement d'orientation dans les cadres du mode de production existant ou pour une transformation radicale de toute la société y compris l'Etat). Par conséquent, pour Gramsci, les partis politiques expriment concrètement le contraire de la définition crocienne c'est-à-dire

35 Idem, ibid., p. 29.

36 Idem, ibid., p. 30.

l'incompatibilité du caractère permanent de la passion dans le moment politique. La politique ne peut pas être réduite à la "passion" tout comme les partis politiques ne peuvent non plus être réduits aux dirigeants. Les partis politiques s'insèrent dans la lutte sociale comme organisations de classes. Croce tend à confondre la forme et le contenu. La philosophie de la praxis les considère dans leur unité et non comme identité. Si la politique est la forme et la "passion", le contenu, elle se modifie selon les changements sociaux parce que la "personnalité humaine" est un être social qui subit et qui fait l'histoire. La négation d'une passion permanente et systématique dans la politique permet de réfuter la négation des partis politiques de Croce. Pourquoi Gramsci conteste la position de ce dernier? Les partis politiques, comme la liberté ne sont que des idéologies pour Croce qui affirme comme Hegel que l'histoire est l'histoire de la liberté, donc une histoire des idéologies, des intellectuels et non l'histoire réelle dans laquelle "la liberté signifie seulement "mouvement", évolution, dialectique"³⁷ et

... l'histoire est liberté dans la mesure où elle est lutte entre la liberté et l'autorité, entre la révolution et la conservation, lutte dans laquelle la liberté et la révolution l'emportent continuellement sur l'autorité et la conservation. Mais chaque courant et chaque parti ne sont-ils pas dans ce cas des expressions de la liberté, des moments dialectiques du processus de la liberté?³⁸

Les partis sont des "expressions" et des "moments dialectiques du processus de la liberté" parce qu'ils s'inscrivent dans la lutte concrète entre la liberté-révolution/autorité-conservation. Car la "liberté", pour Gramsci,

37 Idem, ibid., p. 35.

38 Idem, ibid., p. 35-36.

"comme concept historique est la dialectique même de l'histoire"³⁹, il ne s'agit pas de la liberté formelle tandis que,

Croce, en contradiction avec lui-même, confond la "liberté" comme principe philosophique ou concept spéculatif et la liberté comme idéologie, c'est-à-dire instrument pratique de gouvernement, élément d'unité morale hégémonique⁴⁰.

C'est-à-dire que Croce conçoit la liberté tantôt spéculativement, tantôt concrètement comme "instrument ..." parce qu'il identifie la forme et le contenu et qu'il oublie que le concept de liberté a changé de contenu parce que définie par les intellectuels organiques de la classe dominante suscitant "l'unité morale hégémonique". La liberté doit être conçue historiquement dans la lutte que les classes mènent entre l'autorité-conservation et la révolution à travers les partis politiques. C'est pourquoi, dans le monde moderne, selon Gramsci, les partis politiques ont pris une importance immense et une place particulière et déterminante dans la société. La contradiction "politique-passion" ne peut signifier que la lutte liberté/autorité. Gramsci ne peut donc souscrire à une thèse qui présente la liberté et les partis politiques sous une forme abstraite et dans une histoire spéculative. Pour lui, les partis politiques ont toujours existé, comme les organisations militaires, ce sont eux qui sont permanents et non la "passion" même si les partis n'ont pas toujours eu, cependant, ni la forme ni le contenu actuels. Mais la "doctrine du parti politique en tant qu'avant-garde de tout mouvement historique progressiste"⁴¹ peut

39 Gramsci, A., Lettres de prison, ibid., p. 424.

40 Idem, ibid., p. 424.

41 Gramsci, A., Cahiers de prison, ibid., p. 41.

résoudre la question de l'autorité qu'est la direction politique de la classe dominante en forgeant l'unité éthico-politique par laquelle s'établit le consensus. C'est ainsi que Gramsci explique la "multiplication" des partis et celle des sectes religieuses dans des moments où l'unité idéologique est en péril. Une des fonctions des partis politiques se détache plus nettement lors de ces crises d'hégémonie ou crises de l'Etat. Puisque la crise est organique, la solution doit aussi être organique et elle peut survenir à l'intérieur d'un parti grâce aux remplacements de membres par d'autres et aux modifications partielles ou entières du programme de sorte qu'il puisse tout d'abord se maintenir au pouvoir, puis se renforcer, vaincre l'adversaire et le désunir. Lorsque la crise ne peut se résoudre organiquement par le parti au pouvoir, il arrive que la multiplicité des partis se regroupe en un seul dont la direction désormais unique constitue la solution organique parce qu'il reflète les aspirations de l'ensemble de la classe qui reconnaît en lui la force et la capacité de dépasser le conflit. Il revient donc aux partis politiques de représenter les intérêts de leurs classes car ils

naissent et se constituent en organisations pour diriger la situation dans des moments historiquement vitaux pour leurs classes; mais ils ne savent pas toujours s'adapter aux tâches nouvelles et aux époques nouvelles, ils ne savent pas toujours se développer parallèlement au développement des rapports globaux de force (et donc à la position relative de leurs classes) dans le pays concerné ou dans le domaine international⁴².

Lors d'une crise d'autorité où les partis échouent dans la tâche de résolution de celle-ci, la raison de cet échec peut être imputée soit à la structure même des partis surtout traditionnels devenue inadéquate pour

42 Idem, ibid., p. 401.

assurer la conduite et satisfaire les besoins de la classe qui alors s'en détache et cherche une nouvelle direction; -- soit par son incapacité à "réagir contre l'esprit de routine, contre les tendances à se momifier et à devenir anachronique"⁴³. Le groupe à l'intérieur du parti qui peut conduire à cette deuxième possibilité, c'est la bureaucratie et ce, pour les raisons que nous avons déjà mentionnées au sujet de l'Etat et qui sont applicables au parti également puisqu'en fait, les deux sont des systèmes hégémoniques dont l'un, le parti travaille sur un terrain plus étroit -- l'Etat -- et l'autre, soit ce dernier qui exerce son hégémonie sur toute la société. Ainsi, chaque parti a une position propre d'autorité correspondant à l'idéologie qu'il expose et assure cette autorité par l'unité idéologique du parti qui sert de lien, d'intermédiaire entre les classes sociales subalternes et l'Etat. Et ce sont tout particulièrement les intellectuels qui doivent conserver ce lien entre dirigeants et dirigés parce que ce sont eux qui forgent l'idéologie qui conduit à l'hégémonie éthico-politique en autant qu'elle suit, elle et l'organisation du parti, l'évolution de la société et de ses rapports de force. Pour Gramsci, les partis jouent donc un rôle fondamental en périodes "normales" ou de crises organiques et l'absence de véritables partis pour régler ces dernières laissant place à un chef charismatique démontre l'"immaturité" de la classe progressiste qui ne sait pas encore se donner une organisation -- un parti politique -- conforme à la nécessité historique présente. Par conséquent, même si le parti représente une classe sociale déterminée, il peut réussir, à certains moments et selon certaines conditions, à obtenir le consentement

43 Idem, ibid., p. 401.

de sa classe et celui des autres classes objectivement opposées à elle évitant par là la venue d'un chef charismatique et exprimant sa force organisationnelle et idéologique. Toutefois, les causes des crises ou des périodes instables ne sont pas toujours internes aux partis politiques quoique le point de départ s'effectue à partir d'eux c'est-à-dire du niveau organisationnel ou du plan plutôt électoral, parlementaire. Ces causes résident dans le développement économique de la société c'est-à-dire que

les rapports de forces dans un pays varient selon qu'un pays est principalement agricole ou industriel et selon les différents degrés de développement des forces productives matérielles et du niveau de vie⁴⁴.

Ce qui implique que les changements structuraux entraînent un déplacement des masses de la campagne à la ville qui déséquilibre les rapports de forces et occasionne une nouvelle représentation au plan des partis politiques dont les actions effectives déterminent leur force, en attirant les masses vers eux. Pour comprendre leur rôle et leur influence, il faut se pencher sur leur formation. Tout d'abord, le troisième moment de la conscience politique collective se caractérise par le dépassement de la sphère corporative en tentant d'identifier les intérêts de la classe à ceux des autres classes.

C'est là la phase la plus franchement politique; elle marque nettement le passage de la structure à la sphère des superstructures complexes; c'est la phase dans laquelle les idéologies qui avaient germé antérieurement deviennent "parti", en viennent à se mesurer et entrent en lutte, jusqu'à ce que l'une seule d'entre elles, ou, du moins, une combinaison de plusieurs d'entre elles, tende à prévaloir, à s'imposer, à se propager dans toute l'aire sociale, en déterminant non seulement l'unité

⁴⁴ Idem, ibid., p. 427.

des fins économiques et politiques, mais aussi l'unité intellectuelle et morale ... sur un plan "universel" et en instaurant l'hégémonie d'un groupe social fondamental sur une série de groupes subordonnés⁴⁵.

La formation des partis permet de voir leur place dans la société ainsi que l'unité du bloc historique par l'interrelation de la structure et des superstructures. La naissance et le déclin des partis doivent être considérés du point de vue historique et non du seul point de vue des dirigeants, comme le fait Croce, bien que ces derniers ne soient pas négligeables, au contraire, ils sont non seulement nécessaires mais ils permettent

de comprendre comment un "mouvement" ou une tendance d'opinions, devient un parti, c'est-à-dire une force politique efficiente du point de vue de l'exercice du pouvoir gouvernemental: dans la mesure, précisément, où il possède (où il a élaboré en lui-même) des dirigeants de différents niveaux et dans la mesure où ces dirigeants ont acquis des capacités déterminées ... (l'existence de certaines conditions objectives) est exploité politiquement par les partis et par les hommes capables ...⁴⁶

D'où la nécessité de ces organisations politiques par le fait:

que les partis ont le devoir d'élaborer des dirigeants capables, qu'ils sont la fonction de masse qui sélectionne, développe, multiplie les dirigeants nécessaires pour qu'un groupe social défini ... s'articule et passe de l'état de chaos tumultueux à celui d'armée politique préparée de façon organisée⁴⁷.

Ce qui rejoint les fonctions premières du parti, celles d'organiser et de diriger qui sont en réalité une fonction éducative. Il faut donc distinguer dans le parti, comme cela a été fait pour l'Etat, la classe

45 Idem, ibid., p. 381.

46 Idem, ibid., p. 423.

47 Idem, ibid., p. 423.

LE PARTI POLITIQUE (1926-1937)

244

sociale, la masse du parti, la bureaucratie et l'état-major qui constitue les dirigeants. Il est à remarquer que Gramsci ne pose pas les intellectuels comme un groupe à part oeuvrant dans le parti parce que, pour lui, tous les membres sont des intellectuels, à des degrés divers, de la base au sommet. Se créent ainsi des intellectuels organiques et dans le cas de la classe prolétarienne, ils se forment dans le parti, sur le terrain politique et philosophique et non celui de la "technique productive" réservé aux ouvriers qualifiés qui composent pour leur part, (avec les métayers et les fermiers, à la campagne) "les hommes de troupe gradés". La formation des intellectuels organiques de cette classe ne se réalise pas à l'extérieur d'elle mais va de pair avec sa formation et son développement. Les dirigeants ou l'état-major, constituent la fraction la plus avancée du parti, le degré supérieur tout comme celui-ci est l'expression la plus avancée de la classe. Il revient au parti politique de consolider l'union des intellectuels organiques et des intellectuels traditionnels dans la société civile, tâche indispensable pour l'exercice de l'hégémonie éthico-politique⁴⁸. Et

il remplit cette fonction sous la dépendance de sa fonction fondamentale qui est d'élaborer ses propres composants - ..., qu'il transforme en intellectuels politiques qualifiés, en dirigeants, en organisateurs de toutes les activités et de toutes les fonctions inhérentes au développement organique d'une société intégrale, civile et politique⁴⁹.

48 Une fois la révolution accomplie, il faut "se subordonner et ... transformer sur une grande échelle les intellectuels bourgeois et les institutions bourgeoises ... pour réaliser la dictature du prolétariat". Lénine, V.I., op. cit., p. 123.

49 Gramsci, A., op. cit., p. 318.

Ce qui différencie les intellectuels organiques des partis traditionnels (italiens) de ceux de la classe prolétarienne, c'est que les premiers forment un groupe détaché de la masse et non, l'expression organique tandis que les seconds se confondent à tous les niveaux du parti de telle sorte que celui-ci forme un intellectuel organique⁵⁰. Les intellectuels, considérés historiquement, mettent en évidence le passage du stade économico-corporatif au plan des superstructures car "ils deviennent les agents d'activités générales de caractère national et international"⁵¹. Et ceci peut être particulièrement vu lors des élections. En effet, par les votes,

on mesure en réalité l'efficacité et la capacité d'expansion et de persuasion des opinions d'un petit nombre, des minorités actives, des élites, des avant-gardes, etc., on mesure... leur rationalité ou leur historicité ou leur caractère concrètement fonctionnel⁵².

Les votes permettent, en plus, de trouver les déficiences d'un parti du point de vue de ses cadres dirigeants et de ses cadres subalternes. Comme l'indique Gramsci, une insuffisance de l'un ou de l'autre, en qualité ou en quantité, peut causer tel ou tel résultat au plan local ou au plan national. La préparation intellectuelle doit donc s'effectuer à tous les niveaux du parti pour renforcer l'organisation, maintenir le lien avec la classe, étendre son influence sur elle et dans le cas échéant, sur l'ensemble de la société.

50 L'expression de Togliatti sera l'"intellectuel collectif".

51 Idem, ibid., p. 319.

52 Idem, ibid., p. 421.

II. Le parti communiste

1. Le Prince moderne, l'intellectuel organique et l'homme collectif

Nous avons montré que, pour Gramsci, les partis politiques doivent être considérés historiquement et que, seuls les dirigeants ne peuvent être la cause de leur succès ou de leur échec. En effet, le prince moderne se distingue du condottiere de Machiavel,

Le prince moderne, le mythe-prince, ne peut être une personne réelle, un individu concret, il ne peut être qu'un organisme, un élément complexe de société dans lequel a commencé déjà de se concrétiser une volonté collective qui s'est reconnue et affirmée en partie dans l'action. Cet organisme est déjà donné par le développement historique et c'est le parti politique, première cellule dans laquelle se concentrent des germes de volonté collective qui tendent à devenir universels et totaux⁵³.

Pourquoi Gramsci parle-t-il de mythe-prince? Se référant au condottiere de Machiavel, il note l'absence historique de ce personnage qu'il qualifie de mythe-prince. Dans la société actuelle, le mythe-prince de Machiavel, s'il survenait, ne prouverait que l'immaturation de la classe représentée. Pour Gramsci, la force des classes sociales réside dans leurs organisations. C'est la raison pour laquelle le Prince moderne est le parti politique réalisant la volonté collective dont le symbole est le Prince pour Machiavel, ce qui le rend indispensable. Gramsci qui, avant la prison, défendait les mérites de Sorel sans toutefois adhérer à sa position idéologique, le soumet, dans ses écrits de la prison, à une sévère critique. Sorel ne conçoit pas la nécessité du parti et même de l'organisation pour l'obtention de la volonté collective. Même s'il prône le

53 Idem, ibid., p. 355-356.

syndicat professionnel, il en nie l'organisation en l'abandonnant à la spontanéité. Pour Gramsci, la phase négative et préliminaire qu'est la grève générale ne contient pas déjà la volonté collective comme le prétend Sorel. Si cela était, ce dernier aurait raison de croire en "l'élan vital" et de nier le besoin d'organisation. En réalité, cette spontanéité ne représente que "l'impulsion de l'irrationnel et de l'arbitraire". Considérer le syndicat professionnel, d'une part, comme l'expression spontanée des masses et d'autre part, comme le seul mouvement nécessaire implique reconnaître la volonté collective au niveau de la lutte économique ainsi que rejeter le parti politique. Ce qui entraîne l'exclusion d'un programme et conduit inévitablement à l'opportunisme. Pour entreprendre la phase positive et constructive afin de dépasser la phase négative et préliminaire, le parti politique entre en jeu de façon décisive car c'est lui qui pose l'affirmation par le programme politique, concret qu'il établit. La volonté collective ne se réalise qu'à travers lui car elle suppose une unité idéologique qu'exprime le parti.

Le Prince moderne doit et ne peut pas ne pas être le champion et l'organisateur d'une réforme intellectuelle et morale, ce qui signifie créer le terrain pour un développement ultérieur de la volonté collective nationale-populaire vers la réalisation d'une forme supérieure et totale de civilisation moderne⁵⁴.

La création de ce terrain exige outre la réforme intellectuelle et morale, une réforme économique car

le programme de réforme économique est précisément la manière concrète dont se présente toute réforme intellectuelle et morale⁵⁵.

54 Idem, ibid., p. 358.

55 Idem, ibid., p. 358-359.

Ceci constitue la "structure du travail" c'est-à-dire les tâches du parti établies sur la base des conditions sociales du pays. Par conséquent, le Prince moderne ne peut pas être n'importe quel parti politique.

... le protagoniste du Nouveau Prince ne pourrait pas être un héros personnel, mais le parti politique, c'est-à-dire dans chaque cas et selon les différents rapports intérieurs des diverses nations, ce parti déterminé qui se propose (et qui est rationnellement et historiquement fondé en vue de cette fin) de fonder un nouveau type d'Etat⁵⁶.

Le nouveau prince est donc un parti révolutionnaire, le parti de la classe prolétarienne qui vise, par son programme de "réforme" économique et de "réforme" intellectuelle et morale, l'édification de la société socialiste une fois le capitalisme vaincu, par la révolution. En ce sens, le parti est un "politique en acte" car il envisage non seulement le dépassement des rapports de forces mais il agit conformément à ce but et par là est un créateur dont la pensée et l'action s'appuient sur la réalité.

Pour y parvenir, Gramsci propose de suivre Machiavel et de prendre les moyens nécessaires. L'un d'eux est l'éducation politique qui permet d'une part, de rompre l'unité idéologique hégémonique et d'autre part, par la réforme intellectuelle et morale amorcée, de favoriser la prise de conscience de sa position antagoniste et indépendante de la classe dominante.

Conscience critique de soi signifie historiquement et politiquement création d'une élite d'intellectuels: une masse humaine ne se "différencie" ni ne devient indépendante "pour soi" sans s'organiser (au sens large), et il n'y a pas d'organisation sans intellectuels, c'est-à-dire sans des organisateurs et des dirigeants, donc sans que l'aspect théorique du lien théorie-pratique ne se différencie concrètement dans

56 Idem, ibid., p. 398.

une couche de gens "spécialisés" dans l'élaboration conceptuelle et philosophique⁵⁷.

Notons tout d'abord que, pour Gramsci, le lien théorie-pratique est un lien dialectique et non mécanique où l'on considère la théorie comme "complément", "accessoire" ou "servante de la pratique". Deuxièmement, que la théorie, fondée sur le réel et qui guide l'action, constitue le dépassement du sens commun en une élaboration systématique faite par les intellectuels "spécialisés". Ceci soulève une série de questions très importantes dont la "dialectique intellectuels-masses", les intellectuels organiques, le nouveau philosophe et ce, liées au parti.

Pour Gramsci, la formation des intellectuels s'insère dans ce qu'il appelle la "dialectique intellectuels-masses" qui consiste à un développement réciproque quantitatif et qualitatif des intellectuels, et des masses qui élèvent ainsi leur niveau de culture⁵⁸ et se rapprochent des intellectuels de la "haute marche". Cependant, le lien entre eux n'est pas assuré tant que la phase économico-corporative n'est pas dépassée. Par conséquent, ce mouvement qui permet la création des intellectuels, passe de la "quantité"-structure à la "qualité"-superstructure correspondante. Pour que les intellectuels et les masses demeurent en étroite liaison et que la

57 Idem, ibid., p. 186.

58 Marx affirme à ce sujet que "... la classe qui libère la société doit posséder la "culture". Marx, K., Critique du Droit politique hégélien, ibid., p. 208. Et Lénine explique que "Les masses laborieuses, les masses paysannes et ouvrières doivent vaincre les anciennes habitudes des intellectuels et se rééduquer en vue de l'édification du communisme, sinon nous ne saurions aborder cette oeuvre". Par conséquent, "le but de la culture prolétarienne, de l'instruction politique, est de former de vrais communistes ...". Lénine, V.I., De la culture prolétarienne, Moscou, Editions de l'agence de presse Novosti, 1969, p. 43 et p. 44 respectivement.

"dialectique intellectuels-masses" se réalise pleinement, la superstructure doit former un ensemble organique. Comment la superstructure peut-elle être organique? "L'organicité de la pensée et la solidité de la culture "a comme pré-requis, "l'unité entre les intellectuels et les masses", entre la théorie et la pratique" c'est-à-dire "à condition d'avoir des intellectuels organiques"⁵⁹. Rappelons que, l'idéologie est le ciment de la théorie (la philosophie) et de la pratique et que le mouvement culturel (dans lequel une conception du monde a suscité une pratique et une volonté conformes à elle) exprime l'unité du bloc social grâce aux intellectuels organiques qui élaborent systématiquement les conceptions du monde à partir des problèmes que les masses soulèvent de par leurs activités concrètes.

De la même façon, dans le parti politique, les intellectuels organiques sont ceux qui élèvent le niveau de culture de la masse du parti. Cette élévation du sens commun à la philosophie de la praxis qui devient le nouveau sens commun favorise le passage d'une conscience contradictoire à une "conscience propre du réel" où théorie et pratique ne font qu'un. Cette "dialectique intellectuels-masses" s'exerce ainsi dans le parti politique et, les intellectuels seront organiques ainsi que la conception du monde que le parti diffuse en autant qu'ils seront formés et soutenus par une organisation solide accompagnée d'une centralisation culturelle. Le bloc "intellectuel-moral" (le niveau de culture) est une condition pour rendre viable politiquement le développement intellectuel des masses et par conséquent, pour concrétiser les objectifs du parti. Car

59 Idem, ibid., p. 182.

la tâche de toute initiative historique est de modifier les phases culturelles précédentes, de rendre homogène la culture à un niveau supérieur au niveau précédent, etc.⁶⁰.

D'où le rôle indispensable des intellectuels organiques puisque les idéologies deviennent "parti". Il faut donc

veiller systématiquement et patiemment à former une telle force, à la développer, la rendre toujours plus homogène, compacte, consciente d'elle-même⁶¹.

Seuls, les partis qui forment de tels blocs homogènes, sont des partis de masse. C'est pourquoi les intellectuels et ces organisations sont inséparables. Si les intellectuels organiques réalisent l'unité morale et intellectuelle au sein du parti de même le procès de création de ces intellectuels s'effectue en lui. De cette façon, ces derniers vont travailler à renforcer le parti d'une part, en s'opposant aux intellectuels de la classe dominante et sapant ainsi l'hégémonie culturelle exercée sur la classe prolétarienne et d'autre part, en créant une doctrine indépendante et devenant les "représentants spécialisés et les porte-drapeaux"⁶² de la volonté collective qui s'est formée dans le parti. Comment peut-on affirmer qu'ils sont les vrais représentants de la classe prolétarienne? Comment se caractérisent les rapports qu'entraîne la "dialectique intellectuels-masses"?

Pour Gramsci, le vrai philosophe est le politique c'est-à-dire que

le mode d'être de l'intellectuel nouveau ... doit consister à se mêler activement à la vie pratique, comme un constructeur, un organisateur, un "persuadeur permanent" parce qu'il n'est

60 Idem, ibid., p. 296.

61. Idem, ibid., p. 385.

62 Idem, ibid., p. 205.

pas simplement un orateur - ... à partir de la technique-travail, il parvient à la technique-science et à la conception humaniste et historique, sans laquelle on reste un "spécialiste" et on ne devient pas un "dirigeant" (spécialiste + politique)⁶³.

L'intellectuel nouveau ne doit pas contempler le monde mais contribuer pratiquement à le transformer. Comment? En organisant et en éduquant les masses, le "spécialiste" en s'adjoignant le "politique" devient un "dirigeant". Ce n'est pas un fait mécanique, ni une imposition de l'intellectuel sur l'ensemble. Puisqu'il s'agit de rompre une hégémonie pour en établir une autre, celle de la classe prolétarienne et puisque les rapports hégémoniques sont des rapports pédagogiques, les relations qui s'établissent, passent par l'intermédiaire de l'éducation politique. Déjà, Machiavel, souligne Gramsci, formulait ses enseignements à "ceux qui ne savent pas" c'est-à-dire les masses. Cependant, les principes éducatifs sont quelque peu modifiés. En effet, "dans le monde moderne, c'est l'éducation technique qui doit constituer la base du nouveau type d'intellectuel"⁶⁴ ainsi qu'une "formation humaniste" ou de "culture générale". Il s'agit de donner une orientation précise à cette formation humaniste de telle sorte que d'une combinaison de conceptions du monde liée aux "hommes-masses", on passe à une conception unitaire, à l'"homme-masse" ou l'"homme-collectif".

... tout acte historique ne peut pas ne pas être accompli par l'"homme collectif"; il présuppose, autrement dit, la réalisation d'une unité "culturelle-sociale" grâce à laquelle une multiplicité de volontés séparées, avec des finalités

⁶³ Idem, ibid., p. 346-347.

⁶⁴ Idem, ibid., p. 346.

hétérogènes, se soude pour un même but sur la base d'une conception du monde (égale) et commune ...⁶⁵

A cette "unité culturelle-sociale" est rattaché le problème linguistique et c'est à travers tous ces liens que Gramsci dégage entre le milieu culturel, le langage, la philosophie et l'activité pratique qu'il faut ressortir les conditions nécessaires à la révolution, tout particulièrement en Occident. Car l'homme collectif, c'est "l'ensemble des travailleurs"⁶⁶ mais un ensemble cohérent, uni dans leurs organisations de classe pour la réalisation de buts communs. L'homme collectif doit aussi être en ce sens un penseur collectif parce que doté d'une doctrine unique. Celle-ci ne peut devenir collective que si elle est organique c'est-à-dire si elle correspond à une situation historique donnée et non à une abstraction et c'est là la condition d'adhésion de la masse à une conception particulière. Par extension, on peut dire que la reconnaissance des dirigeants est basée non seulement sur leur activité concrète mais aussi sur l'idéologie qu'il véhicule. Plus "la façon dont se produit la critique réelle de la rationalité et de l'historicité des modes de pensée"⁶⁷ contribue au développement de la conscience prolétarienne pour une "conscience propre du réel", plus la classe ouvrière et paysanne saura reconnaître ses dirigeants et formera avec eux un tout organique, un homme-collectif, un nouveau Prince.

Avec l'extension des partis de masse et leur adhésion organique à la vie plus intime (économico-productive) de la masse

65 Idem, ibid., p. 130.

66 Idem, ibid., p. 243.

67 Idem, ibid., p. 192.

elle-même, le procès de standardisation des sentiments populaires, de mécanique et occasionnel (...) devient conscient et critique⁶⁸.

Avant la formation critique de la conscience, on observe que les masses et les intellectuels se situent à deux niveaux différents. On trouve, dans les masses, plus de sentiments que de connaissances ou de compréhension et justement pour cela, les sentiments suivent le cours des événements et sont "mécaniques et occasionnels". Par contre, les intellectuels connaissent, comprennent mais mettent souvent les sentiments de côté. La "dialectique intellectuels-masses" met en relief le rapport maître-élève dans lequel les masses, par l'éducation politique, acquièrent une conscience critique et qu'en retour, les intellectuels apprennent à sentir. De plus,

la connaissance et le jugement sur l'importance de tels sentiments ne procède plus, de la part des chefs, d'une intuition que vient soutenir l'identification de lois statistiques, c'est-à-dire par un chemin rationnel et intellectuel trop souvent trompeur, que le chef traduit en idées force, en slogans, mais elle procède, de la part de l'organisme collectif, d'une "co-participation-active et consciente", d'une compassionnalité, "de l'expérience des particularités immédiates, d'un système que l'on pourrait dire de "philologie vivante". Ainsi se forme un lien étroit entre la grande masse, le parti, le groupe dirigeant et tout le complexe, bien articulé, peut se mouvoir comme un "homme-collectif"⁶⁹.

Il ne s'agit donc pas de partir de schémas pré-établis pour l'obtention d'un parti fonctionnant comme un tout organique, ou même pour en faire l'histoire ou l'analyse. Il faut y reconnaître l'unité de la théorie et de la pratique, des dirigeants et des dirigés. De façon plus concrète, il s'agit du

68 Idem, ibid., p. 228.

69 Idem, ibid., p. 228.

type moderne de Léonard de Vinci devenu homme-masse ou homme collectif tout en maintenant sa forte personnalité et son originalité individuelle⁷⁰.

Puisque les rapports deviennent conscients et actifs, le parti ne peut pas annuler la personnalité, puisque l'individualité est "l'ensemble de ces rapports"⁷¹ et la personnalité est la prise de conscience de ces derniers et de l'action qu'on exerce sur eux. Par conséquent, l'homme collectif ne peut pas se composer de la somme des membres du parti mais bien de l'ensemble organique qu'il forme par la conception du monde et les objectifs communs dont l'organisation en reflète l'adéquation à la réalité.

2. Sa structure et ses objectifs

Chaque type de culture crée et développe ses propres organisations à travers lesquelles les intellectuels remplissent leur fonction d'élaboration et de diffusion d'une conception du monde. Si chaque classe sociale possède ses intellectuels organiques (tels que définis par Gramsci), ses organisations doivent l'être aussi. Puisqu'un des buts du parti consiste à élever le niveau de culture, les revues doivent encourager la préparation théorique des rédacteurs afin de former des intellectuels organiques qui pourront, grâce à

la discussion et la critique collégiales (faite de suggestions, de conseils, d'indications de méthode, de critique constructive et visant à l'éducation réciproque) ...⁷²

70 Gramsci, A., Lettres de prison, ibid., p. 444.

71 Gramsci, A., Cahiers de prison, ibid., p. 143.

72 Idem, ibid., p. 328.

... Fournir une activité "libraire" régulière et méthodique (non limitée à des publications occasionnelles et à des essais particuliers, mais s'étendant à des travaux organiques d'ensemble)⁷³.

La revue devient organique par les méthodes de travail et par les buts communs ainsi que par l'idéologie propre à la classe qu'elle véhicule. La collaboration sur ce terrain est rendue indispensable par la nécessité de refléter les besoins de la classe prolétarienne et d'y répondre adéquatement. La revue peut y parvenir d'une part, par le fait que

dans une activité collective de cette nature, chaque travail produit de nouvelles capacités et de nouvelles possibilités de travail, car il crée des conditions de travail toujours plus organiques: fichiers, dépouillements bibliographiques, collections d'oeuvres fondamentales dans une spécialité, etc.⁷⁴.

et d'autre part, par la dialectique intellectuels-masses. Ainsi, les revues et les journaux ne déploient pas que des activités de propagande et par là, être des instruments essentiels pour la réalisation des objectifs concrets du parti mais aussi des activités intellectuelles sans lesquelles le niveau de culture nécessaire à la révolution socialiste ne peut être atteint.

En plus d'avoir des écoles, des académies, des universités populaires, des maisons de la culture etc. attachées à lui, le parti se caractérise lui-même comme une école. Se référant à la conception gramscienne de la pédagogie communiste, nous pouvons tenter de la transposer au parti. Tout d'abord, l'école élémentaire peut correspondre aux membres ayant une conscience contradictoire de la réalité, une pensée non conforme à sa

73 Idem, ibid., p. 329.

74 Idem, ibid., p. 329.

pratique, une conception hétérogène du monde. Il s'agit d'introduire comme "principe éducatif immanent", "le concept et le fait du travail (de l'activité théorico-pratique)"⁷⁵ qui

crée les premiers éléments d'une intuition du monde libérée de toute magie et de toute sorcellerie et sert de base pour le développement ultérieur d'une conception du monde historique, dialectique, pour la compréhension du mouvement et du devenir ...⁷⁶

C'est-à-dire que le devenir représente l'histoire passée, présente et future des hommes dont la conception matérialiste dialectique et historique permet d'

évaluer la somme d'efforts et de sacrifices que le présent a coûtés au passé et celle que l'avenir coûte au présent, pour concevoir l'actualité comme la synthèse du passé, de toutes les générations passées, qui se projette dans l'avenir⁷⁷.

Ce qui est important de comprendre, à ce niveau, c'est que la société est réglée par des "lois civiles et politiques" que les hommes eux-mêmes créent d'après le mode de production existant et selon les buts qu'ils se proposent. Donc l'organisation sociale est une organisation humaine en mouvement et en devenir parce que transformée pour concrétiser ses objectifs ainsi que pour dominer la nature (ce qui permet aussi de réaliser ces derniers) par la connaissance de ses lois objectives. Cette école de formation rend le reflet adéquat en unifiant "la culture et la vie". Nous avons déjà mentionné que la classe dominante exerce son hégémonie sociale en subordonnant culturellement la classe dominée. Par

75 Idem, ibid., p. 336.

76 Idem, ibid., p. 336.

77 Idem, ibid., p. 336.

conséquent, il s'agira de briser cette hégémonie en dévoilant la contradiction entre la culture dominante et la pratique sociale de la classe prolétarienne et de remplacer la fausse conscience par une "conscience propre du réel" ou un reflet juste. Cette formation entraîne la discipline des membres de par l'instruction et l'éducation dorénavant en harmonie et où la nécessité devient liberté.

Une fois ce fondement posé, il faudra renforcer l'étude de l'histoire. Tout comme pour l'éducation communiste de l'adolescent, l'étape suivante consiste à

(plonger) dans l'histoire, (à acquérir) une intuition historiciste du monde et de la vie, qui devient une seconde nature, quelque chose de quasiment spontané, parce que cela n'a pas été inculqué de façon pédantesque par une "volonté" éducative extérieure⁷⁸.

Puisque le parti est un homme collectif, un ensemble organique où se réalise une volonté collective, la "volonté éducative" ne peut pas être extérieure parce que l'éducation des membres est réciproque et que ces derniers sont tous des intellectuels mais à des degrés divers.

Pour Gramsci, l'éducation technique doit être la base du nouvel intellectuel parce que le développement industriel l'exige. La classe prolétarienne répondant à cette exigence, il ne lui reste qu'à recevoir la formation humaniste basée sur la conception historiciste (matérialiste) de la réalité. Ces deux facettes forment le principe unitaire de l'école communiste qui part de l'école "active" qui "pose le fondement de la "collectivisation" du type social"⁷⁹ et vise "un conformisme dynamique" et

78 Idem, ibid., p. 341.

79 Idem, ibid., p. 332.

une discipline, à "l'école de création".

(Elle) ne signifie donc pas école d'"inventeurs et de découvreurs"; ce qu'on veut indiquer par ce terme, c'est une phase et une méthode de recherche et de connaissance, et non un "programme" prédéterminé, assorti de l'obligation d'être original et d'innover à tout prix⁸⁰.

L'école de création correspond au niveau universitaire. Elle a comme prérequis la création des "valeurs fondamentales de l'"humanisme", l'auto-discipline intellectuelle et l'autonomie morale"⁸¹, afin que les universités et les académies remplissent leur rôle de création et de direction.

Dans le parti, le même processus se produit et une de ses tâches sera d'en établir le principe unitaire dans toutes ses organisations. Dans quel but? Le parti communiste vise avant tout la révolution prolétarienne et la construction de la société socialiste qui, elle, pourra, grâce à l'école unitaire, poursuivre son travail d'élimination des classes sociales, contrairement à l'école traditionnelle de la société bourgeoise qui maintient cette division et tend à la "cristalliser".

Autant le parti communiste que ses organisations repose sur des principes fondamentaux dont le principe unitaire mais aussi le centralisme. Il faut distinguer le centralisme bureaucratique du centralisme organique ou centralisme démocratique. Lorsque la bureaucratie est coupée de la masse, que les intellectuels ne sont pas liés au peuple, alors le phénomène du centralisme bureaucratique surgit. La participation de la base est essentielle pour l'éviter. Lorsque cette dernière et la direction ne se rejoignent pas, c'est dû au manque de discipline, de responsabilité et de formation de la

⁸⁰ Idem, ibid., p. 333.

⁸¹ Idem, ibid., p. 332.

base qui empêche une influence décisive. Au contraire, le centralisme démocratique

offre une formule élastique; elle vit dans la mesure où elle est interprétée et continuellement adaptée aux nécessités: elle consiste dans la recherche critique ..., de façon à organiser et à lier étroitement ce qui est semblable ...⁸²

Il n'organise pas dans le but de favoriser un groupe au détriment de l'autre, non plus à susciter une "position unilatérale de sectaires et de fanatiques"⁸³, ce qui caractérise le centralisme bureaucratique.

Pour éviter que ce dernier se produise, il faut l'adapter aux nécessités et ce, par le lien intellectuels-masses, dirigeants-dirigés, lien dialectique, lien organique. Et

l'"organicité" ne peut exister que dans le centralisme démocratique qui est, pour ainsi dire, un "centralisme" en mouvement, c'est-à-dire une adéquation permanente de l'organisation au mouvement réel, une régulation des poussées d'en-bas par les commandements d'en-haut, l'insertion permanente des éléments qui surgissent des profondeurs de la masse dans le cadre solide de l'appareil de direction qui assure la continuité et l'accumulation régulière des expériences: ce centralisme est "organique" parce qu'il tient compte du mouvement, qui est la façon organique dont la réalité historique se révèle, et qu'il ne se raidit pas mécaniquement dans la bureaucratie et qu'en même temps il tient compte de ce qui est relativement stable et permanent ou tout au moins de ce qui se meut dans une direction facile à prévoir, etc. Cet élément de stabilité au sein de l'Etat s'incarne dans le développement organique du noyau central du groupe dirigeant, ainsi que cela se produit, sur une échelle plus modeste, dans la vie des partis⁸⁴.

Pour tenir compte du mouvement c'est-à-dire pour comprendre le déroulement historique de la réalité afin que la direction puisse adapter l'organisation aux nécessités et afin que la base reconnaisse ses

⁸² Idem, ibid., p. 430.

⁸³ Idem, ibid., p. 429.

⁸⁴ Idem, ibid., p. 429-430.

nécessités et les fasse sienne et que son impulsion permette à la direction d'assurer l'hégémonie aux "éléments organiquement progressifs", l'unité organique des membres est fondamentale. Cela rejoint la condition du "parti de masse" qui est de former un bloc social homogène. En effet,

si le rapport entre les intellectuels et le peuple-nation, entre les dirigeants et les dirigés, les gouvernants et les gouvernés, est fourni par une adhésion organique, dans laquelle le sentiment-passion devient compréhension, et de là savoir (non pas mécaniquement, mais de façon vivante), alors et alors seulement il s'agit d'un rapport de représentation, et se produit l'échange des éléments individuels entre gouvernés et gouvernants, dirigés et dirigeants, c'est-à-dire se réalise la vie de l'ensemble qui seule est la force sociale, se crée le "bloc historique"⁸⁵.

La force du parti communiste réside ainsi dans le lien entre la direction et la base, lien fondé sur l'éducation réciproque où l'intellectuel apprend à sentir et à replacer historiquement les sentiments populaires et où la masse acquiert les connaissances requises au dépassement de la passion pour le savoir sans toutefois abandonner cette dernière qui est essentielle, selon Gramsci. Il ne s'agit donc pas d'un centralisme bureaucratique ou mécanique mais bien organique où s'exprime l'unité de la vie et de la culture. Contrairement, au centralisme bureaucratique qui prône la sélection par "cooptation" et ce, autour d'un chef "porteur infaillible de la vérité", le centralisme démocratique réside dans l'adhésion organique qui "produit l'échange entre dirigés et dirigeants". Ce centralisme organique empêche la venue d'un groupe privilégié ou d'un chef qui, seul, dirigerait. Ce qui se produit organiquement, c'est une "hiérarchisation d'autorité et de compétence intellectuelle, qui peut culminer dans un grand philosophe individuel"⁸⁶

85 Idem, ibid., p. 299-300.

86 Idem, ibid., p. 192.

si son travail théorique coïncide avec celle d'un "penseur collectif" que forme le parti communiste. L'existence d'une telle hiérarchisation conduit à l'exigence

de fixer les limites de la liberté de discussion et de propagande, liberté qui ne doit pas être entendue dans le sens administratif et policier, mais dans le sens de l'autolimitation que les dirigeants imposent à leur propre activité, ou encore, au sens propre, de la fixation d'une direction de la politique culturelle⁸⁷.

Cette restriction est liée à la nécessité de sauvegarder l'unité organique des intellectuels et de la masse, liée elle-même, à la capacité de cette dernière à assimiler les connaissances actuelles et les nouvelles. Par conséquent, les intellectuels, comme le souligne Gramsci, n'ont pas de limites dans leurs recherches, il s'agit de limiter seulement la discussion et la propagande en fonction de la masse qui doit non pas suivre passivement mais élever son niveau de culture et participer aux activités théoriques et pratiques. C'est pourquoi, dans le procès de diffusion, l'autorité et l'organisation sont d'une importance décisive pour la vie du parti et le centralisme démocratique est le principe fondamental autour duquel s'établissent les rapports d'autorité dans l'organisation.

Adapter le parti aux nécessités concerne aussi les programmes politiques au niveau stratégique.

A propos des "plans politiques" qui sont liés aux partis en tant que formations permanentes ... ne peuvent être élaborés et fixés à l'avance dans tous leurs détails, mais seulement dans leur noyau et leur dessin central, pour la raison que les particularités de l'action dépendent dans une certaine mesure des mouvements de l'adversaire⁸⁸.

87 Idem, ibid., p. 192.

88 Idem, ibid., p. 365.

La question de la stratégie sera étudiée au point suivant. Il suffit ici de souligner l'importance que Gramsci accorde au maintien de l'unité dans le tout organique qu'est le parti communiste et ce, en fonction de la réalité historique. A cet égard, les moyens se déterminent aussi selon elle. Les élections, par exemple, prennent une signification différente selon le contexte social. En régime bourgeois, elles démontrent un rapport de forces où la "rationalité historiciste du consentement numérique est systématiquement falsifiée par l'influence de la richesse"⁸⁹. En régime socialiste, contrairement au régime parlementaire, "le consentement ne s'épuise pas dans le moment du vote"⁹⁰. Elles reposent sur des programmes précis et concrets. Gramsci ne rejette toutefois pas les élections dans la société bourgeoise. Il explique le sens qu'elles ont, les critique et les considère comme un moyen pacifique devant mener à la révolution prolétarienne. Dans les programmes, sont déclarés les objectifs immédiats et futurs, objectifs décidés par rapport à la situation sociale présente. La préparation de la masse du parti et de la direction détermine son influence sur la société, en ce sens, il est important qu'en quantité et en qualité, au plan local et au plan national, l'organisation soit solide et travaille à la diffusion de son idéologie, indépendante de celle de la classe dominante.

Aussi peut-on dire que les partis ont le devoir d'élaborer des dirigeants capables, qu'ils sont la fonction de masse qui sélectionne, développe, multiplie les dirigeants nécessaires

89 Idem, ibid., p. 421.

90 Idem, ibid., p. 421.

pour qu'un groupe social défini ... s'articule et passe de l'état de chaos tumultueux à celui d'armée politique préparée de façon organique⁹¹.

Ainsi, le parti communiste, pour Gramsci, par sa conception du monde unique, par sa structure fondée sur le centralisme démocratique et par l'unité théorico-pratique, l'unité de la base et de l'état-major, constitue un parti de masse, le nouveau Prince caractérisé comme un homme collectif, un Léonard de Vinci moderne.

3. Sa stratégie

La stratégie du parti doit nécessairement se fonder sur une analyse de la situation internationale et nationale qui mettra à jour les rapports de forces existants et servira à prévoir les événements. L'analyse concrète s'effectue à l'aide de critères méthodologiques précis agissant comme "principes" de stratégie et de tactique, nés avec la Révolution française et idéologiquement vers 1848. La "médiation dialectique" entre les deux a été conçue par la "révolution permanente" dont la transformation, dans le monde moderne, dans la "sphère de l'hégémonie et des rapports éthico-politiques"⁹² en constitue la nouvelle formule adaptée aux changements historiques concrets. L'étude des rapports de forces se compose de la structure qui en est le point de départ et de la superstructure devenue complexe dans les sociétés actuelles ainsi que de l'action de l'une sur l'autre. Cette étude constitue un "canon de recherche et d'interprétation" et non une "cause historique".

Les critères méthodologiques sont les mouvements organiques ou permanents et les mouvements de conjoncture ou occasionnels qui se produisent dans

⁹¹ Idem, ibid., p. 423.

⁹² Idem, ibid., p. 394.

la structure. Les premiers correspondent à une "critique historico-sociale" et les seconds à une critique politique. Les phénomènes organiques sont la manifestation de la grande (haute) politique.

La grande politique comprend les questions liées à la fondation de nouveaux Etats, à la lutte pour la destruction, la défense, la conservation de structures organiques économico-sociales déterminées⁹³.

Les phénomènes de conjoncture représentent la petite politique ("politique au jour le jour, politique parlementaire, de couloir, d'intrigue")⁹⁴.

La petite politique, les questions partielles et quotidiennes qui se posent à l'intérieur d'une structure déjà établie à cause des luttes pour la prééminence entre les diverses fractions d'une même classe politique⁹⁵.

Cette distinction entre la grande et la petite politique se retrouve au plan international et au plan national et donne lieu à une différenciation de degrés dans l'examen des rapports de forces. En effet, quoique les rapports internationaux ne précèdent pas, dans la pratique, les rapports sociaux nationaux, ils forment le premier degré où la grande politique se rapporte aux relations entre les Etats, aux notions de grande puissance, de groupements d'Etats, de systèmes hégémoniques rejoignant les concepts d'indépendance et de souveraineté en ce qui regarde les petites et les moyennes puissances. En fonction de quoi Gramsci établit-il la puissance des Etat-nation? Tout d'abord, par la grandeur du territoire, sa position géographique et sa population. S'ajoute la force économique c'est-à-dire le potentiel industriel, agricole et financier qui débouche sur la force militaire

93 Idem, ibid., p. 361.

94 Idem, ibid., p. 361.

95 Idem, ibid., p. 361.

qui résume, en fait, les deux points précédents.

La façon dont s'exprime l'existence d'une grande puissance est donnée par la possibilité de conférer à l'activité étatique une direction autonome, dont les autres Etats doivent subir l'influence et le contrecoup: une grande puissance est une puissance hégémonique, elle est le chef et le guide d'un système d'alliances et d'ententes plus ou moins étendues⁹⁶.

Une puissance hégémonique fait donc de la grande politique lorsqu'il s'agit de sauvegarder les "structures organiques économique-sociales" et de défendre son idéologie c'est-à-dire maintenir sa suprématie sur les nations qui lui sont subordonnées. Comme nous avons déjà dit, l'hégémonie est, en premier lieu, économique et ensuite, éthico-politique.

Au niveau international, la petite politique concerne la diplomatie.

la petite politique dans les questions diplomatiques qui se font jour à l'intérieur d'un équilibre déjà constitué et qui ne tentent pas de dépasser cet équilibre lui-même dans le but de créer de nouveaux rapports⁹⁷.

Le rôle de la diplomatie consiste donc à maintenir les relations que les Etats établissent au niveau de la grande politique, au plan international. La diplomatie sert en quelque sorte d'intermédiaire entre les Etats en répondant aux situations qui surviennent au jour le jour. En ce sens, elle travaille sur le terrain de l'occasionnel, terrain qui dépend des phénomènes organiques.

Le deuxième degré correspond aux rapports sociaux objectifs. Il comprend les rapports politiques ainsi que le développement des forces productives. Au niveau national, on distingue aussi la grande politique de la petite politique.

96. Idem, ibid., p. 394.

97. Idem, ibid., p. 362.

C'est toutefois de la grande politique que de tenter d'exclure la grande politique de l'intérieur de la sphère de la vie de l'Etat et de tout réduire à la petite politique (en abaissant le niveau des luttes internes)⁹⁸.

Et

Inversement, c'est le propre d'un dilettante que de poser les questions de telle façon que n'importe quel élément de petite politique se transforme nécessairement en une question de grande politique, de réorganisation radicale de l'Etat⁹⁹.

A ce degré, il s'agit des rapports politiques proprement dits, de l'interaction de la structure et de la superstructure et de la position de l'Etat face aux nations hégémoniques. Cette position d'indépendance ou de subordination est mise en évidence par les "moments de la conscience politique collective" que sont les rapports de partis. Tout comme l'Etat qui lutte pour l'hégémonie, les partis politiques font de même à l'intérieur de l'Etat. Les partis reflètent par leur programme politique et par leur pratique (surtout le parti au pouvoir) les relations de l'Etat avec les autres pays. Comme le souligne Gramsci, lorsque l'économie dépend d'un Etat hégémonique ou d'un système hégémonique, donc des rapports internationaux, on peut chercher dans un parti spécifique (celui qui est le plus lié à ces derniers) les intérêts qu'il représente et ainsi déterminer les rapports de forces politiques et plus particulièrement, les rapports de partis. Tout ceci culmine dans les rapports politiques immédiats c'est-à-dire "potentiellement militaires". En réalité, ces rapports sont formés du degré politico-militaire qui constitue la force première qu'exprime l'Etat et, du degré technico-militaire utilisé lorsque la force politico-militaire est insuffisante.

⁹⁸ Idem, ibid., p. 361.

⁹⁹ Idem, ibid., p. 361.

Dans l'analyse du troisième niveau ou du moment du système des rapports de force existant dans une situation déterminée, on peut recourir utilement au concept, dans la science militaire, de la "conjoncture stratégique" ... dont l'un des principaux éléments est constitué par les conditions qualitatives du personnel dirigeant et des forces actives de première ligne ...¹⁰⁰

Gramsci fait constamment un parallèle entre l'art politique¹⁰¹ et l'art militaire et emprunte à ce dernier, les éléments servant à élaborer la stratégie et la tactique que l'analyse des rapports de forces permet d'établir parce qu'elle fonde la prévision politique¹⁰².

La structure compacte des démocraties modernes, aussi bien comme organisations d'Etat que comme ensemble d'associations dans la vie civile, constitue pour l'art politique l'équivalent des tranchées et des fortifications permanentes du front dans la guerre de positions: alors qu'auparavant le mouvement était "toute" la guerre, etc., elles le réduisent à n'être qu'un élément "partiel"¹⁰³.

La guerre de position inclut le moment économique-corporatif, celui de la solidarité d'intérêts et celui des superstructures idéologiques jusqu'aux partis. Ce qu'est la société civile et qui constitue le système de tranchées comme tel qui tient compte de l'organisation à l'intérieur d'un

¹⁰⁰ Idem, ibid., p. 406..

¹⁰¹ Pour Lénine, "L'art du politique (et la juste compréhension de ses devoirs par un communiste) est d'apprécier correctement les conditions et le moment où l'avant-garde du prolétariat sera à même de s'emparer du pouvoir, de bénéficier, pendant et après, d'un appui ... de la classe ouvrière et des masses laborieuses non prolétariennes ..." Lénine, V.I., La maladie infantile du communisme. (Le "gauchisme"), ibid., p. 41.

¹⁰² Gramsci écrivait le 3 avril 1917, dans l'Avanti!: "C'est sa force de prévision qui fait la grandeur d'un homme politique, et la force d'un parti politique dépend du nombre d'hommes de cette trempe dont il dispose". Gramsci, A., Ecrits politiques I, ibid., p. 116.

¹⁰³ Idem, ibid., p. 364.

Etat-nation. En ce sens, elle a la fonction stratégique. Par contre, la guerre de mouvement n'a plus qu'une fonction tactique et se déroule entre les Etats les plus développés industriellement et par conséquent, dotés d'une société civile correspondante. Ce changement de la guerre de mouvement à la guerre de position est étroitement lié au dépassement de la formation des Etats modernes où la formule de la Révolution permanente était toujours pertinente. L'évolution considérable qui s'est produite aux plans économique, idéologique et politique, a fait place à l'"hégémonie civile" dont la complexité a conduit à l'adoption de la guerre de position. Il s'agit d'étudier les attaques et les défenses de chacun des adversaires, dans la société civile dont les partis politiques sont une arme très importante pour atteindre les objectifs de conservation/autorité ou de révolution/liberté.

III. Analyse comparative des interprétations de la notion gramscienne du parti (1926-1937)

L'étude de la nature, de la fonction et de la place du "Prince moderne" dans le bloc historique donne lieu à diverses interprétations¹⁰⁴ selon qu'on accorde, à la pensée politique de Gramsci, la primauté à la superstructure ou à l'infrastructure. Et à l'intérieur de chacune de ces deux approches, les critiques se distinguent selon la définition et le rôle attribués à certains aspects dont la société civile, l'hégémonie, les intellectuels, etc. C'est en tenant compte de ces différences que nous allons examiner la notion gramscienne du parti.

¹⁰⁴ La présentation des critiques de Gramsci suit un ordre alphabétique.

Rappelons tout d'abord qu'Althusser, après avoir situé la pensée philosophique de Gramsci dans la catégorie de la "conception empiriste-idéaliste du monde"¹⁰⁵ et après avoir rejeté l'"humanisme"¹⁰⁶ et l'"historicisme"¹⁰⁷, il emprunte à l'auteur sa conception de l'Etat. En effet, dans "Idéologie et appareils idéologiques d'Etat"¹⁰⁸, Althusser affirme premièrement: "Si la thèse que nous avons proposée ...", sans toutefois mentionner qu'il s'agit d'une reprise de la thèse gramscienne de l'Etat exposée dans la modalité althussérienne. Deuxièmement, il ajoute: "En marxiste conscient, Gramsci avait déjà, d'un mot, prévenu cette objection ..." (il s'agit, ici, des "appareils idéologiques d'Etat" dont "la majorité d'entre elles, ne possèdent pas de statut public, mais sont tout simplement des institutions privées"). En premier lieu, relevons l'utilisation des termes "Appareil répressif d'Etat" pour la "Société politique" de Gramsci et "Appareils idéologiques d'Etat" pour la "Société civile" de l'auteur. En deuxième lieu, précisons qu'Althusser présente ces appareils idéologiques "tout simplement" comme "des institutions privées" alors que Gramsci parle d'"organismes dits vulgairement privés". La formulation althussérienne donne ainsi l'impression de ne pas avoir considéré la mise en garde de Gramsci sur la distinction entre les deux niveaux de l'Etat, distinction "méthodologique" et non "organique". Aussi, Althusser réconcilie son rejet

105 Althusser, Louis, Pour Marx, ibid., p. 234.

106 Idem, ibid., p. 229.

107 Althusser, Louis, Lire le Capital, ibid., p. 150 et p. 161.

108 Althusser, Louis, "Idéologie et appareils idéologiques d'Etat", ibid., p. 15.

de l'"humanisme" à son emprunt de la conception gramscienne de l'Etat de la façon suivante: 1) son rejet de l'humanisme se base (en plus de ce que nous avons présenté au chapitre II) sur celui de l'affirmation selon laquelle "ce sont les hommes qui font l'histoire"¹⁰⁹, ce qui confond les prolétaires. Il propose l'emploi des notions de "classes" et de lutte de classes"; 2) la substitution de ces termes devrait permettre aux prolétaires de se doter d'une "organisation en classe, et (une) organisation de classe, les syndicats et le Parti, pour conduire leur lutte de classe à eux"¹¹⁰; 3) la lutte de classe "conduite par le prolétariat sous la direction de son Parti" doit s'effectuer "dans l'économie, dans la politique et dans la théorie"¹¹¹. Toutefois, pour Gramsci, alors que les partis politiques se situent au niveau de la société civile et qu'ils se livrent une lutte pour l'hégémonie, il est indispensable que la classe ouvrière et paysanne ait sa propre conception du monde qui est la philosophie de la praxis c'est-à-dire un "humanisme" ou un "historicisme absolu". Puisqu'Althusser refuse cette conception, il faut se demander si ce n'est pas plutôt sa "thèse philosophique qui sert les intérêts de la bourgeoisie y compris ... (le réformisme), y compris ... (le révisionnisme) avec tous les effets politiques subséquents"¹¹².

109 Althusser, Louis, Réponse à John Lewis, ibid., p. 48-49.

110 Idem, ibid., p. 49.

111 Idem, ibid., p. 12.

112 Idem, ibid., p. 49.

L'analyse de Perry Anderson¹¹³ sur l'hégémonie et l'Etat chez Gramsci consiste en une juxtaposition de termes et de thèmes sans tenir compte de leur signification respective. Il s'agit d'une étude plutôt schématique et contradictoire. Tout d'abord, le critique identifie l'hégémonie civile, la guerre de position et le front unique. Puis oppose l'hégémonie et la domination, le consentement et la coercition, la société civile et l'Etat. L'hégémonie est définie comme "la synthèse du consentement et de la coercition"¹¹⁴ tout en étant "propre à la société civile" qui "prévaut sur l'Etat"¹¹⁵. Néanmoins, l'opposition entre la société civile et l'Etat se dissout dans une "identité" entre eux qui "sape à la base toute tentative scientifique pour définir la spécificité de la démocratie bourgeoise en Occident"¹¹⁶. Pour récupérer cette base, il faudrait une "distinction opératoire"¹¹⁷ entre eux. Mais, selon Anderson, les "caprices" de Gramsci l'ont conduit à un dualisme où la coercition réside dans l'un et le consentement dans les deux. Ils l'ont conduit aussi d'une part, à accentuer l'"hégémonie culturelle" dans l'ouest et à proposer la voie pacifique parlementaire, d'où son réformisme et d'autre part, à "éclipser la force pour le consentement"¹¹⁸ alors que Machiavel fait l'inverse. Cette éclipse se transforme en une sous-estimation de la "machine répressive de l'armée et

113 Anderson, Perry, Sur Gramsci, Paris, Maspero, 1978.

114 Idem, ibid., p. 39.

115 Idem, ibid., p. 43-44.

116 Idem, ibid., p. 58.

117 Idem, ibid., p. 68.

118 Idem, ibid., p. 88.

de la police" (le critique ignore peut-être la prévision du fascisme par Gramsci) c'est-à-dire de la force de l'Etat, d'où la stratégie incorrecte de la guerre de position puisque l'hégémonie prédomine. De toute évidence, Anderson confond le sens précis que Gramsci donne à chaque terme et ce, en fonction d'une analyse historique de la société.

Selon N. Badaloni,

Pour Gramsci, le bloc historique ne signifie pas prééminence de l'économie mais bien traduction du subjectif et de l'objectif en termes de volontés historiques¹¹⁹.

Toutefois le parti politique n'est pas, selon le critique, "un pur reflet de la société civile"¹²⁰ quoique la théorie du "parti monolithique" soit une "condition du bloc historique". En réalité, pour Gramsci, la primauté est accordée à l'infrastructure. Et le parti est un reflet plus ou moins adéquat de la réalité sociale en tant qu'organisation de classe exprimant la "volonté" de cette dernière. Badaloni semble confondre le terrain de la lutte des partis politiques qu'est la société civile avec la société entière. Pour l'auteur, il y a unité dialectique entre la structure et la superstructure et non superposition. Et l'idéologie est celle qui "cimente" le bloc historique.

Selon T.R. Bates, dans les Cahiers de prison, "Gramsci would present himself not only as a convinced Jacobin, but as the Machiavelli of modern Italy"¹²¹. Selon nous, Gramsci explique le jacobinisme par rapport au

¹¹⁹ Badaloni, Nicola, "L'historicisme de Gramsci face au marxisme contemporain", ibid., p. 1034.

¹²⁰ Badaloni, Nicola, "Gramsci et le problème de la révolution", ibid., p. 120.

¹²¹ Bates, T.R., "Gramsci and Soviet Experiment in Italy", ibid., p. 54.

contexte historique et présente le "jacobinisme précoce de Machiavel"¹²². Toutefois, l'auteur précise qu'au même moment, Machiavel servait à la réaction en France qui avait dépassé le moment de la force. "Le machiavélisme tout comme la philosophie de la praxis" possèdent "un caractère essentiellement révolutionnaire"¹²³. Le point de convergence entre les deux penseurs réside donc dans leur conception du monde, différente certes et dans leur objectif commun, la révolution et cela, en considérant l'époque historique. Il n'est pas possible alors de parler d'un Gramsci jacobin parce que Machiavel l'était, selon l'auteur. Si Gramsci se présentait comme le "Machiavel de l'Italie moderne", ce ne serait, comme nous l'avons mentionné, que par rapport à l'essence révolutionnaire de leur pensée.

Pour Norberto Bobbio¹²⁴, c'est la société civile qui doit constituer le point de départ d'une "reconstruction de la pensée politique de Gramsci"¹²⁵. Cette reconstruction suivant l'approche de Bobbio doit reposer sur la "tradition hégéliano-marxiste, société civile - société politique"¹²⁶. C'est-à-dire que la distinction entre la définition apportée par Hegel, Marx et Gramsci doit être faite. En ce sens, la société civile de Gramsci, aurait pris sa source dans Hegel et s'oppose à la signification donnée par Marx qui la situe au plan de l'infrastructure alors que Gramsci

122 Gramsci, A., op. cit., p. 358.

123 Idem, ibid., p. 398.

124 Bobbio, Norberto, "Gramsci y la concepción de la sociedad civil" ("Gramsci et la conception de la société civile"), Cuadernos de pasado y presente, no 19, 1978: 65-93.

125 Idem, ibid., p. 70.

126 Idem, ibid., p. 72.

la considère un niveau de l'Etat. De là, Bobbio qui exige de distinguer les deux significations, ne reste pourtant pas fidèle à son exigence. En effet, partant de la question de la primauté accordée à l'économie ou à la superstructure, il conclut que, chez Marx comme chez Gramsci, la société civile "représente le moment actif et positif du développement historique"¹²⁷. Cette identité qu'affirme Bobbio, ne peut être juste dans cette perspective que si on ignore leur différence réelle. Ce qui lui permet aussi de faire "dériver" le concept gramscien de société civile de la pensée hégélienne. Ainsi, pour Bobbio, le bloc historique entendu comme concept central se caractérise par une relation entre la structure et la superstructure "du point de vue du sujet actif de l'histoire, de la volonté collective (qui) se convertit en une relation moyen-fin"¹²⁸. D'où la primauté accordée à la société civile où "les idéologies deviennent le moment primaire de l'histoire, les institutions le moment secondaire"¹²⁹. Par conséquent, la première bataille à livrer dans la transformation de la société, de la part du prolétariat, réside dans la société civile. En fonction de cette tâche, le parti et l'hégémonie deviennent centraux dans la lutte politique. Pour Bobbio, la notion gramscienne du parti pose a) la formation de la "volonté collective" (qui "est le thème de la direction politique") et b) la "réforme intellectuelle et morale" (qui "est le thème de la direction culturelle")¹³⁰. Contrairement à Lénine qui accentue la direction politique,

127 Idem, ibid., p. 77.

128 Idem, ibid., p. 82.

129 Idem, ibid., p. 84.

130 Idem, ibid., p. 88.

Gramsci accentue la direction culturelle, selon le critique. Il faut signaler que la position de Bobbio repose sur la conception idéaliste du monde. En fait, ce n'est pas Gramsci qui fait dériver le concept de société civile de Hegel mais Bobbio lui-même. Ce n'est pas Gramsci non plus qui fait prédominer la société civile par rapport à la structure mais Croce et à sa suite, Bobbio. Gramsci reprochait justement à Croce d'avoir réduit l'histoire réelle à une histoire éthico-politique où seule l'hégémonie et plus particulièrement la "direction culturelle et morale" est considérée. Nous avons montré (dans ce chapitre, p. 247-248) que, pour Gramsci, toute réforme intellectuelle et morale repose sur une réforme économique. La réforme intellectuelle et morale doit conduire à une unité idéologique qui est nécessaire à la formation de la "volonté collective". Aussi, lorsque Bobbio mentionne l'accent mis par Lénine à la direction politique et par Gramsci, à la direction culturelle, il semble confondre ces deux notions au passage de la "guerre de mouvement" à la "guerre de position". Ce passage exprime la complexité de la société civile, en Occident par rapport à la Russie de 1917 et par conséquent, le besoin d'un front idéologique. Toutefois l'hégémonie, pour Gramsci, ne contient pas "le parti et les autres institutions de la société civile"¹³¹, comme le prétend Bobbio. La place du parti se trouve dans la société civile où a lieu la lutte hégémonique. La réforme intellectuelle et morale qu'entreprend le parti vise l'hégémonie du prolétariat afin de créer la "volonté collective-nationale".

131 Idem, ibid., p. 89.

Carl Boggs¹³², après avoir expliqué l'importance du Prince de Machiavel pour Gramsci et après avoir montré la revalorisation du politique par Lénine, le sens du "mythe de Sorel", "l'élan vital" de Bergson et le but de Croce d'une nouvelle culture italienne grâce à son histoire éthico-politique, il présente la notion gramscienne du parti comme suit:

... ce n'était pas un mouvement de masses spontané anarchiste ni un parti d'élite qui se constituera dans le réservoir exclusif de la conscience révolutionnaire, mais une synthèse des deux: une union organique entre l'élite et la masse, entre l'organisé et le spontané, entre l'élément planifié et l'impulsion vitale¹³³.

D'où le jacobinisme de Gramsci qui proposait la lutte sur plusieurs fronts, par la direction avant l'organisation. Selon Boggs, Gramsci rompt avec le marxisme et va au-delà du léninisme. Il a su intégrer la notion du mouvement "national-populaire" à celle de la lutte idéologique "contre-hégémonique" dirigée par le parti. L'analyse de Boggs est, en fait, une tentative de réconciliation de la thèse idéaliste et de la thèse marxiste des interprétations de la pensée politique de Gramsci. Ainsi, le parti est en même temps un "intellectuel collectif" et un "Prince moderne", ce qui est conforme à la notion gramscienne du parti sauf que Boggs les identifie et les distingue en attribuant au premier sens un rôle "essentiellement culturel et idéologique" et au deuxième, un rôle "politique". Le premier sens correspond à la "phase morale-intellectuelle" du développement révolutionnaire et le deuxième, à "la lutte pour le pouvoir étatique"¹³⁴. Toutefois,

132 Boggs, Carl, El marxismo de Gramsci, México, La red de Jonas, 1978.

133 Idem, ibid., p. 100.

134 Idem, ibid., p. 105.

"le règne intellectuel ... (est) partie intégrante de la lutte politique ..."¹³⁵, ce qui explique la conception gramscienne du parti comme "expression" et "mobilisateur" des luttes populaires. Cependant, selon Boggs, Gramsci met plus d'emphasis sur des organisations extérieures au parti tels des groupes éducatifs ou les conseils d'usines. Il est à noter que, pour Gramsci, ces organisations composent le parti qui les dirige grâce à la dialectique masses/intellectuels. Le centralisme "organique" est un principe organisationnel du parti qui assure la juste expression et la mobilisation de la classe. Boggs ne semble pas voir le parti comme un tout organique où ses différentes fonctions marquent la lutte économique, politique et idéologique pour la transformation révolutionnaire de la société. Ces fonctions ne suivent pas une séquence mais elles sont simultanées, pour Gramsci. Car le travail de revendications économiques et de conditions de travail dans le syndicat (comme les conseils d'usines qui étaient l'unité de l'économique, du politique et de l'idéologique en tant que cellule de base du parti) lié au travail politique et idéologique du parti, exprime concrètement le lien organique qui unit les masses et le parti. Quoique tous ces niveaux soient importants, pour Gramsci, on ne peut cependant pas en conclure que l'auteur considère la relation entre la structure et la superstructure dans le bloc historique comme un équilibre entre les deux sous prétexte que Gramsci n'aurait mis l'emphasis ni sur l'un ni sur l'autre. Le lien entre les deux est dialectique et le point de départ est l'infrastructure. Il ne faut donc pas les voir comme "deux formes d'"immédiateté"

135 Idem, ibid., p. 70.

se succédant mécaniquement"¹³⁶, non plus, comme un compromis tel que le présente Boggs.

Pour Angelo Broccoli¹³⁷, Gramsci affirme la nécessité de l'organisation et la nécessité de concevoir le parti comme "le résultat d'un processus dialectique" entre les masses et les dirigeants. La notion gramscienne du parti "part de l'héritage idéal de la période ordinoviste"¹³⁸.

Les Cahiers de prison représentent un approfondissement de cette notion. Broccoli prend comme point de départ de son analyse, l'hégémonie et le bloc historique. En ce qui concerne l'hégémonie, Gramsci lui aurait donné le sens de "direction politique", avant la prison alors que dans les Cahiers, le sens se déplace vers la "direction culturelle" sans toutefois que les deux sens s'opposent. Car Gramsci était convaincu de la "nécessité d'accompagner l'effort politique concret avec une action de diffusion de la culture entre les masses"¹³⁹. Cependant, malgré l'unité des deux sens apportée au terme "hégémonie" et malgré la lutte sur les trois fronts -- économique, politique et idéologique -- Broccoli réduit la lutte à "un seul (front), qui est celui de la "conscience"¹⁴⁰. Ainsi, il souscrit à la thèse idéaliste du primat du subjectif. A cet égard, nous référons à la critique que nous avons déjà faite aux analystes précédents.

136 Gramsci, A., op. cit., p. 373.

137 Broccoli, Angelo, Antonio Gramsci y la educación como hegemonía, México, Editorial Nueva Imagen, 1977.

138 Idem, ibid., p. 80.

139 Idem, ibid., p. 82.

140 Idem, ibid., p. 83.

Christine Buci-Glucksmann¹⁴¹ propose une "lecture théorico-pratique", "en spirale" de Gramsci c'est-à-dire qu'une même question ou aspect peut être approché selon le chemin parcouru (politique, philosophique, historique, etc.). Son but est d'introduire ce qu'elle appelle "une gnoséologie de la politique" ou "un nouveau rapport philosophie/culture/politique"¹⁴². Elle s'engage dans une "lecture symptomale double d'Althusser et de Gramsci"¹⁴³. Partant du "rapport organique" entre la philosophie du marxisme et la politique, elle voit "le véritable projet philosophique de Gramsci" dans "une théorie de l'appareil hégémonique philosophique" et une "gnoséologie de la politique"¹⁴⁴. Avant d'aller plus loin, précisons les implications d'une telle lecture. L'organicité qu'elle relève entre la philosophie du marxisme et la politique masque, à notre avis, la séparation qu'Althusser effectue entre le matérialisme dialectique et le matérialisme historique. Ce qui lui permet de présenter l'élaboration gramscienne d'un "Anti-Croce" comme "une refondation de la philosophie du marxisme"¹⁴⁵ alors qu'à la rigueur, Gramsci parle d'"une reprise du marxisme". Ceci ne signifie pas, pour Gramsci, une transformation des fondements du marxisme mais bien une revalorisation de cette conception intégrale du monde par le dépassement de l'idéalisme philosophique crocien. L'approche de Buci-Glucksmann la conduit donc à centrer son analyse de

141 Buci-Glucksmann, C., op. cit.

142 Idem, ibid., p. 23.

143 Idem, ibid., p. 28.

144 Idem, ibid., p. 23.

145 Idem, ibid., p. 379.

Gramsci sur la superstructure. Par conséquent, le "projet philosophique" de Gramsci ne résiderait plus dans la "reprise du marxisme" inscrite dans la lutte hégémonique du prolétariat et constituant ses "armes intellectuelles". Mais à travers la lecture "symptomale double" de Buci-Glucksmann, il se réduit à une "théorie de l'appareil hégémonique philosophique" (écho d'Althusser) alliée à une "gnoséologie de la politique" (C. Buci-Glucksmann). Ainsi, se répète l'erreur de prendre la distinction "méthodologique" entre société politique et société civile" pour une distinction "organique" même si elle affirme que l'"appareil d'hégémonie unifie les deux champs ...: celui de la philosophie et celui de la politique"¹⁴⁶. Car ce qui lie ces dernières, c'est la "théorie des idéologies", selon Buci-Glucksmann. Il nous semble que l'origine de cette expression, "gnoséologie de la politique" est à chercher dans un passage des Cahiers de prison où Gramsci affirme que le "principe théorique-pratique de l'hégémonie a lui aussi une portée gnoséologique"¹⁴⁷ en ce sens que Lénine a contribué au développement de la philosophie "dans la mesure où il a fait avancer la doctrine et la pratique politiques"¹⁴⁸. Aussi, C. Buci-Glucksmann, dans le "cercle méthodologique"¹⁴⁹ de la pratique et de la théorie, attribue à la philosophie, le rôle de support à la politique et la politique réalise

146 Buci-Glucksmann, C., "Gramsci et l'Etat", Dialectiques spécial Antonio Gramsci, no 4-5, mars 1974: p. 13.

147 Gramsci, A., op. cit., p. 55.

148 Idem, ibid., p. 55.

149 Buci-Glucksmann, C., Gramsci et l'Etat, ibid., p. 413.

la philosophie. En ce sens, le Prince moderne, le parti politique "ne peut fonctionner que comme "expérimentateur historique" de la philosophie", comme "intellectuel collectif"¹⁵⁰. Il est juste de considérer le parti dans ces termes mais il est incorrect de superposer leur sens respectif. Selon Gramsci, le Prince moderne, le parti communiste est un "intellectuel collectif" parce qu'il réalise la "dialectique masses-intellectuels", l'unité de la théorie et de la pratique. En tant qu'"expérimentateur historique", le parti prouvera qu'il est un "intellectuel collectif". Et l'hégémonie du prolétariat s'établira dans la mesure où le parti saura unir organiquement l'économie, la politique et la philosophie ainsi que saura réaliser l'alliance des ouvriers et des paysans. Pour Buci-Glucksmann, l'hégémonie du prolétariat nécessite "une refondation de la philosophie marxiste en gnoséologie de la politique", plus précisément une "dialectique nouvelle de l'économique, du politique et du culturel"¹⁵¹. Pour nous, cette nécessité qui est de C. Buci-Glucksmann et non de Gramsci malgré sa tentative de convaincre le lecteur, exprime, en fait, sa démarche oscillante entre l'idéalisme et le matérialisme qu'elle ne résoud pas.

Selon John M. Cammett¹⁵² et Michael Lowy¹⁵³ l'analyse des partis politiques de Gramsci serait empreinte de "volontarisme". Et sa conception de la discipline ou du centralisme démocratique "is not very different from

150 Buci-Glucksmann, C., "Gramsci et l'Etat", *ibid.*, p. 17.

151 Buci-Glucksmann, C., *Gramsci et l'Etat*, *ibid.*, p. 370.

152 Cammett, John M., *op. cit.*

153 Lowy, Michael, "Notes sur Lukacs et Gramsci", *l'Homme et la Société*, 35-36, janv.-juin 75: 79-87.

the Church's view of salvation". Parce que "The individual "willingly" accepts the divine will" (A. Manzoni)¹⁵⁴. De toute évidence, Cammett identifie le "volontarisme" qu'il attribue d'ailleurs incorrectement, à Gramsci avec le "willingly" de Manzoni. De plus, ce critique effectue un réductionnisme au centralisme démocratique en le présentant seulement comme une discipline. Et cette discipline devient "the divine will", pour Cammett. Il suffit ici de citer Gramsci qui montre le dépassement de toute religion par la philosophie de la praxis et où

Le Prince prend la place dans les consciences de la divinité et de l'impératif catégorique, il devient la base d'un laïcisme moderne et d'une laïcisation complète de toute la vie et de tous les rapports relatifs aux mœurs¹⁵⁵.

Le rôle revient donc aux intellectuels dissous dans les organisations politiques de véhiculer la culture, selon Luciano Gallino¹⁵⁶. Les conditions subjectives peuvent ainsi être atteintes par l'action réciproque de l'organisation et du groupe dans le but de former un bloc homogène. Cependant, ce critique confond les critères de distinction des intellectuels-- traditionnels et organiques -- de Gramsci avec le fonctionnalisme. Gramsci met en évidence la division du travail entre l'intellectuel et le manuel et dans la catégorie d'intellectuel, montre la hiérarchie existante basée aussi sur la division sociale du travail. Par conséquent, la conception de Gramsci ne peut être réduite au positivisme (réduction partagée par A. Pizzorno¹⁵⁷).

154 Cammett, J.M., op. cit., p. 195.

155 Gramsci, A., op. cit., p. 359.

156 Gallino, Luciano, "Gramsci y las ciencias sociales" ("Gramsci et les sciences sociales"), Cuadernos de pasado y presente, no 19, 1978: 7-39.

157 Pizzorno, Alessandro, "A propos de la méthode de Gramsci de l'historiographie à la science politique", l'Homme et la Société, no 8, avril-mai-juin 1968: 161-171.

Selon Gallino "l'existence de certaines conditions objectives est seulement un fruit de l'automatisme historique qui doit être politiquement potentialisé par les partis et les dirigeants capables"¹⁵⁸. Selon nous, la philosophie de la praxis chez Gramsci permet une analyse juste du développement social qui n'est aucunement automatique, bien au contraire, il est dialectique. Ce développement compris en termes de "domination socio-économique" et de "direction éthico-politique" deviendrait un "fait", une donnée naturelle, selon Grisoni et Maggiori¹⁵⁹. Ce qui expliquerait la "passivité" des masses et la nécessité de former une "volonté collective". Celle-ci "conditionne l'ensemble de la thématique gramscienne: les intellectuels, le parti, la philosophie, le bloc historique ..."¹⁶⁰. Le but de Gramsci serait alors d'élaborer une "théorie de l'intervention subjective" pour rendre les masses actives et critiques. Toutefois, il ne faut pas confondre, selon nous, les buts (révolution et construction du socialisme) et les moyens (réforme intellectuelle et morale appuyée par le programme de réforme économique). Et c'est le parti communiste, pour Gramsci, qui dirige tout le mouvement révolutionnaire. Par contre, F. Guibal affirme que "Gramsci insistera toujours pour que le parti des ouvriers ne se transforme pas en instrument de direction sur les ouvriers"¹⁶¹. Guibal ne tient pas compte ici que le parti forme un tout organique et que sa direction s'exerce

158 Gallino, L., op. cit., p. 35.

159 Grisoni, D., Maggiori, R., op. cit., p. 883.

160 Idem, ibid., p. 927.

161 Guibal, F., "Antonio Gramsci, Une pensée située", ibid., p. 480.

à partir de la dialectique masses/intellectuels. C'est dans le même sens que nous que L. Gruppi explique la conception gramscienne du parti. Cependant, l'erreur de ce critique ainsi que de J. Karebel est de considérer l'hégémonie comme la direction et la domination¹⁶². Ils identifient "hégémonie" et "suprématie", confondant ainsi l'essence de l'Etat à celle de l'hégémonie. Par contre J. Joll voit dans "l'hégémonie civile" la direction culturelle et la définit comme la guerre de position¹⁶³. En fait, c'est cette dernière et non "l'hégémonie civile" qui remplace la guerre de mouvement. Puisque la nouvelle stratégie vise l'hégémonie du prolétariat, il n'existe pas en elle de contradiction, comme le prétend Karebel. Ne tenant pas compte de la distinction "méthodologique" entre les deux niveaux de l'Etat, Karebel ne voit pas "comment le prolétariat peut prendre le pouvoir ..., s'il ne contrôle pas la société civile" et comment conquérir celle-ci s'il ne "contrôle pas" l'Etat¹⁶⁴. Pour nous, la guerre de position permet de conquérir les deux "étages" de l'Etat puisque l'adoption d'une nouvelle conception du monde rompt la soumission idéologique et sape ainsi le consentement politique des masses. L'analyse gramscienne du Parti socialiste italien et celle du fascisme (avant la prison) ont montré, en ce sens, la nécessité du Parti pour mener la lutte sur tous les fronts jusqu'au renversement de la praxis. Pour M.-A. Macciocchi, la guerre de position n'est pas synonyme de voie parlementaire ou voie pacifique. Néanmoins, le marxisme-léninisme et Gramsci affirment la nécessité de travailler à l'intérieur du

162 Gruppi, L., op. cit., p. 46.

163 Joll, James, op. cit., p. 98.

164 Karebel, J., op. cit., p. 163.

Parlement pour démasquer la domination de la classe bourgeoise. Puisque la lutte de classes est une lutte politique, seules les institutions de la société civile ne suffisent pas comme terrain de combat. Il faut y joindre le Parlement comme moyen, dans la société politique, de conquérir l'Etat et non, comme l'affirme J.-M. Vincent, "d'arriver à une fusion harmonieuse de la société politique et de la société civile"¹⁶⁵.

Selon J.-M. Piotte, le passage de la guerre de mouvement à la guerre de position marque la "priorité ... accordée aux rapports nationaux"¹⁶⁶ c'est-à-dire au caractère national de la révolution. En ce sens, la société civile est considérée comme celle qui "conditionne l'Etat"¹⁶⁷. Piotte reprend ici l'analyse de Bobbio. C'est aussi du point de vue idéaliste qu'il se penche sur la conception gramscienne du parti. Plus précisément, il confond la critique de la définition crocienne du parti de Gramsci avec la propre notion gramscienne. Selon Piotte, il existerait une "causalité circulaire: la nécessité de la place et de la fonction des classes sociales est en rapport dialectique avec la liberté des intellectuels ..."¹⁶⁸. Par conséquent, son étude du parti est fonction de celle de l'intellectuel parce que celui-ci joue un "rôle prédominant" dans la pensée de Gramsci et parce que "le parti a les mêmes caractéristiques que l'intellectuel"¹⁶⁹, selon Piotte. Dans le même sens idéaliste, R. Rossanda affirme que "l'autonomie

165 Vincent, J.-M., "Gramsci (Antonio)", ibid., p. 187.

166 Piotte, J.-M., op. cit., p. 175.

167 Idem, ibid., p. 207.

168 Idem, ibid., p. 29.

169 Idem, ibid., p. 11.

du moment politique ... détache le parti révolutionnaire de sa base matérielle et bloque (...) la dialectique entre classe et conscience"¹⁷⁰. De même, M. Shaw sépare l'hégémonie "révolutionnaire" définie, par ce critique, comme la "domination d'une classe spécifique" et le but du Prince moderne, soit la "fondation d'un nouveau type d'Etat"¹⁷¹. En réalité, Gramsci montre la nécessité de l'hégémonie qui peut être atteinte par l'alliance des classes ouvrière et paysanne et par la réforme intellectuelle et morale entreprise par le Parti.

L'analyse de H. Portelli est à mi-chemin entre l'idéalisme (influence de Bobbio, de Buzzi et de Pizzorno) et le matérialisme. Ainsi, Gramsci accorderait la primauté à la structure qui serait un instrument de la superstructure. Et selon la complexité de la société civile, se choisit la stratégie. Toutefois, Portelli identifie le parti communiste aux deux niveaux de l'Etat socialiste. Il s'agit d'une erreur fondamentale car Gramsci mentionne leur fonctionnement semblable tout en expliquant que si les deux sont des systèmes hégémoniques, le parti agit dans l'Etat comme celui-ci dans la société. Et Portelli voit un "parti révolutionnaire de type jacobin" et "un mouvement national-populaire reposant sur l'hégémonie de la classe ouvrière"¹⁷². Aussi, le parti communiste possède une structure jacobine et en tant qu'intellectuel collectif, il est aussi "national" parce que vise une volonté

170 Rossanda, R., op. cit., p. 1037.

171 Shaw, M., "Theory of State and Politics, Central Paradox of Marxism", Economy and Society, vol. 3, no 4, 1974: p. 444.

172 Portelli, H., "Jacobinisme et antijacobinisme de Gramsci", ibid., p. 39.

nationale-populaire. Cependant, Portelli affirme que le parti politique est "constitué par l'ensemble des cadres intellectuels d'une classe sociale"¹⁷³. Selon nous, Gramsci ne réduit pas les partis politiques et encore moins en ce qui concerne le Parti communiste aux "cadres intellectuels". Le Prince moderne est organique de par la dialectique masses-intellectuels et de par le centralisme démocratique. De plus, le jacobinisme qu'il attribue à la définition gramscienne du Prince moderne le conduit à identifier l'Italie à la France de 1789 et la distinguer de la Russie de 1917¹⁷⁴. C'est pourquoi à partir de 1921, Gramsci aurait changé la stratégie. D'où la lutte idéologique, étendue sur une longue période, est la première lutte à mener. Et Portelli l'oppose et la sépare de la lutte politique. Par conséquent, il est à se demander ce qui reste de la nécessité du Parti et de l'analyse concrète des rapports de forces. C'est donc dans le but de liquider le Parti et la notion gramscienne du parti, qu'il confond la guerre de mouvement et la guerre de position en les appliquant incorrectement à des périodes historiques différentes.

Les interprétations qui vont suivre s'opposent à celles que nous venons de présenter. Elles répondent en termes concrets, à partir de la base réelle de la société, l'infrastructure, à la position idéaliste et à la position oscillante entre l'idéalisme et le matérialisme.

Les analystes de cette position considèrent le bloc historique dans sa totalité c'est-à-dire dans son unité dialectique entre l'infrastructure

¹⁷³ Portelli, H., "Alternance ou alternative, d'après A. Gramsci", ibid., p. 536.

¹⁷⁴ Portelli, H., Le bloc historique, ibid.

et la superstructure. La structure, c'est "l'ensemble des rapports sociaux", comme l'affirme Gramsci. La superstructure se compose, pour François Ricci, des "forces politiques (conscience de classe)" avec "1) le stade économique-corporatif; 2) le stade de la solidarité économique; 3) le stade de l'hégémonie (Parti)" et des "forces militaires au sens politico-militaire et au sens strict"¹⁷⁵. De même, Giorgio Bonomi présente l'Etat dans les termes gramsciens de société civile où il distingue trois niveaux qui sont "1) l'économico-corporatif; 2) la conscience de classe économique ou solidarité économique; 3) l'éthico-politique ... où les idéologies deviennent "partis"¹⁷⁶. Cela démontre, selon J. Texier, "l'unité organique de l'économie et de la culture"¹⁷⁷. Cette unité s'exprime par celle de la forme (les superstructures) et du contenu (les rapports socio-économiques) ou de la théorie et de la pratique. En ce sens, les organismes dits privés, tels les partis sont essentiels à la société civile pour l'élaboration et la diffusion des conceptions du monde. De même, la société politique ou "l'appareil juridique et gouvernement de l'"Etat-force"¹⁷⁸ nécessite la "création idéologique" puisque la société civile sert de base "éthique" à l'Etat (ou société politique), selon Gramsci.

Suivant cette distinction méthodologique, l'hégémonie prend le sens de direction et non plus direction et domination. La lutte hégémonique

175 Ricci, François, "Gramsci, théoricien politique", La Nouvelle Critique, no 28, 1969: p. 17.

176 Bonomi, Giorgio, "La théorie gramscienne de l'Etat", Les Temps Modernes, no 343, février 1975: p. 980.

177 Texier, Jacques, "Gramsci, théoricien des superstructures", ibid., p. 59.

178 Idem, ibid., p. 53.

implique une conscience critique de la réalité sociale et les "individual leaders of the past have to be replaced by collective organisms (parties)"¹⁷⁹. En effet, pour réaliser la volonté collective, "ce seront donc des "sujets" sociaux et historiques collectivement organisés qui seront les agents ou les protagonistes du mouvement historique"¹⁸⁰. Et comme le souligne Sánchez Vásquez, le parti est un intellectuel collectif, pour Gramsci, ce qui signifie qu'il doit diriger et organiser. "Et cette mission, il peut la remplir dans la mesure où sa propre fonction théorique se conçoit comme un travail collectif"¹⁸¹. Ce sont les intellectuels organiques qui permettent l'unité de la théorie (la ligne politique) et de la praxis ("son application dans le processus pratique"). Ce critique fait ressortir deux points importants. L'un concerne la fonction théorique qui "ne consiste pas à élaborer des théories générales -- philosophiques, politiques, économiques ou esthétiques -- mais à éduquer idéologiquement la classe ouvrière et à étudier une situation concrète pour tracer le guide d'action pour une période de lutte - ligne politique"¹⁸². L'autre point indique que la "fusion" entre la théorie et la praxis de la classe ouvrière n'a pas de fin parce qu'elle est un processus dialectique. D'où la nécessité du Parti dans la lutte hégémonique où, comme le montre S. White, "the Marxist party, or "modern prince", played the role

179 Marković, Mihailo, op. cit., p. 337.

180 Texier, Jacques, "Gramsci: nécessité et créativité historique", ibid., p. 68.

181 Sánchez Vásquez, Adolfo, op. cit., p. 254.

182 Idem, ibid., p. 253.

of educator of the collective consciousness"¹⁸³. Et le Parti est lié "organiquement" à la classe ouvrière en tant que la partie la plus consciente. Aussi, le "principe de méthode fondamental dans le cours de la formation de l'organisation d'un parti communiste", pour M. Salvadori, réside dans l'affirmation de Gramsci: "on veut ou on ne veut pas qu'il existe toujours des gouvernés et des gouvernants, ..." ¹⁸⁴. Pour résoudre cette question, le Prince moderne s'organise autour de principes organiques, élabore et diffuse une conception du monde autonome dans le but de créer une unité idéologique et former ainsi un bloc homogène. Les intellectuels organiques y sont nécessaires pour éduquer, pour élever le niveau de culture des masses afin de parvenir au renversement de la praxis. Cela démontre aussi que "la dialectique de la "nécessité" et de la liberté est l'essence même de la conception gramscienne de l'histoire"¹⁸⁵.

Conclusion

Gramsci considère que le machiavélisme (entendu ici dans le sens qu'il lui a donné et que nous avons présenté dans ce chapitre) tout comme la philosophie de la praxis, en les replaçant chacun dans son contexte historique, sont des conceptions révolutionnaires. C'est-à-dire que dans les deux, s'y trouve "la théorie de la "double perspective" dans l'action politique et dans la vie de l'Etat"¹⁸⁶. Cette théorie devient dans l'élaboration

¹⁸³ White, Stephen, "Gramsci and the Italian Communist Party", ibid., p. 191.

¹⁸⁴ Salvadori, Massimo, op. cit., p. 140.

¹⁸⁵ Texier, J., "Gramsci, théoricien des superstructures", ibid., p. 60.

¹⁸⁶ Gramsci, A., op. cit., p. 373.

gramscienne, la conception dialectico-matérialiste de l'histoire. Elle comprend

différents degrés ... des plus élémentaires aux plus complexes, mais on peut les réduire théoriquement à deux degrés fondamentaux, qui correspondent à la double nature, bestiale et humaine, du Centaure machiavélien: celui de la force et celui du consentement, de l'autorité et de l'hégémonie, de la violence et de la civilisation, du moment individuel et du moment universel (de l'"Eglise" et de l'"Etat"), de l'agitation et de la propagande, de la tactique et de la stratégie, etc.¹⁸⁷.

Ces moments de la vie politique montrent le développement de la structure dont les nécessités font naître une superstructure permettant de répondre à ces dernières. La force, l'autorité, la violence, la guerre de mouvement a favorisé l'instauration de la société bourgeoise. La pensée politique de Machiavel exprime ce besoin d'un Etat italien qui unifierait le pays et dépasserait le féodalisme. Ce moment qui a permis l'édification d'un nouveau régime, assure son maintien par la domination de la bourgeoisie qui s'exerce par la "force", l'"autorité", la "violence", etc., au niveau de la société politique. Le passage de ce moment à celui de l'hégémonie, donc à celui du "consentement", de la "civilisation" ... a entraîné la transformation de la guerre de mouvement en guerre de position qui se déroule dans la société civile. Cette période voit naître et se développer la philosophie de la praxis qui se propose, comme ce fut le cas pour Machiavel face à la société féodale, le "renversement de la praxis" et la construction d'une nouvelle société, d'où leur caractère révolutionnaire. Toutefois, la guerre de position est aussi complexe que le niveau où elle se déploie. Et puisque l'"art de gouverner" de l'Etat s'exerce aussi sur deux plans, celui des

187 Idem, ibid., p. 373.

formules et celui d'une action politique concrète, il s'agira, pour les organisations de classes, de reconnaître la correspondance entre les deux et d'agir conformément aux rapports de forces qui pourront être dégagés. Car la "vraie" histoire, la "vraie" philosophie, selon Gramsci, ne réside pas dans la philosophie des grands intellectuels, non plus dans l'idéologie politique dont le rôle est de "cimenter" le bloc social mais bien dans la politique concrète. C'est pourquoi les rapports de forces doivent être mesurés au plan économique, politique et idéologique et la lutte contre la classe dominante doit se faire sur tous ces fronts.

Et parmi les organisations de classes engagées dans cette lutte, figure le parti politique, système hégémonique dans l'Etat, qui vise la conquête et le maintien du pouvoir dans les cadres de la société existante pour les partis bourgeois ou, dans les cadres d'un nouveau type d'Etat qui ne peut être établi sans la destruction préalable de l'Etat bourgeois, pour le parti communiste. En ce sens, l'histoire d'un parti politique ne peut pas se limiter à l'organisation interne -- soit les principes, la structure, les objectifs, les congrès, l'origine de classe des membres, leur travail théorique et pratique, etc. -- mais doit comporter l'histoire de la classe sociale représentée à travers ses activités économiques, politiques et idéologiques. Et puisque cette classe n'est pas isolée mais qu'elle entre en rapport avec les autres classes, l'histoire d'un parti doit déboucher sur "le tableau complexe de l'ensemble de la société et de l'Etat (et, souvent en y incluant aussi des interférences internationales)"¹⁸⁸. Les partis

188 Idem, ibid., p. 425.

politiques, non seulement le parti communiste, représentent le groupe et "l'expression la plus avancée" et se mènent une guerre de position. C'est pourquoi la classe ouvrière et paysanne nécessite un parti de classe autonome, formant un bloc social homogène et non une organisation de "volontaires". Le parti communiste sera un homme collectif en autant qu'il possèdera ses intellectuels organiques dont la création et la formation se réalisent à travers le procès de la "dialectique masses/intellectuels". Il devra accomplir une tâche fondamentale pour l'unité idéologique, qui est l'élévation du niveau de culture des masses et qui constitue, une condition pour la révolution prolétarienne.

Réaffirmant le point de vue de Marx et d'Engels sur les conditions de la révolution, soit le degré "nécessaire et suffisant" de développement des conditions matérielles et, le niveau de culture, Gramsci se penche plus particulièrement sur ce dernier qui se détache en "actes intellectuels" et en passions et sentiments. Ce qui signifie qu'il donne "la force de conduire à l'action" en exprimant la conscience collective à laquelle des "fins concrètes" ont été posées. Cela suppose un monde intellectuel et moral propre, soit la philosophie de la praxis, qui réalise l'unité des dirigeants et des dirigés, des intellectuels et des masses et, de la théorie (cet "ensemble d'actes intellectuels" suscitant cet "ensemble de passions et de sentiments")¹⁸⁹ et de la pratique (par l'organisation révolutionnaire qu'est le parti communiste).

189 Idem, ibid., p. 276.

RESUME ET CONCLUSIONS

L'originalité de la philosophie de la praxis, selon Gramsci, se manifeste par son dépassement des philosophies qui l'ont précédée et par cela, offre une nouvelle façon de concevoir le monde et la philosophie elle-même. De la même manière, nous pouvons affirmer que l'originalité de Gramsci réside dans son élaboration du marxisme qui constitue un véritable dépassement du révisionnisme (Croce, Bernstein, etc.) et de l'idéalisme philosophique surtout italien. La voie qu'il a aussi ouverte a cet effet, passe par son explication des superstructures, analyse de l'Etat, des partis politiques, des intellectuels, etc. Il passe aussi par sa conception de la philosophie, partant du sens commun (ou philosophie des masses) allant au bon sens (ou élaboration systématique de la culture réelle par les intellectuels). Tout ceci contient une "éthique conforme à sa structure"¹.

La pensée gramscienne se caractérise par sa créativité non dans un sens "idéaliste et spéculatif" mais

dans le sens "relatif" d'une pensée qui modifie la façon de sentir du plus grand nombre et par conséquent la modalité de la réalité elle-même, qui ne peut être pensée sans ce grand nombre. "Créatrice" également en ce sens qu'elle fait voir comment il n'existe pas une "réalité" qui se tient par soi, en soi et pour soi, mais une réalité dans un rapport historique avec les hommes qui la modifient, etc.²

La signification que l'auteur donne au terme "créatif" exprime la philosophie de la praxis à travers la nécessité de renverser la praxis et non seulement d'interpréter le monde. Pour y arriver, le "sentir" doit être uni à la

1 Idem, ibid., p. 281.

2 Idem, ibid., p. 281.

connaissance, en d'autres mots, les masses doivent être liées dialectiquement aux intellectuels de sorte qu'il se produise une interpénétration de la "passion" et de la "rationalité". Il faut aussi que la connaissance corresponde aux nécessités objectives, c'est là une condition pour qu'une conception du monde devienne "bon sens". Ce qui montre l'historicité de la philosophie qui fait partie des superstructures idéologiques. Pour Gramsci, les composantes de l'idéologie sont la philosophie qui en constitue le degré le plus élevé, le sens commun, la religion et le folklore. Les catégories de science et de progrès sont aussi considérées comme idéologies puisque le rapport de l'homme à la nature est un rapport historique où l'homme modifie la réalité.

Pour Gramsci, le lien central de la philosophie de la praxis est de transformer le monde par le "renversement de la praxis" à travers l'unité organique de l'économie, de la politique et de la philosophie. Et ses traits fondamentaux consistent dans le dépassement de l'idéologie grâce au lien central et grâce à la pensée créative c'est-à-dire à l'"expression consciente des contradictions intimes de la société"³. Cette expression consciente qu'est la philosophie de la praxis montre qu'elle est science et idéologie. Elle est science parce qu'elle reflète la "nécessité" c'est-à-dire la réalité objective et parce qu'elle affirme son autonomie par rapport aux philosophies précédentes une fois qu'elle les a dépassées. Elle est idéologie parce qu'elle exprime "l'unité de l'histoire et de la nature", "conviction (qui) fait agir les hommes et leur fait créer une nouvelle histoire"⁴.

3 Idem, ibid., p. 282.

4 Idem, ibid., p. 282.

L'unité de la théorie et de la pratique constitue un point central dans la pensée gramscienne parce qu'elle démontre l'historicisme ou humanisme. C'est en ce sens qu'il faut étudier les notions de bloc historique, d'Etat, d'intellectuel, d'hégémonie et de parti politique. Car la pensée de Gramsci est une pensée profondément dialectique où le bloc historique existant doit faire place à un nouveau bloc historique; où l'Etat bourgeois doit être conquis pour être remplacé par l'Etat socialiste; où les intellectuels traditionnels et les intellectuels organiques de la bourgeoisie doivent être supplantés par les intellectuels organiques de la classe ouvrière et paysanne; où l'idéalisme philosophique doit être dépassé par la philosophie de la praxis afin que le prolétariat par l'intermédiaire de son parti politique, le parti communiste versus les partis bourgeois, exerce son hégémonie sur la société toute entière.

L'importance du parti s'enracine donc dans la réalité objective et s'explique par la formation de la conscience sociale qui s'établit entre autres par l'organisation. L'homme n'a pas, pour Gramsci, une "nature humaine abstraite, fixe et immuable"⁵ mais il est l'unité de l'Homo faber et de l'Homo sapiens c'est-à-dire qu'il est "l'ensemble des rapports sociaux historiquement déterminés"⁶. Les hommes modifient le monde par leur travail certes mais aussi par la lutte de classes qui est une lutte politique. Le parti est un instrument du prolétariat qui concilie la théorie et la pratique et qui élève le niveau de conscience grâce à l'éducation communiste.

5 Idem, ibid., p. 395.

6 Idem, ibid., p. 395.

L'accent mis, par Gramsci, sur les superstructures ne signifie aucunement que la primauté leur soit accordée. Gramsci veut mettre en évidence les deux aspects fondamentaux de l'Etat -- soit la dictature au niveau de la société politique et l'hégémonie au niveau de la société civile. La domination économique et politique de la classe bourgeoise est assurée grâce au consensus obtenu par la direction politico-culturelle (ou l'hégémonie). L'Etat doit donc adapter toute la superstructure aux nécessités économiques, selon Gramsci, où la structure prédomine. Qu'une telle analyse des superstructures ait été essentielle de par la "crise du marxisme" et de par les conditions objectives dont la complexité de la société civile, n'implique pas que Gramsci ait déplacé la force déterminante, d'infrastructure qu'elle est pour Marx, Engels et Lénine, à la superstructure. Dès ses premiers écrits avant la prison, il trace les lignes de son élaboration ultérieure. Le moment économique montre le rapport de forces qui est mis en présence par l'opposition des classes fondamentales au Nord de l'Italie (la bourgeoisie et le prolétariat) et au Sud (les propriétaires fonciers et les paysans). Ce rapport de forces se concrétise dans les organisations de classes, dont les partis politiques. C'est à partir de cette réalité sociale que se fonde la conception gramscienne du parti.

Dans les chapitres I et III, nous avons montré que la nécessité du parti, pour Gramsci, demeure centrale que ce soit avant la prison ou en prison. C'est-à-dire que l'étude de l'histoire et l'étude de grands penseurs, comme son activité dans le Parti socialiste italien et le Parti communiste italien l'amenèrent à prôner le besoin d'organisations de classes dont le Parti en assure la direction.

La nature du parti suit les principes du marxisme et du léninisme où le centralisme démocratique empêche l'anarchie et l'emprise de la bureaucratie. Dans la période 1914-1919 surtout, Gramsci critiquera sévèrement le bureaucratisme des syndicats puis celui du Parti socialiste italien. En 1919-1920, préoccupé par la thématique des Conseils d'usines, il valorisera le centralisme démocratique qui les régit, notamment l'élection et la révocabilité des dirigeants, la discussion avant les décisions et leur exécution une fois qu'elles sont prises ainsi que la discipline. Ce qu'il défendait comme principes organisationnels du parti révolutionnaire avant la période ordinoviste, se concrétisait dans les conseils d'usines turinois. Mais c'est dans sa lutte contre le sectarisme et le bureaucratisme de Bordiga que Gramsci commencera à formuler l'opposition entre "centralisme démocratique" et "centralisme bureaucratique". Le premier donne et assure la vie au parti tandis que le deuxième le mène à sa fin. Pourquoi? Le rejet de la dialectique masses/dirigeants, masses/intellectuels provoque la séparation entre ces derniers. Ce qui implique que les masses ne peuvent reconnaître un parti comme étant le leur, même si ce parti véhicule l'idéologie qui correspond à leur classe si lui-même ne sait pas reconnaître les masses comme devant être la base de son élaboration théorique. Par conséquent, nous pouvons dire que Gramsci défendait le besoin d'un parti politique propre, indépendant qui serait la "hiérarchie supérieure" des organisations de classe. Ce qui constitue sa place dans le mouvement révolutionnaire.

Par rapport à la place des partis politiques dans la société -- soit dans la société civile -- se définissent le rôle et la stratégie du parti

communiste. En tout premier lieu, Gramsci accentuait l'organisation. L'échec des conseils d'usines lui révélait non pas la nécessité d'un parti fortement centralisé et discipliné à la tête du mouvement révolutionnaire, ce qu'il avait prôné jusqu'alors mais bien le besoin d'éduquer "marxistement" les masses. Comme nous avons montré au chapitre I, la montée du fascisme et la fondation du Parti communiste sous la direction de Bordiga ont empêché l'accomplissement systématique de cette tâche fondamentale. Ce ne sera donc qu'en prison qu'il développera cette question. Il le fera par le biais de plusieurs aspects qui se rejoignent tous dans sa notion du parti. Il s'agit de: a) la philosophie de la praxis, b) d'élever le niveau culturel des masses, c) de la formation de la conscience, et d) de l'essence et du rôle des intellectuels.

En ce qui concerne la philosophie de la praxis, nous avons déjà mentionné au début de cette conclusion et plus spécifiquement au chapitre II, ce qu'elle représente pour Gramsci et son lien avec l'économie et la politique. Il suffit de dire que cette conception du monde est celle qu'élabore et diffuse le Parti communiste. Ajoutons que le besoin d'éduquer "marxistement" est lié directement à cette problématique des Cahiers de prison où Gramsci se propose de distinguer le folklore, la religion, le sens commun et la philosophie. Plus précisément, pour lui, la philosophie de la praxis dépasse les conceptions des masses et les philosophies précédentes. Toutefois, l'auteur explique que le marxisme sera intégré par les masses dans une combinaison de ces niveaux de conscience, combinaison hétéroclite mais dont le Parti a pour tâche de rendre homogène.

Elever le niveau culturel, c'est élever le niveau de conscience et le moyen d'y parvenir comprend la "réforme intellectuelle et morale".

Gramsci s'empresse d'affirmer que toute réforme culturelle s'accompagne obligatoirement d'une réforme économique. Sur ce point, indiquons que les écrits de la période ordinoviste peuvent constituer le lien organique existant entre les deux. Pour l'auteur, les Conseils d'usines, en tant que cellule de base du parti (et du nouvel Etat socialiste), forment le terrain sur lequel la réforme économique fonde la réforme intellectuelle et morale et qui peut se réaliser grâce à la dialectique masses/intellectuels. Gramsci met ainsi au premier plan l'unité des fins économiques, politiques, intellectuelles et morales.

La formation de la conscience explique la raison d'être de la réforme intellectuelle et morale. En effet, rappelons les étapes vues au chapitre II à cet égard. La contradiction entre la théorie et la pratique se résout par le passage de ces étapes qui sont 1.) éthique, c'est-à-dire le sens d'appartenance à une classe ayant des intérêts propres; 2.) politique, c'est-à-dire la prise de conscience de faire partie d'une "force hégémonique" spécifique; 3.) la conscience propre du réel, et 4.) la pleine auto-conscience. Il s'agit donc d'un processus qui tend à unifier la théorie et la praxis puisque c'est à travers ces deux activités que se forme la conscience. C'est surtout dans les Cahiers de prison que Gramsci développe ce point. Dans sa conception du parti, dans la période 1914-1926, cette question est traitée avant tout sous l'angle des principes organisationnels et ensuite, sous l'angle de l'activité révolutionnaire, la praxis et la théorie (par l'éducation).

La problématique des intellectuels surgit du traitement de ces thèmes (et celui de l'Etat). Dans sa critique des syndicats et du Parti socialiste italien, l'auteur remarque que les masses éduquent le parti et non l'inverse.

Il ajoute que ces dernières doivent élever leur niveau de culture pour se rendre indépendantes des intellectuels. Ceux-ci n'ont pas su apprendre aux masses ce qu'est la réalité sociale ni leur faire découvrir la contradiction entre leur praxis et leur conception du monde. Toutefois, l'expérience ultérieure à 1918 démontre le besoin des intellectuels et celui de la dialectique entre eux et les masses. Les intellectuels deviennent alors les "interprètes des grandes masses" car ce sont eux qui élaborent la théorie à partir des problèmes concrets. La Question méridionale, en 1926, éclaire le rôle des intellectuels dans le bloc agraire du sud de l'Italie et indique le chemin à suivre pour l'étude de cette catégorie. Les Cahiers l'approfondiront et mettront en lumière les distinctions de "traditionnel" et "d'organique". C'est alors que les intellectuels organiques de la classe ouvrière et paysanne deviennent fondamentaux pour réaliser l'unité réelle du parti et des masses.

Tous ces points conduisent à une autre tâche fondamentale du parti qui consiste à la "formation d'une volonté collective nationale-populaire"⁷. Le Prince moderne est la "première cellule" de cette formation puisqu'il est "l'organisateur et l'expression active et opérante"⁸ de la classe ouvrière et paysanne. Le programme concret du parti élaboré en fonction de ces tâches primordiales et reflétant la dialectique masses/intellectuels et masses/dirigeants contribue à la caractériser comme un "intellectuel organique" ou "intellectuel collectif".

7 Idem, ibid., p. 358.

8 Idem, ibid., p. 358.

Puisque les partis politiques participent au niveau de la société civile à la lutte hégémonique, le Prince moderne doit viser l'hégémonie du prolétariat. Notons premièrement que, dès mai 1918 dans un article écrit dans Il Grido del Popolo, Gramsci précise que "deux partis également forts ... redoutent réciproquement l'hégémonie de l'autre"⁹. Deuxièmement, en décembre 1918, dans le même journal, il indique que l'Etat bourgeois moderne se compose de deux facettes fondamentales: le caractère démocratique et le caractère dictatorial. Troisièmement, dans L'Ordine Nuovo de juillet 1919, Gramsci distingue "les institutions privées et publiques de l'Etat démocratique parlementaire"¹⁰. Dans les Cahiers de prison, l'auteur reprend ces notions et conclut par des termes plus précis complétant ainsi la signification donnée. Les "institutions privées" deviennent la "société civile" où s'exercent l'hégémonie et la lutte des partis politiques pour conquérir cette dernière. Les "institutions publiques" deviennent la "société politique" où s'exercent la domination, la dictature, la "tyrannie".

Par conséquent, le passage de la "révolution permanente" à la "guerre de position" s'explique par la complexité de la société civile où l'hégémonie bourgeoise empêche la participation d'une partie des masses -- subjuguée par elle -- à une révolution socialiste. La stratégie du parti communiste ou du Prince moderne consiste donc à lutter pour l'hégémonie du prolétariat de sorte que la classe dominante perde le consensus des masses. Comme nous avons déjà expliqué, cette lutte implique une réforme intellectuelle et morale qui s'accompagne nécessairement d'une plate-forme économique constituée,

9 Gramsci, A., Ecrits politiques I, p. 151.

10 Idem, ibid., p. 257.

par exemple, par les conseils d'usines. En d'autres mots, l'examen des conseils d'usines sous l'angle de la conception du parti comme Prince moderne montre que, pour Gramsci, toute hégémonie culturelle et politique repose sur une hégémonie économique. A cet effet, rappelons seulement le rôle des intellectuels organiques de la bourgeoisie, rôle déjà souligné par Gramsci, dans l'Avanti! en novembre 1919¹¹. Leur rôle est de diffuser l'idéologie dominante et remplir certaines fonctions spécifiques dans l'Etat afin d'assurer la domination de la classe bourgeoise. Dans les Cahiers de prison, ces intellectuels seront qualifiés de "commis" de cette classe. Les administrateurs des grandes entreprises capitalistes assurent l'hégémonie économique, les partis politiques et la bureaucratie assurent l'hégémonie politique et les grands intellectuels (tels Croce, Gentile, etc.) assurent l'hégémonie culturelle.

Face à cette organisation de la classe bourgeoise, le Prince moderne doit promouvoir des formes organisationnelles prolétariennes qui vont conquérir et maintenir l'hégémonie économique (comme ce fut le cas pour les conseils d'usines turinois), l'hégémonie culturelle et l'hégémonie politique. D'où l'importance d'une conception du monde unique qui lie organiquement l'"intellectuel collectif" aux masses.

En résumé, les Cahiers de prison comprennent l'approfondissement de l'analyse gramscienne des problématiques étudiées dans la période 1914-1926. Ces thèmes rejoignent tous la notion du parti. L'organisation de classe est vitale, chez Gramsci, car elle permet d'encadrer les masses, de les diriger et d'élever leur niveau de conscience. Un certain niveau de culture

11 Idem, ibid., p. 292.

correspondant à une nécessité objective est requis pour la transformation radicale de la société. A cette condition de la révolution, s'y joint le besoin d'une stratégie appropriée qui sera celle de la "guerre de position". Elle se passe dans la société civile où le Parti communiste doit constituer un front idéologique autonome et homogène luttant contre le bloc intellectuel-moral de la classe dominante. Une fois les barrières de ce bloc franchies, la perte du consensus des masses accordé à la bourgeoisie permettra de conquérir le pouvoir politique. Le "renversement de la praxis" -- soit de toute la structure existante accompagnée de ses superstructures correspondantes -- marque le renversement du bloc historique pour la création d'un nouveau bloc. Il se réalise grâce à la "volonté collective" inscrite dans l'"homme collectif" ou l'"homme-masse", le nouveau Prince ou Prince moderne qu'est le Parti communiste qui dirige tout le mouvement révolutionnaire à partir de l'analyse des conditions objectives et des rapports de forces.

A travers l'analyse de la notion du parti, cette thèse a voulu montrer aussi l'apport d'Antonio Gramsci à la science politique. Cet apport pourrait se synthétiser de la façon suivante: 1) il a approfondi et adapté aux nouvelles conditions historiques le lien dialectique entre la structure (ou infrastructure) et la superstructure; 2) il a fourni une analyse de l'Etat dans sa distinction méthodologique et non organique entre la société civile et la société politique; 3) il a spécifié les deux catégories fondamentales d'intellectuels, "traditionnels" et "organiques" et par là, indiqué leur rôle essentiel; 4) il a montré la nécessité de l'alliance des ouvriers et des paysans guidés par leur parti politique pour l'exercice de l'hégémonie du prolétariat; 5) il a montré aussi la nécessité de dépasser

la "révolution permanente" pour la "guerre de position" comme stratégie du Parti communiste; 6) il a été un des premiers à expliquer de façon systématique les fondements scientifiques de la prévision historique par l'analyse des conditions objectives et des rapports de forces. De toute évidence, on trouve déjà ces fondements dans les écrits de Marx, Engels et Lénine mais le mérite de Gramsci est d'avoir produit une analyse détaillée des critères méthodologiques des rapports de forces sur lesquels doivent être basées la stratégie et la tactique du Parti. Aussi, Gramsci fut le premier à prévoir la montée du fascisme et à expliquer sa nature et sa composition de classes; 7) il a contribué à la clarification de la notion du parti et a démontré sans équivoque sa nécessité comme organisation de classe pour la conquête de l'Etat.

Tout en étant un des plus grands penseurs politiques marxistes et léninistes du XX^e siècle, Gramsci s'inscrit pleinement dans la tradition philosophique italienne. Ainsi, il unit la notion d'histoire éthico-politique de Croce à l'économie de sorte que le lien dialectique de celle-ci avec la politique et la philosophie forment la manifestation concrète du bloc historique.

Pour Gramsci, Antonio Labriola doit être le philosophe marxiste à remettre en circulation dans les masses par les intellectuels organiques de la classe ouvrière et paysanne, après la révolution socialiste. Et ceci, dû au raffinement de la pensée de ce philosophe italien qui correspond aux tâches ultérieures de la révolution soit la construction du socialisme et l'édification d'une nouvelle culture. Pour nous, Gramsci est un penseur qui prend de plus en plus d'importance de par les tâches que le Prince moderne

ou Le Parti communiste doit réaliser dont l'éducation intellectuelle et morale des masses. Aussi pour leur éducation économique et politique afin que l'approfondissement de sa philosophie trouve une application créative concrète, comme ce fut le cas pour les conseils d'usines turinois. En ce sens, la notion gramscienne du parti et Gramsci lui-même en tant que théoricien et dirigeant politique constituent un guide révolutionnaire qui conduit à la formation de l'Homme nouveau ou le Leonardo da Vinci moderne.

BIBLIOGRAPHIE

Sources premières

- Gramsci, Antonio, Scritti giovanili, 1914-1918, Torino, Einaudi, 1958, 392 p.
- , L'Ordine Nuovo, 1919-1920, Torino, Einaudi, 1954, 500 p.
- , Sotto la Mole, 1915-1920, Torino, Einaudi, 1958, 509 p.
- , Socialismo e fascismo, 1921-1922, Torino, Einaudi, 1970, 556 p.
- , Il materialismo storico e la filosofia di Benedetto Croce, Torino, Einaudi, 1964, 203 p.
- , Il Risorgimento, Torino, Einaudi, 1964, 235 p.
- , Note sul Machiavelli, sulla politica e sullo Stato moderno, Torino, Einaudi, 1964, 371 p.
- , Passato e presente, Torino, Einaudi, 1964, 273 p.
- , Letteratura e vita nazionale, Torino, Einaudi, 1964, 400 p.
- , Lettere del carcere, Torino, Einaudi, 1965, 949 p.
- , Marxismo e letteratura, Roma, Riuniti, 1975, 495 p.
- , La Formazione dell'Uomo, Roma, Riuniti, 1974, 767 p.
- , Ecrits politiques I, 1914-1920, Paris, Gallimard, 1974, 461 p.
- , Ecrits politiques II, 1921-1922, Paris, Gallimard, 1974, 379 p.
- , Cahiers de prison, Cahiers 10, 11, 12 et 13, Paris, Gallimard, 1978, 548 p.
- , Gramsci dans le texte, Paris, Editions Sociales, 1975, 797 p.
- , Lettres de prison, Paris, Gallimard, 1971, 620 p.

Sources secondes1) Livres

Althusser, Louis, Lire le Capital, Paris, Maspero, vol. 1, 184 p.; vol. 2, 266 p.

-----, Pour Marx, Paris, Maspero, 1968, 258 p.

-----, Réponse à John Lewis, Paris, Maspero, 1973, 101 p.

Anokhine, P., Biologie et neurophysiologie du réflexe conditionné, Moscou, MIR, 1975, 669 p.

Anderson, Perry, Sur Gramsci, Paris, Maspero, 1978, 144 p.

Boggs, Carl, El marxismo de Gramsci, México, Premia Editoria - La red de Jonas, 1978, 131 p.

Broccoli, Angelo, Antonio Gramsci y la educación como hegemonía, México, Editorial Nueva Imagen, 1977, 319 p.

Buci-Glucksmann, Christine, Gramsci et l'Etat, Paris, Fayard, 1975, 454 p.

Buzzi, A.R., La théorie politique d'Antonio Gramsci, Louvain, Nauwelaerts, 1969.

Cammett, John M., Antonio Gramsci and the Origins of Italian Communism, Stanford, Stanford University Press, 1967, 306 p.

Caturelli, Alberto, La filosofía, Madrid, Editorial Gredos, 1977, 591 p.

Croce, Benedetto, Histoire de l'Europe du XIX^e siècle, Paris, Gallimard, 1959, 441 p.

De Leon, Daniel, As to Politics, New York, New York Labor News, 1966, 117 p.

Engels, Friedrich, Dialectique de la nature, Paris, Editions Sociales, 1975.

-----, Anti-Dühring, Paris, Editions Sociales, 1973, 501 p.

Fedoséev, P.N., Rodríguez Solveira, Mariano, Ruzavin, G., et alia, Metodología del conocimiento científico, La Habana, Editorial Ciencias Sociales, 1978, 445 p.

Fiori, Giuseppe, La vie de Antonio Gramsci, Paris, Le livre de poche, Collection Pluriel, 1977, 543 p.

Garaudy, Roger, Le grand tournant du socialisme, Paris, Gallimard, 1969, 315 p.

Grisoni, Dominique, Maggiori, Robert, Lire Gramsci, Paris, Editions universitaires, 1973.

Joll, James, Gramsci, Glasgow, Fontana/Collins, 1977, 128 p.

Kedrov, B., Dialectique, Logique, Gnoséologie: leur unité, Moscou, Editions du Progrès, 1970, 403 p.

Labica, Georges, Le marxisme d'aujourd'hui, Paris, P.U.F., Dossiers Logos, 1973.

Labriola, Antonio, Essais sur la conception matérialiste de l'histoire, Paris, Marcel Giard, 1928, 313 p.

Lefebvre, Henri, De l'Etat, Paris, Union générale d'éditions, Collection 10/18, 1976, 4 vol.

Leonetti, Alfonso, Notes sur Gramsci, Paris, E.D.I., 1970.

Leontiev, A., Le développement du psychisme, Paris, Editions Sociales, 1976, 344 p.

-----, Activity, Consciousness, Personality, New York, International Publishers, 1979, 186 p.

-----, Le mouvement communiste, Problèmes de théorie et de méthodologie, Moscou, Editions du Progrès, 1975, 445 p.

Lénine, V.I., Que faire?, Paris, Editions Sociales, 1971, 307 p.

-----, De la culture prolétarienne, Moscou, Editions de l'agence de presse Novosti, 1969, 61 p.

-----, La maladie infantile du communisme (Le "gauchisme"), Pékin, Editions en langues étrangères, 1970, 131 p.

-----, El marxismo y el estado, Moscú, Editorial Progreso, 141 p.

-----, Matérialisme et empiriocriticisme, Moscou, Editions du Progrès, 1973, 383 p.

-----, Cahiers sur la dialectique de Hegel, Paris, Gallimard, 1967, 307 p.

-----, La révolution prolétarienne et le rénégat Kautsky, Pékin, Editions en langues étrangères, 1966, 141 p.

-----, L'Etat et la révolution, Paris, Editions Gonthier, 1973, 160 p.

-----, De l'alliance des ouvriers et des paysans, Paris, Bureau d'Editions, Collection Petite bibliothèque Lénine, 1936, 121 p.

-----, Lénine et l'Organisation, Paris, Les Editions du Centenaire, 1972, 176 p.

Lindenberg, Daniel, L'Internationale communiste et l'école de classe, Paris, Maspero, 1972, 398 p.

Luxemburg, Rosa, Grève de masses, parti et syndicats, Paris, Maspero, 1964, 85 p.

-----, La crise de la social - démocratie (suivi de sa critique par Lénine), Bruxelles, La Taupe, 1970, 248 p.

Macciocchi, Maria-Antonietta, Pour Gramsci, Paris, Editions du Seuil, 1974, 320 p.

Marković, Mihailo, Dialéctica de la praxis, Buenos Aires, Editorial Amorrortu, 1968, 165 p.

Marx, Karl, Engels, Friedrich, Lénine, V.I., Acerca del anarquismo y el anarcosindicalismo, Moscou, Editorial Progreso, 1974, 420 p.

Marx, K., Engels, F., Oeuvres choisies, Moscou, Editions du Progrès, 1970, vol. 1, 622 p.; vol. 2, 531 p.; vol. 3, 619 p.

-----, La Sainte Famille, ou Critique de la Critique critique. Contre Bruno Bauer et consorts, Paris, Editions Sociales, 1972, 256 p.

-----, L'Idéologie allemande, Paris, Editions Sociales, 1968, 636 p.

-----, Le syndicalisme, Paris, Maspero, 1972, vol. 1, 221 p.; vol. 2, 249 p.

-----, Le parti de classe, Paris, Maspero, 1973, vol. 1, 191 p.; vol. 2, 208 p.; vol. 3, 180 p.; vol. 4, 183 p.

Marx, K., Contribution à la critique de l'économie politique, Paris, Editions Sociales, 1977, 309 p.

-----, Critique du Droit politique hégélien, Paris, Editions Sociales, 1975, 223 p.

- , Le Capital, Paris, Editions Sociales, 1973, Livre I, tome 1, 317 p.; tome 2, 245 p.; tome 3, 383 p.; 1976, Livre II, 524 p.; Livre III, 872 p.
- , Manuscripts de 1844, Paris, Editions Sociales, 1969, 175 p.
- , Misère de la philosophie, Paris, Editions Sociales, 1972, 220 p.
- Merolla, Vincenzo, Gramsci e la filosofia della prassi, Roma, Bulzoni, 1974, 172 p.
- Miliband, Ralph, Marxism and Politics, Oxford, Oxford University Press, 1977, 199 p.
- Mondolfo, Rodolfo, Problemi e metodi di ricerca nella storia della filosofia, Firenze, La Nuova Italia, 1952, 265 p.
- Nettl, J.P., Rosa Luxemburg, London, Oxford University Press, 1966, vol. 1, 450 p.; vol. 2, 984 p.
- Ottino, Carlo Leopoldo, Concetti fondamentali nella teoria politica di Antonio Gramsci, Milano, Feltrinelli, 1956, 156 p.
- Pavlov, Todor, Théorie du reflet. Problèmes fondamentaux de la théorie dialectico-matérialiste de la connaissance (Fragments), Sofia, 4^e édition, 1962, dans le volume La pensée de Todor Pavlov, Sofia, Sofia-Press, 1971, 287 p.
- Perticone, Giacomo, L'Italia contemporanea dal 1871 al 1948, Verona, Mondadori, 1962, 892 p.
- Pescosolido, Guido, Storia dell'Italia contemporanea, Napoli, Edizioni Scientifiche Italiane, 1976, vol. 1, 421 p.
- Piotte, Jean-Marc, La pensée politique de Gramsci, Montréal, Parti Pris, 1970, 302 p.
- Portelli, Hugues, Gramsci et le bloc historique, Paris, P.U.F., 1972, 175 p.
- , Gramsci et la question religieuse, Paris, Anthropos, 1974, 321 p.
- Poulantzas, N., Pouvoir politique et classes sociales, Paris, Maspero, 1968, 399 p.
- Ruda, O. Jorge, Lexique philosophique-scientifique, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1977, 174 p.

Sánchez Vázquez, Adolfo, Filosofía de la praxis, México, Grijalbo, 1972, 383 p.

Sergueiev, A., La prévision en politique, Moscou, Editions du Progrès, 1978, 139 p.

Sève, Lucien, Marxisme et théorie de la personnalité, Paris, Editions Sociales, 1969, 509 p.

Shevenell, R.-H., Recherches et Thèses, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1963, 162 p.

Sobolev, A., et alia, La Internacional comunista, Ensayo historico sucinto, Moscou, Editorial Progreso, 561 p.

Sorel, Georges, Matériaux d'une théorie du prolétariat, Paris, Marcel Rivière et Cie, 1919, 414 p.

Texier, Jacques, Gramsci, Paris, Seghers, Collection Philosophes de tous les temps, 1966, 191 p.

Togliatti, Palmiro, La formazione del gruppo dirigente del partito comunista italiano nel 1923-1924, Roma, Riuniti, 1962, 380 p.

-----, Le parti communiste italien, Paris, Maspero, 1961, 170 p.

-----, Sur Gramsci, Paris, Editions Sociales, 1977, 351 p.

Trotsky, Léon, Classe ouvrière, syndicats, comité et parti, Paris, Maspero, 1973, 65 p.

Yákovlev, A. y otros, Conocimientos políticos básicos, Moscou, Editorial Progreso, 1975, 549 p.

2) Articles

Althusser, Louis, "Idéologie et appareils idéologiques d'Etat", La Pensée, no 151, juin 1970: 3-38.

Angelis, F. de, "Gramsci and Croce: the living, the dead, Marxism and the dialectic", Revolutionary World 10, 1974: 43-55.

Anokhine, P., "Les modèles de processus vitaux et la physiologie du cerveau", Recherches internationales à la lumière du marxisme, no 54, juillet-août 1966: 169-176.

Badaloni, Nicola, "Gramsci et le problème de la révolution", Dialectiques spécial Antonio Gramsci, no 4-5, mars 1974: 103-125.

-----, "L'historicisme de Gramsci face au marxisme contemporain", Les Temps Modernes, no 343, février 1975: 1019-1047.

Badia, G., "Gramsci and R. Luxemburg", La Nouvelle Critique, no 30, janvier 1970.

Bates, T.R., "Gramsci and Soviet Experiment in Italy", Societas, v. 4, no 1, 1974: 39-54.

-----, "Gramsci and Bolshevization of PCI", Journal of Contemporary History, v. 11, no 2-3, 1976: 115-131.

Bologna, Sergio, "Class composition and the Theory of the Party at the Origin of the Workers-Council Movement", Telos, no 13, Fall 1972: 4-27.

Bonomi, Giorgio, "La théorie gramscienne de l'Etat", Les Temps Modernes, no 343, février 1975: 976-998.

Buci-Glucksmann, Christine, "Gramsci et l'Etat", Dialectiques spécial Antonio Gramsci, no 4-5, mars 1974: 5-27.

Cirèse, Alberto M., "Conceptions du monde, philosophie spontanée, folklore", Dialectiques spécial Antonio Gramsci, no 4-5, mars 1974: 83-100.

Davidson, A.B., "Gramsci and reading Machiavelli", Science and Society, 37(1), Spring 73: 56-80.

-----, "The varying seasons of Gramscian Studies", Political Studies, Vol XX, no 4, déc. 72: 448-461.

Femia, Joseph, "Hegemony and consciousness in the Thought of Antonio Gramsci", Political Studies, Vol XXIII, no 1, March 75: 29-48.

Gerratana, Valentino, "Labriola et Gramsci", Dialectiques spécial Antonio Gramsci, no 4-5, mars 1974: 126-132.

Geymonat, Ludovico, "Premiers éléments d'une théorie matérialiste-dialectique de la connaissance", Recherches internationales à la lumière du marxisme, no 86, janvier 1976: 98-124.

Giorello, Giulio, "Sur la théorie léniniste du reflet et de l'approfondissement", Recherches internationales à la lumière du marxisme, no 86, janvier 1976: 72-97.

Giuducci, Roberto, "Gramsci et l'Ordine Nuovo", dans Révolution/classe/parti, Paris, Arguments/4, Collection 10/18, 1978, p. 114-123.

Greene, T.H., "The Communist Parties of Italy and France", World Politics, xxi, no 1, October 1968: 27.

Grisoni, Dominique, Maggiori, Robert, "L'actualisation de l'utopie", Les Temps Modernes, no 343, février 1975: 879-928.

Gruppi, Luciano, "Le concept d'hégémonie chez Antonio Gramsci", Dialectiques spécial Antonio Gramsci, no 4-5, mars 1974: 44-54.

Guibal, F., "Antonio Gramsci. Une pensée située", Etudes (Paris), nov. 76: 459-485.

-----, "Antonio Gramsci. Un historicisme conséquent", Etudes (Paris), déc. 1976: 617-639.

Hoare, Quintin, "Gramsci et Bordiga face au Komintern (1921-1926)", Les Temps Modernes, no 343, février 1975: 929-975.

Hobsbawn, "The Great Gramsci", The New York Review of Books, April 74: 39-44.

Karebel, J., "Revolutionary Contradictions - Gramsci, A. and Problem of Intellectuals", Politics and Society, v. 6, no 2, 1976: 123-172.

Kiernan, V.G., "Gramsci and Marxism", The Socialist Register, 1972: 1-33.

Kolmogorov, A., "La vie et la pensée comme formes particulières d'existence de la matière", Recherches internationales à la lumière du marxisme, no 54, juillet-août 1966: 159-167.

Kosik, Karel, "Gramsci et la philosophie de la praxis", Praxis 3, no 3, 1967: 328-332.

"Labriola Antonio", Gli autori le correnti i concetti le opere, dans Dizionario di Filosofia, Milano, Rizzoli, 1976: 244-245.

Leontiev, A., "Le concept du reflet: son importance pour la psychologie scientifique", Bulletin de Psychologie, no 253, Vol. xx, 3-4, 1966: 236-241.

Lowy, Michael, "Notes sur Lukacs et Gramsci", L'Homme et la Société, 35-36, janv. - juin 75: 79-87.

Marković, Mihailo, "Gramsci on the unity of Philosophy and Politics", Praxis 3, no 3, 1967: 333-339.

Martinelli, Alberto, "In defense of the Dialectic: Antonio Gramsci's Theory of Revolution", Berkeley Journal of Sociology 13, 1968: 1-27.

Merrington, John, "Theory and Practice in Gramsci's Marxism", in The Socialist Register, 1968: 145-176.

McInnes, Neil, "Antonio Gramsci", Survey 53, October 64: 3-15.

Nesti, Arnaldo, "Gramsci et la religion populaire", Social Compass (Revue internationale des études socio-religieuses) XXII/3-4, 1975: 343-354.

Ochanine, D., "Le système homme-automate", Recherches internationales à la lumière du marxisme, no 29 ("La cybernétique"), janvier-février 1962: 105-121.

Parine, V., Spirkin, A., Geller, E., "La cybernétique; la pensée et la vie", Recherches internationales à la lumière du marxisme, no 65-66, 1970/1971: 112-141.

Paris, Robert, "Le socratisme de Gramsci", dans Révolution/classe/parti, Paris, Arguments/4, Collection 10/18, 1978: 57-63.

-----, "Introduction" in Gramsci, A., Ecrits politiques I, 1914-1920, Paris, Gallimard, 1974, p. 11-59.

-----, "Introduction", in Gramsci, A., Ecrits politiques II, 1921-1922, Paris, Gallimard, 1975, p. 11-49.

Pavlov, Todor, "Le point de vue de la théorie du reflet", Recherches internationales à la lumière du marxisme, no 29 ("La cybernétique"), janvier-février 1962: 86-97.

Piccone, Paul, "Introduction to Bologna's 'Class Composition' and Theory of the Party", Telos, no 13, Fall 1972: 1-3.

-----, "Au-delà de Lénine et de Togliatti le marxisme de Gramsci", L'Homme et la Société, no 39-40, janv.-juin 1976: 167-189.

-----, "Gramsci's Hegelian Marxism", Political Theory 2(1), Feb. 74: 32-45.

Pizzorno, Alessandro, "A propos de la méthode de Gramsci de l'historiographie à la science politique", L'Homme et la Société, no 8, avril-mai-juin 1968: 161-171.

Portelli, Hugues, "Alternance ou alternative, d'après A. Gramsci", Projet 85, mai 74: 535-544.

-----, "Gramsci et les élections", Les Temps Modernes, no 343, février 1975: 999-1018.

-----, "Jacobinisme et antijacobinisme de Gramsci", Dialectiques spécial Antonio Gramsci, no 4-5, mars 1974: 28-43.

- Ricci, François, "Gramsci, théoricien politique", La Nouvelle Critique, no 28, 1969: 16-20.
- Risset, Jacqueline, "Lecture de Gramsci", Tel Quel, no 42, 1970: 46-74.
- Rossanda, R., "De Marx à Marx", Les Temps Modernes, 25(282), janv. 70: 1025-1042.
- Ruda, O. Jorge, "Cibernética y mecanización del pensar", Episteme/Teoría de las ciencias, Revue de la Asociación Argentina de Epistemología, Vol II, no 4, 1972: 46-59.
- Salvadori, Massimo, "Actualité de Gramsci", Dialectiques spécial Antonio Gramsci, no 4-5, mars 1974: 133-150.
- Sartre, J.P., "Masses, Spontaneity, Party", The Socialist Register, 1970: 233-251.
- Shaw, M., "Theory of State and Politics, Central Paradox of Marxism", Economy and Society, vol. 3, no 4, 1974: 429-450.
- Sichirollo, L., "L'élaboration philosophique du marxisme chez Gramsci", Archives de Philosophie, no 35, 1972: 195-209.
- Tarjan, R., "Automates neuronaux", Recherches internationales à la lumière du marxisme, no 29 ("La cybernétique"), janvier-février 1962: 142-171.
- Texier, Jacques, "Gramsci, théoricien des superstructures", La Pensée, no 139, juin 1968: 35-60.
- , "Gramsci: nécessité et créativité historique", La Nouvelle Critique, no 69, déc. 1973: 61-68.
- , "Notes sur Gramsci", Centre d'Etudes et de Recherches marxistes, no 117, 1974: 1-37.
- "Gramsci, Antonio" dans The Great Soviet Encyclopedia, New York, MacMillan Inc., v. 7, 1975: 335-336.
- Thibaudeau, Jean, "Premières notes sur les écrits de prison de Gramsci pour placer la littérature dans la théorie marxiste", Dialectiques spécial Antonio Gramsci, no 4-5, mars 1974: 57-82.
- Tosel, André, "Le matérialisme dialectique dans le matérialisme historique. Gramsci et l'historicisme empirique de la philosophie de la praxis", Histoire de la philosophie. Du XIX^e siècle à nos jours dans l'Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1974, tome 3, p. 942-970.

Vajda, Mihaly, "Crisis and the Way out: The Rise of Fascism in Italy and Germany", Telos, no 12, Summer 1972: 3-26.

-----, "Antonio Gramsci, Prison Notebooks", Telos, no 15, Spring 1973: 148-156.

Vincent, Jean-Marie, "Gramsci (Antonio)", Revue Française de Science Politique, vol. XII, no 1, mars 1962: 183-188.

-----, "Positivisme, Philosophie de la praxis ou science critique. Notes sur le marxisme italien", chapitre XI, p. 281-315 dans Fétichisme et société, Paris, Anthropos, 1973, 356 p.

Vranicki, Predrag, "Antonio Gramsci et le sens du socialisme", Praxis 3, no 3, 1967: 323-327.

-----, "Réunion internationale d'Etudes sur Gramsci", Praxis 3, no 3, 1967: 458-459.

White, Stephen, "Gramsci and the Italian Communist Party", Government and Opposition, 7(2), Spring 72: 186-205.

Zeman, Jiri, "Conception matérialiste et conception idéaliste de la notion d'information", Recherches internationales à la lumière du marxisme, no 29, janvier-février 1962: 98-104.

APPENDICE 1 (Chapitre II)

Sur la notion du reflet

Puisque la notion du reflet en tant qu'unité dialectique de la matière et de la conscience de l'interaction individu-milieu, de l'objet et de la représentation subjective de la réalité objective, de la théorie et de la pratique, etc., est attaquée permanemment par les courants de l'idéalisme objectif et de l'idéalisme subjectif (v.g. idéalisme "physique", néo-positivismes, pragmatisme et ses variétés: instrumentalisme, opérationnalisme, et d'autres sub-formes mécanistes du savoir), nous croyons qu'il est indispensable de préciser ce concept fondamental de la théorie dialectico-matérialiste de la connaissance. Ceci se fera A) au niveau de la philosophie des sciences ou épistémologie, et B) au niveau de la neuro-physiologie et de la psychologie, aspects étroitement interreliés. Etant donné que la bibliographie sur la théorie scientifique du reflet, développée à partir de Marx, Engels, Lénine (Cahiers philosophiques, 1925) à nos jours est vaste et dépasse les limites de notre étude, nous nous appuierons seulement sur quelques sources essentielles et rigoureuses.

A) Niveau de la philosophie dialectique des sciences:

A ce sujet, le professeur O.J. Ruda fournit une définition et une explication condensée mais intégrale du concept du reflet aux niveaux inorganique, organique et social:

Le reflet est une propriété générale de la matière. Cette capacité des corps matériels à reproduire leurs particularités réciproques à travers des changements internes.

Le reflet se manifeste de façon différente selon le degré de complexité et d'organisation des objets interagissants. Dans

la nature non vivante il est possible d'observer des types élémentaires du reflet sous forme de traces produites par l'influence d'un objet sur l'autre. Par exemple, une pierre laisse un creux sur le terrain; les particules cosmiques laissent des traces dans la chambre de Willson, etc.

Chez les êtres vivants se manifeste une forme qualitative-ment nouvelle de reflet: l'excitabilité. Même les organismes qui n'ont pas de système nerveux montrent le reflet d'excitabilité. Grâce à l'excitabilité les organismes les plus simples réalisent certains mouvements de réponse aux changements produits dans le milieu externe, changements qui vont influencer directement le processus d'échange des substances vitales. Ainsi, les plantes dirigent leurs feuilles vers la lumière (phototropisme), l'amibe retire ses pseudopodes ... Avec le développement de la sensorialité chez les animaux hautement développés, apparaît la psyché comme forme du reflet. La psyché se manifeste dans la capacité d'élaborer des images des objets et de leurs propriétés. Cependant, leur psyché reflète surtout, sous forme concrète-sensible ces objets, propriétés, directement ou indirectement liées à l'assouvissement de leurs besoins biologiques. La psyché des animaux supérieurs a précédé l'apparition de la conscience chez l'homme. Cependant, le facteur décisif de formation de la conscience humaine a été le travail.

Grâce au travail l'homme peut percevoir les objets du monde autrement qu'en rapport avec ses besoins biologiques. Le travail met en évidence les liaisons les plus profondes et substantielles entre ces mêmes objets, étant donné que pour construire le plus simple des instruments il faut modifier l'objet en agissant sur lui à l'aide d'autres objets, selon leurs qualités internes. Dans le processus de l'activité sociale du travail apparaît le langage et avec celui-ci, la pensée abstraite, c'est-à-dire la capacité d'opérer avec des concepts sur les objets sans avoir recours aux objets eux-mêmes. C'est précisément en ceci que se manifeste le caractère actif de la réflexion: l'homme ne reflète pas tout simplement le monde mais il le crée en un certain sens; l'homme élabore un deuxième monde, le monde des idées, de la culture spirituelle. Le caractère actif de la pensée humaine se montre dans l'établissement des buts, dans la prévision scientifique, c'est-à-dire en "transposant" le reflet.

Le monde des images et des concepts permet à l'être humain de réaliser la transformation active du monde matériel. De cette façon, la conscience humaine peut être considérée comme la forme supérieure et la plus complexe du reflet. La notion de reflet est le noyau de la théorie de la connaissance dialectique.

Cf. Ruda, O.J., op. cit., p. 131-132.

Le philosophe bulgare, Todor Pavlov, dans son oeuvre fondamentale consacrée au sujet: Théorie du reflet (1936, 4^e édition 1962), en fait une

analyse magistrale à travers l'histoire de la philosophie et de la science en montrant comment les différentes écoles idéalistes; matérialistes et éclectiques ont répondu à la question du reflet. Todor Pavlov affirme à l'égard du rapport de réflexivité entre matière et conscience:

Le matérialisme dialectique parle de la transformation de la matière inorganique en matière organique et du développement futur de la matière sensitive en matière pensante (le cerveau humain). La conscience naît et demeure, du commencement à la fin une propriété de la matière hautement organisée et n'est point un quelconque esprit particulier, monade, individu spirituel, etc. L'apparition de la conscience signifie en fait son apparition comme propriété particulière née par nécessité naturelle de la matière hautement organisée, dont la modification s'accompagne de celle de la conscience et avec la disparition ou la décomposition de la matière, elle disparaît se décomposant également. Il existe de nombreuses données concrètes, fournies par l'anatomie, la physiologie, la psychologie, la psychologie pathologique, la sociologie et d'autres sciences, ainsi que par l'expérience sociale et individuelle de tous les jours, qui confirment que la conscience est inconditionnellement déterminée par l'état et les fonctions du cerveau. Les matérialistes dialectiques ont toujours utilisé toutes ces données ... Or, c'est précisément cela que fait le matérialisme dialectique en premier lieu par sa doctrine du reflet en tant que propriété de toute la matière, propriété qui, à un niveau déterminé de son développement devient perception et puis pensée dans le sens strict de ce mot (pensée à l'aide des notions-pensée scientifique). D'abord, quand le matérialisme dialectique affirme que la conscience sociale de l'homme, déterminée par l'être social, est la forme la plus élevée de la conscience qui, qualitativement, se distingue de la conscience des animaux, ce faisant il ne trace certes pas de frontières absolues et infranchissables entre ces deux formes de la conscience... (p. 43-44-45)

A l'égard de l'interaction individu-milieu, Todor Pavlov ajoute sur cet aspect du reflet:

... en d'autres termes, la pensée de l'homme, sous la forme des notions, acquiert un développement et une importance tels que les notions elles-mêmes deviennent l'objet d'investigation. Ce sont là l'activité théorique, artistique et autres activités idéologiques qui ne sont possibles que s'il existe une vie sociale de l'homme et cela à un niveau relativement élevé de son développement historique. Seul l'homme peut franchir les frontières de son expérience biologique immédiate et de ses besoins

et s'intéresser à des choses et à des phénomènes complètement indifférents aux animaux.

(p. 45)

... les jugements logiques, les notions logiques (catégories, lois) ... sont le résultat conforme aux lois, la généralisation, la déduction du développement séculaire de la pensée de toute l'humanité. Elles sont la généralisation de l'expérience millénaire de l'homme et bien que les notions logiques comme telles aient un caractère abstrait, elles sont profondément historiques par leur essence même. Toutefois, une fois obtenues, elles sont un puissant moyen que rien ne saurait remplacer pour une juste connaissance scientifique et une transformation pratique du monde ... Ceci, d'autre part, signifie que leur caractère abstrait ne les empêche pas d'être au plus haut point concrètes ... Certes, nos conclusions doivent toujours être vérifiées par la pratique, mais en tout cas la pensée théorico-logique a non seulement une importance probante, mais aussi heuristique.

(p. 59-60)

En ce qui concerne l'unité de l'objet et de la représentation subjective ou reflet de la réalité objective, il signale:

La conscience sociale ou la psychologie sociale englobe toutes les manifestations, sans exception, de la vie sociale spirituelle. L'idéologie, d'autre part, est conscience sociale qui, premièrement, représente, comme toute conscience, un reflet subjectif du monde objectif, en l'occurrence l'être social, et deuxièmement, à la différence de la conscience sociale ou de la psychologie sociale en général, l'idéologie est sous une forme et à degré particuliers une conscience sociale systématisée.

(p. 106)

Pour ce qui est de l'unité de la théorie et de la pratique dans le reflet,

T. Pavlov explique:

La pratique humaine détermine non seulement la valeur scientifique objective du contenu de la pensée humaine, mais aussi sa forme concrète (et différente en fonction des diverses conditions et époques). Ou, en d'autres termes, sans pratique il ne peut y avoir ni contenu, ni forme objective de la pensée humaine et, plus précisément, ni une forme (ou méthode) logique de l'exposition et de la recherche scientifiques.

Lénine aussi avait déclaré que c'est la pratique qui détermine non seulement le but de la connaissance et son critère mais aussi ce que nous voulons précisément connaître dans un objet donné, sur quels critères nous porterons notre attention dans chaque cas concret, jusqu'où nous étendrons notre analyse, etc. Voilà pourquoi sans la pratique non seulement la théorie

scientifique est impossible, mais aussi l'histoire scientifique, et en général toute connaissance scientifique. ... Si l'homme n'était pas un être historique, matériel et limité, mais un esprit tout-puissant et embrassant tout, il se confondrait directement et sans reste avec la réalité et la variété infinie mêmes et cesserait d'être un être pensant - un homme. C'est parce que ses besoins, ses possibilités et ses tendances pratiques dans chaque société et époque déterminées sont limitées et déterminées, et non pas illimitées et indéterminées, que la pensée scientifique, sans perdre son caractère objectif, prend la forme de pensée humaine, acquiert le caractère, le rôle et l'importance d'un puissant outil humain non seulement pour l'explication, mais pour la transformation du monde. (p. 67-68)

Cf. Pavlov, Todor, Théorie du reflet. Problèmes fondamentaux de la théorie dialectico-matérialiste de la connaissance (Fragments), Sofia, 4^e édition, 1962, dans le volume La pensée de Todor Pavlov, Sofia, Sofia-Presse, 1971, p. 33-138.

L'actualité de la théorie léniniste du reflet se pose aussi à l'égard du rapport entre ce concept et l'information. Les adversaires (idéalistes physiques, mécanistes, positivistes, éclectiques) de cette théorie utilisent la cybernétique et l'informatique comme une arme prétendant montrer la désuétude de la théorie scientifique du reflet tel que développé par le matérialisme dialectique:

A ce sujet, le professeur Ruda explique:

L'information est un concept central de la cybernétique; il désigne non seulement les connaissances transmises entre les hommes mais, avant tout, une propriété fondamentale du monde objectif liée à la présence d'un type spécial de processus. Par exemple, la communication entre les hommes constitue un processus d'information; aussi, le travail d'un système de réglage automatique; l'adaptation d'un organisme vivant au milieu; la transmission génétique ou héréditaire; la perception du monde par le cerveau humain, etc. Le concept d'information a permis d'unir sous une perspective commune des processus auparavant considérés comme différents, et dans ce sens, il est analogue au concept d'énergie. Parmi les traits principaux de l'information, mentionnons les suivantes:

a) L'information interne ou structurelle, i.e. le degré d'organisation de l'objet (système) ... Par conséquent, l'information peut être représentée comme l'entropie négative (où "négentropie") du système ...

b) ... l'information relative ou externe, liée au rapport (ou relation) de deux objets ou processus entre eux ... Ce type d'information apparaît quand il y a entre les processus une relation de correspondance isomorphique, comme l'un était le reflet de l'autre.

c) L'information externe est d'ordre potentiel ou actuel. L'information potentielle a lieu dans la nature inorganique, dans le cas où des changements essentiels d'un objet sont dûs à l'influence d'un autre; ici, l'information n'a pas la signification d'un signal ...

L'information actuelle acquiert une signification de signal et, par conséquent, se transforme en facteur d'existence du système. Dans l'information actuelle se manifestent les processus de réélaboration de l'information, c'est-à-dire, l'information proprement dite. Ceci apparaît avec la vie.

La théorie de l'information est encore dans l'étape initiale de son développement ... Elle ouvre la voie gnoséologique pour la solution des problèmes fondamentaux comme celui de "l'idéalité" ou caractère idéal de la conscience; celui de la réflexion ou reflet comme propriété universelle de la matière en mouvement; ou celui de la pensée comme fonction de la matière hautement organisée, c'est-à-dire, du cerveau, et tant d'autres.

Cf. Ruda, C.J., op. cit., p. 76-77.

Pour sa part, Jiri Zeman soutient que la question de l'information qui est à la base de la cybernétique, est cruciale pour la dialectique scientifique. Cf. Zeman, Jiri, "Conception matérialiste et conception idéaliste de la notion d'information", Recherches internationales à la lumière du marxisme, no 29, janvier-février 1962: 98-104.

En effet, la théorie de l'information

... peut être interprétée correctement, d'un point de vue matérialiste, ou incorrectement, d'un point de vue idéaliste (positiviste ou vitaliste par exemple), et c'est pourquoi il est nécessaire d'élucider ce qu'il faut comprendre dans cette notion. (p. 99-100)

La théorie de l'information considère surtout l'information sous l'angle de la communication de la connaissance. La conception cybernétique de l'information en tant que forme d'organisation conduit à son aspect ontologique; on ne comprend plus sous cette notion le message, mais en un sens plus général l'ordre, l'organisation, la structure qui peuvent être exprimés mathématiquement (formule de l'entropie) ...

... on relie surtout l'information à la notion de message et de mesure de la certitude du message plutôt qu'à la notion générale

des systèmes organisés ... Par exemple: l'aspect ontologique de l'information commence à se manifester en génétique, où l'on parle de l'information (programme, algorithme) portée par le plasma embryonnaire et qui dirige le développement de l'organisme vers un système organisé ... Il n'existe pas de limite tranchée entre le gnoséologique et l'ontologique, comme il n'en existe pas entre le quantitatif et le qualitatif ... Mais, dans toutes ces acceptions, l'information n'est pas indépendante de la matière ni de l'énergie, comme Wiener le prétend à tort. Même si Wiener ne comprend pas la matière au sens marxiste, mais au sens plus étroit de matière douée de masse, l'information n'est jamais complètement indépendante des facteurs matériels. Pendant son émission, sa transmission, sa réception, l'information est toujours liée aux éléments matériels. L'information n'est indépendante de ces éléments que dans l'abstraction mathématique, mais jamais objectivement; de même que les mathématiques, à leur plus haut degré d'abstraction, ne sont jamais complètement indépendantes du contenu matériel qu'elles reflètent. Prétendre que la quantité ne dépend pas de la qualité relève d'une conception idéaliste pythagoro-platonicienne, qui hypostasie le nombre dans la substance. (p. 101)

A l'égard du rapport entre l'information et le reflet, J. Zeman ajoute:

L'information sans ces éléments matériels, sans relation avec la matière et l'énergie, reste abstraite, et n'existe pas objectivement. De même que la forme et le contenu, la théorie et la pratique, le subjectif et l'objectif, le psychologique et le physiologique n'existent que par leurs rapports dialectiques, l'information - considérée comme message ou comme forme d'organisation - se relie dialectiquement aux éléments matériels, c'est-à-dire la matière, la masse, l'énergie, etc. C'est évident surtout en théorie de la connaissance.

- 1) Le processus du reflet gnoséologique n'est pas possible sans l'existence des objets matériels reflétés, ni sans le milieu matériel qui rend possible la transmission de l'information de l'objet vers le sujet.
- 2) Le contenu de la conscience, en tant que résultat du processus de la connaissance, du processus de la transmission de l'information, n'existe pas indépendamment du substrat matériel - le cerveau et ses processus physiologiques.
- 3) Nos connaissances, nos informations sur la réalité objective, si elles sont justes, reçoivent leur contenu effectif dans leur application à la transformation du monde matériel, à travers l'activité pratique, où le sujet s'unit dialectiquement avec l'objet, et transforme à la fois sa propre organisation et celle de l'objet. (p. 103-104)

Voir aussi au niveau de la philosophie dialectique des sciences, T. Pavlov, "Le point de vue de la théorie du reflet", p. 86-97; D. Ochanine, "Le

système homme-automate", p. 105-121; R. Tarjan, "Autonomates neuronaux", p. 142-171, dans Recherches internationales, no 29 ("La cybernétique"), janvier-février 1962. Voir aussi Ruda, O.J., "Cibernética y mecanización del pensar", Episteme/Teoría de las ciencias, Revue de la Asociación Argentina de Epistemología, Vol. II, no 4, 1972: 46-59.

B) Niveaux de la neurophysiologie et de la psychologie:

L'académicien soviétique Piotr Anokhine, éminent neurophysiologiste et disciple de T. Pavlov a écrit une oeuvre fondamentale intitulée: Biologie et neurophysiologie du réflexe conditionné, Moscou, Editions MIR, 1975, 669 p. Dans cette oeuvre, il fait un exposé, sous l'angle du matérialisme dialectique, des acquisitions de la biologie, de la neurophysiologie, de la neurochimie, de la théorie de l'activité nerveuse supérieure et de la neurocybernétique dans leurs rapports avec l'activité de l'organisme humain considéré comme un tout et de l'activité cérébrale en particulier. Et ceci pour montrer sa théorie du "système fonctionnel" du reflet (1935) laquelle dans son application lui permettra de formuler la notion de systémogénèse en tant que loi générale de l'évolution. Etant donné l'étendue et la complexité de ce livre, nous nous limiterons à quelques aspects. Anokhine analyse dans toutes leurs modalités les réflexes conditionnés et incondi- tionnés à partir de la réponse protoplasmique comme forme du "reflet anticipateur" des événements du monde extérieur dans les organismes, c'est-à-dire comme un processus de signalisation anticipatrice de la structure temporelle de la réalité extérieure suivant une séquence quantitative et qualitative jusqu'au cerveau humain, qui est étape suprême du développement de l'information. A ce sujet, Anokhine affirme que le cerveau est l'"organe de l'activité psychique, c'est-à-dire organe de la réflexion universelle du monde dans la raison de l'homme" (p. 38).

Sur la base de sa théorie du "système fonctionnel" du reflet anticipateur de la réalité, inscrite dans les structures protoplasmiques, il va montrer le rôle spécifique de ce système, décrire l'architecture de l'acte du comportement chez les animaux et chez l'homme et, expliquer les fondements neurophysiologiques d'un "appareil" complet de prédiction des résultats, qui peut effectuer la comparaison de ce qui a été "prédit", c'est-à-dire de la décision et du but de l'action avec les résultats réels de l'action donnée" (p. 318). Par conséquent, Anokhine fournit une explication matérialiste dialectique profonde et du comportement et de la prévision historique dont la structure neuropsychologique d'analyse efférente et de synthèse afférente, à travers "l'accepteur de l'action" et de son programme et but qu'est la prise de décision.

Dans un article intitulé: "Les modèles de processus vitaux et la physiologie du cerveau", Recherches internationales, no 54, juillet-août 1966: 169-176, Anokhine précise du point de vue neurophysiologique, des notions essentielles telles que celle de "l'intelligence", celle du "but", et d'autres.

Qu'est-ce que l'intelligence de notre point de vue? Du point de vue des physiologistes, la particularité du travail du cerveau consiste précisément dans son aptitude à passer avec une rapidité incroyable, en fonction d'une synthèse rapide de la situation existant à un moment donné, d'une activité s'achevant par des effets qualitativement définis à une autre. Ce changement d'activité repose sur le fait que le cerveau a des possibilités pratiquement illimitées de formation de combinaisons nouvelles. C'est un organe qui a été créé au cours de l'évolution de telle sorte qu'il s'est toujours développé en devançant les événements en cours dans la réalité. C'est une propriété très intéressante du cerveau ... Nous savons que les possibilités du cerveau dans ses liaisons moléculaires sont illimitées. On dit souvent: le cerveau contient 14 milliards de cellules. Et cela émerveille le grand public ... Le plus

important, c'est que ces 14 milliards de cellules sont bâties de telle sorte que chaque cellule a sur sa membrane un millier de contacts avec d'autres cellules. Et, bien plus, chacun de ces mille contacts peut encore refléter un millier de réactions chimiques différentes. (p. 171-172)

Et

Qu'est-ce qu'un but? C'est toujours un saut le long des structures du cerveau, le long des liaisons, le long de ses systèmes, un saut dans l'avenir. C'est la constitution de processus pour lesquels il n'y a pas encore d'événements extérieurs, mais qui peuvent correspondre à des événements extérieurs futurs. Cela se produit parce que l'homme a une expérience passée, parce que j'ai une mémoire, des "réserves" dans lesquelles je puise la possibilité de prédire l'avenir, etc. Ce sont là, tous, des processus absolument matériels. (p. 174)

Et à l'égard de l'intégration de la cybernétique dans la dialectique matérialiste, il ajoute:

Prenons la catégorie de la qualité, en tant que catégorie du matérialisme dialectique. La qualité est-elle supprimée dans notre tentative d'introduire une approche mécanique du processus vivant ou non? La réponse est non. La qualité, en tant que catégorie définissant le passage par bond dans le mouvement de la matière, reste une catégorie philosophique ... Si l'on parle du dénominateur commun auquel la cybernétique ramène tous les phénomènes, c'est-à-dire de la diffusion, de l'information avec son codage et ses paramètres mathématiquement fondés, nous pouvons aussi approcher la qualité de ce point de vue ...

Pavlov a découvert des lois capitales du fonctionnement du cerveau ... il découvrit des lois de la vie du cerveau aussi importantes que la prédiction de l'avenir, la maîtrise de fait sur l'avenir. Les mathématiques, et notamment la cybernétique, offrent la possibilité d'élaborer certains modèles et schémas qui permettent de comprendre le mécanisme interne de cette prédiction de l'avenir de façon à revenir de ces mécanismes internes à la synthèse et comprendre l'organisation du travail du cerveau dans son ensemble.

... la méthodologie dialectique, qui aide à voir les perspectives de l'objet, et les acquisitions physiologiques concrètes qui, longtemps avant le développement de la cybernétique, nous ont mis sur la voie de la formulation d'un certain nombre de thèses devenues plus tard le fondement de la cybernétique.

(p. 172-173; p. 175-176)

Voir aussi l'article de A. Kolmogorov, "La vie et la pensée comme formes particulières d'existence de la matière", Recherches internationales, no 54, juillet-août 1966: 159-167, et l'article de V. Parinè, A. Spirikine et E. Geller, "La cybernétique, la pensée et la vie", dans la même revue, no. 65-66, 1970/1971: 112-141.

Le professeur A.N. Leontiev va s'occuper, entre autres, de la signification historique et de l'importance du concept de reflet comme noyau de la psychologie dialectique, dans son adresse intitulée: "Le concept du reflet: son importance pour la psychologie scientifique", Bulletin de Psychologie, no 253, Vol. XX, 3-4, 1966: 236-241 (Discours d'inauguration du XVIII^e Congrès International de Psychologie, à Moscou).

Il considère le concept de reflet comme la notion-clé de la psychologie théorique, notion qui n'est pas figée dans son contenu, au contraire, elle s'enrichit du développement et progrès de la psychologie. Une des tâches primordiales de celle-ci est, pour Leontiev et d'autres psychologues dialecticiens (Vigotsky, Luria, Teplov, Rubinstein, etc.) d'étudier les particularités, fonctions et mécanismes des divers niveaux du reflet afin de dépister ses transitions et formes des plus simples aux plus complexes. Et ceci se réalise à travers l'approche historique en psychologie, c'est-à-dire à travers l'étude du développement phylogénétique et ontogénétique du comportement, du langage, de la perception, des opérations logiques, etc. Le rapprochement entre l'image et le modèle dans la psychologie contemporaine fait du modèle une forme particulière du reflet. De cette façon,

... se révèlent des particularités que la notion de modèle proprement dit ne suffit plus à embrasser; telle la "projectibilité" extérieure du reflet, son attachement à une réalité.

En effet,

... le rapprochement entre l'image et le modèle rend indispensable de considérer une image et un reflet comme situés dans un même plan de la réalité.

Puisque rigoureusement,

La notion du reflet ne fait pas que postuler la relation entre une image adéquate et une réalité. Cette notion oriente la recherche; elle pose un problème fondamental: examiner le processus de la transition (voire traduction) du contenu reflété du contenu du reflet.

(p. 237)

La psychologie dialectique étudie l'activité du reflet comme une forme psychique de l'activité des systèmes vivants. Par conséquent, elle va déceler plusieurs aspects du reflet psychique en dépassant les conceptions mécanistes et métaphysiques. Premièrement, elle va étudier le rôle actif du reflet dans la direction non seulement des processus vitaux mais aussi des processus du comportement chez les animaux et chez l'homme. Deuxièmement, elle va considérer le reflet comme résultat d'un processus actif.

Cela veut dire que l'action de l'objet reflété envers un système vivant, sujet du reflet, ne suffit pas à elle seule pour donner naissance au reflet. Il est indispensable qu'existe un processus venant à la rencontre de cette action, sous forme de l'activité du sujet relativement à la réalité reflétée. Et c'est au cours de ce processus actif que le reflet est formé, contrôlé et corrigé. En absence de ce processus actif, absence de reflet.

(p. 237-238)

Par conséquent, Leontiev va conclure que "c'est l'action du sujet relativement à l'objet, qui est le processus "transformant" le reflété en reflet"

(p. 238). Mais cette action perceptive ne peut pas se faire à son tour sans "l'attachement de l'image à la réalité". Il va conclure aussi que le processus du reflet actif est une

interaction c'est-à-dire, résultat de processus qui semblent se rencontrer. L'un d'eux est le processus de l'action de l'objet envers un système vivant. L'autre, l'activité du système lui-même à l'égard de cet objet. Et c'est ce dernier processus, qui grâce à son assimilation aux paramètres indépendants de la réalité, en porte le reflet.

(p. 239)

L'activité n'est pas seulement une activité extérieure mais aussi intérieure. Les deux formes d'activité psychologique du comportement relient en pratique le sujet et le monde réel et mènent à la considération de "la nature réflexive de la conscience humaine" (p. 239). Le problème de la conscience est un des noyaux de la psychologie dialectique.

L'évolution du concept du reflet, la doctrine des niveaux du reflet et l'approche à l'activité en tant qu'un processus de transition du reflété au reflet débarrassant de nombreuses difficultés théoriques les voies menant à la solution de ce problème. (p. 240)

C'est-à-dire que l'activité humaine, plus particulièrement le travail se liant intérieurement avec le reflet où

la juxtaposition dans le cerveau humain de l'image incarnée et du reflet de l'objet qui l'a incarnée en soi qui fait naître la prise de conscience de l'objet (p. 240),

exprime le développement en spirale, le passage d'un niveau de reflet à un niveau supérieur. En ce sens, le langage est un "soustrait de la conscience sociale" parce qu'il reflète l'"expérience sociale" et parce que les "significations, idées et concepts se forment socialement" (p. 240).

Certes, les conditions et relations indiquées caractérisant la nature de la conscience, n'ont trait qu'à ses formes initiales, quand la sphère de la prise de conscience ne comprenait que la production sociale matérielle. Plus tard, en raison de cristallisation et d'évolution de la production spirituelle, de l'enrichissement et de la technisation du langage, la conscience des individus se libère du lien direct qui la réunit à l'activité laborieuse pratique; la sphère de la prise de conscience respectivement s'étend et la conscience devient chez l'homme une forme universelle du reflet psychique. Cela ne veut pas dire, cependant, que maintenant l'homme prend conscience de tout ce qui se reflète dans son cerveau; mais cela signifie qu'il est susceptible de prendre conscience de tout. Et c'est un des problèmes psychologiques fondamentaux que celui d'étudier les conditions, le processus et la fonction de la prise de conscience. (p. 241)

C'est ainsi que, pour Leontiev, la notion du reflet a, en plus de sa portée gnoséologique, une signification heuristique concrète pour la psychologie scientifique. Elle permet de résoudre les problèmes théoriques fondamentaux de cette discipline qu'il va développer dans deux oeuvres principales: Le développement du psychisme (version française, Paris, Editions Sociales, 1976) et Activity, Consciousness, Personality (version anglaise, New York, International Publishers, 1979).

APPENDICE 2

Chronologie de Gramsci¹

- 22 janvier 1891: Naissance d'Antonio Gramsci, près de Ghilarza, en Sardaigne. Sa famille: petite bourgeoisie relativement à l'aise. Mais, bientôt ruinée, vivra pauvrement du travail de la mère et des enfants.
- 1902: Malgré sa santé fragile, doit quitter l'école primaire pour un lourd travail de manutention aux bureaux du cadastre.
- 1908: Gramsci au Lycée de Cagliari.
- 26 juillet 1910: Débuts dans le journalisme. Son premier article imprimé fut sur le déroulement des élections dans un village sarde. Cf. Fiori, Giuseppe, op. cit., p. 142.
- 1911: Etudiant à la Faculté des Lettres de Turin. Boursier par concours, souffre de la faim et du froid. Mais se passionne pour les études linguistiques. Premières rencontres avec Togliatti et Tasca.
- 1913: Adhésion au Parti socialiste.
- 1915: Gramsci arrête ses études universitaires et collabore à la presse socialiste.
- 28 janvier 1918: Lettre de Gramsci au directeur de l'Avanti!: "Je prépare une thèse de doctorat sur l'histoire du langage, où j'essaie d'appliquer également à la recherche les méthodes critiques du matérialisme historique". Cf. Fiori, Giuseppe, op. cit., p. 210.
- 10 mai 1919: Premier numéro de L'Ordine Nuovo. Gramsci en est le secrétaire de rédaction.
- 20-21 juillet 1919: Grève de solidarité avec les révolutions russe et hongroise. Bref emprisonnement de Gramsci.
- septembre 1919: Les premiers conseils ouvriers élus chez Fiat.
- 19 janvier 1920: Lénine approuve les thèses de Gramsci sur le "renouveau du Parti socialiste", au Congrès de la III^e Internationale à Moscou.

- 21 janvier 1921: Scission du Parti socialiste italien au Congrès de Livourne. Fondation du Parti communiste italien sous la direction de A. Bordiga.
- 28 octobre 1922: Marche des fascistes sur Rome. Mussolini devient chef du gouvernement.
- mai 1922-novembre 1923: Gramsci est délégué par le Parti communiste italien à Moscou où il est élu membre de l'Exécutif de l'Internationale. Mariage avec Julia Schucht.
- novembre 1923: Envoyé à Vienne pour suivre de plus près la réorganisation du Parti communiste italien aux prises avec les nombreuses arrestations et la lutte des fractions.
- mai 1924: Elu député à un collège vénitien lors du scrutin du 6 avril. L'immunité parlementaire lui permettait de retourner en Italie.
- 10 juin 1924: A la suite de l'assassinat du député socialiste, l'opposition de gauche se retire du Parlement et se retire sur l'Aventin.
- août 1924: Elu secrétaire général du Parti communiste italien. Naissance de son premier fils, Delio.
- novembre 1924: Les députés communistes se séparent de l'Aventin après que la proposition de Gramsci de former un Parlement parallèle ait été refusé par le Parti socialiste.
- février-avril 1925: Gramsci conduit à Moscou la délégation italienne à une réunion de l'Internationale.
- 16 avril 1925: Discours de Gramsci au Parlement.
- janvier 1926: Congrès du Parti communiste italien à Lyon. Les thèses écrites en collaboration avec Togliatti, sont approuvées.
- 14 octobre 1926: Lettre de Gramsci au Comité central du Parti communiste soviétique au nom du Parti communiste italien. Il rappelle la signification que revêt le Parti communiste soviétique pour le prolétariat international et recommande la modération dans les débats internes.
- 31 octobre 1926: Un attentat contre Mussolini sert de prétexte à une répression accrue.

- 8 novembre 1926: Gramsci est arrêté et déporté dans la petite île d'Ustica.
- 4 juin 1927: Condamné à vingt ans de prison. Gravement malade à la prison de Turi (près de Bari).
- février 1929: Obtient le nécessaire pour écrire dans sa cellule.
- 20 mars 1932: Un certificat médical constate son très grave état de santé (tuberculose, artériosclérose) et prescrit, sans résultat, son transfert à l'hôpital.
- octobre 1933: Une campagne internationale obtient son transfert dans une clinique.
- 18 novembre 1933: Quitte la prison de Turi et emporte clandestinement ses Cahiers.
- 7 décembre 1933: A la clinique de Formia, sous stricte surveillance policière.
- 25 octobre 1934: La campagne internationale (animée notamment par Romain Rolland) se poursuit. Gramsci officiellement mis en liberté, mais toujours immobilisé.
- 24 août 1935: Transféré dans une clinique de Rome.
- 21 avril 1937: Fin officielle de la peine de prison. Gramsci prépare son retour en Sardaigne.
- 27 avril 1937: Mort de Gramsci, le jour même prévu pour ce retour.

1 Cette chronologie a été tirée directement de Gramsci, A., Gramsci dans le texte, ibid., p. 729-732 et complétée par Fiori, Giuseppe, op. cit.

APPENDICE 3

SOMMAIRE DE

La notion du parti chez Antonio Gramsci

La notion gramscienne du parti se fonde sur les conditions réelles de la société et sur une conception du monde propre à chaque classe. Le Prince moderne est l'organisateur, le dirigeant, le guide et l'éducateur de la classe ouvrière et paysanne. En tant que forme éthico-politique du bloc historique où le contenu économique-social s'identifie aux formes superstructurelles, le nouveau Prince modifie les rapports intellectuels et moraux. En ce sens, le Parti est un éducateur parce qu'il élève le niveau culturel des masses et les conduit à une unité idéologique formant désormais un bloc homogène. Ceci se produit grâce aux intellectuels organiques qui établissent un lien dialectique entre eux et les masses où le savoir, le comprendre et le sentir s'unissent et, grâce au centralisme démocratique, principe organisationnel fondamental qui permet de dépasser l'opposition dirigeants/dirigés. Ainsi, la lutte hégémonique du Parti ne se limite pas au front idéologique mais elle s'étend à tous les niveaux de la vie sociale. C'est pourquoi l'unité dialectique de la structure et de la superstructure dans le bloc historique ne signifie pas seulement primauté de la première mais aussi action réciproque. Elle exprime l'unité organique de l'économie, de la politique et de la philosophie qui constituent les éléments d'une même conception du monde. Elle marque, de plus, l'unité de la société civile et de la société politique qu'on ne peut distinguer que "méthodologiquement". Cela permet de comprendre que le Parti a pour tâche fondamentale de guider la classe ouvrière et paysanne pour la création d'un nouvel Etat, pour une "forme supé-

rière et totale de civilisation moderne", pour la formation de l'Homme nouveau.

En résumé, la problématique du Parti comme Prince moderne implique celle de l'organisation de classe ayant des principes organisationnels conformes à ses objectifs. D'où la nécessité d'intellectuels organiques qui élaborent une conception du monde autonome qu'est la philosophie de la praxis. Et l'alliance de classes, des ouvriers et des paysans, est un prérequis à l'hégémonie du prolétariat. La lutte hégémonique forme la guerre de position, stratégie qui permet de les conduire sur la voie révolutionnaire et où toute hégémonie éthico-politique ne peut pas ne pas être aussi économique. Le Parti communiste en tant qu'intellectuel collectif est la hiérarchie supérieure de tout le mouvement révolutionnaire qui se propose le renversement de la praxis pour la création d'un nouveau bloc historique.